TABLE DES MATIÈRES

Remerciements
Liste des abréviations
Introduction

PREMIERE PARTIE

LA PREMIERE MANIFESTATION DE L'ANARCHISME ITALIEN AU BRESIL : LA COLONIE CECILIA
1890-1894

CHAPITRE I *GIOVANNI ROSSI ET SES PREMIÈRS PROJETS DE VIE COMMUNAUTAIRE EN ITALIE*

Les premiers pas du militant
Un comune socialista
Premières polémiques
Lo Sperimentale
Cittadella

CHAPITRE II *LA CECILIA*

Où Giovanni Rossi réussira-t-il à implanter sa colonie ?
Avril 1890-décembre 1890
Le voyage de Rossi en Italie, nouvelles polémiques
La place de Giovanni Rossi dans le socialisme italien
Un comune socialista, cinquième édition
Janvier 1891-juin 1891
Juin 1891-octobre 1891
Novembre 1891-octobre 1892
Novembre 1892-mai 1893
Un épisode d'amour à la colonie Cecilia
L'épisode de la "Révolution Fédéraliste"
Avril 1894 : la fin de la Cecilia

CHAPITRE III *BILAN*

Bilan scientifique
Bilan politique
Bilan financier
La Cecilia et ses effets sur l'idéologie de Giovanni Rossi
Il Paraná nel secolo XX
Les dernières années de Rossi au Brésil. Le retour en Italie
Cecilia et l'empereur ou comment en finir avec les légendes
La Cecilia et ses rapports avec le mouvement ouvrier brésilien
La Cecilia, une anecdote de la grande émigration

DEUXIEME PARTIE

UN NOYAU ANARCHISTE S'INSTALLE A SÃO PAULO 1890-1903

CHAPITRE I *SOUS LE SIGNE DE LA RÉPRESSION*

Primo Maggio 1892
Gli Schiavi Bianchi
L'arrestation de Galileo Botti
Les revers de la répression : l'épisode des expulsés
de São Paulo en mars 1893
L'Asino Umano
L'arrestation d'avril 1894 et le rôle des autorités italiennes
Nouveau journal, nouvelles arrestations
L'Operaio
La Birichina

CHAPITRE II *NOUVEAU DEPART*

Il Risveglio marque la reprise du mouvement après la répression
Premières dissensions sur le problème de l'organisation
XX settembre 1898 : heurts entre les anarchistes et
la colonie italienne
Le 1er mai 1899
Après *Il Risveglio*
L'arrestation de Gigi Damiani
La Canaglia

CHAPITRE III *DES ANARCHISTES ITALIENS PLUS INTERNATIONALISTES QUE JAMAIS*

Palestra Social
La grève des verriers français, le problème de
l'organisation et les démêlés avec les socialistes
La Terza Roma
Les retombées de l'affaire Gaetano Bresci au
Brésil / *Un anniversario Rivendicazione*
Le complot de 1902
L'affaire Augusto Donati / *La Gogna*
Germinal et *O Amigo do Povo*
Organisateurs contre antiorganisateurs
Les numéros uniques de l'année 1903

TROISIEME PARTIE

LA BATTAGLIA UN RECORD DE LONGEVITE POUR L'ANARCHISME ITALIEN A SÃO PAULO 1904-1913

CHAPITRE I *LE CONTACT SE CRÉE AVEC LES ITALIENS DE L'INTERIEUR DE L'ETAT DE SÃO PAULO*

Présentation de *La Battaglia* et de son fondateur
Les autres rédacteurs de *La Battaglia*
Les tournées de propagande et le succès de *La Battaglia* dans l'Etat de São Paulo
Dénonciation des conditions de travail dans les *fazendas*
La campagne contre l'immigration

CHAPITRE II *L'ORGANISATION*

Le Congrès Ouvrier de Rio d'avril 1906
Les grèves de 1906
Il Libertario
Interrogatoires de Ristori, Cerchiai et Sorelli
La grève de mai 1907
Les grèves de 1911 et 1912
L'autre forme d'organisation : les cercles anarchistes
Les autres moyens de propagande

CHAPITRE III *LES AUTRES THÈMES DE CAMPAGNE. LA FIN DE* LA BATTAGLIA

L'Idalina
La guerre de Libye
La Barricata
La grève des *fazendas*
La Barricata/Germinal !
La langue dans les journaux

QUATRIEME PARTIE

LES ANARCHISTES ITALIENS DE SÃO PAULO FACE A LA CRISE MONDIALE 1913-1920

CHAPITRE I *UNE NOUVELLE PAGE DANS L'HISTOIRE DE L'ANACHISME AU BRÉSIL*

La Propaganda Libertaria
Guerra sociale Le journal et la guerre capitaliste
Guerra Sociale et le problème de l'organisation
La création de l'Alliance anarchiste

L'apathie politique des émigrés

CHAPITRE II *LA GRÈVE DE 1917 UNE CONSÉQUENCE DE LA GUERRE EUROPÉENNE*

Les prémices de la guerre sociale
La grève de juillet
Après la grève
La femme et les anarchistes italiens de São Paulo

CHAPITRE III *LA FIN D'UNE ÉPOQUE*

Les journaux anarchistes italiens et la réalité brésilienne
Le problème du financement des journaux
La fin d'une époque
A Plebe quotidien
Les événements d'octobre 1919
Les expulsions de 1919

Conclusion

Fiches bibliographiques des journaux anarchistes en italien publiés au Brésil entre 1890 et 1920
Bibliothèques, archives et centres de documentation où s'est effectuée la recherche
Sources
Bibliographie
Annexes
Index des noms de personnes
Table des illustrations

Première partie

LA PREMIERE MANIFESTATION DE L'ANARCHISME ITALIEN AU BRESIL : LA COLONIE CECILIA 1890-1894

La colonie Cecilia, expérience de mise en pratique des principes anarchistes qui a vu le jour au Brésil en 1890 dans l'Etat du Paraná, est l'aspect le plus connu de l'anarchisme italien au Brésil et sa première manifestation. Mais beaucoup d'impressions fausses restent dans les esprits, car l'image de la Cecilia qui transparaît dans les ouvrages ayant rapport à l'anarchisme, dans les ouvrages de fiction qui lui sont consacrés, doit plus à la légende qu'à la réalité. Cette recherche permet donc de faire la distinction entre la légende et la réalité[20] et de faire le point, le plus précisément possible en fonction de la documentation recueillie, sur la façon dont s'est déroulée cette expérience de communisme anarchiste.[21] **Carte des Etats du Brésil Illustration**

La colonie Cecilia constitue un épisode très original qui confère sa notoriété à l'anarchisme italien au Brésil, car si l'histoire de la Cecilia n'avait pas été transmise dans une version quelque peu détournée de la vérité, il est vraisemblable qu'elle n'aurait pas tant frappé les imaginations. En effet, malgré la présence de quelques anciens colons de la Cecilia dans le mouvement anarchiste de São Paulo et dans la presse anarchiste au Brésil, ni la colonie, ni son fondateur Giovanni Rossi n'ont laissé de traces profondes dans l'histoire du mouvement ouvrier tant italien que brésilien.

L'épisode de la Cecilia doit aussi être situé dans le courant migratoire, car dans sa forme, l'expérience des colons de la Cecilia est très proche de celle des autres émigrants italiens de l'époque. La Cecilia naît d'ailleurs au moment où le Brésil reçoit une forte vague d'émigration italienne à la fin du XIX^{e} siècle.

Quant au personnage du fondateur de la Cecilia, Giovanni Rossi, dont la démarche est tout à fait marginale dans le contexte politique italien de l'époque, il est indissociable de l'histoire de la colonie. Cette histoire l'a profondément marqué car d'importants changements idéologiques s'opèrent en lui après l'échec de la Cecilia.

Le projet de colonie commence à prendre forme dès 1873, lorsque Rossi adhère à l'Association internationale des travailleurs, section de Pise, en proposant un projet de vie communautaire en Polynésie.[22] Cette adhésion marque l'appartenance de Giovanni Rossi au courant anarchiste puisque, depuis l'éclatement de la Première Internationale après le Congrès de La Haye en 1872, où sont décidés l'expulsion de Michel Bakounine et de James Guillaume et le transfert du conseil général de l'AIT à New York, seuls les anarchistes, regroupés après le congrès de Saint-Imier de 1872, tentent de maintenir l'existence de l'Internationale.[23]

En 1874, les internationalistes préparent une insurrection à grande échelle dans la région de Bologne et dans de nombreuses autres régions d'Italie.[24] Le plan minutieusement établi ne peut être appliqué car la police, mise au courant de tous les détails,[25] arrête de nombreux anarchistes tandis que d'autres prennent le chemin de l'exil.[26] Les anarchistes italiens s'étant réorganisés, une nouvelle tentative insurrectionnelle a lieu dans le massif campanien du Matese en avril 1877.[27] Voulant remédier à l'insuffisance de la propagande orale et écrite par la "propagande par le fait", un groupe d'une trentaine de personnes, dont Malatesta et Cafiero, fait irruption, brandissant le drapeau rouge et noir, dans le village de Letino. Le portrait de Victor-Emmanuel II est brisé, on brûle les archives, Cafiero prononce un discours sur le socialisme. Le même scénario se reproduit à Gallo, un village voisin. Le ministère de l'Intérieur, informé de tous les détails par la personne qui guide les anarchistes, décide de laisser faire pour mieux réprimer ensuite. Mais les choses se précipitent du fait de l'intervention inopinée de la force publique locale. La marche des insurgés est finalement interrompue par l'armée. Les événements du Matese justifient, pour la police, une surveillance rapprochée de tous les adhérents à l'Internationale. De nombreuses arrestations s'ensuivent.

La répression se renforce encore l'année suivante : le 17 novembre 1878 à Naples, Giovanni Passanante attente aux jours d'Humbert Ier qui vient de succéder à Victor-Emmanuel II. Bien que Passanante ne soit pas anarchiste mais républicain, "immédiatement les associations internationalistes [sont] jugées responsables de l'attentat et les adhérents à l'Internationale [sont] arrêtés par centaines."[28] Dans les jours qui suivent, des bombes explosent à Florence et à Pise, le 18 et le 20 novembre, qui "[fournissent] au gouvernement l'occasion ou le prétexte de procéder à la plus vaste opération de répression jamais menée contre l'Internationale."[29] Ces attentats à la bombe sont attribués à des anarchistes alors qu'ils ont été organisés assez grossièrement par des fonctionnaires de police.[30] Les anarchistes sont poursuivis en tant que "malfaiteurs". L'opinion publique est maintenue dans la crainte. On généralise la mise en résidence forcée, "domicilio coatto", ainsi que la procédure de l'"ammonizione" selon laquelle tout individu, sur simple dénonciation, doit respecter des règles de conduite très strictes : sortie à heure fixe, personnes à ne pas contacter, lieux à ne pas fréquenter, etc.[31] Un usage démesuré est fait de cette procédure ; dans certaines régions, on compte par milliers les personnes qui en sont victimes,[32] parfois même des vieillards et des enfants.[33]

Ces méthodes répressives, dont Rossi est lui aussi victime, sont utilisées par les gouvernements pour étouffer les mouvements de protestation spontanés des années soixante-dix et quatre-vingt,[34] qui annoncent les grandes insurrections de 1893-1894, en Lunigiana et en Sicile, et surtout les événements de 1898, avec en particulier l'émeute qui se déclenche à Milan en mai 1898.[35]

A l'époque, socialistes et anarchistes appartiennent encore à la même famille, ce qui explique l'usage indifférencié des deux termes. Toutefois, les heurts ne manquent pas. Ainsi en 1879, Andrea Costa, avec lequel Rossi a des contacts fréquents, quitte les rangs de l'anarchisme et adopte une position parlementariste. Ce tournant, cette trahison selon certains, est rendu public par la lettre "Ai miei amici di Romagna".[36] En 1881, Andrea Costa fonde le "Partito socialista rivoluzionario di Romagna" qui devient en 1884 "Partito socialista rivoluzionario d'Italia".[37] Les nouvelles positions de Costa se heurtent à l'opposition de tous les anarchistes qui, par contre-coup, développent la propagande antiélectoraliste.

Aux élections législatives de 1882, les candidats socialistes sont nombreux et décident qu'en cas d'élection, ils refuseront de prêter serment. Malgré leur antiparlementarisme, les anarchistes, dont Rossi, soutiennent les candidatures de protestation, en particulier celle de Cipriani. Amilcare Cipriani,[38] le combattant garibaldien, le colonel de la Commune, était alors condamné à vingt-cinq ans de prison.[39] Cette condamnation avait soulevé, en Italie comme à l'étranger, un vaste mouvement de protestation qui ralliait toutes les mouvances progressistes de la classe politique, des radicaux aux anarchistes. En 1882, seul Costa est élu. Malgré les résolutions préélectorales, il décide finalement de prêter serment et devient donc le premier député socialiste, soulevant une marée de désapprobation de la part des anarchistes.[40] La tension est au maximum lorsqu'en 1884, Malatesta met Costa au défi de prononcer un discours provocateur à l'Assemblée et de démissionner pour laisser son poste de député à Cipriani.[41] Pour les anarchistes, le parti de Costa est désormais à combattre comme n'importe quel parti bourgeois.[42] Mais dans les faits, ce sont encore des relations d'amour et de haine qui lient les différentes tendances du socialisme. Rossi, qui se professe anarchiste mais ne prend ouvertement parti pour aucune des tendances, en est une preuve vivante.

Pour lutter contre l'influence de Costa, les anarchistes s'organisent. Ils s'insèrent dans les mouvements de grève dans les villes et dans les campagnes qui se multiplient dans ces années quatre-vingt.[43] Le congrès de Capolago, qui se tient en janvier 1891 et qui réunit anarchistes, socialistes illégalistes et révolutionnaires, représente la dernière étape vers l'organisation du mouvement anti-autoritaire.[44] Il aboutit à la création de l'éphémère "partito socialista anarchico rivoluzionario".[45] Les anarchistes, dont Malatesta, qui œuvrent pour l'organisation d'un parti, se heurtent à une double opposition, celle des individualistes, comme Paolo Schicchi, qui préfèrent à l'organisation l'invective, le défi et le coup d'éclat, et celle des anarchistes modérés, représentés par le journal *La Rivendicazione* de Forlì.[46] Ces derniers ne rejettent pas la collaboration avec les socialistes parlementaristes. Au contraire, ils la favorisent.[47]

Mais la rupture définitive entre les socialistes et les anarchistes italiens a lieu lors du congrès de Gênes d'août 1892. A l'initiative des socialistes, dont Filippo Turati, que Rossi a fréquenté dans sa jeunesse, est désormais l'une des

figures dominantes,[48] le congrès se scinde.[49] Les socialistes réunissent ceux qui croient à l'efficacité de la lutte électorale, certains d'éliminer ainsi les anarchistes,[50] représentés par Pietro Gori et Luigi Galleani.[51] Costa, qui tente de concilier les deux positions, ne rejoint que plus tard les rangs du parti socialiste créé après le congrès de Gênes.[52]

Rossi ne prend pas position car à ce moment-là, il est déjà loin de ce débat. Il a subi la répression, s'est passionné pour les candidatures de protestation, a côtoyé tous les représentants politiques du mouvement ouvrier, mais son acharnement à défendre son projet communautaire, qui doit selon lui résoudre de façon scientifique le problème social, l'éloigne assez vite du combat mené par ses contemporains. Pour lui, la lutte est ailleurs.

La communauté est le plus complet *de tous les systèmes socialistes : il résout toutes les questions, tandis que presque tous les autres systèmes ne sont que* partiels*, et ne remédient qu'à une partie du mal.*

Etienne CABET, *Colonie Icarienne aux Etats-Unis,* 1856.

PREMIER CHAPITRE

GIOVANNI ROSSI ET SES PREMIERS PROJETS DE VIE COMMUNAUTAIRE EN ITALIE

Les premiers pas du militant

Giovanni Rossi, fils d'un avocat pisan, est né le 11 janvier 1856. Il poursuit ses études à Pise et à Pérouse et obtient le diplôme de médecin-chirurgien vétérinaire en 1875.[53] La même année, il exerce à Montescudaio, entre Cecina et Volterra, où sa famille possède des biens. Dans cette commune de 1 800 habitants où "les idées collectivistes sont par la grande majorité des gens connues et acceptées", il crée en 1877 un parti socialiste, section de l'Internationale,[54] dont il est membre depuis 1873.

A partir d'avril 1877, après les événements du Matese, Rossi, comme tout internationaliste, est surveillé par la police italienne.[55] Il collabore "activement à tous les journaux anarchistes de la province de Pise".[56] Dans le journal *Il Lavoro,* il écrit un article sur le collectivisme,[57] où il reprend à son compte les positions de Bakounine. Cet article de Rossi reflète la tendance bakouniniste de l'anarchisme italien dans les années 70. En effet, Bakounine se déclarait collectiviste et s'opposait au communisme autoritaire de la tendance marxiste de la Première Internationale. Au congrès de Berne en 1868, il s'exprimait en ces termes :

> Je déteste le communisme, parce qu'il est la négation de la liberté et que je ne puis concevoir rien d'humain sans liberté. Je ne suis point communiste parce que le communisme

concentre et fait absorber toutes les puissances de la société dans l'Etat, parce qu'il aboutit nécessairement à la centralisation de la propriété entre les mains de l'Etat, tandis que moi je veux l'abolition de l'Etat - l'extirpation radicale de ce principe de l'autorité et de la tutelle de l'Etat, qui, sous le prétexte de moraliser et de civiliser les hommes, les a jusqu'à ce jour asservis, opprimés, exploités et dépravés. Je veux l'organisation de la société et de la propriété collective ou sociale de bas en haut, par la voie de la libre association, et non de haut en bas, par le moyen de quelque autorité que ce soit. Voulant l'abolition de l'Etat, je veux l'abolition de la propriété individuelle héréditaire, qui n'est qu'une institution de l'Etat, une conséquence même du principe de l'Etat. Voilà dans quel sens je suis *collectiviste* et pas du tout communiste.[58]

Dans la communauté socialiste imaginaire que Rossi décrit dans son premier roman, *Un comune socialista,* c'est un système collectiviste anarchiste qui est appliqué.

Un comune socialista

Le premier manuscrit de cet ouvrage date de 1875.[59] Le roman est publié une première fois à Milan en 1878 par le journal socialiste d'Enrico Bignami, *La Plebe.*[60] Dans l'introduction, Rossi, qui écrit sous le pseudonyme de Cardias, s'adresse aux bourgeois pour leur expliquer ce qu'est le socialisme. Sa définition tient en quelques énoncés : "*anarchie* dans les relations sociales ; *amour* et rien d'autre qu'amour dans la famille ; *propriété collective des capitaux* ; *distribution gratuite des produits* dans l'organisation économique ; *négation* de Dieu dans la religion."[61]

Il raconte ensuite la rencontre de Cardias (c'est aussi le nom d'un des personnages du roman), dans un lieu imaginaire de la côte tyrrhénienne appelé Poggio al Mare, avec le personnage de Cecilia, qui est à l'origine du nom de la colonie qui verra le jour au Brésil en 1890. Cecilia, que Cardias finira par épouser, est la sœur d'Alessandro De Bardi, riche propriétaire ami de Cardias, dont les terres sont cultivées par des paysans vivant à l'état de misère. Avec l'aide de la jeune fille, qui a les mêmes idéaux socialistes que lui, et avec l'accord du frère propriétaire, Cardias prend la décision de réorganiser la propriété selon les principes du socialisme.

Dans la deuxième partie, Cardias raconte les premiers pas de la communauté vers le socialisme, les difficultés rencontrées, et décrit l'organisation sur les bases

du collectivisme anarchiste : tous les biens de production sont mis en commun, mais chacun bénéficie individuellement du fruit de son travail.

Dix ans après le début de l'expérience, un ami de Cardias visite Poggio al Mare. A travers ce nouveau personnage, c'est le lecteur que Rossi veut convaincre de l'efficacité du système collectiviste anarchiste qui s'est instauré dans sa commune imaginaire. En effet, tout est performance. Les résultats formidables de l'agriculture et de l'élevage sont dus à l'organisation rationnelle du travail, à l'utilisation scientifique des meilleurs produits, et des plus modernes,[62] à la joie dans laquelle s'effectue tout travail :

> - Dans cette salle j'entends chanter allègrement, qu'est-ce que c'est? [demande le visiteur]
> - C'est l'Association des laitières qui travaille.[63]

Les crémières sont heureuses, tout le monde est vêtu simplement et élégamment, le visiteur trouve les ouvriers "bons, bien élevés, intelligents". L'un de ces ouvriers, inspiré par la locomotive du train qui les conduit de leur lieu de travail à Poggio al Mare, déclame, "avec sentiment, ce dont, à première vue, on ne l'aurait pas cru capable", quelques vers de Carducci.[64] Cecilia apporte une touche féminine, tendre et délicate à l'ensemble. On n'imagine pas cadre plus idyllique.

Le côté romanesque de l'ouvrage ne porte pas chance à son auteur : Rossi est arrêté le 21 novembre 1878,[65] quatre jours après l'attentat contre Humbert Ier à Naples, et deux jours après l'explosion à Pise d'une prétendue bombe anarchiste. Le prétexte de l'arrestation de Rossi est trouvé lors d'une perquisition à son domicile : la police constate que Rossi est en possession d'une "arme dangereuse" qui est en fait un bistouri, instrument indispensable à l'exercice de son métier de chirurgien vétérinaire. Malgré le non-lieu prononcé lors de son procès, Rossi reste incarcéré à Volterra jusqu'en avril 1879 ; il est également "ammonito".[66] La surveillance de cet "élément dangereux et subversif" continue et, malgré ses nombreux travaux scientifiques dans le domaine vétérinaire et agronomique, Rossi éprouve des difficultés à trouver un emploi correspondant à sa formation à cause de ses démêlés avec les autorités.[67]

En 1881, paraît la seconde édition revue et corrigée de *Un comune socialista,* que Rossi prend à cœur de distribuer personnellement à ses lecteurs.[68]

La même année, il fait partie d'une Association électorale démocratique qui est organisée à Pise afin de former en Toscane un parti socialiste révolutionnaire sur le modèle du "Partito socialista rivoluzionario di Romagna" de Costa. Rossi se joint à ce mouvement électoraliste parce qu'il est favorable aux candidatures de protestation.[69] Il participe activement à la campagne électorale en faveur d'Amilcare Cipriani et publie même, quelque temps plus tard, un numéro unique qui retrace toute la biographie de Cipriani et qui appelle à soutenir sa candidature à la députation.[70]

Il ne met cependant pas sa confiance dans le parlementarisme comme nous le montre un texte paru en 1883, *Cosa vogliono i contadini.*[71] Lors d'une veillée, des paysans sont éclairés sur l'injustice de leur situation par un vieillard que les bourgeois méprisent parce qu'il a toujours critiqué le mariage et les gendarmes, même s'il mène une vie de famille exemplaire et n'a jamais fait de mal à personne. Pour conclure la veillée, le vieillard explique le texte de loi portant sur les coopératives qu'il proposerait si un député socialiste était élu. Tous les paysans présents approuvent le projet, sauf le "narrateur qui n'a pas confiance dans l'action législative du Parlement."[72]

C'est encore à Pise que Rossi collabore au journal *Il Socialista,* paru en novembre 1883,[73] avant de partir pour Gavardo, dans la province de Brescia, où il obtient finalement par concours un poste de vétérinaire communal.[74] Ses activités politiques font que, même lorsqu'il se trouve loin de la Toscane, il est toujours surveillé de près par la police :

> Je suis surveillé et espionné, on me qualifie de sujet très dangereux, on cherche où je suis et où je vais, ce que j'ai écrit et ce que je suis en train d'écrire. Je ne serais pas étonné si d'un moment à l'autre on m'arrêtait, toujours pour le même délit de conspiration.[75]

En 1884, il travaille à la quatrième édition de *Un comune socialista* ; il obtient à cette occasion une préface d'Andrea Costa, avec lequel il entretenait une correspondance depuis 1883.[76] Dans cette nouvelle version, quelque peu expurgée du sentimentalisme de la première édition, l'organisation de Poggio al Mare évolue par rapport à celle de 1878 : d'un système collectiviste, Rossi passe à un système communiste anarchiste, suivant en cela l'évolution du mouvement anarchiste de son époque. En effet, en 1880, au congrès de Verviers, Kropotkine

conseille aux anarchistes "d'abandonner le terme «collectivisme» utilisé par les néo-marxistes : Guesde, Deville, etc., pour prendre celui de «communisme anarchiste»."[77]

L'organisation collectiviste prévoyant la mise en commun des moyens de production mais non des produits du travail se résume dans la formule : "A chacun le produit de son travail." Cela implique donc une rémunération de chacun en fonction du travail fourni. Les communistes anarchistes contestent ce système : "Les services rendus à la société ne peuvent être évalués en unités monétaires. Il faudra placer les besoins au-dessus des services. Tous les produits dus au travail doivent appartenir à tous et chacun en prendre librement sa part."[78] La position des communistes anarchistes se résume dans la formule : "De chacun selon ses possibilités, à chacun selon ses besoins."

Le collectivisme reste toutefois une étape transitoire vers le communisme anarchiste. C'est ce que nous pouvons constater grâce à cet exposé de Daniel Guérin sur les positions de l'école de Kropotkine, Malatesta, Elisée Reclus, Cafiero...[79]

> Ce n'est (...) que lorsque s'ouvrirait l'ère de l'abondance que les normes "bourgeoises" de rémunération pourraient faire place à des normes spécifiquement "communistes". Mais pas avant. Rédigeant, en 1884, le Programme d'une Internationale anarchiste encore dans les limbes, Malatesta conviendra que le communisme n'est immédiatement réalisable que dans des secteurs très restreints et que "pour le reste", il faudra accepter "à titre transitoire" le collectivisme.[80]

C'est exactement la ligne que suit Giovanni Rossi en l'appliquant à son projet de communauté expérimentale. En 1884, il s'est déjà rallié au communisme anarchiste :

> Quand nous aurons fondé une colonie socialiste, nous pourrons tous nous dire à nous-mêmes que communisme et anarchie ne sont pas des idées peut-être vraies ou peut-être fausses mais sont réellement des faits, et des faits absolument vrais.[81]

Mais dans l'édition de 1884 de *Un comune socialista,* le système communautaire, dont il développe le côté pratique et organisationnel par rapport à l'édition de 1878, reste collectiviste dans un premier temps :

Comme il avait été dit que, le patrimoine social étant collectif, chacun avait le droit de posséder le fruit de son travail personnel, il fallut penser à organiser l'échange comme on avait organisé la production, à donner une valeur réelle et non arbitraire à ces produits du travail.[82]

Pour donner leur valeur réelle aux produits, les chimistes et les biologistes de Poggio al Mare ont étudié "la quantité de consommation organique qu'entraîne tout travail manuel ou intellectuel"[83], afin que le produit de son travail revienne en entier à chacun. Sur la base de ces expériences scientifiques menées à Poggio al Mare, Cardias propose un tableau de correspondance entre les différents travaux convertis en unités de valeur à utiliser comme monnaie d'échange dans les coopératives.[84]

Le système fonctionne à merveille, sans peser à quiconque : chacun travaille quand il le désire et comme il le désire, et l'intérêt de chacun s'harmonise avec l'intérêt de tous.[85] Grâce à la modernisation qui facilite les tâches les plus ingrates, le travail n'est pas une corvée : "Nous considérions tous le travail comme un droit, comme un passe-temps dont égoïstement nous n'aurions pas permis qu'un autre osât nous priver."[86]

ASSOCIATION DES AGRICULTEURS Elagage : 6 heures de travail COEFFICIENT **4** Unités de valeur : **24** N.320. Echéance le 31 décembre 1880.	FRAIS DE PRODUCTION DU VIN **Année 1880. Elagage. N.320** Heures de travail : **6** Coeff. d'oxydation organique : **4** Unités de valeur : **24**
ASSOCIATION DES AGRICULTEURS Labourage : 7 heures de travail COEFFICIENT **3** Unités de valeur : **21** N.321. Echéance le 31 décembre 1880	**Labourage des vignes. N.321** Heures de travail : **7** Coefficient **3** Unités de valeur : **21**
ASSOCIATION DES MINEURS 300 kilogrammes de minerai extrait COEFFICIENT **0,10** Unités de valeur : **30** N.154. Echéance le 31 décembre 1880.	**1880. Extraction du minerai. N.154** Kilogrammes extraits : **300** Coefficient **0,10** Unités de valeur : **30**

Tableau d'équivalence entre les différents tableaux effectués par les travailleurs de Poggio al Mare

Rossi, Giovanni, *Un comune socialista*, Brescia, Tipografia sociale operaia, 1884, p.40.

Grâce au bon fonctionnement du système collectiviste anarchiste, Poggio al Mare vit dans l'abondance et peut se permettre ainsi de passer au communisme anarchiste :

Du moment que la production est restée la faculté incontrôlable de tous, la consommation aussi doit être déterminée par les besoins de chacun satisfaits sans contrôle. Et puisque tout nous enseigne qu'il y a abus uniquement là où il y a carence de ce dont on abuse, car on voit rarement s'enivrer celui dont la cave est pleine, ainsi à Poggio al Mare, où il y a abondance de tout, on n'abuse de rien. D'ailleurs nous savons tous que l'abus est néfaste à celui qui le pratique, et en bons égoïstes nous n'abusons de rien.

Nous voilà donc en pleine distribution gratuite des produits du travail. Le socialisme dans sa plus haute expression - le Communisme anarchiste - se trouve pratiquement appliqué à Poggio al Mare.[87]

Le projet de Rossi tel qu'il l'expose dans l'édition de 1884 de *Un comune socialista* se situe donc tout à fait dans la ligne des anarchistes contemporains de Rossi. Malgré cela, la plupart des anarchistes s'opposent farouchement à ce projet. Rossi n'obtient pas non plus l'appui des socialistes légalistes qu'il avait sollicités.

Premières polémiques

Dans les années 1884-1885, Rossi redouble d'efforts pour tenter de réaliser ce qui n'était jusqu'à présent qu'une fiction. En effet, à cette période commencent à paraître, dans les journaux anarchistes et socialistes italiens, des articles où il développe, explique, justifie un projet de colonie expérimentale. Il lance de nombreux appels à soutenir son action. Son intention est alors de constituer un comité de soutien.[88] Dans un article publié dans *La Favilla* le 25 décembre 1884, il propose d'établir une colonie socialiste dans la province de Rome, en Ciociaria, sur des terrains provenant de la suppression des corporations religieuses.[89] Cette proposition est suivie d'un programme très détaillé : Rossi dresse même un devis financier de l'opération dans lequel il prévoit toutes les dépenses et tous les bénéfices pendant dix ans.[90] *La Favilla* publie ensuite, pendant tout le mois de février, les avis de nombreux socialistes sur le projet de Rossi. Il faut reconnaître que l'accueil est assez froid et que seules quelques personnes soutiennent Rossi sans condition.[91] Le sentiment général est plutôt au scepticisme, même si l'on encourage Rossi à continuer dans sa voie et à donner des preuves concrètes de ce qu'il avance.

Outre la presse, Giovanni Rossi utilise les structures politiques existantes : les regroupements socialistes, les sociétés agricoles. En février 1885, par exemple, il lance un appel à la "Commissione federale di corrispondenza del Partito

socialista rivoluzionario italiano",[92] le parti d'Andrea Costa. Costa laisse cet appel de Rossi sans suite. Les deux hommes sont pourtant très proches puisqu'Andrea Costa s'est intéressé au thème de la communauté idéale.[93] En 1881 avait paru dans l'*Almanacco popolare pel 1881* [94] un bref texte intitulé *Un sogno* [95] dans lequel Imola, la ville de Romagne dont Costa est originaire, est dépeinte après une grande révolution touchant toute l'Europe, qui aurait débarrassé les hommes de la misère, de l'injustice, de la barbarie et qui aurait permis d'instaurer le socialisme et le bien-être général par la mise en commun des moyens de production et des biens de première nécessité. Malgré cette communion de vue, le soutien que Costa apporte à Rossi n'est guère passionné, ni surtout très efficace sur le plan pratique. La préface qu'il rédige en 1884 pour la quatrième édition de *Un comune socialista* montre son peu d'enthousiasme à l'égard du projet de Rossi. Le ton de cette préface est élogieux mais Costa émet des restrictions. Mettant sur le même plan Poggio al Mare, la commune de Rossi, et Imola transformée par le rêve de la révolution, il écrit :

> Un jour viendra, ô ami Rossi, où nos pauvres petites communes, dans lesquelles nous nous sommes efforcés de faire entrer autant de vie que nous le pouvions, apparaîtront comme les créatures les plus rachitiques de ce monde.[96]

Une lettre à Rossi datée de Imola le 13 juillet 1884 est également écrite sous le double signe de l'éloge :

> Ta commune commence à avoir désormais tant de précision dans ses lignes et tant de fondement scientifique, et en bon docteur que tu es, tu lui as fait un thorax si ample, des poumons si robustes, des épaules si larges et des jambes si solides que je la vois vivre, bouger, croître et évoluer à merveille.

et de la non-collaboration :

> A ce bouleversement de la conscience sociale tu coopèreras certainement beaucoup, ô ami Rossi, avec ton livre *Comune socialista,* et t'en seront reconnaissants tous ceux qui marchent vers de nouveaux horizons. Ne discutons pas maintenant du fait de savoir si nous sommes d'accord sur les points de détail. Ce sont des discussions inutiles car en matière de reconstruction sociale, seul le temps peut reconnaître qui a raison ou pas.[97]

Le désaccord apparaît par touches délicates.[98] Dans une lettre postérieure (non localisée), Andrea Costa a dû s'exprimer plus clairement puisqu'en 1884, Rossi écrit à Costa que celui-ci lui a "ouvert une douche froide sur la tête."[99] Il ne

se formalise pas cependant de l'"abandon" de Costa, et dans la même lettre il se montre plus que jamais déterminé à mener à bien son projet :

> Depuis dix ans, je ne vis que pour ce projet, et je ne l'abandonne pas. (...) Je constituerai une société, je recueillerai les moyens pour fonder au moins une modeste ferme. Je suis tenace, et à mon tour je te dis : tu verras.[100]

Rossi mène alors l'action sur d'autres fronts. Il était déjà en contact avec Filippo Turati, au moins depuis 1884.[101] Ces contacts semblent se resserrer à la fin de 1885. Dans un manuscrit de Giovanni Rossi, "Alle federazioni, sezioni, circoli e nuclei socialisti in Italia", apparaît, entre autres signatures apocryphes, celle de Filippo Turati :

> Nous vous invitons, ô camarades, à traiter au sein de vos associations de l'importante proposition [la constitution d'une colonie expérimentale], en nous communiquant par la suite ce que vous en pensez et en vous constituant rapidement en comités locaux au cas où cette initiative recevrait votre approbation.
>
> Si le parti socialiste italien fait sienne la proposition de fonder une colonie expérimentale en Italie, nous croyons proche le jour où elle pourra se réaliser.[102]

Cet appel est publié par le journal *I Miserabili* de Padoue le 7 novembre 1885. Etant donné qu'aucune signature n'apparaît dans le journal, il est clair que Rossi n'a pas obtenu le soutien qu'il désirait.[103]

Selon Rinaldo Salvadori, les socialistes de la fin du XIX^{e} siècle se sont intéressés aux publications utopistes "plus pour des raisons pratiques de propagande ou pour rechercher un dérivatif agréable à la tension politique que par conviction."[104] C'est probablement pour cette raison que Costa, Turati et d'autres prêtent une oreille bienveillante au projet de Rossi, d'autant plus que les propositions de Rossi n'ont pas le caractère enflammé et dévastateur qui aurait pu les effrayer. Toutefois, le soutien que les socialistes apportent à Rossi est quasi inexistant. Quant aux anarchistes, ils sont encore plus réticents que les socialistes légalistes quant à la validité des colonies expérimentales. La plupart des anarchistes voient dans la création de colonies anarchistes l'éloignement des forces utiles à la lutte sociale. Tel est l'avis émis, dès 1877, lors du congrès annuel de la Fédération jurassienne :

> Le congrès jurassien considère les colonies communistes comme incapables de généraliser leur action, étant donné le milieu dans lequel elles se meuvent, et par suite de réaliser la révolution

sociale : comme action de propagande, le fait de ces colonies communistes n'a pas d'importance à cause des échecs qu'elles sont trop souvent sujettes à subir dans la société actuelle, et reste inconnu des masses tout comme les nombreux essais de ce genre déjà faits à d'autres époques. Le congrès n'approuve donc pas ces expériences qui peuvent éloigner de l'action révolutionnaire les meilleurs éléments. Cependant, il croit de son devoir d'exprimer sa sympathie envers les hommes qui, à force de sacrifices et de luttes, ont cherché à réaliser pratiquement le socialisme au moyen de ces tentatives.[105]

Ce sont les mêmes arguments que l'on retrouve dans le journal *In marcia* de Fano-Pesaro, à la fin de l'année 1885. Ce journal avait commencé en septembre la publication, sous forme de feuilleton, de l'ouvrage de Rossi, *Un comune socialista.* La polémique s'engage à la suite d'un article de Niccolò Converti qui écrit :

> Nous ne sommes pas favorables à la formation de (...) colonies [socialistes] : en éloignant des centres de propagande nos meilleurs camarades, elles retardent l'avènement de la résolution [sic] sociale, et elles ne peuvent pas mettre en pratique les principes du socialisme, entourées comme elles le sont d'un environnement social corrompu, et par des agents du gouvernement qui se font admettre dans ces communautés pour discréditer le socialisme, soit en se comportant de façon indécente, soit en suscitant des inimitiés.
>
> Si l'on éprouve la passion authentique, on ne peut s'éloigner des points où, d'un moment à l'autre, peuvent avoir lieu les dernières batailles, régénératrices. (...) Nous disons que c'est du socialisme égoïste que de constituer des colonies quand le reste de l'humanité se débat dans la misère et la prostitution.[106]

Rossi ne peut pas ne pas répondre à ces accusations de désertion, et le terme de "socialisme égoïste" le touche à tel point qu'il en fait le titre de l'article dans lequel il répond à Converti.[107] Pour lui, l'éloignement des colonies n'est pas un obstacle dans la mesure où personne ne peut prévoir où éclatera la révolution,[108] et, de plus, ce n'est pas, d'après lui, le départ de cent camarades qui peut "retarder la résolution [sic] sociale."[109]

L'activité de Giovanni Rossi atteint son apogée pendant cette période puisque c'est également de la fin de cette année 1885 que date la composition du premier numéro de son journal qui doit paraître à Brescia, *Lo Sperimentale*. Le journal est annoncé dès le mois de décembre 1885 dans *I Miserabili* de Padoue,[110] mais ne peut paraître qu'en mai 1886 "pour des raisons indépendantes de la bonne volonté des initiateurs".[111]

Lo Sperimentale

Rossi fait paraître cinq numéros de *Lo Sperimentale,* sans périodicité régulière.[112] Comme son nom l'indique, *Lo Sperimentale* est entièrement consacré à la propagande en faveur des colonies socialistes expérimentales. Giovanni Rossi trouve insuffisante l'hospitalité que lui réservent les périodiques anarchistes et socialistes car la nouvelle voie qu'il propose de suivre dans la lutte sociale, la voix qu'il veut faire entendre n'y ont pas droit de cité :

> Il nous a semblé que dans la presse socialiste il y avait une place vacante ; et il nous a semblé également que nous étions capables de l'occuper. C'est la raison pour laquelle nous publions *Lo Sperimentale.*[113]

Cette place vide, Rossi veut l'utiliser pour convaincre ceux qui pensent que la société future devrait être organisée sur les bases de la "propriété et de la liberté pour tous" (le communisme anarchiste selon une formule de Rossi) mais qui sont persuadés qu'il s'agit d'un rêve impossible à réaliser. Pour les convaincre qu'on peut mettre ce rêve en pratique, Rossi veut donner non plus des idées mais des faits :

> Et puisque le parti et la presse socialistes présentent peu de faits démontrant la possibilité de réaliser rapidement nos séduisantes théories, voilà la place vacante que nous nous proposons d'occuper.[114]

Le journal contient d'innombrables comptes rendus d'expériences communautaires de tous ordres, dans tous les pays et à toutes les époques.[115] Ces comptes rendus sont souvent tirés d'ouvrages et parfois de journaux et relatent des expériences passées, mais certains font référence à des expériences en cours. Par exemple, la rubrique "Socialismo sperimentale. Dati comparativi sulle comunità americane" est tirée d'un livre de Charles Nordhoff, *The communistic societies in the United States from personal visit and observation,* tandis que dans la rubrique "Notizie d'Icaria" sont publiées régulièrement les dernières nouvelles de la colonie Icarie dans l'Iowa. Ces comptes rendus ne sont pas gratuits : ils sont accompagnés de remarques sur la validité de l'expérience, la justesse de l'orientation pour laquelle ont opté les différentes colonies, et sont souvent autant d'encouragements, d'enseignements et de mises en garde par rapport à l'expérience que Giovanni Rossi projette de conduire en Italie.

Les cinq numéros de *Lo Sperimentale* comportent chacun une biographie, avec un portrait du personnage choisi : Robert Owen (n.1), Etienne Cabet (n.2), Charles Fourier (n.4) pour lequel le texte de l'article est particulièrement élogieux. Le journal offre également le portrait et la biographie de Michel Bakounine, avec un texte de Filippo Turati (n.5), et de Gracchus Babeuf

(n.3), considéré comme l'un des précurseurs du communisme anarchiste moderne. Si ces cinq numéros sont à première vue construits sur le même modèle, le premier présente quelques particularités[116] et apparaît comme un véritable tremplin au projet de Giovanni Rossi de fonder une colonie expérimentale en Italie.

Il contient en effet un article intitulé "Sperimentiamo" où se manifeste à nouveau la conviction profonde de Giovanni Rossi qu'il est nécessaire d'étoffer la propagande par des faits et non seulement par des paroles ou des théories. Selon Rossi, seuls des faits concrets peuvent convaincre les masses qui, bien que lassées des méfaits de la propriété privée, ne parviennent pas à concevoir qu'il existe une alternative. En défendant la propagande par les faits, Rossi se rattache aux entreprises des internationalistes de la décennie précédente. Sa méthode est moins éclatante, mais il veut lui aussi frapper les esprits :

> Quand [les multitudes] verront dans leur province une ferme socialiste cultivée à la perfection, où croissent les blés les plus beaux, les vignes les plus productives, où l'on élève le bétail le plus parfait, et que dans cette ferme elles seront accueillies, mises au courant de l'organisation communiste, une fois constatés le bien-être des cultivateurs et la bonne harmonie qui règne parmi eux, bientôt dans toutes les auberges de la province, dans toutes les familles paysannes, on parlera d'un fait aussi extraordinaire, et le communisme, aujourd'hui inconnu, raillé et calomnié, deviendra aspiration populaire.[117]

L'article "Sperimentiamo" lance également un appel à la souscription aux sociétés et aux personnes privées, aux organisations ouvrières, au Parti ouvrier italien, aux coopératives et sociétés de secours mutuel "car la solidarité avec les camarades paysans (fratelli dei campi) ne doit pas être une phrase toute faite, vide de sens et sans valeur effective." L'appel à la souscription a des effets positifs puisque dès le deuxième numéro, une somme de 2 050 lires a été recueillie. Elle n'augmentera plus guère que de cinquante lires, au numéro 3 et au numéro 4. Nous sommes loin des 50 000 lires jugées nécessaires pour la réalisation du projet.

Les deux rubriques "Vecchia cronaca" et "Cronaca nova", qui n'apparaissent que dans le premier numéro, méritent d'être évoquées car elles figurent parmi les rares textes qui traitent directement de la question sociale sans passer par le biais du socialisme expérimental et où Rossi adopte un ton accusateur envers la société. La "Vecchia cronaca" est un recueil de faits divers dénonçant les injustices de la société : suicide de deux amants que leurs familles empêchent de se marier, assassinats pour défendre la propriété, situation de la femme qui ne peut suivre ses penchants affectifs, enfants abandonnés ou vendus par leurs parents... La "Cronaca nova", au contraire, s'intéresse aux faits divers qui vont dans le sens de la société future : expériences de

coopératives, terrains cédés par les propriétaires à ceux qui les travaillent, jeune femme qui a su résister aux violences de la société.

Le premier numéro contient un autre article qui mérite d'être relevé. C'est celui de Romeo Candelari,[118] "Il socialismo colonizzatore e la lotta economica del proletariato", qui résume les objectifs que se fixent les promoteurs de colonies socialistes expérimentales et insiste sur le caractère nouveau que donne à la propagande du socialisme le projet d'implantation de colonies en Italie. L'objectif est triple :

> En soutenant (...) la fondation de colonies agricoles socialistes nous entendons :
> 1- développer les moyens de propagande en rendant celle-ci accessible à ceux qui ne sauraient s'en remettre à la logique pure, mais aiment prendre appui sur des faits réels ;
> 2- préparer des données expérimentales d'économie publique et privée, de moralité sociale, etc., pour l'étude de la meilleure façon de vivre en société ;
> 3- constituer des centres de travail et de résistance pour les batailles économiques des classes ouvrières organisées qui militent pour la rédemption du prolétariat.[119]

Le dernier numéro (janvier-février 1887) de *Lo Sperimentale* annonce la fusion avec *Humanitas,* un journal communiste anarchiste de Naples.[120] La fusion des deux journaux débute avec le numéro X de *Humanitas,* le 6 avril 1887 ; elle ne dure que quelques mois, jusqu'en septembre 1887.[121] La page réservée à Rossi dans *Humanitas* ressemble, pour le contenu, aux numéros de *Lo Sperimentale.* On n'y parle que de coopératives, de communautés, de villages communistes, etc. Relevons toutefois que les derniers numéros sont consacrés à l'expérience de Rahaline en Irlande, dans les années 1830,[122] dont Rossi s'inspire pour la colonie coopérative agricole qu'il fonde en 1887 à Cittadella, dans la commune de Stagno Lombardo, province de Crémone. Dès 1886, Rossi travaille activement aux préparatifs de Cittadella[123] et ne consacre plus l'essentiel de son énergie au *Sperimentale.* C'est vraisemblablement la raison pour laquelle le journal s'essouffle si rapidement. Il est d'ailleurs désormais beaucoup moins utile puisque le projet de Rossi est apparemment en train de se réaliser.[124]

Cittadella

Les terres de Cittadella appartiennent à Giuseppe Mori[125] qui entre en contact avec Rossi :

> En 1886, Giuseppe Mori, propriétaire à Stagno Lombardo dans la province de Crémone, philanthrope et mazzinien, vit quelques publications dans lesquelles je défendais la constitution d'une colonie socialiste expérimentale en Italie. Depuis longtemps déjà il songeait à arracher au système salarial les familles qui cultivaient sa propriété appelée «Cittadella». (...) Il m'écrivit et

vint me trouver un beau jour en compagnie de Leonida Bissolati. (...) Nous décidâmes de répéter ici l'exemple de Rahaline en Irlande et d'offrir Cittadella en contrat à une association des paysans qui la cultivaient alors en tant que salariés. Giuseppe Mori posa la condition que je participe à l'association en qualité de secrétaire et j'acceptai avec grand plaisir.[126]

Le 11 novembre 1887, le projet pour lequel Rossi se bat depuis si longtemps peut finalement voir le jour. A cette date est constituée la coopérative agricole de Cittadella. La coopérative est un succès du point de vue des rendements agricoles et des innovations techniques ; en revanche, malgré des débuts prometteurs,[127] et malgré la venue d'un groupe de paysans socialistes, Giovanni Rossi échoue dans sa tentative de transformer Cittadella en colonie socialiste. Après le départ de Rossi, la coopérative survit jusqu'en novembre 1890, à la demande des paysans eux-mêmes,[128] mais pour Rossi, l'expérience est sans conteste négative. Faisant allusion à l'introduction des paysans socialistes, il écrit :

Le pis fut que les bons habitants de Cittadella qui étaient en général établis là depuis de nombreuses années, crurent qu'on voulait progressivement les éliminer tous, pour les remplacer par des éléments socialistes ; et comme ils me considéraient comme l'instigateur de Mori et que l'on frappe la selle quand on ne peut pas frapper le cheval, ils menèrent contre moi une guerre si unanime et si injuste que je n'ai jamais traversé une période si douloureuse dans ma triste existence.[129]

Les tentatives qu'il mène parallèlement à l'expérience de Cittadella de constituer d'autres colonies agricoles en Italie lui réservent d'autres déboires. Le nombre de journaux[130] de l'époque qui font écho des différents projets de Rossi est à la mesure des efforts qu'il fournit pour les mener à bien,[131] sans parvenir toutefois au résultat escompté. **photographie de Cittadella Illustration**

La déception, après tous ces échecs, et l'impatience de voir son projet de vie communautaire enfin réalisé, font que Rossi conçoit l'idée de s'embarquer pour le Nouveau Monde :

Vers la fin de 1889, après une tentative inachevée à Stagno Lombardo qui n'avait pas satisfait mes espérances, je m'étais décidé à passer dans une des deux colonies collectivistes fondées récemment en Amérique du Nord - *Kaweah* en Californie ou *Sinaloa* au Mexique - quand Achille Dondelli de Brescia, en son nom et au nom d'autres camarades, me proposa d'aller fonder une colonie en Amérique du Sud. Le lecteur comprendra que j'acceptai avec tout l'enthousiasme qui reste au cœur d'un homme de trente-quatre ans.[132]

C'est le Brésil qui le reçoit en 1890.

L'eco dalle foreste
dalle città insorte al nostro grido
or di vendetta sì, ora di morte
liberiamoci dal nemico.
All'erta compagni dall'animo forte
più non ci turbino il dolore e la morte
All'erta compagni faremo l'unione
evviva evviva la rivoluzione.
Ti lascio Italia terra di ladri
coi miei compagni vado in esilio
e tutti uniti a lavorare
e formeremo una colonia sociale.
E tu borghese ne paghi il fio
tutto precipita, re patria e dio
e l'Anarchia forte e gloriosa
e vittoriosa trionferà.
Trionferà la nostra causa
e noi godremo dei diritti sociali
saremo liberi saremo eguali
la nostra idea trionferà.

Chanson *La colonia Cecilia,* auteur anonyme.

DEUXIÈME CHAPITRE

LA CECILIA

Où Giovanni Rossi réussira-t-il à implanter sa colonie?

Ce n'est pas au Brésil que Giovanni Rossi pense se rendre dans un premier temps : en décembre 1889, il projette de partir pour l'Uruguay.[133] La raison de ce changement de destination reste inconnue[134] car le départ de Rossi pour le Brésil est des plus discrets. Peu de temps s'écoule entre le moment où il décide de partir et où il part effectivement. Dans la précipitation, Rossi ne prend pas le temps d'annoncer son départ dans la presse anarchiste et socialiste italienne. Aussi, plus de deux mois après qu'il a quitté l'Italie, certains croient-ils encore qu'il est parti pour l'Uruguay.[135]

Alors que les premiers colons de la Cecilia savent qu'ils se rendent au Brésil, ils ne connaissent pas encore l'endroit exact où s'implantera leur colonie. En effet, un journal brésilien de Curitiba, *Quinze de Novembro,* annonce que le Dr Rossi doit quitter l'Italie le 20 février pour étudier la situation agricole des Etats de Bahia, Pará, Minas Gerais, et décider du meilleur endroit où installer les cinquante familles qui doivent arriver en juillet 1890.[136]

C'est bien le 20 février 1890 que le navire *Città di Roma* quitte le port de Gênes avec à son bord Giovanni Rossi et quelques camarades. Le *Città di Roma* entre dans le port de Rio de Janeiro le 18 mars 1890. Rossi et ses compagnons sont accueillis à l'*Hospedaria da Ilha das Flores,* l'hôtel des Immigrants de Rio de Janeiro. Une semaine plus tard, ils repartent en direction du Rio Grande do Sul, vers Porto Alegre.[137]

Rossi choisit de donner les premières nouvelles du groupe dans un journal anarchiste français. Voici la lettre que publie *La Révolte* :

> Nous recevons la lettre suivante :
> Porto Alegre, 22 mars 1890
>
> Nous entendons constituer ici une colonie anarchiste, laquelle puisse donner à la propagande une démonstration pratique que nos idées sont justes et réalisables, et à l'agitation révolutionnaire en Europe des secours financiers.
>
> Depuis quelques années nous discutions en Italie les avantages et les dangers qu'une telle entreprise aurait présentés ; et après avoir étudié la question, nous nous sommes décidés. Nous sommes partis à huit le 20 février, et à Gibraltar une famille de paysans espagnols s'est réunie à nous. Nous allons partir demain pour Porto Alegre pour rechercher un terrain propice. Nous vous

renseignerons de ce qu'il se passera. Si quelqu'un a envie de nous aider, qu'il écrive à l'adresse suivante : Dr Giovanni Rossi, Porto Alegre, Rio Grande do Sul, Brésil.[138]

La lettre est datée du 22 mars, alors que Rossi et ses compagnons sont encore à Rio de Janeiro. Le voyage reprend le 26 mars sur le navire *Desterro,* qui fait escale à Paranaguá (Paraná) le 28 mars. C'est là que descendent nos pionniers :

Nous devions aller à Porto Alegre, mais le mal de mer faisait tellement souffrir deux de nos compagnons que nous avons décidé de leur épargner cinq ou six jours de navigation, et de descendre ici pour fonder notre colonie sociale dans quelque endroit du Paraná, où nous sommes sûrs de trouver un climat doux et salubre.[139]

Voilà comment le mal de mer a décidé du sort de la Cecilia. Le voyage continue alors par voie de terre, identique en tout point à celui des autres émigrants. Les pionniers de la Cecilia effectuent de nouveaux séjours à l'hôtel des Immigrants, à Paranaguá, puis à Curitiba où ils arrivent en train avec les autres émigrants italiens, dont la plupart "sont accueillis à bras ouverts par les parents ou les amis qui les attendent."[140] Le bureau de l'*Inspetoria de Terra e colonização* les dirige vers le district de São Mateus,[141] baigné par le fleuve Iguaçu.[142]

Le 1[er] avril Giovanni Rossi et Evangelista Benedetti partent en éclaireurs. Ils parcourent cent kilomètres dans "un instrument de torture qu'on appelle diligence."[143] La petite ville de Palmeira, où ils finissent par arriver après deux jours de voyage, fait la meilleure impression sur Rossi qui recense tous les avantages qu'elle présente, de l'église au bureau de poste et télégraphe, en passant par le club littéraire et la société de théâtre, et surtout, "ce qui la distingue le plus, une pléiade de personnes remarquables, dont quelques-unes ont fait leurs études aux Etats-Unis d'Amérique du Nord ou en Europe, mais qui font toutes montre de beaucoup d'intelligence et de la plus exquise des courtoisies."[144] Parmi ces personnes remarquables figure le Dr Franco Grillo, le médecin de Palmeira, qui devient l'ami de la Cecilia et son soutien sur place.[145] **site de la Cecilia illustration**

Rossi et Benedetti s'installent finalement dans une vieille cabane en bois près de Santa Barbara, à dix-huit kilomètres au sud de Palmeira. Au bout d'une semaine ils sont rejoints par leurs compagnons restés à Curitiba.[146] C'est alors que commence, dans les premiers jours d'avril 1890, l'histoire de la Cecilia.

Avril 1890-décembre 1890

Pendant la première période, la Cecilia est constituée d'un groupe très réduit. Durant ces neuf premiers mois, la vie qu'on y mène est très rude, les repas sont frugaux, les couvertures toujours insuffisantes et le travail difficile.[147] La vie communautaire, malgré quelques "incidents désagréables",[148] des querelles et la jalousie du mari de l'unique femme du groupe, se déroule de manière satisfaisante, "sans règlements ni chefs".[149]

Le nombre exact des premiers colons n'est pas connu. Dans la lettre que Rossi envoie à *La Révolte,* à peine débarqué à Rio, il précise que son groupe est constitué de huit personnes auxquelles s'est jointe pour le voyage une famille espagnole. Il n'est plus fait allusion, par la suite, à cette famille espagnole. En revanche, en 1891, dans la cinquième édition de *Un comune socialista,* Rossi, lorsqu'il donne le nom des compagnons qui ont voyagé avec lui, n'en cite que cinq : Evangelista Benedetti, Lorenzo Arrighini, Giacomo Zanetti, Cattina et Achille Dondelli.[150]

Fait étrange, dans le registre consulté à l'ANR, les noms d'Achille et Cattina Dondelli n'apparaissent pas parmi les noms des passagers du *Città di Roma,* alors qu'y figure un autre nom, celui d'Elisabetta Arrighini, non mentionné par Rossi.[151] Amilcare Cappellaro, correspondant du journal anarchiste de Jean Grave *La Révolte,* écrit que "la colonie socialiste Cecilia a été fondée par le compagnon Rossi et trois autres, au mois d'avril 1890."[152] Cappellaro ne prend en compte dans ses calculs ni Cattina Dondelli ni Elisabetta Arrighini ; il y avait pourtant bien une femme au début de la Cecilia puisque "la caisse sociale était confiée, simple formalité, à la seule femme de la communauté."[153] Même si Elisabetta et Cattina sont une seule et même personne,[154] cela n'explique pas l'absence de Dondelli sur les registres de l'*Hospedaria.*

Rossi est parti volontairement avec un petit groupe de pionniers, quel que soit le nombre exact de ceux-ci, car sa démarche n'est pas aventureuse. Déjà renseigné sur la géographie, les conditions climatiques, les habitudes dans le domaine de l'agriculture du pays qui va accueillir sa colonie, il part pour préparer l'expérience et la venue de nouveaux colons.

Le voyage de Rossi en Italie, nouvelles polémiques

Rossi partage la vie de la Cecilia jusqu'à la fin du mois d'octobre 1890, date à laquelle il rentre en Italie en tournée de propagande. Il part recruter de nouveaux colons car ceux qui avaient promis de rejoindre les pionniers dès que ceux-ci seraient installés n'ont pas tenu parole.[155] Fort de

détails concrets sur le site qui accueille sa colonie expérimentale, Giovanni Rossi met tout en œuvre pour obtenir des soutiens et recruter de nouveaux colons dans les villes qu'il traverse : Pise, Cecina, Livourne, La Spezia, Turin, Milan, Brescia.[156] Des annonces paraissent dans les journaux, qui demandent de l'aide pour la Cecilia.[157]

Dès février 1891, plusieurs groupes embarquent à Gênes en direction de Palmeira. Six familles originaires de Livourne partent le 3 février 1891, sur le *Vittoria.* Un second groupe, plus nombreux, seize familles et des célibataires, originaires de Cecina, Gênes, Turin, Milan et Brescia, s'embarque le 14 février 1891.[158] Le 10 mars, c'est au tour de treize familles et sept célibataires de Florence, Poggibonsi, La Spezia et Milan.[159] D'autres petits groupes partent encore le 28 mars, le 1er et le 23 avril.[160] Chaque groupe part avec des semences, des ustensiles et des instruments de travail dont certains proviennent du *Museo civico* de Gênes et du jardin botanique de l'Université de Pise. On emporte aussi deux caisses de livres que Bissolati et Turati ont collectés.[161]

Si Turati offre son aide matérielle à la colonie, ce qu'il considère comme un devoir,[162] il est loin de soutenir l'expérience :

> Que quelques pionniers s'éloignent, sur les ailes du désir, vers l'île enchantée de leurs rêves, robinsons de l'idée, nous ne voulons pas les censurer, nous souhaitons qu'ils aient des vents propices et que leur foi soit tenace. Mais notre place, la place de la grande majorité de ceux qui luttent, est ici, dans notre vieille civilisation, au milieu de ses douleurs, de ses hontes, et de ses contresens, là où brûle aussi tant de fièvre pour que tout change...[163]

Dans un autre article de *Critica sociale,* après avoir évoqué le tempérament d'"apôtre" et de "martyr" de Rossi, Turati continue dans la métaphore religieuse :

> Il y a en eux [Amilcare Cipriani et Giovanni Rossi] quelque chose du saint et du primitif, qui peut susciter le sourire des sceptiques, mais qui éveille en même temps un sentiment de respect et d'affection.[164]

Ces observations n'ont certainement pas été appréciées par Rossi car, même si son projet de colonie n'est pas directement attaqué dans ce passage, son côté rassurant, bon enfant, et donc très peu efficace pour la cause, n'est guère flatteur. Quant à Bissolati, "il caro amico", le souscripteur du projet, l'intermédiaire pour l'expérience de Cittadella, il considère que l'entreprise de Rossi est une illusion, une utopie.[165]

Rossi a également utilisé, pour parler du projet qui est en train de prendre forme au Brésil, l'occasion du congrès anarchiste de Capolago qui se tient les 4, 5 et 6 janvier 1891.[166] Les

anarchistes ne peuvent que rejeter le projet de Rossi qui, au lieu de regrouper les forces révolutionnaires comme le voulaient les anarchistes, les écarte de la lutte. De son exil londonien, Errico Malatesta manifeste sa désapprobation dans une lettre publiée par *La Rivendicazione* de Forlì. Dans sa critique, il englobe l'expérience de la Cecilia dans le processus plus vaste de l'émigration, prenant position dans le débat pro et anti-émigrationniste qui a occupé la scène politique italienne à la fin du XIX^{e} siècle.[167] Malatesta demandent aux anarchistes de lutter contre l'émigration qui "retarde l'explosion révolutionnaire" :

> Le devoir des révolutionnaires est de s'efforcer de faire comprendre aux pauvres que la misère existe là-bas comme ici, et qu'ils peuvent, s'ils le veulent, trouver le remède en restant là où ils sont et en se rebellant contre le gouvernement et contre les patrons pour reprendre ce qu'ils ont eux-mêmes produit.[168]

Et s'il déplore l'entreprise de Rossi, c'est non seulement parce qu'elle éloigne les meilleurs combattants, mais aussi parce qu'elle "offre aux opprimés une vaine espérance de s'émanciper sans qu'il soit besoin de faire la révolution."[169] Il ne croit pas qu'elle puisse réussir, ni au niveau expérimental, ni au niveau économique et enjoint les révolutionnaires de ne pas suivre Rossi s'ils ne veulent pas devenir à leur tour des déserteurs :

> Quoiqu'il en soit, si Rossi veut faire son expérience, qu'il la fasse ; mais qu'il laisse en paix les socialistes, qu'il laisse en paix les révolutionnaires et recueille des travailleurs pauvres, qui n'ont pas encore entendu parler du socialisme. Qu'il préfère, comme Robert Owen, les plus avilis, les plus abrutis et qu'il fasse la noble tentative de les élever à la dignité humaine, ou plutôt de les mettre en condition de s'élever eux-mêmes par le travail, la liberté et le bien-être. (...) Que Rossi aille au Brésil répéter tardivement, alors que le problème social est devenu gigantesque et réclame des solutions urgentes et générales, les expériences de *dilettante* dont les précurseurs du socialisme remplirent la première moitié de ce siècle. Que les révolutionnaires restent à leur poste de bataille.
>
> Quand la faim prend à la gorge le prolétariat, et que la révolution se présente comme un dilemme de vie ou de mort devant l'humanité, retirer sa mise du jeu est un acte pusillanime. Il me semble qu'aujourd'hui ceux qui partent désertent devant l'ennemi au moment de la mêlée.[170]

La place de Giovanni Rossi dans le socialisme italien

Malgré son isolement dans le mouvement social italien et tout en se sachant "férocement combattu par presque tout le monde, soutenu par presque personne",[171] Rossi croit plus que jamais à l'utilité de son projet et à ses chances de réussite. Il conçoit le socialisme expérimental comme un nouveau moyen de propagande, une troisième voie à côté du socialisme légaliste et de l'anarchisme, qui doit venir compenser l'insuffisance de la propagande théorique traditionnelle.[172] Même s'il a choisi une autre voie, il ne peut compter sur ses seules forces et s'appuie

indifféremment sur les deux courants socialistes. Pour la réalisation de son projet, il est prêt à frapper à toutes les portes et avant de rechercher une couleur politique, il cherche des intermédiaires. Il est donc dans son intérêt de s'adresser au plus grand nombre et d'utiliser toutes les structures existantes (le PSRI de Costa, les fédérations, cercles et autres groupes socialistes, le regroupement anarchiste au congrès de Capolago). Sa collaboration active aux journaux socialistes et anarchistes de l'époque est à l'image de cette adaptabilité. Il n'est pas rare qu'il collabore simultanément à un journal anarchiste et à un journal socialiste.[173] Pour lui, il ne s'agit pas de trancher entre les anarchistes et les légalistes ni de se situer dans les débats qui déchirent le mouvement social de l'époque[174] ; il s'agit de trouver coûte que coûte le plus de sympathisants possible au socialisme expérimental.

L'orientation anarchiste des positions de Giovanni Rossi ne fait cependant aucun doute. La loi et l'Etat, la propriété, la religion, la famille, sont autant de remparts de la bourgeoisie que Giovanni Rossi veut démolir.[175] Mais l'anarchisme n'est pas pour lui une lutte quotidienne. Ses choix ne sont pas de véritables choix politiques mais sont guidés par les circonstances, en l'occurrence, la nécessité de trouver à tout prix des interlocuteurs pour le projet auquel il tenait plus qu'à la prunelle de ses yeux. Si l'anarchie est pour lui un idéal à atteindre, si c'est "la quintessence de la liberté",[176] son action dans le combat social est très limitée et se concrétise uniquement dans son projet de colonie expérimentale.

Giovanni Rossi apparaît comme faisant partie de la tendance la plus mesurée de l'anarchisme italien, puisqu'il préconise et applique dans les faits la collaboration avec les socialistes légalistes, avec lesquels il semble d'ailleurs avoir été lié plus par amitié que par conviction politique, et qu'il est entièrement occupé à un projet qu'il défend pendant des années avec conviction, parfois avec entêtement. Les contemporains de Giovanni Rossi en 1895 le définissent comme un "anarchiste tolérant et modéré."[177] Même les autorités italiennes, qui continuent de le surveiller à cause de ses antécédents dans l'Internationale, ne le jugent guère dangereux.[178]

Un comune socialista, cinquième édition

Pendant son séjour en Italie en 1891, Giovanni Rossi publie la cinquième édition de son livre *Un comune socialista.* Au texte du roman, pratiquement identique à celui de la première édition, il ajoute un troisième chapitre décrivant les débuts de la Cecilia. Cette publication groupée

de son premier texte, la commune qu'il avait imaginée dès 1875, et du compte rendu de l'expérience en cours en 1891 nous montre qu'en traversant l'Atlantique Rossi n'a nullement modifié son projet. Le nom qu'il choisit de donner à la colonie implantée au Brésil, celui du personnage féminin de *Un comune socialista,* est également le signe de cette continuité.

Les pages qui constituent la troisième partie de la cinquième édition auraient pu être écrites par toute personne émigrant vers l'Amérique du Sud à la fin du siècle dernier.[179] Giovanni Rossi y raconte le voyage depuis le port de Gênes, le transport en bateau jusqu'à Rio de Janeiro, les séjours dans les différents asiles pour émigrants dans lesquels il a séjourné avec ses camarades, les premiers pas pour l'obtention d'une terre. Le document est d'autant plus intéressant qu'il est d'une grande précision. Rossi est un observateur scrupuleux : il lui arrive même de mesurer "consciencieusement", avec l'aide de ses compagnons, les salles (réfectoire, dortoirs) qui accueillent les émigrants.

Les premiers mois d'existence de la Cecilia sont racontés en quelques paragraphes seulement. Giovanni Rossi y tourne en dérision sur un ton guilleret les problèmes ménagers de la communauté naissante ; il décrit avec affection les animaux domestiques qui partagent la vie de la colonie et évoque, mais sans s'appesantir, les côtés négatifs de la vie à la Cecilia : essentiellement la monotonie de la nourriture et l'ampleur du travail à fournir. **Photographie du film de Comolli Illustration**

Il consacre en revanche de longs passages aux moyens de transport, à l'agriculture, à l'élevage et au problème des animaux dangereux, le tout étant présenté de façon très positive, car il s'agit d'un texte destiné à inciter d'autres personnes à rejoindre les pionniers de la Cecilia. Il faut donc se montrer encourageant et confiant en l'avenir. La lecture du texte, surtout dans la version remaniée de la revue *La Geografia per tutti,* [180] laisse une impression assez proche de celle qu'on aurait en lisant un texte de propagande sur le Brésil et ses merveilles émanant du gouvernement brésilien ou de quelque compagnie de navigation soucieuse de remplir ses navires d'émigrants. Le désir d'attirer et de séduire de nouveaux participants a vraisemblablement influencé Giovanni Rossi dans sa rédaction, et l'a incité à adopter un ton enthousiaste et rassurant. Voici comment il conclut le passage consacré aux animaux dangereux qui, selon une idée fausse, seraient très nombreux dans ces contrées lointaines, alors que lui-même, n'en ayant pour ainsi dire pas rencontré, a dû, pour rédiger son article consulter un ami installé depuis de nombreuses années au Brésil :

De mon côté je ne saurais mieux conclure cette effrayante énumération de fléaux qu'en déclarant que dans notre colonie on se porte très bien, on a un excellent appétit et on ne voit autour de nous que des gens sains et contents.[181]

Rossi est alors convaincu que l'expérience est en bonne voie, d'autant plus que les nouvelles qui lui parviennent de la Cecilia par le Dr Grillo sont des plus encourageantes.[182]

Janvier 1891-juin1891

Pendant l'absence de Rossi, quelques familles de paysans se joignent à la colonie, en janvier 1891.[183] La mésentente s'installe entre ces paysans et les premiers colons, "à cause des différences dans les méthodes de travail et de la tendance qu'eurent [les paysans] à vouloir faire prévaloir leurs conceptions." Malgré cela, les travaux avancent, les colons entreprennent de construire un baraquement d'habitation. Certains membres de la Cecilia vont aussi travailler à la construction de routes pour le compte du gouvernement brésilien.[184]

Les colons recrutés par Rossi en Italie rejoignent la colonie à partir de la fin du mois de mars.[185] Les arrivées successives portent en peu de temps la population de la Cecilia à plus de 150 membres,[186] le chiffre le plus élevé de son histoire. Les débuts de cette nouvelle période semblent prometteurs. Dante Venturini, un colon originaire de Cecina, est enchanté de ce qu'il trouve en arrivant sur place le 3 avril :

Vous ne pouvez pas imaginer combien notre situation est bonne. Tout va d'ailleurs en s'améliorant. En plus, nous avons une eau excellente, bref, tout est mieux que ce que nous avait décrit le Dr Rossi. En ce qui concerne les animaux sauvages, nous n'en avons pas encore vu, sauf un petit singe qui a été tué par l'un de nos camarades.

Pour l'instant, nous nous nourrissons de riz, haricots, *polenta,* porc, viande de bœuf, saucisson, café, lait, tout ceci étant très abondant.

Nous avons peu de pain, parce qu'il faut l'acheter, mais dès que nous aurons trouvé le matériel et la chaux pour fabriquer un four, alors nous cesserons de manger de la *polenta* et nous passerons au pain.[187]

Mais la colonie ne résiste pas à cet afflux massif :

Cet afflux soudain fut désastreux. Beaucoup de ces colons n'étaient pas adaptés à la rude vie des pionniers ; c'étaient pour la plupart des ouvriers de l'industrie qui, naturellement, ne trouvèrent pas à la colonie les instruments et les matières premières nécessaires pour travailler avec profit ; certains n'étaient même pas habitués à avoir une activité moyenne.[188]

La misère s'installe, les conditions de vie sont insupportables : les colons s'entassent dans le grand baraquement construit au début de l'année, la nourriture est insuffisante.[189] Cappellaro écrit que "les vivres diminuaient tous les jours, et même [qu']on eut à souffrir de la faim avec les angoisses qui suivent toujours la lutte pour l'existence ; figurez-vous que dans une seule semaine, on fut obligé de tuer dix vaches."[190] Pour subvenir à ses besoins, la colonie continue d'envoyer certains de ses membres, "une équipe très nombreuse",[191] travailler sur les routes du gouvernement.[192] Les efforts se poursuivent cependant pour développer la communauté : extension de la surface du jardin potager, enclos pour le bétail, production de briques, travaux agricoles.

L'idéal continue d'animer les jeunes qui souvent, le ventre vide, s'appuient sur leurs bêches, regardent flotter au vent le grand drapeau rouge et noir fixé à un haut palmier et disent en plaisantant qu'on peut vivre d'un peu de *polenta* et d'un peu d'idéal.[193] Mais cet idéal est loin d'être atteint dans la pratique. Alors que la misère s'installe, l'égoïsme se manifeste chez les colons : "certaines familles mangeaient pendant que d'autres jeûnaient".[194] L'anarchie est à cette période "intellectuellement prostituée", selon les termes de Rossi. "La dictature et le parlementarisme" remplacent les principes anarchistes. Parmi les colons, qui pourtant se disent tous anarchistes, se profile la figure d'un chef, "celui qui s'imposa comme intendant"[195] et que Cappellaro définit comme "un protecteur qui avait le bon cœur de promettre, mais qui n'avait pas l'énergie ni la mémoire nécessaires pour tenir."[196] De plus, les colons établissent un "système grotesque de référendum" et perdent leur temps et leur énergie en "assemblées oiseuses, d'où ne sortent que des promesses non tenues, des ambitions mal dissimulées et des cancans ridicules."[197]

La tournure que prend l'organisation de la Cecilia, la misère dont souffrent ses membres la conduisent à la dissolution. La crise se concrétise à la mi-juin 1891, lorsque "sept familles, parmi lesquelles deux des premières venues, s'emparent des bestiaux de la colonie." Les autres familles se dispersent, tous trouvent du travail à Curitiba.[198]

Lorsqu'il commente, quelques mois plus tard, les raisons invoquées par certaines familles pour expliquer leur départ, Giovanni Rossi tend à relativiser le problème de la misère. Pour lui, la crise de la colonie est à imputer aux personnes qui la composent et non à l'expérience elle-même :

> Les braves gens de Cecina ont écrit pour justifier leur désertion de la Colonie. Il n'est pas vrai que la crise soit survenue à cause de la misère, parce qu'une fois toutes les dettes payées, les comptes sont restés équilibrés, sans parler du bétail (d'une valeur d'un millier de lires), dont s'est abusivement mais légalement emparé le groupe des premières familles arrivées sur le site. (...) Il est vrai que la famille Dondelli s'était imposée et faisait la loi, mais les gens de Cecina comme les autres, au lieu de l'éliminer, l'idolâtraient. Il est vrai que certains ont mangé à s'en faire crever la panse et ont fait des provisions pour deux ou trois jours. (...) Il est vrai que, les derniers jours, la

faim s'est fait ressentir, non pas parce que les moyens manquaient mais parce que l'indispensable Dondelli ne prévoyait pas à temps de faire les achats, parce que les pluies avaient abîmé le moulin et même parce que les femmes refusaient de nettoyer les ustensiles de cuisine et que les hommes refusaient d'apporter l'eau pour la *polenta.* C'est bien la preuve que la faute en revient aux colons et non à la colonie. (...) Il est vrai qu'en février le bétail a détruit les plantations (le maïs et les haricots) à cause de la négligence des premiers colons qui n'ont pas fabriqué des enclos suffisamment robustes et qui n'ont pas surveillé la plantation comme il le fallait.[199]

Juin 1891-octobre 1891

La Cecilia meurt ainsi une première fois. Elle ressuscite sous l'impulsion de sept jeunes gens, dont Cappellaro cite les noms : Cini Egisto [Egizio] de Livourne, G[iuseppe] Zerla de Milan, J[ean] Géléac de Brest, G[iuseppe] Maderna, de Milan, A[ntonio] Massa de Turin, L[uigi] Silano de Turin, J[ean] Saint-Pierre de Tarbes.[200] L'activité qu'ils développent est si importante, le courage dont ils font preuve est si grand, qu'ils sont bientôt rejoints par quatre familles de la colonie dissoute.[201] C'est à ce moment-là, en juillet 1891, que Rossi revient de sa tournée en Italie.[202] Reconstruite sur de nouvelles bases, la colonie connaît alors quatre mois de relative tranquillité. "La fraternité (...) règne parmi tous les colons"[203] et l'organisation correspond finalement à l'idéal communiste anarchiste :

Par une réaction naturelle au formalisme stérile et funeste de la période passée, le groupe voulut être absolument inorganisé. Aucune convention, ni verbale, ni écrite, ne fut établie. Aucun règlement, aucun horaire, aucune charge sociale, aucune délégation de pouvoir, aucune règle fixe de vie ou de travail.[204]

La Cecilia traverse "une période bien sympathique", malgré le "célibat forcé" et le fait que "l'entreprise [soit] devenue si difficile".[205] La colonie compte cependant peu de membres. On peut estimer sa population, pendant ces quatre mois, à vingt ou trente personnes : Rossi, le seul rescapé du groupe des pionniers arrivé en avril 1890, les sept jeunes gens cités par Cappellaro et quatre familles.

Novembre 1891-octobre 1892

La colonie se repeuple à nouveau :

En novembre 1891, plusieurs familles de paysans arrivèrent, en deux groupes successifs. Le premier groupe, incité à la défiance par d'ex-colons, un peu effrayé par la vivacité des anarchistes rencontrés, et surtout attiré par les séductions de la propriété individuelle, ne resta que quelques

jours à la colonie socialiste et se transféra ensuite en un autre lieu, où chaque famille se mit à son compte. Le second groupe, arrivé quelques jours plus tard, resta, et donna une grande impulsion aux travaux agricoles.[206]

Nombreux sont les avantages qu'offre pour la Cecilia la présence de ces paysans, originaires de la région de Parme, bien plus habiles dans le domaine agricole que les autres colons, ouvriers de l'industrie.[207] Rossi ne lésine pas sur les louanges à leur égard :

> Ces camarades apportèrent à la communauté anarchiste une énorme augmentation de main d'œuvre. Ce fut de leurs mains que la charrue fendit les champs jusqu'alors incultes pour planter des vignes ; ce furent leurs bras robustes qui abattirent de grandes étendues de forêt, afin de faire de la place pour les céréales et les légumineuses, ce fut leur œuvre si le bétail eut ses étables et les champs leur engrais fertilisant.[208]

Mais la Cecilia connaît aussi des difficultés à cause d'eux. Les paysans, dont beaucoup sont égoïstes et souffrent d'une "pingrerie et d'une méfiance ancestrales",[209] forment une sorte de parti qui s'oppose constamment au reste du groupe. Les rivalités se nourrissent des comparaisons entre les plus ardents au travail et ceux dont la productivité est moindre. Ces comparaisons se font bien évidemment au désavantage de ceux qui n'ont pas l'habitude de travailler la terre.[210] Malgré le départ de quelques familles de paysans, qui s'établissent comme colons indépendants sur d'autres terres, l'ambiance à la Cecilia est insupportable "à cause du contrôle qui s'exerce quant au rendement de chacun, un contrôle silencieux encore plus insupportable que celui d'un contremaître dans un atelier européen." "Comme le droit à la paresse n'existait pas réellement, l'anarchie était devenue un simple mot : vivre à la Cecilia était devenu pour certains moralement pénible."[211]

Par ailleurs, les conditions de vie matérielles, malgré tout le travail abattu par ces paysans énergiques, restent misérables. La colonie ne se suffit pas à elle-même et "au tout début de 1892, pour subvenir à l'entretien quotidien de la communauté, une équipe très nombreuse travaille sur les routes coloniales."[212] Rossi lui-même songe à travailler en dehors de la Cecilia pour aider la colonie à subvenir à ses besoins.[213] Les avertissements que Cappellaro fait parvenir par l'intermédiaire de *La Révolte* à ceux qui voudraient rejoindre la Cecilia témoignent de ces difficultés matérielles :

> J'avertis ceux qui désirent en faire partie qu'ils doivent être convaincus que là-bas, il n'y a pas encore l'abondance : ceux qui s'y rendent doivent se résoudre à de grands sacrifices en attendant les récoltes.[214]

> Pour le moment la nourriture, qui par économie se prépare en communauté, laisse beaucoup à désirer : elle est formée principalement de riz, haricots, lard, légumes, farine de manioc et de maïs, de viande et de café.[215]

Peu nombreux sont ceux qui résistent à ces conditions de misère et aux difficultés de la vie communautaire. En avril ou mai 1892, et probablement bien avant, il n'y a plus que quarante personnes à la colonie.[216] Dans une lettre publiée par *L'Eco del Popolo* le 22 mai 1892, Giovanni Rossi se plaint de la monotonie qu'on ressent à être peu nombreux.[217] C'est à ce moment que reprennent les efforts de propagande pour faire venir de nouveaux colons à la Cecilia : en juin paraît un article dans le journal *Verona del Popolo,*[218] dans *Critica Sociale,* [219] en juillet, le premier article sur la Cecilia dans *La Révolte,* [220] et Cappellaro entreprend, sur la demande de Rossi, de recruter de nouvelles familles.[221]

Un épisode désagréable vient noircir la bonne réputation dont avait joui jusqu'alors la Cecilia. D'anciens colons, parmi ceux qui avaient quitté la colonie après la crise de juin 1891, ont été arrêtés pour vol. Laissons le consul de São Paulo nous narrer l'épisode :

> Vers le début du mois d'octobre [1892] la police locale a procédé à l'arrestation d'une véritable bande de voleurs et de malfaiteurs, presque tous des anarchistes italiens, leurs maisons furent perquisitionnées et l'on saisit une grande quantité d'objets volés, tels que des coupons de flanelle, de coton, des vins étrangers, etc. Parmi les détenus se trouvent les nommés Lemmi Eugenio et sa femme, la femme d'Arnaldo Gattai, lequel averti à temps est parvenu à fuir, Adelina Gattai,[222] Novelli, Tomei, Crollanti, Balilla. La police est sur les traces d'autres personnes qui seront facilement arrêtées dans les jours qui viennent.[223]

Quelque temps plus tard, Eugenio Lemmi, condamné à huit ans de prison, est toujours incarcéré tandis que les deux femmes sont disculpées et qu'Arnaldo Gattai est toujours en fuite. Cet épisode est des plus nuisibles à la colonie qui voit diminuer le respect et la sympathie dont elle jouissait jusqu'alors.[224] La rumeur ne l'épargne pas. La Cecilia bénéficie cependant du soutien de la presse locale qui apporte un vigoureux démenti aux calomnies dont elle est l'objet et qui manifeste sa considération à l'égard de Rossi.[225]

Novembre 1892-mai 1893

Dans *La Révolte,* Cappellaro annonce le départ, au 30 août 1892,[226] de quatorze familles, composées de quinze hommes, quinze femmes et vingt-quatre enfants.[227] Rossi confirme, sans en préciser le nombre, l'arrivée de ces nouvelles familles à la Cecilia vers la fin de l'année 1892. Il nous donne aussi le chiffre exact de la population : au 31 décembre 1892, la Cecilia compte soixante-quatre habitants.[228] Les cinquante-quatre personnes annoncées par Cappellaro ne sont donc pas toutes arrivées à la Cecilia qui aurait dû, si cela avait été le cas, compter presque cent

habitants. Toutefois, il est possible que ces personnes soient effectivement arrivées puis reparties très vite, ou encore que leur venue à la Cecilia ait correspondu avec le départ d'autres membres. Dans l'histoire de la Cecilia, il est arrivé à de nombreuses reprises que les personnes attendues s'arrêtent en chemin. Le cas se reproduit encore en 1893.[229] **groupe de colons de la Cecilia illustration**

Les nouveaux arrivants se heurtent au groupe des paysans de Parme arrivés avant eux. Les rivalités qui s'étaient manifestées dans la période précédente continuent.[230] Les avis de Cappellaro et de Rossi sur l'atmosphère de la Cecilia pendant cette période sont assez mitigés, mais il semble que les colons de la Cecilia ont finalement trouvé un *modus vivendi.* De nouvelles défections ont cependant lieu puisque, selon le représentant des autorités italiennes au Paraná, il y a environ cinquante personnes à la Cecilia en février 1893.[231] C'est aussi le chiffre que donne Rossi pour le mois de mai de la même année.[232]

La dernière correspondance de Cappellaro à *La Révolte* est datée du 8 décembre 1892. S'il insiste encore sur la misère qui règne dans le village *Anarchie* alors composé de vingt-deux maisons et sur les problèmes liés au nombre inégal d'hommes et de femmes, il écrit toutefois :

> Quant au moral des individus, nous pouvons franchement dire qu'il s'est beaucoup amélioré, soit pour la sociabilité comme pour cet esprit de bienveillance envers ses semblables en tolérant mutuellement les défauts dont chacun a hérité, enfin nous vivons tous en bonne harmonie, bien mieux que dans une seule famille de la société bourgeoise.
> Il y a bien encore beaucoup de préjugés à déraciner, mais que voulez-vous, on ne peut pas tout faire à la fois.[233]

En avril 1893, dans la première partie de la brochure intitulée *Cecilia, comunità anarchica sperimentale,*[234] Rossi brosse un tableau semblable. Les colons sont arrivés à la Cecilia avec un bagage comportemental hérité de la société bourgeoise que "la vie en commun", "la solidarité des intérêts" et "l'application pratique du concept de liberté" ont contribué à transformer.[235] Mais il s'agit d'un processus de transformation très lent qui n'empêche pas ce que Rossi appelle "les mauvaises humeurs" de se manifester :

> Aux cuisines, vous trouverez parmi les femmes la gourmandise, les jalousies mesquines, l'orgueil, les commérages. Aux champs, un peu d'entêtement et un peu de rancœur contre ceux qui ont moins d'ardeur au travail ; dans les ateliers, quelques épisodes de rivalité ; dans les familles beaucoup d'égoïsme domestique ; chez tous, un certain esprit de mécontentement, de méfiance, d'agressivité. De temps en temps une plainte, un reproche, une accusation ; des sympathies et des antipathies ; des tendances à prendre parti.[236]

On note dans ce texte, écrit en avril 1893, alors que Rossi est sur le point de quitter la colonie, un ton désabusé qui contraste fortement avec l'enthousiasme manifesté dans le texte de 1891.

Un épisode d'amour à la colonie Cecilia

La deuxième partie de la brochure publiée en 1893, *Un episodio d'amore nella colonia Cecilia,* est entièrement consacrée à une expérience d'amour libre au cours de laquelle Rossi étudie les réactions et le comportement de chacune des trois personnes impliquées : Annibale, Elèda (anagramme d'Adele) et Rossi lui-même, qui se désigne sous son pseudonyme de Cardias. En novembre 1892, Adele arrive à la Cecilia avec son compagnon Annibale.[237] Entre Rossi et cette jeune femme, toujours évoquée en termes très élogieux,[238] naît très vite une sympathie réciproque. Annibale, qui est consulté, laisse alors Elèda rejoindre Cardias dans sa maisonnette.[239]

Ce n'est pas sans pleurs ni souffrances que s'établit cette "famille polyandrique". Si Rossi est heureux de cet épisode si utile pour l'expérience socialiste, Annibale ne réussit à surmonter ses préjugés et son égoïsme qu'au prix de grandes souffrances.[240] Dans les réponses au questionnaire très détaillé établi par Rossi, la jalousie d'Annibale apparaît par touches et avec délicatesse.[241] Mais lorsque Rossi évoque l'épisode quelque temps plus tard, il est beaucoup plus acerbe à l'égard d'Annibale. Il dit que sa jalousie est basée sur l'égoïsme, l'orgueil et la bêtise et que c'est d'ailleurs à cause de cette jalousie qu'il n'a pas voulu parler, dans la brochure de 1893, du troisième homme de la "famille polyandrique", un jeune Breton, Jean Géléac, "qui allait mourir pour s'être adonné à la masturbation à cause du souci des femmes de la colonie de préserver leur honorabilité."[242]

Couverture de L'episodio d'amore illustration

Rossi conçoit sa brochure *Un episodio d'amore alla colonia Cecilia* comme un instrument de propagande contre cet ennemi séculaire qu'est l'institution familiale. Il avait déjà abordé le problème dans *Un comune socialista,* mais le ton qu'il emploie à présent dans sa critique est beaucoup plus virulent et acerbe,[243] d'autant plus qu'il a derrière lui l'expérience vécue de la Cecilia :

Je suis tellement convaincu que la famille est le plus grand foyer d'immoralité, de méchanceté, d'ânerie, que, s'il m'était donné de détruire au choix un des grands fléaux humains : la religion ou les sauterelles, la propriété individuelle ou le choléra, la guerre ou les moustiques, le

gouvernement ou la grêle, les parlements ou les fistules, la patrie ou la malaria, sans hésiter, je choisirais de détruire la famille.[244]

Etant donné que la famille forme à l'intérieur d'une communauté un groupe à part où chacun veut défendre l'intérêt des siens contre le bien de la collectivité,[245] c'est un ennemi bien difficile à combattre :

La famille n'est pas de ces institutions qui peuvent être détruites de l'extérieur et encore moins par la violence. La résistance, la réaction seraient immédiates, générales, irrésistibles. C'est une institution qui doit être d'abord détruite dans la conscience populaire et ensuite s'écrouler matériellement par autodestruction intérieure. (...) Quand l'aristocratie intellectuelle et morale des hommes, la masse intéressée des femmes, par la pratique manifeste de l'amour libre, auront effacé de la face du monde le mensonge de la paternité, la famille sera à moitié détruite et les rapports sociaux appelés à la remplacer devront nécessairement émerger spontanément.[246]

Même si l'histoire de Rossi, Annibale, Adele et Jean Géléac, le jeune Breton, ne se déroule pas de façon idyllique, elle a des résultats concrets dans la vie de la communauté puisque s'y déroule un autre épisode d'amour libre,[247] de "baiser amorphiste" comme Rossi préfère le désigner.[248] Dans le cas précis de la colonie, l'amour libre est non seulement un moyen de propagande mais c'est aussi un remède à l'abstinence sexuelle à laquelle sont contraints ceux qui sont venus sans compagne. A plusieurs reprises, les colons déplorent le manque de femmes à la colonie.[249] Cappellaro soulève encore le problème dans sa dernière correspondance à *La Révolte* :

Ce qui nous tourmente le plus c'est que le libre amour n'a pas encore pénétré dans le cœur de nos compagnes, ce qui produit beaucoup d'ennui à ceux qui sont seuls, et malgré cela personne n'a manqué de respect aux femmes. Nous serions bien aise que quelques femmes convaincues viennent nous rejoindre bientôt.[250]

Les chroniqueurs de l'époque[251] font des gorges chaudes à la lecture de ces phrases. *La Révolte* commente les réactions qu'a suscitées la publication de la lettre de Cappellaro :

Elle [la lettre de Cappellaro] contenait un aveu naïf qui, étant donné l'esprit bourgeois, ne pouvait manquer d'être mal interprété, et devait ainsi fournir aux pisseurs de copie, l'occasion de dire quelques bêtises de plus sur l'idée anarchiste. Aussi, nos journaleux bourgeois n'ont pas raté l'occasion et se sont rués dessus, comme gorets sur... une perle ![252]

Du côté anarchiste, certains pensent que Cappellaro s'est simplement mal exprimé.[253] Mais d'autres émettent des critiques, en particulier Malatesta qui "suit avec intérêt les (...) tentatives de réforme des mœurs sexuelles" qui ont lieu à la colonie mais pense que l'amour libre tel qu'il y est pratiqué n'est que promiscuité. Rossi répond à toutes ces critiques en expliquant sa conception de l'amour libre et la façon dont elle est mise en pratique à la colonie.[254]

Le problème de l'abstinence sexuelle forcée est si crucial qu'il provoque une crise au sein de la communauté :

> Avec le groupe des paysans originaires de la région de Parme arriva une jeune fille précoce qui se mit à faire la coquette avec tous les hommes de la colonie. Lui résister était facile pour celui qui avait une compagne, mais les célibataires qui avaient vécu parmi des femmes vertueuses pendant deux ou trois ans dans une chasteté obligatoire ne résistèrent pas. J'étais un de ceux-là car Adele n'était pas encore arrivée à la colonie. Il y eut même deux ou trois hommes mariés qui tombèrent dans le péché. Les bourgeois de l'amour au ventre plein, qui ne croient pas à la faim, soulevèrent une tempête d'indignation, chacun s'en alla de son côté.[255]

Ce passage fait référence à un épisode qui est forcément survenu avant novembre 1892, date à laquelle Adele arrive à la colonie. Or Rossi conclut ce passage en disant : "Cela se passa en mai 1893, alors que le nombre d'habitants de la Cecilia était déjà tombé à 50. Je considère qu'avec cela, l'histoire de la Cecilia est terminée." Par cette phrase, Rossi semble vouloir dire que la crise s'est irrémédiablement poursuivie et qu'elle a causé la séparation des colons en mai 1893. Il est en tout cas certain que c'est à ce moment-là que Rossi quitte la colonie.[256]

L'épisode de la "Révolution Fédéraliste"

Selon des informations non confirmées par Rossi, c'est un autre événement qui aurait provoqué la fin de la colonie. Une lutte armée se déroule près du site de la Cecilia, impliquant celle-ci dans un épisode de l'histoire du Brésil méridional, la "Révolution Fédéraliste". Cette "révolution" qui éclate dans les Etats du Sud du Brésil (Rio Grande do Sul, Santa Catarina et Paraná) oppose deux clans, menés par les représentants de familles oligarchiques, les *maragatos* et les *picapaus*. Les *maragatos* sont monarchistes, partisans de la décentralisation et à plus longue échéance de la séparation des Etats du Sud du reste du pays. Ce sont les "révolutionnaires" ou fédéralistes. Les *picapaus* sont quant à eux partisans d'un gouvernement républicain fort et centralisé, celui qui s'est instauré après la proclamation de la République en 1889. Ce sont les gouvernementaux.[257]

Malatesta, qui a tenté de s'informer des progrès de la Cecilia auprès de Rossi et de Cappellaro avec lesquels il avait eu des contacts, n'a pas obtenu de réponse. Il pense cependant que la fin de la Cecilia est liée à l'épisode de la "Révolution Fédéraliste" :

Tout ce que je sais se limite à ceci : suite au mouvement insurrectionnel au Paraná et à cause des sympathies que les colons ont manifestées à l'égard des insurgés, le gouvernement brésilien a confisqué les terres de la Cecilia et a expulsé les colons.[258]

Cette confiscation n'a pas eu lieu puisque, comme nous le verrons, les terres de la Cecilia ont été revendues. Elle ne peut donc avoir provoqué la dispersion des colons. En revanche, il est sûr que lors de l'insurrection certains membres de la Cecilia ont penché du côté des "révolutionnaires", allant même jusqu'à les suivre dans la lutte armée. Newton Stadler de Sousa présente cette prise de position comme une réaction à l'arrogance des troupes gouvernementales qui, parce que la Cecilia avait reçu la visite d'un chef de l'insurrection, avaient en représailles saccagé les installations de la Cecilia :

Alors les anarchistes prirent position. Leur communauté détruite, leurs instruments de travail brisés, le découragement marquant la physionomie de chaque colon, ceux qui n'avaient pas de projet professionnel pour l'avenir s'engagèrent contre les légalistes. (...)
Ceux qui s'engagèrent pour lutter le firent en signe de révolte contre l'arrogance des troupes gouvernementales. Aucune identité idéologique avec le mouvement révolutionnaire en cours.[259]

Rossi, qui a lui aussi pris part à la lutte, insiste bien sur l'absence d'engagement politique :

Il arriva ainsi que, sans la moindre sympathie pour cette révolution, j'y prisse part en qualité de *capitano medico* (!), mais à condition de ne pas être obligé de porter un uniforme, de n'exercer aucune autorité, ni d'y être soumis. (...) Certainement pour nous socialistes les deux partis en lutte se valent ; les révolutionnaires se battent au nom de la liberté, les troupes gouvernementales au nom de la légalité. Mais en réalité pour les chefs des deux partis il ne s'agit que de questions d'intérêt, d'ambition et de vengeance.[260]

C'est en termes de sympathie à l'égard des uns et d'antipathie à l'égard des autres que se pose le problème.[261] Dans la "chronique du Paraná" qu'il écrit pour sa famille,[262] tout en insistant sur les raisons non idéologiques qui l'ont entraîné dans cette révolution, Rossi laisse transparaître sa sympathie envers les fédéralistes. Il décrit les exactions commises par les deux camps, avec la précision qui lui est coutumière, et quelques détails qu'on pourrait trouver burlesques s'ils n'étaient pas aussi cruels : on apprend par exemple que les fédéralistes emploient trois manières différentes pour égorger les gens, dont l'une consiste à mettre les doigts dans les narines de la victime pour lui relever brusquement la tête et ainsi lui couper le cou ![263] Mais il ajoute que pour "comprendre la cruauté" des fédéralistes, il faut savoir que les troupes gouvernementales avaient massacré leurs familles : sans aller jusqu'à excuser cette cruauté, il la justifie implicitement.[264] Autre signe de cette préférence, l'un des chefs "révolutionnaires" vivant parmi ses soldats, sans souci de la hiérarchie, est décrit de façon particulièrement positive.[265] **Episode de la révolution fédéraliste Illustration**

La participation de Giovanni Rossi à cette lutte armée, même en tant que médecin,[266] ne peut que nous sembler fort étrange. Lui-même devance toute critique puisqu'il dit, non sans quelque ironie, que la proposition qu'on lui fait lors de l'invasion de Curitiba par les troupes "révolutionnaires" de prêter gratuitement assistance aux hôpitaux remplis de blessés, quoique bizarre à toute époque et pour tout autre pays, paraît "extrêmement naturelle" pour le Brésil dans cette période bien particulière. Il dit d'autre part : "C'était une œuvre humanitaire et j'acceptai volontiers."[267]

Rossi ne se limite pas à prêter assistance médicale dans les hôpitaux. Il suit également un bataillon italo-brésilien, dans lequel il a des amis italiens. Ceux-ci allaient partir sans médecin ni ambulance, et l'idée qu'ils pourraient être blessés ou malades sans être secourus le faisait souffrir. Giovanni Rossi précise encore qu'il ne reçoit pas d'argent en compensation de son travail, mais que l'on s'engage à pourvoir aux besoins des êtres chers qu'il laisse à Curitiba.[268]

S'il apporte son concours lors de cet épisode de lutte armée au Paraná, c'est qu'il n'a pas trouvé de travail stable après avoir quitté la Cecilia en mai 1893. La petite distillerie qu'il avait installée à Curitiba a fait faillite à cause d'une crise économique qui a touché de nombreux petits entrepreneurs. Du fait de la renommée qu'il avait acquise dans cette ville, où à plusieurs reprises il avait donné des conférences sur le socialisme,[269] il éprouve des difficultés à trouver un emploi car personne ne veut, dit-il, "employer le Docteur Rossi en tant que manœuvre."[270]

L'engagement de Rossi est donc humanitaire mais aussi alimentaire, puisque se trouve ainsi momentanément résolue la question du chômage. Les représentants de l'Etat du Paraná ne se soucient pas quant à eux des motivations de Giovanni Rossi. En effet, alors que les troupes fédéralistes ont battu en retraite vers le Rio Grande do Sul, Giovanni Rossi, qui refuse de les suivre pour ne pas s'éloigner des êtres qui lui sont chers, est contraint de se cacher pour échapper à la répression et avoue apprécier la protection du représentant consulaire italien :

> Je restai quelques semaines chez le Dr Grillo à Palmeira, puis deux mois comme invité à la colonie Cecilia. Voilà maintenant deux jours que je suis revenu à Curitiba, où je me trouve caché chez des amis sûrs jusqu'à ce que se terminent la période de répression brutale et l'état de siège où nous nous trouvons actuellement.
>
> Vous voyez que je vous décris la situation en toute sincérité ; mais surtout ne vous faites pas de souci car je ne suis pas gravement compromis ; l'agent consulaire protège efficacement les Italiens et il a réussi à obtenir qu'aucun d'eux ne soit fusillé.[271]

Avril 1894, la fin de la Cecilia

Dans une lettre à Sanftleben, Rossi prétend ne pas savoir ce qui s'est passé à la Cecilia après mai 1893.[272] On peut s'étonner de cette affirmation dans la mesure où il y a passé deux mois en tant qu'invité. Il raconte toutefois à Sanftleben qu'un petit groupe constitué par les derniers colons arrivés (ceux de novembre 1892) reste à la Cecilia après mai 1893, mais n'ayant pu résister aux tensions qui enveniment la vie de la communauté, ce petit groupe est remplacé par un autre au bout de six mois. De nouveau, les rivalités prennent une telle ampleur que les derniers colons sont contraints de se séparer en avril 1894 quand "l'actif de la Cecilia [est] vendu à un groupe de ces paysans de Parme qui avaient provoqué la crise."[273]

L'importance du socialisme et du communisme critico-utopiques est fonction inverse du développement historique. A mesure que la lutte des classes s'accentue et prend force, cette façon de s'élever au-dessus d'elle par l'imagination, cette opposition imaginaire qu'on lui fait, perdent toute valeur pratique, toute justification théorique. C'est pourquoi, si, à beaucoup d'égards, les auteurs de ces systèmes étaient des révolutionnaires, les sectes que forment leurs disciples sont toujours réactionnaires, car ces disciples s'obstinent à maintenir les vieilles conceptions de leurs maîtres en face de l'évolution historique du prolétariat. (...) Petit à petit, ils tombent dans la catégorie des socialistes réactionnaires ou conservateurs (...) et ne s'en distinguent plus que par un pédantisme plus systématique et une foi superstitieuse et fanatique dans l'efficacité miraculeuse de leur science sociale.

Karl MARX, Friedrich ENGELS, *Le manifeste du Parti communiste,* 1847.

TROISIÈME CHAPITRE

BILAN

Ce n'est pas un événement précis qui a provoqué la fin de la Cecilia, mais plutôt un ensemble de facteurs convergents : la misère qu'elle a connu tout au long de son existence, l'ampleur du travail à fournir, l'environnement économique défavorable, les dissensions, les incompatibilités d'humeur et les difficultés à mettre en pratique les principes communistes anarchistes. Pour Rossi cependant, l'expérience n'a pas été négative. Rappelons que selon les objectifs qui avaient été fixés par Rossi et par ceux qui avaient soutenu son projet de colonie expérimentale, il s'agissait d'étudier les comportements humains en communauté, de donner des faits réels à la propagande pour démontrer que les idées défendues par les communistes anarchistes peuvent être mises en pratique et d'aider financièrement la propagande en Europe. On est loin d'avoir atteint ce dernier objectif ; mais pour le reste, dans tous ses textes postérieurs à la Cecilia, Rossi montre clairement qu'il croit à la validité de l'expérience du point de vue scientifique ; il ne met non plus jamais en doute la réussite de l'expérience au niveau politique. Pour lui, c'est bien le communisme anarchiste qui a été instauré à la Cecilia. Rossi considère que l'expérience de vie en dehors de l'influence de toute loi et de toute autorité a pu être menée à bien sur plus de trois cents personnes qui ont séjourné plus ou moins longtemps à la Cecilia.[274]

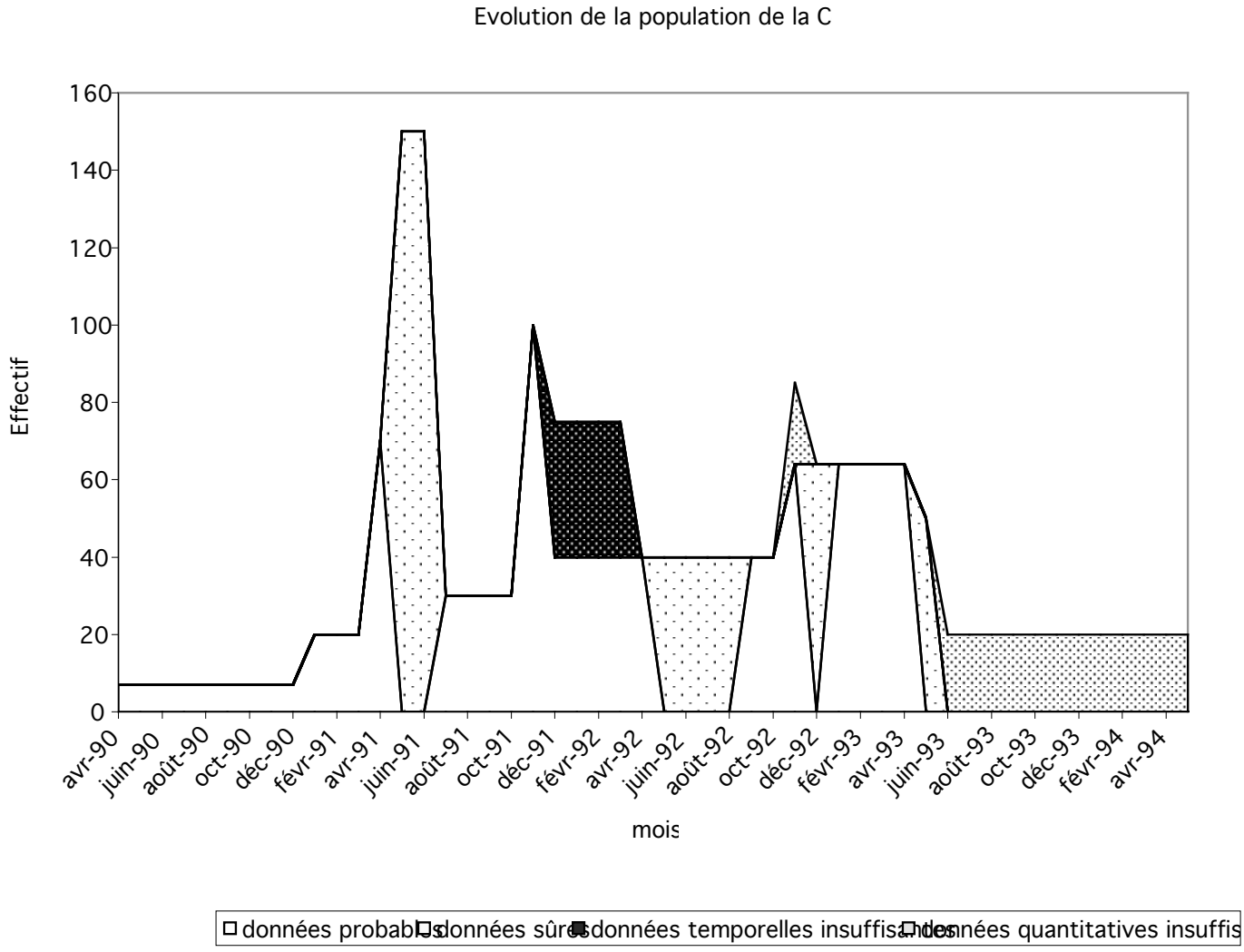
Bilan scientifique

La population de la Cecilia n'a bien sûr jamais atteint un tel nombre.[275] Pour arriver à trois cents, Rossi fait le total de toutes les personnes qui sont passées par la Cecilia. Mais les colons ne sont pas les mêmes d'un bout à l'autre de l'expérience, la colonie ayant connu un renouvellement constant de ses

membres qui ne restent dans la plupart des cas qu'une très courte période. Lorsqu'on sait que la Cecilia n'a pas connu une population supérieure à cent cinquante membres, il est facile d'imaginer son degré d'instabilité. Dans son bilan, Rossi ne prend pas en compte cette grande instabilité ni la faible capacité de la Cecilia à retenir les colons. Durant ses quatre années de vie, la colonie a connu de nombreux départs et renoncements, après un séjour souvent très bref. Le renoncement le plus marquant est celui des cent cinquante personnes qui quittent la colonie en juin 1891. Il faut remarquer aussi que ceux qui avaient accompagné Rossi pour le premier voyage sont très vite repartis : un seul pionnier résiste à la crise de juin 1891, c'est Rossi, qui, d'ailleurs, ne rentre qu'en juillet de son voyage en Italie. Autre aspect négatif que Rossi néglige, de nombreuses personnes qui étaient annoncées ne sont jamais arrivées. La colonie a donc peu de pouvoir attractif.

Rossi ne voit pas non plus un échec dans le fait que la Cecilia a survécu si peu de temps.[276] Il prévoit d'ailleurs cette critique et y répond avec des arguments pour le moins discutables :

> Otto von Guericke n'a pas passé toute sa vie à faire tirer les célèbres hémisphères sur la place de Magdebourg ; de même Galilée n'a pas perdu son temps à observer chaque jour l'oscillation d'une lampe dans la cathédrale de Pise.(...) Je sais que pour le petit peuple intellectuel, si la Cecilia devait disparaître, la démonstration ne serait pas convaincante parce qu'interrompue. Mais pour les hommes intelligents et de bonne foi, qui ont apprécié la sincérité de cette narration [le texte de 1893], où rien de ce qui est positif n'est embelli, où rien de ce qui est négatif n'est piteusement caché, j'espère que notre conviction deviendra la leur.[277]


Evolution de la population de la C
Effectif
160
140
120
100
80
60
40
20
0
avr-90
juin-90
août-90
oct-90
déc-90
févr-91
avr-91
juin-91
août-91
oct-91
déc-91
févr-92
avr-92
juin-92
août-92
oct-92
déc-92
févr-93
avr-93
juin-93
août-93
oct-93
déc-93
févr-94
avr-94
mois
données probables
données sûres
données temporelles insuffisantes
données quantitatives insuffis

Bilan politique

Rossi n'est pas plus exigeant sur le plan politique que sur le plan scientifique. Il écrit en 1917 :

> Pour moi, qui en ai fait partie, la Cecilia ne fut pas un échec.
> Elle s'était fixé un objectif de type expérimental : voir si les hommes d'aujourd'hui sont aptes à vivre sans lois et sans propriété individuelle. (...)
> La colonie Cecilia a montré qu'une centaine de personnes dans des conditions économiques plutôt défavorables avaient pu vivre deux ans, avec de petits heurts et une satisfaction réciproque, sans lois ni règlements, sans chefs et sans codes, sur une *propriété commune,* en travaillant spontanément en commun. (...)
> Nous l'avons dissoute parce que nous n'avions pas les moyens nécessaires pour la développer et aussi parce que nous étions fatigués de cette solitude. Pour nous, l'expérience était faite et cela était suffisant.[278]

L'adverbe "spontanément" semble des plus mal choisis si l'on pense aux nombreux heurts qui ont opposés les paysans aux ouvriers concernant les méthodes de travail. Dans ce bilan qui date de 1917, les dissensions se sont estompées dans le souvenir, la durée de vie de la Cecilia est réduite à deux ans, ce qui élimine les périodes les plus chaotiques, la population est fixée à cent personnes, ce qui correspond à la réalité mais seulement pour une très courte période. Le bilan a subi quelques embellissements avec le temps. Cependant, en 1893, alors qu'il rédige un récit qui ne cache rien des difficultés rencontrées, Rossi tire les mêmes conclusions.[279]

Dans son texte de 1893, il énumère toutes les raisons qui ont poussé les gens à quitter la colonie : la misère, la jalousie, l'alcoolisme, le ressentiment de la part des familles qui sont parties les armes à la main.[280] Malgré la violence, l'incompréhension qui ont marqué de longues périodes de la colonie et dont il ne cache rien dans son récit de 1893, il affirme que jamais les principes anarchistes n'ont été la cause d'un départ.[281] Mais Rossi élude le problème car en réalité, la difficulté n'a pas été de respecter les principes anarchistes, mais de les instaurer. Les principes anarchistes ne sont pas une cause de départ en soi, car quitter la colonie ne veut pas dire renoncer aux théories embrassées en Italie. En revanche quitter la colonie parce qu'on n'est pas d'accord sur les méthodes de travail, parce qu'une jeune fille a semé la panique dans les foyers, partir les armes à la main en emportant le bétail de la communauté, tout cela démontre que les théories communistes anarchistes, sur lesquelles devait reposer la colonie, n'ont pas été mises en pratique.

Il est clair que dans ce texte d'avril 1893, rédigé alors qu'il avait peut-être déjà songé à partir, Rossi s'efforce de tirer un bilan positif, au risque de se montrer incohérent. En effet, dans un article écrit

quelque temps avant le texte d'avril 1893 et paru dans un journal de Livourne, un membre de la Cecilia, et peut-être Rossi lui-même, n'hésite pas à dire clairement que le but est loin d'être atteint :

> Nous savons qu'il n'est pas encore temps d'annoncer des conclusions définitives, même s'il nous est facile de vivre sans propriété capitaliste et sans autorité interne d'aucune sorte. Il faut d'abord que nous parvenions à être suffisamment nombreux ; que nous puissions jouir d'un bien-être au moins égal à celui dont on peut jouir dans les centres bourgeois voisins ; que nous réussissions à trouver dans notre vie de tous les jours des rapports personnels et collectifs tels que le séjour à la Cecilia soit agréable pour tout le monde. Nous travaillons dans cette direction, mais nous n'avons pas encore atteint le but ; par conséquent nous n'avons pas encore le droit de présenter la Cecilia comme un argument de propagande.[282]

Tout à son idée de réaliser à tout prix son projet, Rossi s'est peu préoccupé de savoir si les gens qui s'embarquaient dans l'aventure avec lui avaient les mêmes objectifs politiques que les siens. Certains étaient des anarchistes convaincus, mais il n'est pas sûr que tous les colons de la Cecilia aient été anarchistes. Ceux qui sont repartis les armes à la main ou ceux qui s'en sont pris à la personne de Rossi estimant qu'il les avait trompés ne sont pas venus pour les mêmes raisons que lui, Cappellaro ou d'autres, ou ne possédaient pas la même conviction.

Certes pour Rossi il n'est pas facile d'accepter l'idée que le projet pour lequel il s'est battu pendant toute la première partie de sa vie n'a finalement abouti qu'à un embryon de vie communautaire. Et son refus manifeste d'admettre que l'expérience s'est soldée par un échec montre que le défi lancé est plus un défi personnel qu'un défi politique et qu'il se comporte plutôt en scientifique, en passionné qui veut satisfaire ses caprices et ses curiosités qu'en homme d'action qui lutte pour une société meilleure. C'est d'ailleurs le reproche que le socialiste Camillo Prampolini faisait à Rossi dès 1885, alors que la colonie expérimentale n'était encore qu'un projet :

> L'idée de cette colonie me semble plutôt celle d'un scientifique, d'un amateur qui veut suivre son caprice et satisfaire sa curiosité plutôt que celle d'un homme d'action qui, convaincu de l'utilité d'une société organisée selon des principes socialistes, tend à provoquer cette transformation.[283]

Bilan financier

L'expérience n'est guère concluante du point de vue scientifique et politique ; sur le plan financier, elle est désastreuse : la misère a régné durant quatre ans à la Cecilia. Loin de pouvoir aider la propagande en Europe comme l'avait annoncé Rossi,[284] la Cecilia n'est jamais parvenue à subvenir par elle-même à ses besoins. Dès le début, les hommes doivent aller travailler en dehors de la colonie, sur les routes du gouvernement pour acheter des vivres. Dans les deux bilans financiers de la Cecilia dont

nous disposons, la rubrique "dettes envers les fournisseurs" indique une somme à peine inférieure à celle de la rubrique "crédit auprès du gouvernement brésilien pour travaux".[285]

Le paiement des terres au gouvernement vient également grever le budget de la colonie. Dès que les terrains à cultiver leur sont octroyés, les colons savent qu'ils devront les payer tôt ou tard.[286] Mais il s'agit d'un paiement différé et même, au lieu de verser de l'argent à l'Etat, c'est l'Etat qui leur verse de l'argent pendant la première année.[287] La colonie bénéfice aussi de l'appui du gouverneur du Paraná,[288] dans un premier temps du moins.[289] La rubrique "dette envers le gouvernement du Brésil pour terrains à payer en sept années selon l'acte du 19 octobre 1892" apparaît dans le bilan de décembre 1892. La somme à payer à l'Etat correspond à un peu plus de la moitié des dettes envers les fournisseurs. Mais un délai de cinq ans est accordé :

> Le gouvernement du Brésil nous a cédé ce terrain, comme pour tous les colons, à la seule condition du paiement après cinq ans, mais quant à cela nous avons le temps ; nous ne payons aucun impôt, nous n'avons rien à voir avec les autorités du pays, ni pour le service militaire, ni pour autre chose, sauf à nous faire payer les travaux que nos colons font sur les routes pour son compte.[290]

Un événement aggrave encore la situation financière difficile de la Cecilia. Un vol est commis vers le mois d'octobre 1892 par un Espagnol, "petit voleur de métier"[291] qui a quitté la colonie en emportant la somme de 500 reis,[292] destinée à acheter des vivres pour les nouveaux arrivants.[293] Les lettres, déjà citées, de Rossi à Vanzolini, écrites en septembre 1892,[294] montrent combien l'on compte sur l'aide extérieure pour faire vivre la colonie. Et l'on se lance même dans l'entreprise périlleuse de vendre des actions "de 25 francs chacune remboursables peu à peu après trois ans" en échange d'un reçu provisoire que le journal *La Révolte* devrait fournir en attendant les titres définitifs.[295]

Lorsque l'expérience se termine définitivement en avril 1894, la vente de l'actif de la colonie à d'anciens membres de la Cecilia suffit tout de même à payer les dettes et les frais de voyage des derniers colons jusqu'à Curitiba.[296]

Giovanni Rossi était pourtant convaincu avant son départ qu'étant donné l'absence de toute exploitation de la part d'un patron ou d'un propriétaire la colonie pourrait rapidement être productive.[297] C'était compter sans les difficultés liées aux échanges avec l'extérieur. Ces échanges s'effectuent dans des conditions particulièrement pesantes au Brésil,[298] d'autant plus que la Cecilia manque totalement de moyens financiers.[299]

L'échec financier de l'expérience menée par Rossi donne un argument de plus aux détracteurs des expériences communautaires, qui peuvent ainsi ajouter le Brésil sur la liste des pays qui ont vu se fonder des colonies anarchistes ayant abouti à l'échec. Ce bilan économique négatif est un argument supplémentaire pour les théoriciens de l'anarchie pour démontrer que les colonies sont vouées à la faillite en tant que centres de production puisqu'elles sont isolées dans un monde bourgeois :

> Jusqu'à maintenant presque toutes les tentatives formelles faites en vue de fonder des colonies anarchistes en France, en Russie, aux Etats-Unis, au Mexique, au Brésil, ont abouti à un insuccès (...). Pouvait-il en être autrement quand les institutions du dehors, union et paternité légales, subordination de la femme, propriété individuelle, achats et ventes, emploi de l'argent, avaient pénétré dans la colonie comme de mauvaises semences dans un champ de blé ? Soutenues par l'enthousiasme de quelques-uns, par la beauté même de l'idée rectrice, ces entreprises ont pu durer quelque temps malgré le poison qui les rongeait ; mais, à la longue, les éléments de désagrégation devaient faire leur œuvre, et le tout s'effondrait par son propre poids, même lorsqu'aucune violence destructrice n'était exercée du dehors.[300]

Dès 1893, alors qu'est en train de se dérouler l'expérience au Brésil, on peut lire dans *La Révolte* :

> Libre à ceux de nos camarades qui, désespérant de l'avenir, vont chercher, loin de la civilisation, un sol libre où ils espèrent réaliser plus vivement qu'ailleurs leurs conceptions d'une société meilleure. Le manque de ressources (...)ne tardera pas à leur rappeler que dans la société actuelle, tout s'enchaîne, il est impossible à toute tentative, si isolée soit-elle, de se soustraire complètement à sa funeste action. La bourgeoisie, partout, détient le sol, les produits et les moyens de production et pèse de tout son poids même sur ceux qui veulent en sortir. Toute tentative anarchiste ne peut être complètement anarchiste par ce fait que subsiste à côté d'elle l'organisation bourgeoise qui la domine.[301]

Rossi a eu connaissance de ce texte[302] et n'a guère apprécié le jugement pourtant prémonitoire qu'il contient. Rossi n'accepte pas l'échec. Jusqu'à la fin il affirme que l'expérience a réussi. Pourtant les traces de la déception sont bien visibles dans ses propos postérieurs à la Cecilia et dans son renoncement total à toute entreprise sur le plan politique.

La Cecilia et ses effets sur l'idéologie de Giovanni Rossi

Rossi renonce ainsi à l'idée de fonder lui-même une colonie mais il ne croit pas pour autant que le projet soit irréalisable.[303] En 1896, il soutient un projet de vie communautaire dans l'Etat du Mato Grosso élaboré par le jardinier de l'école où il enseigne à Taquari. Son soutien à ce projet, qui n'a sans doute jamais été concrétisé, est cependant très limité car il n'est plus très sûr que ce genre d'expérience

soit utile. Convaincu que l'obstacle majeur, "mortel", à la vie communautaire est la femme, trop attachée aux liens du couple, il élabore un stratagème dont il a honte lui-même. Il s'agirait d'acheter des jeunes filles indiennes en échange d'eau de vie et de les initier à l'amour libre.[304] Excepté dans sa correspondance avec Sanftleben, occupation qui vient meubler sa solitude à Taquari entre janvier 1896 et janvier 1897, Rossi ne veut plus évoquer l'expérience de la Cecilia qui l'a passablement aigri. Il répond tout de même au journal *La Protesta Umana* publié aux Etats-Unis par Ciancabilla qui lui avait écrit en 1902. *La Protesta Umana* avait reproduit *Un episodio d'amore,* l'un des textes écrits par Rossi en 1893.[305] Mais les lecteurs étaient restés sur leur faim et désiraient connaître la suite des péripéties de la Cecilia. La réponse de Rossi est selon Ciancabilla d'un "scepticisme désolant" ; Rossi demande qu'on laisse enfin la Cecilia "parmi les choses mortes et enterrées qu'il ne vaut pas la peine d'exhumer."[306] Ebe Rossi, la fille d'Adele née à la Cecilia, sait très peu de choses sur la colonie. Ses parents n'en parlaient jamais car, selon elle, ils avaient été très déçus de cette expérience et n'en gardaient pas un souvenir très heureux.[307] Giovanni Rossi a voulu oublier la Cecilia et il ne fait aucun doute que ses convictions politiques furent fortement ébranlées[308] par cette expérience :

> Comprenons-nous bien : je ne nie pas qu'un système anarchiste communiste soit possible, encore moins qu'il puisse supplanter directement, ou après la tentative tragique du communisme autoritaire, le régime capitaliste.
>
> A mon avis l'homme est capable, aussi bien d'un point de vue physiologique que d'un point de vue psychologique, de vivre de n'importe quelle manière, de la plus raisonnable à la plus stupide. Ce que je voudrais mettre en doute cependant, c'est le fait que le communisme anarchiste soit réellement en mesure de satisfaire les désirs des hommes, de garantir la liberté, qui est habituellement plus chère que le bien-être. (...) J'ai déclaré, et je ne le réfute point, que je considérais le communisme, comme tout autre forme de société, réalisable et j'ai pu l'observer à son stade embryonnaire pendant trois ans à la colonie Cecilia. Mais pourra-t-il rendre les hommes heureux ?[309]

La meilleure illustration des effets de l'expérience de la Cecilia sur l'idéologie de Rossi est le texte qu'il rédige en 1895. **Portrait de Rossi jeune. illustration**

Il Paraná nel XX secolo

Il s'agit d'un "roman utopique"[310] dans lequel il propose, en se basant sur les enseignements de l'expérience de la Cecilia, une nouvelle organisation de la société future qui soit plus à même que le communisme anarchiste de "rendre les hommes heureux". Il fait mention de cette brochure, non encore publiée, *Il Paraná nel XX secolo,* dans la première lettre qu'il envoie à Sanftleben, le 10 janvier 1896.[311]

Dans les premières lignes du texte, Giovanni Rossi semble s'excuser de retomber dans le travers de l'utopie.

> Partir à vingt ans de l'utopie, passer à trente ans à l'expérimentation et revenir encore à quarante ans à l'utopie, le parcours de cette évolution pourrait ressembler selon certains à la marche circulaire d'un esprit déçu mais têtu. Au contraire ce parcours évoque la marche en spirale d'une conscience qui évolue autour de son axe propre et monte vers le haut.[312]

Le choix narratif de Rossi dans ce nouveau texte mérite qu'on s'y arrête. Rossi utilise plusieurs subterfuges pour dégager sa responsabilité par rapport à ce qu'il écrit. Ainsi, il ne se présente pas comme le véritable auteur de cette projection du Paraná dans le vingtième siècle. Il ne fait que rapporter les propos de son ami le Dr Grillo, mort quelque temps auparavant,[313] qui lui apparaît sous la forme d'un spectre lors d'une séance de spiritisme à laquelle Rossi accepte de participer et qui lui décrit la situation "future" du Paraná. Pour justifier sa participation à une séance de spiritisme, Rossi l'attribue à la magie d'une nuit brésilienne. Après une longue promenade en barque sous le soleil tropical et un copieux repas, il s'est trouvé allongé dans un hamac, à fumer des cigares, buvant abondamment de l'alcool de canne et du café.[314] Il est donc "dans cet état de demi-inconscience dans lequel on accepte facilement des propositions qu'on refuserait normalement avec mépris.[315] La vision qu'il décrit, "Visione di un ubriaco raccontata da lui stesso", émane de son "esprit déséquilibré", en proie à un "phénomène d'autosuggestion" et à une "hallucination visuelle et auditive".[316]

Selon le récit que fait le spectre, un fort courant socialiste et révolutionnaire se développe au Paraná, comme partout ailleurs dans le monde.[317] Cet Etat, "à l'avant-garde du mouvement socialiste en Amérique du Sud",[318] proclame l'abolition de la propriété privée et commence une nouvelle organisation sociale en 1931. A cette date, toujours selon le récit du Dr Grillo, la Belgique est déjà entrée dans la nouvelle ère du socialisme, "la plus lumineuse, la plus juste, la plus grande",[319] grâce à un anarchiste qui est parvenu à envoyer un "flux d'hydrogène arsénié" dans la salle du Parlement où s'étaient réunis tous les ennemis du socialisme : la famille royale, les ministres, les députés, les sénateurs, le corps diplomatique, les généraux et les hauts fonctionnaires ainsi que l'élite de la bourgeoisie.[320]

Dans les années 1931 à 1950, la nouvelle organisation arrive à son point de perfection : on a mis en place un monde où chacun est libre. Le récit se termine sur l'image du soleil naissant sur l'Océan Atlantique...[321] Cette nouvelle organisation mérite-t-elle vraiment la brillante métaphore finale ? Car le système que Rossi propose à présent est une alternative au communisme qui, dit-il, "limite la liberté individuelle" ; c'est un autre moyen de parvenir à l'objectif final qui reste identique : l'anarchie.[322] Ce système repose entièrement sur l'intérêt personnel, sur la valeur sociale des individus, sur le mérite.

Rossi prend l'exemple d'un groupe d'architectes, maçons, sculpteurs, décorateurs, désireux de construire, de la façon la plus rapide possible, un immeuble, le plus beau et le plus solide qui soit :

> Ce succès deviendrait pour chacun d'eux un document valable pour conquérir les faveurs des fournisseurs les plus connus et par conséquent ils raisonnèrent de cette façon : s'il y a parmi nous des associés qui par incapacité ou par négligence peuvent compromettre la solidité ou la beauté de l'édifice ou seulement ralentir les délais de construction, qu'ils nous fassent le plaisir de s'associer à ceux qui correspondent à leurs capacités ; et tandis que nous élevons un palais, qu'ils se mettent à construire une étable, qu'ils s'accordent pour obtenir le meilleur matériau des fournisseurs de deuxième catégorie, et une fois le travail achevé, tandis que nous boirons du champagne, qu'ils se contentent de vin ordinaire.[323]

Etant donné qu'il existe dans sa nouvelle société des individus, des associations de première et de seconde catégorie, Giovanni Rossi pousse la logique jusqu'à inventer le "livre blanc" et le "livre noir" sur lesquels figurent respectivement le nom des personnes ou des associations les plus méritantes et les moins méritantes. Y figure même la femme qui vient d'être mère.[324] Ces livres de couleur différente, continuellement remis à jour selon que l'on monte ou descend dans l'échelle du mérite, que l'on est reconnu plus ou moins favorablement en tant qu'individu, permettent d'effectuer des échanges de produits ou de services, les meilleurs produits étant destinés aux meilleurs individus. La distribution des produits a donc lieu grâce à l'"évaluation publique", "spontanée et naturelle".[325]

Ce système non-égalitaire est cependant beau et juste, nous dit Giovanni Rossi. A tout moment, chacun est libre de prendre une initiative, quelle qu'elle soit. "Chacun travaille comme il peut, comme il sait et en premier lieu tant qu'il veut."[326] Si un individu se contente de rester à l'échelon le plus bas de l'échelle sociale, où il dispose du bien-être minimum (il n'existe pas de degré inférieur dans la société imaginée par Giovanni Rossi), "c'est qu'il aime plus que les autres le *dolce far niente".*[327] S'il n'est pas inscrit dans le livre blanc, s'il ne dispose pas du bien-être maximum, c'est-à-dire, pour pousser à notre tour la logique jusqu'au bout, s'il n'a pas la plus belle maison et la mieux construite, les enfants les plus robustes et les mieux élevés, s'il ne reçoit pas les plus belles fleurs envoyées par les meilleurs producteurs, les livres les mieux imprimés, etc., c'est qu'il en a décidé ainsi, en toute liberté.

Schématique, élitiste, réactionnaire, naïf, à chacun de choisir l'adjectif qui qualifie le mieux l'impression que l'on ressent à la lecture de ce récit. On n'y retrouve plus la joie de vivre qui était présente à tout instant dans la description de la commune socialiste de Poggio al Mare, avec ses laitières amènes et ses ouvriers poètes. Le texte *Il Paraná nel XX secolo* n'a pas non plus l'ardeur combative de *Un comune socialista.* Giovanni Rossi est désormais désabusé. Il juge d'ailleurs son texte de façon peu flatteuse : le spectre du Dr Grillo nous apprend que les meilleures imprimeries du Paraná au vingtième

siècle écartent "les manuscrits idiots et incohérents que quelqu'un, comme toi, cher Gianni, a eu la malheureuse idée d'enfanter dans la douleur, pour la souffrance d'autrui."[328]

Giovanni Rossi exprime plus tard son regret d'avoir écrit *Il Paraná nel XX secolo.*[329] Mais cela ne l'empêche pas d'exposer à nouveau un système d'organisation sociale[330] analogue à celui de 1895 : en 1917, il écrit à la revue, *Università Popolare,* en réponse à un appel que Luigi Molinari, le directeur de la revue avait lancé dans les derniers mois de 1916. Molinari proposait de renouer avec les expériences pratiques de socialisme et d'anarchisme et demandait la collaboration des lecteurs par l'envoi d'articles, de journaux et d'informations sur le sujet.[331] La réponse de Rossi est immédiate. Sa lettre est publiée en janvier 1917,[332] en février et mars paraissent deux articles dans la rubrique "Nuovi orizzonti di vita sociale", dans lesquels il propose son système d'organisation pour la société future.[333]

La parution des textes de Rossi dans *Università Popolare* relance inévitablement la polémique sur le problème de la validité des colonies, sur le bien-fondé des expériences de vie en dehors de la société. Si Rossi trouve un fervent admirateur en la personne de Molinari qui le présente ainsi : "un homme qui par son œuvre de précurseur génial et audacieux devra être cité parmi les premiers par ceux qui voudront s'occuper sérieusement de la pensée sociale contemporaine",[334] et un partisan de la nécessité d'établir des colonies, des opposants se manifestent dans deux autres périodiques anarchistes : *Il Libertario* [335] et l'*Avvenire anarchico.*[336]

Le système proposé par Rossi n'est cette fois pas limité géographiquement, mais a une dimension planétaire. Etant donné l'absence de loi et d'autorité et grâce à la surabondance de la production qui garantit à chacun le minimum vital, tout individu peut grimper les échelons de l'échelle sociale[337] selon sa capacité et sa volonté :

> Pour autant que cette conception puisse déplaire aux égalitaires, la nouvelle société humaine peut être symbolisée par un majestueux escalier de marbre, que chacun peut librement monter. (...) Ceux qui se trouvent sur un degré supérieur n'ont pas intérêt à repousser le frère du degré inférieur, qui mérite de monter ; au contraire, ils ont grand intérêt à l'appeler, à l'inviter, à l'aider.[338]

Chacun parvient ainsi, s'il le désire, à la plus grande liberté morale et au bien-être économique maximum, ce que, dit Rossi, le communisme, même le communisme anarchiste, ne permet pas.[339] Dans tous les domaines de la production, les ouvriers et les scientifiques s'unissent fraternellement, l'œuvre de chacun ayant la même valeur, contribuant de manière équivalente à la gloire de tous. Les travaux les plus ingrats, tels que celui de vidangeur de latrines, qui avaient été abandonnés par les individus les moins intelligents et les moins ardents à monter dans l'échelle sociale, permettent à certains d'être

"signalés dans la presse quotidienne comme les héros modernes auxquels l'humanité devait son salut"[340], et donc d'être reconnus socialement :

> Il suffisait qu'un homme exhibât une carte de visite comportant l'indication «vidangeur de latrines» pour être reçu avec empressement par le savant, l'artiste ou la beauté féminine la plus acclamée. Naturellement il s'était lavé, désinfecté et parfumé.[341]

Ce nouveau texte, on le voit, ne manque pas de détails cocasses ! Cette fois Giovanni Rossi ne masque pas la conception sociale qu'il expose derrière les fumées odorantes des cigares et les vapeurs éthyliques, comme il l'avait fait pour *Il Paraná nel XX secolo.* Le seul signe qui traduise son désir de ne pas voir ces ultimes écrits politiques pris trop au sérieux est le titre sous lequel ils paraissent dans *Università Popolare* : "Innocenti divagazioni sull'avvenire". Innocents ou pas, les derniers textes politiques de Rossi montrent qu'il a définitivement rejeté le communisme anarchiste. Rien en cela que l'on doive reprocher à Rossi car c'est animé des meilleures intentions qu'il cherche une alternative au communisme anarchiste :

> Peut-être est-il nécessaire, ou du moins convient-il de chercher d'autres rapports entre les hommes d'aujourd'hui qui, mieux que le communisme anarchiste garantissent à tous les hommes la liberté extérieure et intérieure, qui garantissent aussi pour tous le plus grand bien-être que la civilisation consent.[342]

Ce qui peut en revanche nous étonner, c'est que le système élaboré par Rossi en 1895, repris tel quel dans ses grandes lignes en 1917, repose explicitement sur le mérite, l'ascension sociale, la reconnaissance sociale et la distinction affichée entre les méritants et les non-méritants. Malgré la bonté généralisée, l'absence d'agressivité et le désir d'aider les inférieurs [sic], qui caractérisent la façon dont s'effectue la concurrence, le système de Rossi est assez proche de ce qu'on pourrait appeler le "libéralisme anarchiste" et n'a plus rien de commun avec les convictions que Rossi affichait avant son départ pour le Brésil.[343]

Les dernières années de Rossi au Brésil. Le retour en Italie.

Après un tel revirement, il n'est pas surprenant que Rossi ne s'intéresse plus à la politique. Ce à quoi il a cru pendant toute la première partie de sa vie, ce qui faisait son combat quotidien s'étant effondré, plus rien ne le rattache à la bataille politique dans laquelle il n'avait d'ailleurs jamais cherché à se distinguer. Rossi n'a collaboré à aucun journal brésilien, et à l'exception de quelques conférences sur le socialisme, qu'il n'a d'ailleurs pas continué à tenir après la Cecilia, et d'une apparition dans la liste des souscripteurs du journal *Il Diritto* de Curitiba[344] et de *A Terra Livre* de São Paulo,[345] il ne laisse guère

d'empreinte dans le mouvement social local.[346] Depuis son départ de la Cecilia, l'existence de Rossi a été des plus mouvementées. Nous ne savons pas ce qu'il advient de lui après juillet 1894. Il ne réalise pas le projet qu'il avait formulé de partir vers le nord du Brésil avec un groupe d'amis et un théâtre de marionnettes qui devait rapporter à tous énormément d'argent, ni celui de passer une année à visiter la colonie socialiste de Topolobambo au Mexique et d'autres colonies en Amérique du Nord. Il ne rentre pas non plus en Italie pour se reposer, comme il en avait manifesté l'intention.[347]

En 1895, sa présence à Curitiba est certifiée par Malatesta qui écrit à Sanftleben que Rossi était encore à Curitiba dans la première moitié de l'année 1895.[348] A la même période, Rossi rencontre le correspondant du journal *Les Temps Nouveaux* à Curitiba, Félix Hébert.[349] En janvier 1896, Rossi est à Taquari (Rio Grande do Sul) où il enseigne à l'Ecole supérieure d'agriculture. Cette période est assez triste pour Rossi. Adele et ses enfants sont restés à Curitiba avec Annibale, un autre membre de la «famille polyandrique» née durant l'expérience la Cecilia. Selon Rossi, Annibale avait sombré dans l'alcoolisme et risquait de "mourir comme un chien".[350] En fait c'est Rossi qui vit "seul comme un chien" :

> En plus du logement je perçois à présent 350 francs par mois et j'ai devant moi le beau fleuve Taquari, les collines verdoyantes de prés et de forêts, je suis entouré d'araucarias, de palmiers, d'orangers, mais pas le moindre café, pas de théâtre ou de lieu de divertissement où aller dépenser quelque argent ; je suis dans un beau désert.[351]

Il vit dans l'attente des visites d'Adele et des enfants, qui finissent par le rejoindre définitivement. Mais la tristesse ne le quitte pas car l'une des filles d'Adele et de Rossi meurt.[352] La famille quitte l'Etat du Rio Grande do Sul pour celui de Santa Catarina en 1897. Rossi dirige alors le centre agronomique de Rio dos Cedros, près de Blumenau, puis à partir de 1904, il est transféré à Florianópolis, toujours dans l'Etat de Santa Catarina.[353] Un article de la *Revista Agrícola,* cité par Afonso Schmidt nous montre que Rossi est considéré comme un notable, comme un fonctionnaire méritant, plutôt que comme un dangereux agitateur :

> Notre revue, nous pouvons le dire, a perdu ses armes pour le combat ; l'éminent Giovanni Rossi nous a quittés. Notre illustre ami est parti pour l'Italie avec sa famille et il nous semble qu'il ne reviendra plus dans notre Etat. La *Revista Agrícola* regrette sincèrement l'absence de son directeur et, désireuse de rendre hommage à cet homme de science, tout en rendant service à l'agriculture de Santa Catarina, elle se propose de publier dans ses prochaines éditions les passages les plus intéressants des rapports qu'il a présentés au gouvernement de l'Etat durant la période où il fut directeur du Centre agronomique.[354]

Rossi quitte sa résidence d'Urussanga (Santa Catarina) le 10 mars 1907 et s'embarque avec sa famille à bord d'un bateau de la "Compagnia Ligure-Brasiliana".[355] Sa fille Ebe Rossi, qui avait quatorze

ans à l'époque, se rappelle qu'ils sont arrivés en Italie le 4 avril 1907.[356] A son retour, Rossi s'installe dans un premier temps à San Remo, où il est titulaire, avec le professeur Mario Calvino, de la chaire itinérante d'agriculture de la province. En 1909, il est à Porto Maurizio, employé dans une pépinière coopérative. En novembre 1909, il est à Viareggio, en 1910 à Camaiore, province de Lucques.[357] Pendant la première guerre mondiale, poussé par des difficultés financières, il accepte la charge de vétérinaire communal remplaçant à Codogno, province de Milan, où il enseigne également dans un institut technique.[358]

Son activité politique en Italie est aussi réduite que dans les dernières années de son séjour au Brésil. En 1913, *L'Avvenire Anarchico* de Pise lui consacre un article.[359] En 1916, la revue de Turati, *Critica Sociale,* accueille un texte de Rossi "Il socialismo dei margini". Rossi y propose l'exploitation des bords des routes dans les municipalités socialistes par de jeunes ouvriers et paysans, "les *boys scouts* du peuple."[360] Enfin, en 1917 il rédige son dernier texte politique, déjà mentionné, pour la revue *Università Popolare.* Dans l'Entre-deux-guerres, Rossi est de retour à Pise. Sa correspondance avec Ermembergo Pellizzetti, qu'il avait connu dans les dernières années de son séjour au Brésil, laisse nettement entendre que son principal centre d'intérêt est désormais l'agronomie.[361] Une lettre que la nièce de Giovanni Rossi écrit à Ermembergo Pellizzetti en 1929 nous montre qu'il est tout de même quelque peu "inquiété" par le contexte politique de l'époque :

> J'ai reçu hier une lettre d'oncle Gianni, dans laquelle il me demande de vos nouvelles. Il est toujours actif dans son domaine - agriculture - et se tient informé de toutes les nouveautés : il m'a demandé de traduire et d'écrire une lettre à une entreprise allemande. Il est très actif. Le pauvre, si ce n'était pour son âge, il serait encore capable d'organiser une exploitation. Mais ses idées sont et resteront un obstacle à toutes ses initiatives, surtout maintenant. Vous comprenez ?[362]

Bien que la fin de sa vie soit on ne peut plus paisible, il faut attendre 1939 pour que Rossi soit radié de la liste des personnes à surveiller.[363] Il meurt à Pise à l'âge de quatre-vingt-trois ans, le 9 janvier 1943.[364] **Photographie de Rossi vieux Illustration**

Cecilia et l'empereur ou comment en finir avec les légendes

Avant de quitter Rossi et sa colonie expérimentale, il faut remarquer que le cadre de la Cecilia tel que nous l'avons dépeint ne correspond pas à celui que propose traditionnellement l'historiographie. En effet, selon une version très répandue de l'histoire de la Cecilia, la colonie se serait implantée au Brésil grâce au don de terres situées dans l'Etat du Paraná par l'empereur Dom Pedro II à Giovanni Rossi. "Les chemins de ces deux hommes", "également imprégnés de l'esprit du progrès scientifique" se seraient croisés à Milan en mai 1888.[365] Cette affirmation, reprise d'innombrables fois,[366] est fondée sur

le récit qui ouvre le roman d'Afonso Schmidt, *Colônia Cecília,* paru en 1942.[367] Cet auteur imagine que Rossi serait entré en contact épistolaire avec l'empereur lors du séjour de celui-ci à Milan en 1888 et qu'au terme de cette correspondance, l'empereur aurait offert à Rossi des terres situées dans l'Etat du Paraná pour y constituer sa colonie. Cette version de la naissance de la Cecilia comporte de nombreuses invraisemblances,[368] en particulier en ce qui concerne les dates. Schmidt affirme que la colonie a été fondée à Palmeira, dans la province du Paraná, dans les derniers mois de la Monarchie.[369] La Monarchie ayant été renversée le 15 novembre 1889, cela situe le début de la colonie en septembre ou en octobre 1889. C'est d'ailleurs la date qu'Afonso Schmidt donne explicitement dans la préface de son ouvrage.[370] Or le romancier n'est pas sans savoir que les pionniers de la Cecilia sont partis de Gênes le 20 février 1890 sur le navire *Città di Roma* puisqu'il nous donne, un peu plus loin, toutes ces informations.[371]

Cette grosse discordance dans les dates, qui ne semble pas avoir frappé les lecteurs d'Afonso Schmidt,[372] devrait suffire en soi à prouver que l'histoire de la Cecilia telle qu'elle s'est répandue par l'intermédiaire d'Afonso Schmidt et des nombreux auteurs qui se sont fondés sur son roman, a été inventée. Cependant, le roman a pu être considéré comme une source fiable car s'il ajoute de nombreux détails romanesques, Afonso Schmidt cite malgré tout le matériel qu'il a rassemblé, les textes de Rossi parus dans une revue anarchiste de São Paulo,[373] des témoignages, y compris, semble-t-il, le témoignage d'un ancien colon de la Cecilia, Francesco De Paola.[374] Afonso Schmidt sollicite également Ermembergo Pellizzetti dont il connaît le lien avec Rossi.[375] Ce n'est d'ailleurs pas Schmidt qui invente le lien de la Cecilia avec l'empereur. En 1934, Alessandro Cerchiai, l'un des piliers du journalisme anarchiste de São Paulo, part visiter les vestiges de la Cecilia près de Santa Barbara. Il écrit à ce moment-là :

> Cardias avait écrit une brochure suggestive intitulée *Il comune in riva al mare,* un véritable joyau de sociologie, qui laissait loin derrière lui *L'Abbaye de Thélème* de Rabelais. Une copie de cette brochure tomba dans les mains augustes de l'Empereur Dom Pedro II, dont la fille Izabel avait depuis peu émancipé les esclaves, et le monarque, peut-être pour s'amuser des illusions dorées de l'anarchiste, lui écrivit en l'invitant à venir réaliser son rêve dans la province du Paraná.[376]

L'utilisation que fait Afonso Schmidt des sources qu'il a consultées est toute personnelle. Il édulcore, transforme, adapte. Pour illustrer les arrangements auxquels s'est livré le romancier, il suffit de citer ce passage où, selon la version romancée, après avoir appris que "la République n'est pas disposée à maintenir les concessions que lui a faites la Monarchie"[377] et qu'ils doivent payer des arriérés d'impôts,[378] les membres de la Cecilia décident de planter un champ de maïs. La vente de la récolte est destinée à rembourser la dette. Dans le même temps, dix-neuf camarades se proposent pour aller travailler à la construction de routes pour le compte du gouvernement.[379] La somme à payer au gouvernement, le champ de maïs, le travail sur les routes de l'Etat sont autant de détails véridiques qui

apparaissent dans le récit écrit par Rossi en 1893, réédité à São Paulo en 1932.[380] Mais Afonso Schmidt en bouleverse la chronologie, crée des relations de cause à effet ; tout est refondu pour former une autre histoire, et pour permettre à Schmidt de laisser libre cours à son lyrisme.

Afonso Schmidt s'est intéressé, dans une œuvre de jeunesse, au thème de la vie communautaire[381] et si l'expérience de Rossi le séduit, c'est que l'aventure vécue de l'un correspond au rêve de l'autre. Comment donc lui tenir rigueur d'adapter certains faits, d'arranger la vérité, d'inventer des maillons manquants et de taire certains aspects qui ne cadrent pas avec le reste ?[382] Et si la "version de l'empereur" a eu une telle fortune, si elle a été reprise si souvent après Schmidt, c'est que, exception faite de l'incohérence chronologique déjà relevée, mais qui peut échapper aux lecteurs pressés, elle est tout à fait plausible et se base sur des faits vérifiés comme le voyage de l'empereur en Europe en 1888. Les clichés qui se rattachent habituellement à la figure de Pedro II, mécène, libéral, ouvert à tous, justifient son prétendu intérêt pour une colonie anarchiste. Cela a d'ailleurs permis à certains des compliments hyperboliques à l'égard de l'empereur : "C'est ainsi qu'un monarque tendit la main à l'anarchie", écrit Franco Cenni[383] et à des marques de sympathie à l'égard de cet "empereur qui ne craignait pas les anarchistes", même de la part d'un auteur tel qu'Edgar Rodrigues.[384]

Quoique plausible, la version de Schmidt ne résiste pas à un examen approfondi. Elle a déjà été infirmée par Rosellina Gosi qui se fonde sur la psychologie de Giovanni Rossi et son intense activité en Italie lorsqu'il aurait dû concevoir, avec l'appui du souverain, le projet de se rendre au Paraná. Aux déductions de cet auteur[385] s'ajoute, depuis notre visite à l'*Arquivo nacional* de Rio de Janeiro, un argument inattaquable : puisque Rossi pense se rendre à Porto Alegre,[386] ainsi que nous l'apprend le registre de l'*Hospedaria dos Imigrantes,* c'est qu'il ne sait pas encore que sa colonie va s'implanter au Paraná, près de Palmeira, et que donc l'empereur, déjà détrôné en 1890, n'a aucun lien avec la Cecilia.

L'on évoque souvent en même temps que la Cecilia une autre colonie anarchiste italienne qui aurait été fondée à Guararema (Etat de São Paulo) par Arturo Campagnoli en 1888. Cette colonie n'a jamais existé et ne doit d'être citée qu'à ce passage tiré d'un livre d'Afonso Schmidt :

Nous étions encore sous l'Empire, quand [Arturo Campagnoli] abandonna tout en Europe et décida de s'établir à Guararema, dans une vieille *fazenda.* Il répartit la terre, appela des amis et commença la plantation collective. Il y a longtemps, diverses nationalités y étaient représentées : Russes, Espagnols, Français, Italiens. Et lui il s'était battu, battu.

Dans les premières années de la République, on voulut le déporter ! Il fut arrêté et conduit à Santos, sous surveillance. Il réussit à s'enfuir en se jetant à l'eau. Durant un demi-siècle, il fut un bon ami des *caboclos.*[387] On raconte qu'une nuit de tempête, il traversa le fleuve à la nage pour porter des médicaments à un fermier qui sans cela allait mourir. Là-bas, quand on parle du vieux Campagnoli, il y a toujours un *caboclo* pour dire : - Ça, c'était un homme de cœur.[388]

La générosité qui ressort de ce passage est tout à l'honneur de Campagnoli qui a effectivement habité Guararema, mais seulement à partir des premières années du XX^{e} siècle. S'il a pu laisser derrière lui cette réputation, il n'a en revanche jamais fondé de colonie, mais travaillait dans la propriété de son frère.[389]

La Cecilia et ses rapports avec le mouvement ouvrier

Si l'on laisse de côté la Cecilia légendaire qui a connu une si grande renommée,[390] la véritable Cecilia a surtout laissé des traces dans le mouvement social à travers la presse anarchiste internationale qui a publié à maintes reprises le compte rendu écrit en avril 1893 et surtout le texte sur l'amour libre.[391] Dans la presse anarchiste italienne au Brésil, il est rarement fait allusion à la colonie dont on ne sait d'ailleurs pas grand chose. La préoccupation de Rossi n'était aucunement liée au mouvement social brésilien qui d'ailleurs était à peine à l'état embryonnaire au début des années quatre-vingt-dix. Quelques contacts se sont cependant établis, en particulier avec un journal italien de São Paulo contemporain de la Cecilia, *Gli Schiavi Bianchi*. Il est difficile de savoir si ces contacts étaient fréquents car l'on ne dispose que de deux exemplaires de ce journal ; les relations ne devaient toutefois pas être régulièrement entretenues puisqu'on trouve dans un numéro de juin 1892 un message de la rédaction au Dr Rossi, demandant que celui-ci envoie des nouvelles de la colonie.[392] Début 1893, c'est la colonie qui s'adresse au journal par la plume d'Amilcare Cappellaro et demande aux camarades une aide financière.[393]

Par la suite, les anarchistes italiens au Brésil ne manifestent guère d'intérêt pour cet épisode qu'ils connaissent très mal et qui n'a pas de lien avec leurs préoccupations politiques. Le thème des expériences communautaires n'apparaît

que très rarement dans les journaux anarchistes italiens publiés au Brésil et lorsqu'il arrive qu'on en parle, Rossi et la Cecilia ne sont pas mentionnés.[394] L'un de ces journaux, *La Propaganda Libertaria,* fait pourtant de Rossi et des colons de la Cecilia les pionniers du mouvement social au Brésil, mais tout ce que l'auteur de l'article connaît d'eux est ce qu'il a lu dans le texte de 1893. Le journal ne sait pas ce qu'il est advenu de Rossi depuis qu'une lettre de lui a paru dans La *Protesta Umana.*[395] Certains croient même qu'il est mort.[396] En 1948, Gigi Damiani, l'un des anarchistes italiens qui a le plus marqué le mouvement social à São Paulo, consacre un article d'*Umanità Nova* à la colonie Cecilia.[397] C'est la lecture d'un travail universitaire portant sur la colonie Cecilia[398] qui suscite l'écriture de cet article lequel ne comporte que très peu de souvenirs personnels. Damiani a connu deux anciens membres de la colonie,[399] Egizio Cini et Ernesto Pacini, on lui a raconté une anecdote à propos de Francesco Gattai. Celui-ci, lors des veillées, se déplaçait jusqu'à la forge de la communauté pour allumer sa pipe et économiser les allumettes. Mais à part ces petites anecdotes, Damiani ne sait rien. Sa mémoire lui joue d'ailleurs des tours puisqu'il écrit à propos de quelques anarchistes convaincus qui abandonnèrent la colonie sans abandonner leur foi qu'"au bout de quelques mois, ils publiaient dans la capitale du Paraná, Curitiba, le premier des journaux anarchistes apparus dans ces régions lointaines : *Il Diritto*."[400] Or *Il Diritto* ne voit le jour qu'en 1899.[401] Il est fondé par Egizio Cini, l'un des sept jeunes hommes entreprenants qui avaient sauvé la Cecilia de sa première crise en juin 1891.[402] Gigi Damiani lui-même collabore à ce journal en 1900.[403] Quelques anciens colons de la Cecilia sont aussi en contact avec *Il Diritto* puisqu'ils figurent parmi les souscripteurs du journal.[404]

Les membres de la Cecilia ne restent pas tous au Brésil. Certains rentrent assez vite en Italie. C'est le cas des pionniers Achille Dondelli, Lorenzo Arrighini et Giacomo Zanetti.[405] Tous ne continuent pas non plus à lutter dans les rangs de l'anarchisme. Giuseppe Maderna reste au Brésil mais il est assez rapidement perdu pour la cause.[406] En revanche, le nom de Francesco Gattai, qui se rend à São Paulo où il travaille tout d'abord comme électricien pour une compagnie anglaise de voies ferrées[407] puis ouvre une officine de réparations en tout genre, apparaît souvent dans les listes de souscription de la presse anarchiste et parfois dans des petites annonces publicitaires.[408] Mais il ne affirme ne pas faire partie des militants les plus actifs,[409] contrairement à Francesco De Paola dont le nom apparaît dans de

nombreux journaux.[410] Un des fils Agottani, Andrea Giuseppe, José pour la police de São Paulo, est expulsé du Brésil en tant qu'anarchiste en 1919, et donne ensuite du fil à retordre à la police italienne à cause de ses nombreux déplacements entre l'Europe et le Brésil et des contacts qu'il entretient avec les milieux subversifs au Brésil et en Argentine, mais aussi en Italie et en France. En 1933, il finit par rejoindre son frère Aldino dans sa fazenda de Palmeira.[411] Aldino Agottani, surveillé à cause de son lien de parenté avec Andrea Giuseppe, n'éveille pas les soupçons de services diplomatiques italiens qui ne lui prêtent aucune activité politique.[412] Pourtant il se manifeste encore en 1949, lorsqu'il écrit, avec son frère Zefferino et avec Daniele Dusi, au journal anarchiste *Ação Direita* pour apporter son soutien aux camarades anarchistes de Rio de Janeiro et en 1950, lorsqu'il envoie de l'argent à ce même journal.[413]

Si la Cecilia a attiré au Brésil des anarchistes dont quelques-uns ont eu par la suite une activité politique, cette contribution indirecte de la colonie de Rossi au mouvement ouvrier est cependant souvent exagérée. Ainsi, l'on attribue à plusieurs journaux un lien avec d'anciens colons de la Cecilia.[414] Rossi, quant à lui, est comparé aux anarchistes les plus actifs du mouvement ouvrier brésilien du début du siècle. On dit même de lui que les anarchistes de São Paulo l'évoquent avec orgueil.[415] A présent, la Cecilia fait partie de l'imagerie du mouvement social au Brésil à tel point que les institutions ont subventionné une manifestation culturelle sur la colonie anarchiste.[416]

La Cecilia, une anecdote de la grande émigration

La Cecilia fait également partie de la culture de l'émigration. Elle est évoquée à deux reprises dans un ouvrage général sur l'émigration italienne publié par CIRCE[417] et on la considère comme un épisode de cette émigration.[418] Et en effet, il est vraisemblable que Rossi n'aurait jamais pensé à sortir des frontières de la péninsule sans le fort courant migratoire qui conduit de nombreux Italiens vers le Brésil lors de la dernière décennie du XIX^{e} siècle. Le schéma psychologique qui entraîne Rossi sur les traces des émigrants est assez proche de celui des émigrants eux-mêmes. Il a besoin d'un endroit où réaliser ce qu'il n'a pu mettre sur pied en Italie et considère le Brésil comme une terre d'accueil momentanée. Son

esprit est toujours dirigé vers l'Europe ; c'est là qu'il veut convaincre et c'est là qu'il veut aider financièrement la cause anarchiste. Le Brésil ne l'intéresse pas en soi. Il choisit de se rendre dans les régions du Sud, les plus proches de ce qu'il connaît pour le climat et l'agriculture. Il est probable que Rossi subit plus ou moins directement la "propagande infatigable"[419] des agents du gouvernement brésilien et des compagnies de navigation payés pour faire campagne en faveur de l'immigration au Brésil. Il a pu lire une des nombreuses publications contant les merveilles du Brésil et être tout simplement influencé par l'air du temps.[420] Les régions du Nord de l'Italie où Rossi se trouve et où il rencontre ceux qui deviennent les colons de la Cecilia sont les cibles préférées des recruteurs de l'époque.

Dès qu'il prend la décision de s'expatrier, Rossi pense à utiliser le courant migratoire vers l'Amérique du Sud comme un nouveau moyen d'enrichir sa colonie. Celle-ci est prête, selon Rossi, à accueillir "tous les socialistes que la misère pousse chaque année à l'exode plébéien."[421] Tout en déplorant que les Italiens soient contraints à l'exode, tout en compatissant à la misère des émigrants, ces "affamés de la patrie",[422] il profite de cette situation et se transforme en recruteur aussi intéressé et efficace que s'il s'était mis au service de la République brésilienne ou d'une compagnie de navigation.

Si cela peut lui être utile et apporter quelque subside à la colonie, Rossi ne perd pas l'occasion d'assimiler son expérience à celle de la masse des émigrants partis pour le Brésil. En 1892, s'adressant aux camarades travailleurs de Vénétie, il leur demande d'aider non des socialistes partis faire une expérience de vie communautaire mais des émigrants :

> Vos compagnons qui, contraints d'émigrer par une inéluctable nécessité, se rendront au Paraná lors de la prochaine expédition et uniront leur énergie et leur force de volonté à celles de leurs frères-colons, s'apprêtent à combattre la calomnie et la mystification des lâches et des puissants en faisant prospérer la sympathique colonie. Vous savez bien que les émigrants sont vos frères, des malheureux comme vous et qui ont besoin de votre aide, de votre assistance.[423]

Le cheminement de Rossi et des pionniers de la Cecilia est effectivement identique à celui de tout émigrant, aussi bien en ce qui concerne le voyage[424] et l'hébergement que les démarches administratives. D'ailleurs, Rossi ne manque pas dans son récit de 1891[425] de proposer quelques améliorations au sort de ces

émigrants concernant la nourriture sur le bateau ou dans certains centres d'accueil. L'installation sur place ressemble aussi à celle d'autres colons qui ont dû éprouver les mêmes difficultés dans l'approvisionnement et les transports. Mais les colons de la Cecilia ne sont pas tous des émigrants à part entière. Les gens que Rossi et Cappellaro ont recrutés en 1891 et 1892 n'auraient peut-être jamais songé à émigrer sans les arguments de Rossi, et ils n'étaient pas forcément, comme bien des émigrés d'alors, dans une situation misérable avant de quitter l'Italie. Etant donné que nous ne possédons que le témoignage de Rossi, celui de Cappellaro étant le reflet de celui de Rossi, il est impossible de connaître les motivations des autres colons. Qu'ils aient été paysans ou ouvriers, il est difficile de déterminer ce qui les a le plus séduits : l'espoir de «faire l'Amérique» et de s'enrichir sur des terres étrangères pour connaître une vie meilleure,[426] la perspective de mettre en pratique leurs convictions anarchistes dans une expérience communautaire ou le désir d'aider financièrement la propagande en Italie ?

Deuxième partie

UN NOYAU ANARCHISTE S'INSTALLE A SÃO PAULO 1890-1903

Au moment où se déroule dans l'Etat du Paraná l'expérience de la Cecilia, un premier mouvement anarchiste presque entièrement composé d'Italiens naît à São Paulo. Une dizaine de journaux anarchistes italiens paraissent de 1892 à 1904. Ces journaux, dont la durée de vie est très variable, voient le jour dans une période mouvement. En effet, ils subissent une répression systématique de la part du régime républicain qui vient d'être instauré au Brésil et qui ne désire pas voir s'y développer les idées révolutionnaires en provenance d'Europe.

Les anarchistes se heurtent également à la colonie italienne, en particulier au moment des événements milanais de mai 1898 et de l'assassinat du roi d'Italie par Gaetano Bresci. La colonie italienne de São Paulo n'accepte pas que ses symboles, la couronne d'Italie et ses représentants, soient bafoués.

Cette période est aussi celle de la rupture entre anarchistes et socialistes, qui survient au Brésil un peu plus tardivement qu'en Europe. Par ailleurs, les différentes tendances de l'anarchisme s'affrontent en plusieurs occasions, essentiellement sur le problème de l'organisation ouvrière, débat important dans tous les milieux anarchistes de l'époque. Au cours de ces années 1892-1904, se profilent déjà quelques figures importantes de la presse anarchiste en italien publiée au Brésil, celles de Gigi Damiani, Alessandro Cerchiai et Angelo Bandoni.

Il n'est pas de force au monde qui puisse endiguer le flot révolutionnaire quand il monte, et (...) toutes les polices, quels que soient leur machiavélisme, leur science et leurs crimes, sont à peu près impuissantes...

Victor SERGE, *Ce que tout révolutionnaire doit savoir de la répression,* 1925.

PREMIER CHAPITRE

SOUS LE SIGNE DE LA RÉPRESSION

Un groupe anarchiste est signalé à São Paulo dès 1890 dans le journal *La Miseria* de Buenos Aires. La même année, Galileo Botti quitte l'Argentine pour le Brésil, comme le firent de nombreux émigrés italiens qui fuyaient la crise économique en Argentine. En même temps qu'un certain Mingazzini, Botti est le correspondant à São Paulo de ce journal italo-argentin.[427] En 1891, le chargé d'affaires à la Légation d'Italie, Aldo Nobili signale lui aussi la présence d'un groupe d'anarchistes au Brésil sans toutefois préciser dans quelle ville ils sont installés. Il s'agit essentiellement de typographes qui se manifestent occasionnellement et de façon parfois cocasse puisque le chargé d'affaires affirme avoir reçu une note imprimée l'invitant "à souscrire en faveur d'un futur journal anarchiste ?!"[428]

Un autre rapport diplomatique italien plus tardif nous confirme que le groupe d'anarchistes apparu à São Paulo en 1891 était "malheureusement [composé] exclusivement d'Italiens."[429] Lorsque ces anarchistes arrivent d'Italie, leur débarquement est immédiatement signalé à l'ambassade italienne.[430] Parfois, ils viennent d'Argentine, comme Galileo Botti, mais dans tous les cas, ils font l'objet de beaucoup d'attention de la part du gouvernement brésilien. Si l'on en croit le chargé d'affaires italien au Brésil, les autorités du pays, qui s'attachent à consolider le nouveau régime mis en place avec la proclamation de la République le 15 novembre 1889, manifestent la ferme intention de ne pas s'encombrer d'individus qui importent leurs idéaux révolutionnaires. L'attitude que l'on adopte à leur égard est systématiquement répressive. Nobili fait allusion à des expulsions qui ont eu lieu dès 1891 :

Ce gouvernement qui doit déjà lutter contre tant de difficultés pour s'établir dans le nouveau régime est convaincu de la nécessité d'expulser tous les anarchistes et les socialistes qui font montre de leurs idées subversives. Preuve en est l'expulsion de Pomati (...) et d'autres encore qui dernièrement, selon des informations régulièrement parvenues à notre Consulat, ont été éloignés de cette capitale. En discutant à ce sujet au Ministère, j'ai été convaincu de ce qu'ici l'on prend et l'on prendra toujours de sérieuses mesures contre tous les affiliés de la secte des anarchistes et des socialistes.[431]

Malgré les convictions du chargé d'affaires italien qui est persuadé que "les anarchistes trouveront ici un terrain peu favorable à leur propagande et finiront par ne plus débarquer au Brésil s'ils connaissent le sort qui leur est réservé",[432] le premier groupe anarchiste italien se manifeste à São Paulo dès le 1er mai 1892.

***Primo Maggio* 1892**

A cette date paraît le premier journal anarchiste de São Paulo, *Primo Maggio.* Cette publication est d'autant plus remarquable que la commémoration du 1er mai est considérée comme un crime punissable aux termes des articles 205 et 206 du code pénal de la République du Brésil.[433] Il faut d'ailleurs remarquer que le tract qui occupe la quatrième page du journal appelle les associations et les travailleurs à se réunir dans un local et non dans la rue. L'article de la première page, "Il I° Maggio e l'anarchismo" rappelle les scissions qui ont eu lieu, au sein de l'Internationale, entre les anarchistes et les socialistes autoritaires. Une critique sévère est exprimée à l'encontre de ceux qui se sont prononcés pour "l'évolution graduelle", la "lutte légale", la "prise de possession progressive des pouvoirs publics". Le 1er mai est ainsi présenté comme le symbole de la dégénérescence parlementariste et de la vitalité anarchiste.[434] Le journal rappelle les misères du prolétariat,[435] annonce l'avènement d'une ère nouvelle,[436] et précise que le moyen d'y aboutir est l'abolition de la propriété individuelle.[437]

Ce premier journal entre sur la scène brésilienne avec les problématiques des journaux européens. Rien n'indique, à part les adresses et une référence à un journal italo-brésilien, que nous sommes au Brésil. Les rédacteurs ne se contentent cependant pas de commémorer un événement ponctuel, ils lancent le projet d'un organe communiste anarchiste à paraître tous les quinze jours.[438]

Gli Schiavi Bianchi

Cet appel a été suivi d'effet puisque dès la fin du mois de mai 1892, ou au début du mois de juin, paraît à São Paulo l'hebdomadaire *Gli Schiavi Bianchi,* dont le responsable est Galileo Botti. On retrouve dans ce journal la signature de l'un des rédacteurs de *Primo Maggio,* Francesco Nassò.[439] Cependant, il est abusif de dire qu'il s'agit là d'un journal anarchiste comme l'avaient désiré Francesco Nassò et ses compagnons. Selon l'auteur de la chronologie du mouvement ouvrier brésilien que publie *La Propaganda Libertaria* en 1913, il s'agit d'un "hebdomadaire aux teintes sociales mal définies."[440] Le journal de Jean Grave à Paris l'accueille comme un confrère de la presse anarchiste, sans omettre toutefois quelques mises en garde :

> Paraît depuis quelque temps à Saint-Paul un journal anarchiste hebdomadaire de langue italienne *Gli Schiavi Bianchi* (les esclaves blancs). Avec la tactique de combat qu'il suit, le journal obtient un vif succès dans la très nombreuse colonie italienne.
>
> Il constate l'état de prostration morale et les tortures de la misère dont [sic] les pauvres émigrants sont exposés dans cette nouvelle République américaine. C'est un précieux avertissement à ceux qui voudraient tenter fortune.
>
> D'autre part, nous engageons le journal ami à s'occuper un peu moins des personnalités et un peu plus des principes anarchistes.[441]

Autant que l'on puisse en juger à la lecture des deux seuls numéros disponibles, et conformément à ce qu'en disent les contemporains, ce journal n'a pas "un caractère purement libertaire".[442] Pas d'article théorique, pas de grands débats sur l'antiparlementarisme, pas de citation de Kropotkine, d'Elisée Reclus ou de Malatesta. Mis à part un éditorial qui annonce, à grand renfort de métaphores, l'approche d'une ère nouvelle,[443] les articles sont ancrés dans le quotidien. Par exemple, le journal s'occupe âprement du député qui a proposé au parlement brésilien une loi sur l'immigration chinoise pour que des "esclaves jaunes" viennent remplacer les esclaves blancs qui refusent de se substituer aux noirs et fuient ce pays où l'on est à tout instant victime de la police, des bastonnades du *fazendeiro,* de la fièvre jaune, etc.[444] Ailleurs, il s'adresse au chef de la police, au directeur des postes, au consul d'Italie pour dénoncer des injustices flagrantes. Il encourage les "esclaves blanches" en grève, les ouvrières d'une usine de São Paulo qui luttent "contre la force assassine et arrogante du capital." La rubrique "In barba ai francobolli" montre les relations du journal avec de nombreuses localités de l'Etat de São Paulo et du Brésil.[445]

L'arrestation de Galileo Botti

Dès le numéro 5, le journal cesse de paraître lorsque son directeur connaît des démêlés avec la police de São Paulo. L'arrestation de Galileo Botti,[446] survenue le 24 juin 1892, est déclenchée par la parution d'une lettre ouverte au chef de la police dans laquelle on dénonce les charges

sauvages de policiers armés et à cheval dont ont été victimes des Italiens. "Ils en ont après nous ? Ils en ont après les *carcamanos* [447] ?", se demande-t-on dans cet article.[448]

Ainsi que le laisse entendre le Consul de São Paulo Rozwadowski dans une lettre au chargé d'affaires à Rio de Janeiro Aldo Nobili, ce motif tient plutôt du prétexte car les journaux d'opposition brésiliens sont plus virulents encore que ce petit journal italien.[449] Il est vrai que la rédaction de *Gli Schiavi Bianchi* profère des menaces directes, même si elle n'est guère en mesure de les réaliser :

> Ils veulent se battre loyalement ?
> Eh bien prévenez-nous, nous sommes prêts et avec nous des centaines de personnes qui, lasses de supporter les prouesses, les lâchetés de votre cavalerie, demandent satisfaction. Trois des vôtres contre l'un des nôtres. Egalité des armes.
> Prévenez-nous et nous accepterons le défi.
> Dans le cas contraire, prenez des mesures, portez remède à ces faits ou nous choisirons d'autres moyens pour pouvoir nous défendre. Nous sommes las.[450]

Pour avoir assumé la responsabilité de ces menaces proférées contre le chef de police, Galileo Botti est détenu pendant deux mois dans les prisons de São Paulo et Rio de Janeiro, puis il est expulsé vers l'Europe. Une lettre de protestation et de demande de protection que Botti envoie à l'ambassadeur d'Italie à Rio de Janeiro nous renseigne point par point sur son périple et sur les méthodes employées par la police brésilienne.[451] Dans cette lettre, Botti ne se plaint pas de mauvais traitements subis, mais il insiste sur le fait qu'on l'a laissé dans l'ignorance totale du motif de son arrestation. Et l'on s'est contenté, pour justifier la décision de déportation qui est prise à son égard, de deux témoignages "trouvés", dit Botti.[452]

Le responsable de *Gli Schiavi Bianchi* bénéficiait pourtant de l'appui de plusieurs personnalités de la colonie italienne. Vitaliano Rotellini, alors directeur du journal italien de Rio de Janeiro, *L'Aquila Latina,* et futur directeur du *Fanfulla* de São Paulo, ayant reçu deux lettres angoissées que Botti lui envoie de sa prison, intervient auprès du chargé d'affaires Nobili en faveur de ce "pauvre ouvrier,[453] coupable seulement de professer des principes trop poussés et trop exagérés" pour dénoncer cette déportation qu'il considère comme une infamie.[454] Ainsi des démarches officieuses sont effectuées par les représentants des autorités italiennes auprès d'un membre du gouvernement fédéral, le comte de Cabo Frio, secrétaire général du Ministère des Affaires Etrangères. Celui-ci affirme que le gouvernement fédéral ne peut "suspendre une mesure qui a été prise dans l'intérêt de l'ordre public"[455] et donne le résumé suivant des accusations portées contre Botti :

Il est pleinement prouvé que Galileo Botti n'a pas d'occupation honnête, ni de domicile fixe, et qu'il passe jour et nuit dans des cafés ou des maisons suspectes, où il a été parfois surpris en compagnie de voyous et de vagabonds connus. En outre, l'accusé publie régulièrement des pamphlets, sans responsabilité légale, cherchant à soulever les ouvriers sérieux et ses compatriotes contre le pouvoir constitué, comme un véritable anarchiste.[456]

Botti est donc embarqué à la fin du mois d'août 1892 sur le bateau anglais *Trent* à destination de Lisbonne, mais il finit par passer outre la décision de déportation du gouvernement fédéral. A Rio de Janeiro déjà, au moment du départ, Rotellini, en compagnie du *Prof.* Alfonso Torteroli et de l'*Avv.* Alfredo Salvestrini, l'encourage à débarquer, "mais des personnes habillées en hommes [sic] [l'en] empêchèrent."[457] Botti quitte le *Trent* à Bahia et regagne Rio de Janeiro, d'où il écrit sa lettre à l'ambassade d'Italie avant de rejoindre São Paulo.

Dès son retour, Galileo Botti reprend la publication du journal *Gli Schiavi Bianchi* avec le numéro 6 daté d'octobre 1892. Ce numéro de deux pages seulement paraît alors que la colonie italienne de São Paulo s'apprête à commémorer le 400^{e} anniversaire de la découverte de l'Amérique. Il est entièrement consacré à Christophe Colomb, qui est démythifié et présenté comme un esclavagiste. On peut s'étonner de ce que l'allusion faite aux persécutions dont a été l'objet Galileo Botti soit très vague :

Après le long silence auquel nous avons été contraints, nous recommencerons à paraître régulièrement le premier dimanche de novembre, plus forts, plus orgueilleux, plus convaincus qu'avant ; et si au cours de la lutte de titans contre la canaille dominante nous tombons vaincus par le droit du plus fort, le jour de la révolution, nous lancerons à la face de nos ennemis notre bannière aujourd'hui ployée mais non prostituée ni vendue.[458]

Il est difficile de dire si la parution a effectivement repris régulièrement, mais il est certain que le journal paraît encore en janvier, février et sans doute mars 1893 puisqu'on en trouve des traces dans la presse anarchiste française et dans les rapports diplomatiques italiens.[459] Toutefois la crainte qui pousse Botti à demander la protection de l'ambassadeur d'Italie dans la lettre déjà citée du 1er octobre 1892 est parfaitement justifiée. En effet, Botti sera à nouveau arrêté en 1894.

Les revers de la répression : l'épisode des expulsés de São Paulo en mars 1893.

1893 voit encore se renforcer la répression de la part des autorités brésiliennes. *La Révolte* rapporte à plusieurs reprises au cours de cette année des épisodes d'arrestations et d'expulsions d'anarchistes, aussi bien à Rio de Janeiro qu'à São Paulo.[460] Cette surenchère dans la répression et l'arbitraire des méthodes utilisées par la police conduisent à un incident diplomatique entre l'Italie

et le Brésil en mars 1893. A cette date, huit Italiens qui venaient à peine de débarquer au Brésil sont arrêtés en pleine nuit à l'*Hospedaria dos Imigrantes* de São Paulo. Selon le chef de la police Theodoro Dias de Carvalho, ils appartenaient à "un dangereux groupe d'anarchistes poseurs de bombes connu également de la (...) police [italienne]".[461] L'enquête effectuée en Italie sur ces huit hommes par les services de police ne révèle rien de «compromettant», mis à part quelques larcins commis par trois d'entre eux, Paolo De Rossi, Ettore Forchini et Ettore Morello, et la collaboration d'un quatrième, Leonida Amici, avec les services de la police,[462] ce qui était plutôt une garantie pour les autorités italiennes.

Au fur et à mesure que l'on avance dans le dossier, on constate qu'il est de plus en plus crucial pour les autorités italiennes de savoir si la police brésilienne a abusé ou pas de ses droits dans cette affaire des expulsés de São Paulo. En effet, dès leur retour en Italie, les huit expulsés ont déposé auprès du MAE une demande d'indemnisation pour les dommages subis. Pour les autorités, il s'agit de savoir qui de l'Italie ou du Brésil va payer.[463] S'il n'y avait pas eu ce problème d'argent, il est probable que cette affaire n'aurait pas pris une telle ampleur. La police brésilienne doit prouver qu'elle a bien expulsé des anarchistes dangereux et les autorités italiennes doivent démontrer que ces personnes ont été abusivement maltraitées et qu'il s'agit de citoyens normaux, parfois même très recommandables. Voici ce que le consul rapporte d'une de ses discussions avec le chef de la police de São Paulo :

> Ayant dit qu'au moins l'un d'entre eux, Leonida [Amici], m'avait été recommandé officiellement par le Ministère des affaires étrangères, il m'assura qu'il lui apparaissait de façon certaine que Leonida appartenait lui aussi au même groupe, mais que notre police en avait fait en temps voulu un de ses confidents et était parvenue, grâce à ses délations, à éventer quelques complots et à prévenir de graves attentats. Ayant été découvert par ses coreligionnaires, il ne se sentit plus en sécurité en Italie et il émigra. La recommandation des autorités de police, selon Dias de Carvalho, aurait ainsi pour explication naturelle d'être une compensation pour services rendus. C'est ainsi que s'expliquerait également le fait que, parmi les huit expulsés rapatriés, sept aient été gardés en prison une vingtaine de jours tandis qu'Amici a été remis en liberté dès le lendemain.[464]

Alors que les autorités italiennes tentent de disculper les huit expulsés, la police brésilienne les accable. On remarque en effet que plus on avance dans le dossier et plus les accusations qui pèsent sur les huit personnes expulsées s'alourdissent. On avait déjà trouvé, dans les bagages confisqués par la police,[465] des "rasoirs, revolvers, substances vénéneuses,[466] imprimés subversifs," des lettres relatives à des attentats, commis ou à commettre, mais après le 1er mai 1893, qui avait été marqué à São Paulo par des explosions attribuées à des anarchistes, on ajoute à la charge des huit l'appartenance à ce prétendu groupe poseur de bombes.[467]

Ces expulsions font un certain bruit en Italie où même le roi s'émeut.[468] On en parle à la chambre et l'on exige réparation.[469] Du côté brésilien, l'on riposte en dénonçant l'attitude des autorités italiennes qui se débarrassent des individus encombrants en leur facilitant le départ pour le Brésil. Le correspondant à Rome du *Jornal do Comércio* de Rio de Janeiro se fait l'écho de la position des autorités brésiliennes. Sans réfuter l'accusation contenue dans son article "Anarquistas italianos" selon laquelle l'Italie profite des vagues migratoires pour se défaire de ses sujets trop remuants, il faut cependant relever la mauvaise foi du correspondant à Rome du journal *carioca* et sa malhonnêteté dans le maniement de l'information. Dans la version qu'il donne de l'affaire des expulsés de São Paulo, il va jusqu'à affirmer qu'un agent secret -il s'agit bien sûr de Leonida Amici- a été payé par la police italienne pour accompagner des anarchistes jusqu'au Brésil. Le journaliste prétend aussi qu'il n'accuse pas sans preuves et que "les noms de tous les expulsés [de mars 1893] -excepté un ou deux- correspondent aux noms des émigrants signalés depuis des mois comme étant des anarchistes expédiés de Rome par la police qui voulait se défaire d'eux."[470] Bien qu'il soit difficile de croire que les représentants diplomatiques brésiliens à Rome aient été aussi bien renseignés, le *Jornal do Comércio* affirme qu'il existait à la Légation du Brésil une liste de tous les anarchistes que l'Italie voulait envoyer au Brésil déguisés en émigrants.

Toute cette affaire est révélatrice de l'attitude outrancière de la police et du gouvernement brésiliens. Comme leurs homologues européens, ceux-ci tremblent ou voient rouge dès qu'il s'agit d'anarchistes, "véritables" ou prétendus tels, et ils développent un arsenal policier sans commune mesure avec le mouvement anarchiste existant à São Paulo. Au début des années quatre-vingt-dix, les anarchistes sont encore très peu nombreux et n'ont qu'une influence très faible. Par crainte que le mouvement ne se développe au Brésil comme il s'est développé en Europe, la police et le gouvernement mettent en place un système répressif assez primitif. Les méthodes utilisées sont très expéditives : si l'on est anarchiste ou reconnu comme tel, l'on est arrêté et déporté sans procès ni jugement. Connaissant ces méthodes, le consul d'Italie se prépare à de nouveaux incidents ; il écrit à l'ambassadeur à Rio de Janeiro :

> J'ai relevé hier soir dans un journal local le *Diário Popular* que le chef de la police [de São Paulo] est parti pour Rio dans le but de prendre avec le gouvernement fédéral des accords opportuns concernant les mesures à adopter contre le développement du parti anarchiste dans cette ville.
>
> J'ai cru bon d'en informer Votre Excellence étant donné qu'une grande partie des personnes qui seront éventuellement frappées par ces mesures sont des sujets italiens.[471]

Jusqu'à présent, la police brésilienne n'a fait qu'aiguiser ses armes. Ses méthodes deviennent rapidement plus efficaces, d'autant plus que dans sa chasse à l'anarchiste, elle peut

compter sur l'appui du nouveau consul italien nommé à São Paulo en septembre 1893, le comte Edoardo Compans de Brichanteau[472] qui vient remplacer le comte Rozwadowski.

L'Asino Umano

L'attitude répressive de la police n'empêche pas les manifestations anarchistes à São Paulo. Le mouvement naissant connaît même un second départ en 1893. L'impulsion est donnée par de nouveaux venus en provenance d'Italie, Felice Vezzani, qui arrive en janvier, et Augusto Donati.[473] Ceux-ci créent vers la fin de l'année[474] *L'Asino Umano* qui prend le relais de *Gli Schiavi Bianchi.*[475] L'auteur de la chronologie du mouvement social au Brésil qui paraît dans *La Propaganda Libertaria* qualifie *L'Asino Umano* de journal "critico-humoristique".[476] Le ton est donné par le sous-titre du journal : "Lavorare per vivere e non vivere per lavorare" et l'ironie et l'humour sont fréquemment utilisés. Les cibles de cette ironie sont les "serviteurs de la bourgeoisie". Dans les deux seuls numéros disponibles, on s'en prend aux journalistes italiens de São Paulo, au consul d'Italie,[477] aux officiers et aux soldats de la guerre du Paraná.[478]

Il arrive aussi que le journal fasse preuve d'ironie et d'humour à l'égard du mouvement anarchiste, ce qui est rarement le cas dans la presse anarchiste italienne de São Paulo. Rapportant que des militants anarchistes londoniens parmi les plus dynamiques, ceux qui ont le plus de chances de "se faire couper le cou", se sont assurés sur la vie, *L'Asino Umano* commente :

> L'idée du Centre [anarchiste] de Londres est très bonne, maintenant il faut la compléter en recrutant tous les candidats au suicide. Si ceux-ci deviennent anarchistes, ils jetteront une bombe au lieu de se tirer un coup de revolver et ainsi les moyens de propagande augmenteront et l'anarchie s'étendra plus rapidement.[479]

Le journal est présentée de la façon la plus attrayante possible avec des dessins humoristiques et des poésies parodiques dont Felice Vezzani, peintre de profession, est l'auteur. C'est vraisemblablement lui qui est à l'origine de tous les articles signés "l'asino" : "l'asino cieco, onesto, attivo, rosso..." Le journal propose également des petites annonces qui couvrent toute la quatrième page. **Entête de l'Asino Umano Illustration**

Les deux numéros de *L'Asino Umano* qui restent disponibles ne manquent cependant pas d'articles sur le socialisme anarchiste.[480] Certains lecteurs se plaignent d'ailleurs du ton trop sérieux qu'est en train d'adopter l'*Asino,* alors que d'autres souhaitent que le journal ne s'occupe plus que de propagande.[481] Le problème est de savoir de quelle sorte de propagande il s'agit. En effet, le

journal a une double vocation, à la fois socialiste anarchiste et socialiste légaliste. S'il choisit clairement une orientation anarchiste dans ses articles de fond, il est en même temps le porte-parole du "Centro Socialista Internazionale".[482] *L'Asino Umano* annonce les dates des réunions du centre, fait le compte rendu de ses manifestations, et accueille les articles de certains de ses membres socialistes.[483] Cette collaboration a lieu sans la moindre animosité. Les principes, celui du parlementarisme en particulier, qui séparent les deux courants ne semblent soulever aucune polémique alors qu'ils ont déjà provoqué une scission irrémédiable en Italie et ailleurs. C'est ensemble que socialistes et anarchistes de São Paulo organisent réunions et manifestations, par exemple lorsqu'il s'agit de commémorer la Commune en 1894 ou le 1er mai. Le 18 mars 1894, "de nombreux camarades" se réunissent pour entendre des discours de Massardo, Bertolotti et d'autres orateurs socialistes, dont un Brésilien et un Allemand. Des affiches ont également circulé.[484] Cependant, aucun anarchiste ne s'est exprimé durant la manifestation. Aucun sans doute n'a encore la trempe d'un orateur.

L'arrestation d'avril 1894 et le rôle des autorités italiennes

L'Asino Umano cesse de paraître lorsque son principal rédacteur, Felice Vezzani, est arrêté et mis en prison pour une longue période. En même temps que Vezzani sont emprisonnés une quinzaine d'Italiens. Ces arrestations ont lieu le 15 avril 1894, au sortir d'une réunion du "Centro Socialista Internazionale" de São Paulo consacrée à la préparation de la manifestation du 1er mai. Quelques Italiens sont rapidement libérés, mais dix autres restent en prison durant sept mois, à São Paulo puis à Rio de Janeiro.[485]

L'expérience de 1893, lorsque "de graves explosions" avaient impressionné São Paulo dans la nuit du 1er mai,[486] a pu inciter la police à procéder à ces arrestations préventives. Mais c'est surtout l'action du consul italien qui est déterminante dans ce nouvel épisode de répression anti-anarchiste à São Paulo. L'acharnement avec lequel Brichanteau se préoccupe de ces arrestations relève plutôt du règlement de compte personnel que du zèle du fonctionnaire. On trouve d'ailleurs de très nombreux articles dans la presse anarchiste de São Paulo qui accusent Brichanteau d'être un espion.[487]

Le consul est accusé d'avoir livré à la police brésilienne les noms des personnes qui devaient être arrêtées. Effectivement il en dresse la liste dans un rapport[488] qui parvient au MAE peu de temps avant l'arrestation. Mais rien ne prouve que cette liste ait été fournie à la police. Elle

ne coïncide d'ailleurs pas avec la liste des personnes arrêtées. Plutôt que des anarchistes, ce sont des ennemis du royaume que le consul regroupe. Il cite en effet les socialistes Alcibiade Bertolotti, fondateur de *Il Messaggero* et futur rédacteur de l'*Avanti !,* Domenico Rangoni, entrepreneur, des anarchistes tels que Botti, Vezzani, rédacteur de *L'Asino Umano,* Alpinolo, l'un des rédacteurs de *Primo Maggio* en 1892 et un ex-anarchiste,[489] alors républicain et futur monarchiste, Vitaliano Rotellini, fondateur et rédacteur du journal *Fanfulla* de São Paulo. Il cite encore Massanaro, Aniceto Masone, Castellano, Gastaldetti et Bonocore. Le consul s'en prend à tous sans distinction, anarchistes, socialistes et républicains. L'amalgame qu'il pratique est caractéristique, à quelques très rares exceptions près, de l'ignorance totale des fonctionnaires de l'époque en matière politique. Les individus cités n'ont qu'une seule chose en commun, mais c'est ce qui inquiète Brichanteau, fidèle serviteur du royaume : ils ont tous une attitude irrévérencieuse envers la couronne d'Italie. Il n'a d'ailleurs pas d'autres griefs à leur opposer.[490] L'action qu'il mène est préventive et non punitive.

Le ressentiment du consul est en particulier très fort à l'encontre de Rotellini qui fait l'objet d'une note spéciale adressée par Brichanteau au MAE dans le seul but de demander des informations sur son compte.[491] Vitaliano Rotellini figure parmi les "chefs anarchistes" et son journal est qualifié d'"anarcho-socialiste".[492] Quelques numéros des premières années du *Fanfulla,* le quotidien italien de São Paulo, permettent de constater combien est «exagéré» le jugement qu'émet le consul.[493] Il arrive effectivement que le journal prenne des positions de nature à lui déplaire. Par exemple, le *Fanfulla* défend les dix Italiens arrêtés en avril 1894. C'est ce qu'atteste une lettre émanant du "Centro Socialista Internazionale", trop virulente au goût du journal, qui la publie tout de même "par souci d'impartialité" :

> Vous avez à plusieurs reprises, dans votre journal, à la différence des journaux inféodés aux clans dominants, défendu la cause des personnes arrêtées le 15 avril, dont on prétend punir, en cette fin de siècle, dans l'Amérique qu'on affirme libre, la pensée, faite libre par mère nature.
>
> Nous vous en félicitons, et sommes sûrs que vous accepterez de publier, sous la responsabilité des signataires, le texte du "Centro Socialista Internacional" que nous vous envoyons.[494]

Mais si le *Fanfulla,* dans ses toutes premières années, manifeste quelques velléités contestataires, il devient très vite la voix de la colonie italienne patriote, monarchiste,[495] laborieuse et bien pensante, et ne manque plus une occasion de dire du bien du consul Brichanteau, ce "fonctionnaire correct et scrupuleux",[496] dont la courtoisie et la gentillesse sont "proverbiales".[497] *Fanfulla* finira par être entièrement dévoué à Brichanteau, qu'il appelle son "cher ami" et qu'il définit comme un "fonctionnaire énergique et digne, toujours préoccupé de l'honneur et des intérêts des Italiens."[498] Et si le fondateur du journal, Vitaliano Rotellini, qui a fréquenté les milieux révolutionnaires italiens avant son arrivée au Brésil en 1891[499] ne s'est pas encore racheté,

en 1894, aux yeux des autorités italiennes, il est déjà pour ses anciens compagnons politiques l'"ex-anarchiste qui mange au râtelier de la bourgeoisie patriote."[500] Six mois plus tard, un autre journal anarchiste, *L'Avvenire,* parlera de connivence entre Brichanteau et *Fanfulla.*[501]

Mais en 1894, Brichanteau veut à tout prix faire arrêter Rotellini qui n'appartient pas au "Centro Socialista Internacional" et qui n'est donc pas présent à la fameuse réunion du 15 avril 1894. Brichanteau n'est guère heureux de voir que Rotellini, Bertolotti et d'autres, qu'il juge encore plus dangereux que ceux qu'on a arrêtés, sont laissés en liberté. Il explique ces arrestations manquées par le fait que le gouvernement de l'Etat a subi des pressions malsaines.[502]

L'image d'espion accolée au nom de Brichanteau le poursuit. Le consul se plaint même d'avoir reçu des menaces de mort[503] et ne parvient pas à se disculper.[504] En avril 1894, *Fanfulla* recueille un millier de signatures contre le consul, *O Estado de São Paulo* publie une lettre qui dénonce "la conduite indigne du consul italien". Un autre journal brésilien, *O País,* reproduit une note envoyée au président du Tribunal suprême par le chef de la police de Rio dans laquelle celui-ci affirme :

> En exécutant cet ordre, je puis vous informer que ces individus, et quatre autres, tous italiens, furent désignés par le consul de leur nationalité au chef de police de l'Etat de São Paulo comme étant des anarchistes poseurs de bombe.[505]

L'étiquette est tenace et la réputation de Brichanteau est durement compromise. La rumeur est propagée même par les serviteurs zélés de sa Majesté. Ciro De Pasquale, le directeur du *Corriere Italo-brasiliano* de Rio, journal monarchiste, écrit, vraisemblablement à un fonctionnaire de l'ambassade d'Italie :

> Venturi et Compagnoli [sic] se trouvaient à Rio et ils furent appelés à São Paulo où l'on complotait, entre autres choses, d'assassiner le consul Brichanteau parce que lorsque le gouvernement local lui demanda de fournir des noms d'anarchistes dangereux, il en indiqua plusieurs qui, comme vous le savez, furent pendant quelque temps gardés en prison, puis libérés.[506]

Espion ou pas, le consul Brichanteau veut à tout prix se défaire de ses ennemis. Son acharnement nous apparaît en particulier dans le rapport sur les anarchistes à São Paulo du 28 mars 1894.[507] Ce texte prouve que le consul entretient d'excellentes relations avec le président de l'Etat de São Paulo et que leurs efforts se conjuguent pour tenter de se débarrasser des anarchistes. Afin d'être agréable aux autorités brésiliennes, Brichanteau fait tout ce qui est en son pouvoir pour convaincre le Ministère des affaires étrangères à Rome de ne déposer aucune réclamation au cas où des Italiens seraient à nouveau arrêtés. Brichanteau sait que des arrestations sont imminentes. Il est tenu

au courant des intentions de la police de São Paulo ainsi que nous le confirme une dépêche qu'il envoie le 4 avril au MAE.[508] Par cette dépêche, Brichanteau annonce que le président de l'Etat de São Paulo a décidé, avant même qu'ils ne soient arrêtés, de déporter les anarchistes italiens résidant à São Paulo et bien connus du consulat. Avant d'entreprendre quoi que ce soit, et pour éviter que ne se reproduise une affaire comme celle de 1893, le président de l'Etat veut recevoir l'assurance que le royaume d'Italie ne se plaindra pas des traitements que subissent ses sujets. La réponse est probablement parvenue au consulat puisque les arrestations ont lieu dix jours à peine après l'envoi de la dépêche.

Les deux gouvernements collaborent donc. La première décision du gouvernement brésilien est d'expulser vers l'Italie les dix anarchistes arrêtés en avril 1894, mais le Consul de São Paulo, vigilant, a pris ses précautions pour éviter un tel désagrément et empêcher que des éléments subversifs rejoignent leur terre natale :

> Le Ministère de la Justice m'ayant communiqué, par une note du 27 juin (dont j'envoie une copie traduite à Votre Excellence) la décision du Gouvernement Fédéral d'envoyer en Italie les 10 anarchistes arrêtés le 15 avril, j'ai télégraphié immédiatement au Commendatore Tugini les instructions que Votre Excellence m'avait données dans la dépêche n.20982/350 du 5 juin dernier, mettant ainsi la Légation en mesure de solliciter du Gouvernement Fédéral une autre destination pour les anarchistes.[509]

Il n'est pas possible non plus d'envisager l'expulsion vers l'Argentine, car cette république vient de déporter au Brésil un bon nombre d'anarchistes et ne sera pas disposée à "laisser entrer sur son territoire les individus dangereux qui seront expulsés de São Paulo."[510] D'autre part, Brichanteau se montre hostile à une déportation à Fernando de Noronha, la Cayenne brésilienne. Il songe aux vagues de protestation qu'entraînerait une telle mesure, que par ailleurs il estime injuste puisque non sanctionnée par un tribunal :

> Bien que quelques-uns de ces anarchistes appartiennent au parti d'action et soient donc très dangereux, ils n'ont commis ici aucun acte matériel qui puisse justifier la mesure de rigueur adoptée par le gouvernement Fédéral, et il ne me semble pas juste de condamner aux travaux forcés des individus, même des anarchistes, sans le jugement d'un tribunal compétent, mais sur simple enquête effectuée par la police de São Paulo.[511]

Les dix Italiens ne sont effectivement pas déportés. Ils finissent par être relâchés à la fin de l'année 1894.[512]

Il convient d'examiner de plus près le rapport consulaire du 28 mars 1894 qui est un chef-d'œuvre en matière de mauvaise foi. Brichanteau fait consciencieusement son devoir de serviteur du royaume et de fonctionnaire soucieux de satisfaire aux exigences du pays qui l'accueille. Il est

si consciencieux qu'il n'hésite pas à transformer les données du problème pour démontrer à ses supérieurs que les personnes dont il fournit la liste représentent un réel danger pour la colonie italienne de São Paulo et pour les intérêts du royaume. Après avoir exagéré le danger potentiel des anarchistes de São Paulo, affirmant qu'ils sont très nombreux, sans toutefois en préciser le nombre, il prétend que la majorité des Italiens présents dans l'Etat de São Paulo trouve "un travail rémunérateur, un bon climat et une relative aisance", contredisant tous les observateurs italiens qui sont passés au Brésil à cette époque. La détresse des Italiens dans l'Etat de São Paulo est telle que le prédécesseur de Brichanteau au consulat avait été jusqu'à affirmer qu'il ne pouvait, en toute conscience, conseiller à un paysan italien d'émigrer dans cet Etat.[513] Brichanteau ne peut ignorer l'immense misère dans laquelle les *fazendeiros* maintiennent la main d'œuvre italienne dans les plantations de l'Etat de São Paulo. Avec la même mauvaise foi, il interprète les retours massifs des Italiens comme un signe de prospérité, alors que la plupart de ces rapatriés rentraient en Italie dans une pauvreté plus grande encore que lorsqu'ils en étaient partis.

Autre argument fallacieux : le consul prétend que les membres du gouvernement brésilien ne sont pas conscients du mal que peuvent provoquer les anarchistes. Brichanteau est pourtant bien placé pour savoir, lui qui est en bons termes avec le président de l'Etat de São Paulo, que les autorités brésiliennes ne laissent passer aucune occasion d'arrêter un anarchiste ou un prétendu anarchiste. Les occasions ne manquent d'ailleurs pas en cette période de répression. Toujours en 1894, la police de São Paulo arrête un émigrant italien sur la base d'un article du *Fanfulla* qui le désignait comme un anarchiste ayant bénéficié de l'aide du gouvernement italien pour émigrer et embarquer sans difficulté.[514] Le rapport consulaire du 17 août 1894 est entièrement consacré à cet incident. Le fait que les autorités brésiliennes se contentent d'un simple entrefilet paru dans un journal pour déclencher une arrestation[515] ne semble pas choquer le consul. Ce qui le préoccupe surtout, c'est que l'opinion publique brésilienne généralise "un fait isolé et non encore prouvé", et, plus encore, que sa bonne réputation puisse être compromise :

> J'ai pensé qu'il n'y avait pas lieu de demander au Gouvernement de l'Etat la libération d'un individu dont s'est tant occupé la police du Royaume, parce que je compromettrais mon prestige, acquis au prix de tant d'efforts, si je réclamais une chose qui s'avèrerait par la suite fausse et sans fondement de vérité.[516]

On le voit, cette année 1894 est riche en enseignements concernant les méthodes de la police brésilienne et l'attitude du représentant consulaire italien.

Nouveau journal, nouvelles arrestations

Lorsque les dix sont libérés en décembre 1894, un nouveau journal, *L'Avvenire,* a déjà pris la place laissée vacante par la disparition de *L'Asino Umano.* L'IISG possède la collection complète de ce journal : les dix numéros de la première série, de novembre 1894 à mars 1895, et les trois numéros de la seconde série, de juillet et août 1895. La répression subie par les journaux précédents a manifestement servi de leçon puisque plus aucun article n'est signé et qu'aucun nom n'apparaît. De même, plus aucune adresse n'est imprimée et les souscripteurs ne se manifestent plus que par leurs initiales ou des surnoms.

Bien qu'il ne se donne aucune étiquette, *L'Avvenire* est entièrement consacré à la propagande anarchiste. Son programme est très clair. Il est amplement détaillé dans l'article de première page du premier numéro, "Chi siamo ? Cosa vogliamo ?",[517] ainsi que dans le deuxième numéro, où est reproduit un texte de Pietro Gori, "Ai lavoratori".[518] Le contenu de ces deux textes est identique : chacun prône l'abolition de l'Etat, de la propriété privée et s'insurge contre la religion et l'institution familiale. La majeure partie des articles de *L'Avvenire* est consacrée aux thèmes du programme annoncé qu'il s'agit d'expliciter, d'éclaircir. Ainsi le journal publie, sous forme de feuilleton, un texte sur la famille,[519] des articles sur l'organisation de la société future[520] et sur l'attitude que doivent adopter les anarchistes.[521]

Le ton change radicalement par rapport aux journaux précédents qui étaient moins politiques et plus polémiques. Toute collaboration avec les socialistes cesse. Si certains articles sont dirigés contre ces ennemis politiques et contre le parlementarisme, ils n'attaquent pas les socialistes de São Paulo, mais les socialistes européens, Jules Guesde, Liebknecht, etc.[522] *L'Avvenire* n'a plus de rapports avec le "Centro Socialista Internazionale", dont on n'a d'ailleurs plus de nouvelles après l'arrestation de bon nombre de ses membres en avril 1894. En revanche, il annonce la constitution de groupes anarchistes à São Paulo, et lance un appel aux camarades, surtout à ceux qui se trouvent hors de la capitale de l'Etat, afin qu'ils se regroupent :

> De l'organisation vient la force, l'activité, et c'est de l'une et de l'autre dont nous avons besoin pour étendre la propagande. Plusieurs bons camarades convaincus de ce principe ont déjà pris l'initiative de s'organiser en groupes.
>
> Quelques groupes, tous autonomes bien entendu, se sont déjà constitués, d'autres sont en train de se constituer et nous sommes sûrs que pourra naître sous peu un corps puissant qui n'apparaît pas encore parce que ses membres sont dispersés.
>
> Le programme généralement adopté est celui de *L'Avvenire,* ce qui nous réconforte car cela prouve que nous ressentons la même foi que nos camarades.[523]

L'objectif est de se rassembler sur une ligne politique bien définie pour faire de la propagande. *L'Avvenire* n'est pas très favorable aux actions de type syndicaliste qu'il juge insuffisantes.[524]

Le journal ne manque pas de s'intéresser à son environnement brésilien. L'arrestation d'avril 1894 est une affaire qui le touche directement et à laquelle il consacre de nombreux articles. Mais le journal, comme ses prédécesseurs, n'ayant pas pour vocation d'informer, les nouvelles locales sont peu nombreuses. Même si elle avait désiré donner plus d'informations, l'équipe de rédaction, peu nombreuse et disposant de peu de moyens, n'y aurait pas suffi. Ainsi toutes les nouvelles sont reprises de la grande presse.[525] Il est à noter que l'on retrouve le style divertissant de certains articles de *L'Asino Umano* en janvier 1895,[526] lorsque Vezzani est libéré de prison et reprend sa plume de journaliste.[527] La volonté de rendre le journal plus populaire et plus agréable à lire se manifeste alors nettement. Ainsi, alors que jusqu'à présent on n'avait pas publié le moindre texte «léger», excepté une poésie, elle aussi peu riante,[528] apparaissent à partir de janvier quelques articles dont la vigueur donne plus d'authenticité au journal.[529] Notons encore que chaque numéro de *L'Avvenire* contient un article rédigé en portugais.

A son tour, le journal cesse brutalement de paraître. *Les Temps Nouveaux* nous informent de cette interruption :

São Paulo. Dans cette ville se publiait une petite feuille de propagande anarchiste, *L'Avvenire,* qui allait atteindre son dixième numéro au 18 mars dernier.[530] Mais la République brésilienne est aussi libérale que la République française. Les rédacteurs ont été arrêtés, ainsi que les distributeurs de ce journal. Depuis lors, il leur fut impossible de trouver une imprimerie quelconque. Ils réussirent cependant à se procurer une petite presse qui leur servit à publier deux manifestes, l'un au 1er mai, l'autre au 13 du même mois, date commémorative de l'abolition de l'esclavage au Brésil. Quant au journal *L'Avvenire,* en dépit de toute répression, de toutes persécutions, il reparaîtra plus acharné, plus décidé que jamais à la lutte pour l'idée.

En ce moment, seize camarades sont dans les prisons des républicains démocrates brésiliens. Ces persécutions stupides, injustes et cruelles n'arrêteront pas ceux qui restent encore libres.[531]

De nouvelles arrestations viennent donc priver ce journal de son équipe de rédaction. Cette fois, il n'est pas prouvé que la main du consul ait poussé la police vers les personnes à arrêter. *L'Avvenire* lui a pourtant donné de bonnes raisons de faire exploser sa colère :

Nous savons que notre article du numéro précédent sur les agissements des Italiens en Afrique est monté à la tête de nombreux braves Italiens et a mis sens dessus dessous le consulat italien. L'espion qui le dirige était, nous dit-on, totalement hors de lui et, dans la fureur, il a pensé à de nouvelles dénonciations, à de nouvelles fausses accusations, car il ne veut pas s'entendre appeler par son nom.

Qu'il fasse donc, le sieur consul-espion, qu'il fasse autant qu'il veut, et plus encore, des listes d'anarchistes, et les apporte à la police, c'est son métier, mais alors qu'il ne se plaigne pas si nous appelons pain le pain..., et espion l'espion.[532]

Ces arrestations ont été précédées de quelques avertissements de la part de la police qui, dès le début du mois de mars 1895, reprend ses menées anti-anarchistes. Les rédacteurs de *L'Avvenire* sont bien convaincus que c'est à leur journal qu'on en veut :

Nous nous en sommes doutés dimanche dernier quand nous sûmes que quelques-uns de vos agents avaient arraché *L'Avvenire* à trois ou quatre enfants qui le vendaient, quand nous sûmes que d'autres de vos agents s'étaient présentés au café de Galileo Botti et voulaient qu'il leur donnât *L'Avvenire* car ils croyaient qu'il en était le distributeur, nous en fûmes convaincus enfin quand nous sûmes que deux jeunes gens avaient été arrêtés parce qu'ils étaient en possession de *L'Avvenire* et que vous aviez arrêté et interrogé Botti que vous croyiez l'un des rédacteurs ou collaborateurs de notre journal.[533]

L'article, qui "conseille" au chef de la police d'arrêter les véritables responsables de *L'Avvenire,* est courageusement signé des quatre rédacteurs du journal : Alfredo Casini, Giuseppe Consorti, Augusto Donati et Ludovico Tavani.

Dès le lendemain de la parution de cet article, le 18 mars, des arrestations ont lieu à São Paulo, et en un mois et demi, seize personnes sont emprisonnées.[534] Les anarchistes de São Paulo avaient décidé de commémorer la Commune de Paris, en cette date du 18 mars, en collant des affiches et en distribuant des tracts.[535] Deux coupures de journaux *cariocas* du 20 mars qu'un certain Ciro De Pasquale, directeur du *Corriere Italo-brasiliano* envoie à un fonctionnaire de l'ambassade d'Italie à Rio de Janeiro,[536] retracent les événements de cette journée : des tracts, dont la police ne parvient pas à savoir où ils ont été imprimés, ont été lancés du haut des galeries de théâtre São José, où l'on donnait *Rigoletto* ; d'autres ont été distribués dans les rues de São Paulo.[537]

Les anarchistes auteurs de ces manifestations du 18 mars connaissent un nouveau séjour en prison, plus bref cette fois, car le gouvernement brésilien ne tergiverse pas et prend rapidement la décision de les déporter. Consorti, Tavani, Alemos et Arturo Campagnoli sont expulsés dès avril 1895.[538] Six autres sont envoyés à l'intérieur de l'Etat de São Paulo avec interdiction de revenir dans la capitale.[539] Quatre sont embarqués à Santos sur le *Bretagne* à destination de Buenos Aires.[540] Felice Vezzani pourrait faire partie de ce groupe puisqu'on le retrouve à Buenos Aires à partir de 1895, alors qu'il dirige un journal anarchiste né en novembre 1895, intitulé *L'Avvenire* [541] comme son confrère de São Paulo. **Photo de Campagnoli Illustration**

Malgré l'absence de trois de ses rédacteurs, Ludovico Tavani, Giuseppe Consorti et Felice Vezzani, *L'Avvenire* publie encore trois numéros en juillet et août 1895, vraisemblablement grâce à une imprimerie clandestine[542] puisqu'il est interdit dans tous les ateliers de São Paulo. Ces trois numéros, qui paraissent en format réduit, sont dans la continuation de la première série. L'un paraît le 14 juillet et propose des articles en quatre langues (français, italien, espagnol et portugais) sur la prise de la Bastille. Un autre est presque entièrement dédié à Sante Caserio, l'auteur de l'attentat contre le président Sadi Carnot à Lyon.

Ces trois numéros parus en juillet et août sont pratiquement les seules manifestations anarchistes à São Paulo depuis la nouvelle vague de répression de mars 1895. Un numéro unique a toutefois paru à l'occasion du 1er mai. Le *Fanfulla,* qui informe ses lecteurs de cette publication anarchiste, est heureux d'annoncer que le 1er mai 1895 a été commémoré "avec sérieux et sans incidents déplorables", grâce à l'action efficace du chef de la police, qui avait pris des "mesures très énergiques pour empêcher tout désordre et éviter un attentat stupide comme celui d'il y a deux ans".[543] *Fanfulla* vante aussi le calme admirable dont a fait preuve la classe laborieuse de São Paulo. Dans le récit des manifestations qui se sont déroulées à cette occasion, le chroniqueur précise également que :

> Un numéro unique *ll Primo Maggio* a été publié. Quelques membres des associations ouvrières et les rédacteurs d'un journal d'opposition de São Paulo y ont collaboré.
> On a également distribué un bulletin anarchiste dans lequel sont exprimés, comme d'habitude, des vœux platoniques pour la révolution sociale.[544]

Le *Fanfulla* se montre très habile à parler des anarchistes de São Paulo avec un brin d'ironie et sans faire preuve d'animosité. Désormais, pour le journal de la colonie italienne, le groupe d'anarchistes qui se manifeste en toute occasion[545] fait en quelque sorte partie du décor et ne provoque aucune crainte chez qui n'est pas aveuglé par une haine féroce et une peur ridicule comme l'était le consul Brichanteau.

L'Operaio

En février 1896, Augusto Donati, ex-rédacteur de *L'Avvenire,* l'un des seuls anarchistes à n'avoir pas quitté São Paulo puisque par deux fois il est passé au travers des mailles du filet de la police,[546] publie deux numéros d'un journal intitulé *L'Operaio.* Le journal se place sous le signe du défi lancé aux autorités puisqu'il reproduit en exergue l'article de la constitution des Etats-Unis du Brésil sur la liberté de la presse. Conscient du danger qu'il y a à se montrer peu discret en cette

période de répression brutale, Donati ne donne pas l'adresse du journal et utilise un pseudonyme "A. Ceschi".[547] Donati étant l'un des rares rescapés des vagues répressives, le journal dispose de peu de rédacteurs. Très peu d'articles émanent directement du groupe éditeur et prennent en compte la réalité brésilienne. Une petite allusion est faite aux conditions de détention à la prison de São Paulo, des faits divers sont rapportés qui démontrent "l'état de putréfaction avancé" dans lequel se trouve la société bourgeoise : le journal évoque en particulier deux viols commis dans la même semaine à São Paulo.[548] Les responsables du journal font surtout un travail de compilation et reproduisent des articles de journaux italiens,[549] un texte d'Augustin Hamon,[550] des nouvelles de l'étranger reprises dans d'autres journaux.

Le journal manque aussi de ressources financières. Il paraît grâce aux sacrifices de quelques camarades qui le distribuent gratuitement.[551] Le but est de faire de la propagande coûte que coûte, de prouver aux autres et à soi-même que le communisme anarchisme existe encore à São Paulo, même si le journal vit perpétuellement dans l'incertitude de l'avenir, se sachant à la merci d'une rafle policière.[552] Le groupe publie également des opuscules reproduisant un texte de Malatesta, dont certains sont distribués gratuitement. La bonne volonté des camarades, ainsi que leur porte-monnaie sont malgré tout sollicités.[553] Même si un troisième numéro est annoncé,[554] étant donné les conditions de publication, il est vraisemblable que les deux numéros disponibles à l'IISG soient les seuls qui aient vu le jour. La presse anarchiste de São Paulo connaît un grand vide à partir de février 1896[555] et il faut attendre l'arrivée d'autres camarades en 1897 et la parution d'un nouveau journal en 1898 pour voir le groupe anarchiste de São Paulo prendre un nouvel essor. Il serait toutefois injuste de passer sous silence le dernier-né de la maison Botti.

La Birichina

Avec *La Birichina,* nous retrouvons Galileo Botti dont nous avions perdu la trace depuis son arrestation en avril 1894 et son long séjour en prison. Dans ce nouveau journal, Botti reprend le style de *Gli Schiavi Bianchi,* en insistant sur le côté humoristique. La ligne politique que suit *La Birichina* est encore plus floue que celle de *Gli Schiavi Bianchi* : bien que le journal reproduise un texte de Malatesta, il annonce aussi les noms des candidats socialistes aux prochaines élections, pour ceux qui jugent utile de voter. En aucun cas, Botti ne se pose en maître à penser. On retrouve la même tolérance idéologique dans les suppléments publiés par le journal.

Un numéro unique, *XX Settembre,* est publié en 1897. Il est envoyé aux abonnés de *La Birichina,* mais émane d'un groupe de "socialistes résidant à São Paulo" constitué d'anarchistes, comme Alfredo Mari, qui vient d'arriver à São Paulo,[556] et aussi de socialistes comme Emilio Massardo et le Brésilien Estevam Estrella. Galileo Botti n'est donc pas vraiment à l'origine de ce numéro unique dont le ton est très sérieux. L'intention est de prendre à contre-pied la manifestation officielle préparée par les autorités italiennes de São Paulo. Pour Estevam Estrella, tous les libres penseurs, italiens ou non, doivent célébrer la chute du pouvoir temporel du Pape.[557] Mais Emilio Massardo et Alfredo Mari, dénonçant l'idée de patrie, rappellent que le 20 septembre 1870, Rome n'a fait que changer de maître sans que s'améliore le sort des travailleurs.[558]

C'est aussi en remplacement du journal humoristique *La Birichina* [559] que paraît le 27 septembre 1897 une réplique de *XX Settembre, Ribattiamo il chiodo,* la fête pour la commémoration de l'unité italienne ayant été reportée au 27 à cause de la pluie. Le style de ce numéro unique est plus proche de celui de Botti. Le journal s'en prend par exemple aux Italiens qui profitent de la fête pour vendre leur vin coupé d'eau ou sous une fausse étiquette de vin italien.[560] Mais le but est identique : quels que soient les moyens employés, le sérieux ou la plaisanterie, il s'agit de supprimer dans l'esprit des travailleurs le sentiment patriotique.[561] *Ribattiamo il chiodo* donne aussi le compte rendu d'une réunion publique du "Centro Socialista", qui a eu lieu le 19 septembre,[562] au cours de laquelle Estevam Estrella, Alcibiade Bertolotti, Valentin Diego et Alfredo Mari se sont succédés à la tribune.[563]

Botti est une figure à part dans la presse politique italienne de São Paulo. Comme *L'Asino umano,* ses journaux sont placés sous le signe de la collaboration entre socialistes et anarchistes, avec la différence que Botti ne tranche jamais entre l'un et l'autre camp. Les socialistes gardent un bon souvenir de Galileo Botti.[564] Mais les bonnes relations ne durent pas avec les anarchistes. Il semble que Botti n'ait pas de contacts avec *L'Avvenire.*[565] En 1897, il en a avec les anarchistes Alfredo Mari, l'un des rédacteurs de *XX Settembre,* et Gigi Damiani.[566] Mais dès 1898, lorsque la presse anarchiste renaît à São Paulo avec *Il Risveglio,* auquel Mari et Damiani collaborent, ce journal refuse toute comparaison avec Botti et *La Birichina.*[567] En fait, même si *La Birichina* paraît au moins jusqu'en 1898, et malgré la tentative peu fructueuse en 1896 avec *L'Operaio* de relancer la propagande anarchiste à São Paulo, les anarchistes sont presque totalement silencieux depuis *L'Avvenire.*

--Les ouvriers réclament constamment des augmentations de salaires...

--Ils les réclament ! ricane l'industriel. Oui, ils les réclament, mais ils ne les ont jamais. Et quand même ils les obtiendraient, croyez-vous qu'ils en seraient plus heureux et nous plus pauvres ? Quelle plaisanterie ! Ce que nous leur donnerions de la main droite, nous le leur reprendrions de la main gauche. Il est impossible qu'il en soit autrement.

Georges DARIEN, *Le voleur,* 1897.

DEUXIÈME CHAPITRE

NOUVEAU DÉPART

Il Risveglio marque la reprise du mouvement après la répression

Après la répression, et le vide que connaît la presse anarchiste à São Paulo, le journal *Il Risveglio* donne un nouveau départ à la propagande anarchiste. Dans l'existence de ce journal se distinguent deux périodes. Dix-sept numéros paraissent de janvier à mai 1898 ; après une interruption de quelques semaines, sont publiés une trentaine de numéros de juillet 1898 à mars 1899, et deux numéros en mai 1899.

Bien que l'on retrouve dans l'équipe de *Il Risveglio* des anarchistes de la période précédente, tel qu'Augusto Donati, qui signe sous son pseudonyme de Ceschi, le journal naît grâce à l'arrivée de nouveaux anarchistes à São Paulo : dans sa première phase, ses principaux rédacteurs sont Alfredo Mari et Gigi Damiani. Damiani était encore à Rome en mai 1897.[568] Il a un peu plus de vingt ans lorsqu'il quitte l'Italie pour le Brésil en août 1897.[569] Au début de son séjour au Brésil, il s'installe dans l'intérieur de l'Etat de São Paulo. Il est à Itu au mois de novembre 1897.[570] Même si son nom apparaît dès le premier numéro de *Il Risveglio,* il semble qu'il ne réside pas encore dans la capitale car on lui écrit plusieurs fois à Tietê.[571] Quant à Alfredo Mari, il était encore en Italie en 1892.[572] Mari arrive à Santos en 1897 et participe au journal *O Socialista* de São Paulo.[573] Mari, typographe de son métier, permet l'édition de *Il Risveglio* avec son propre matériel, hérité d'un journal socialiste qui avait cessé de paraître.

Dans sa première phase, *Il Risveglio* continue, comme ses prédécesseurs, sous le signe de la collaboration avec les socialistes. Benjamin Mota, qui avait été candidat aux élections en 1897,[574] est le responsable de la section brésilienne du journal qu'il abandonnera pour publier sa propre revue.[575] On rencontre aussi dans les colonnes de *Il Risveglio* le nom d'Emilio Massardo, un autre socialiste.[576]

Mari, Damiani, Donati et d'autres, comme Aurelio Soderi et un certain Dante, se retrouvent également au "Circolo di studi sociali". Ce groupe, né en même temps que le journal,[577] est en fait l'âme de *Il Risveglio.* Il collabore parfois avec le cercle socialiste "Avanti". Les héritiers du "Centro socialista internazionale" qui regroupait anarchistes et socialistes en 1894, suivent maintenant chacun leur chemin, mais ils travaillent ensemble quand l'occasion se présente. Ainsi, les deux groupes signent conjointement une affiche à l'occasion des massacres de Milan du mois de mai 1898 et des événements italiens de cette période.[578]

Ils se retrouvent aussi à l'occasion du 1er mai 1898. Les anarchistes publient un supplément spécial de leur journal,[579] mais la commémoration se fait de conserve avec les socialistes. Cette année-là, la fête est particulièrement réussie, deux mille personnes se rassemblent, plusieurs orateurs s'expriment, dont Estevam Estrella, Carmelo Longo, Feliciano dos Santos (*Fanfulla* et *Il Risveglio* précisent tous deux qu'il s'agit d'un noir), l'ingénieur Bertolotti, un socialiste, qui préside le meeting et Alfredo Mari.[580] Ce même jour se tient également une soirée de gala où est donné un spectacle en portugais. Durant la soirée, des discours sont prononcés par Benjamin Mota, le collaborateur brésilien de *Il Risveglio,* un camarade socialiste, Soarez, et le camarade anarchiste Polinice Mattei qui déclame avec talent une poésie intitulée "Il galeotto".[581] Mais la collaboration avec les socialistes ne se fait pas toujours sans heurt.

Par le fait des socialistes, le numéro 17 du 11 mai 1898 a failli être le dernier. La rédaction annonce qu'avec ce numéro le journal "tire ses dernières cartouches" et fait allusion de façon très voilée à des personnes qui "poignardent dans le dos."[582] Les problèmes auxquels se heurte l'équipe de *Il Risveglio* sont essentiellement d'ordre pratique et financier. Le journal, qui avait jusque là sa propre imprimerie, s'en voit priver par les socialistes brésiliens qui reprennent une grande partie du matériel typographique leur appartenant pour redonner vie à leur journal, *O Socialista.*[583] Les anarchistes comptent alors, pour payer les dettes et racheter le matériel nécessaire, sur la vente du souvenir du 1er mai[584] qui était initialement destiné à aider la propagande anarchiste en Italie et en Argentine.[585] Mais cette vente n'est guère profitable[586] et ne suffit pas à surmonter tous les obstacles puisque le supplément au numéro 16, pour le 1er mai ne comporte plus que deux pages.[587]

Les difficultés sont également d'ordre personnel à l'intérieur du groupe anarchiste. Le numéro 17, qui décrit l'état pitoyable des finances du journal, annonce également une réunion du "Circolo di studi sociali" qui a besoin de "sérieuses réformes". Le groupe, dont le journal est le reflet, bat de l'aile.[588] Mais lors de cette réunion, survenue le jour de la parution du numéro 17, le groupe se reconstitue. Gigi Damiani et Aurelio Soderi, qui avaient décidé de démissionner, reviennent sur leur décision. Une interruption momentanée de la parution est cependant décidée par les rédacteurs du journal eux-mêmes qui préfèrent publier des brochures destinées à renflouer les caisses du journal et à racheter le matériel typographique nécessaire à la parution.[589]

Le pari est gagné. Le journal reparaît en juillet avec son propre matériel typographique acquis grâce à la vente d'un opuscule *A mio fratello contadino.*[590] Il reçoit également l'aide du journal anarchiste de Paterson, *La Questione sociale.*[591] Le journal n'affiche plus le nom de son directeur, qui était Alfredo Mari jusqu'au numéro 17 et il se présente désormais comme un organe communiste libertaire.

Les anarchistes italiens de São Paulo ont certainement été stimulés par la venue en Amérique du Sud de Pietro Gori, qui après les événements de mai 1898, réussit à se soustraire à la répression et s'exile en l'Argentine. Au cours de son voyage, il passe par Rio de Janeiro.[592] En juin 1898, Gori écrit une "lettre ouverte aux camarades d'Amérique du Sud" que *Il Risveglio* publie dans son numéro de juillet,[593] après deux mois de silence. Mais la reprise de *Il Risveglio* est surtout une réaction à la reparution de *O Socialista,* qui représente le courant socialiste autoritaire. Les anarchistes se sentent obligés de répliquer.

L'intention est de différencier les deux courants qui existent à São Paulo, d'où la nécessité d'un sous-titre. Pour les anarchistes, il est maintenant nécessaire de quitter le domaine général dans lequel le journal s'est jusqu'alors inscrit pour se battre dans le camp libertaire.[594] La nouvelle orientation du journal est définie dans l'article "Spieghiamoci bene" du numéro 18 :

> Depuis l'apparition du *Risveglio,* le mouvement socialiste au Brésil se précise de plus en plus, notre journal était jusqu'à présent un lieu d'échange de points de vue plutôt qu'un journal de parti. Puisqu'il existe aujourd'hui un organe des socialistes autoritaires, il doit en exister un pour les socialistes révolutionnaires, pour les communistes anarchistes ; c'est désormais le rôle qu'assume le *Risveglio.*
>
> Nous ne pensons pas que la question sociale soit le monopole d'aucune école. Nous - les intolérants -, nous n'avons jamais chassé personne de nos congrès. Nous n'avons jamais refusé la discussion ni la polémique.
>
> Nous disons cela pour ceux qui se trouvent de l'autre côté et qui pourraient croire que notre levée de drapeau est une insulte ou une déclaration de guerre.

Bien que la distance qui nous sépare soit grande, nous serons toujours heureux de vous retrouver pour marcher, unis, tant que ce sera possible.

Mais nous n'avons pas l'intention de renoncer à nos convictions, et nous voici en train de faire un journal qui nous est propre et de diffuser l'idée qu'il faut constituer le parti libertaire.

Un programme !? Nous n'en avons pas fait hier et nous n'en ferons pas aujourd'hui ; le progrès développe jour après jour les milieux et les circonstances déterminent la tactique. Mais le but même que nous visons impose des lignes générales à la lutte.

Ainsi, les libertaires faisant correspondre la fin et les moyens, nous répudions la lutte parlementaire et nous la combattrons toujours. Nous luttons dans le domaine économique ; et nous laissons les luttes politiques à ceux qui en veulent. Cela n'exclut pas qu'un jour ou l'autre, si les circonstances l'imposent, nous menions nous aussi une action politique, mais pas en maniant les bulletins de vote.

Et à présent au travail et que chacun reprenne son chemin. Notre drapeau est celui de l'Internationale, teint en rouge lors de la semaine sanglante.[595] La devise de la philosophie libertaire s'y inscrit en lettres d'or : fais ce que voudras.[596]

En dehors du sous-titre, qui change d'ailleurs plusieurs fois durant la deuxième phase, il ne semble pas que ces prises de position nouvelles aient changé grand-chose au journal. On constate simplement qu'il propose quelques articles de plus sur le parlementarisme, l'éternelle pierre d'achoppement entre les deux tendances :

Nous avons faim de pain et de liberté ; donnez-nous le pain et la liberté.
Vous nous tendez au contraire un bulletin de vote. Vile ironie.
Les bourgeois nous répondent par le plomb. Infamie et sang !...
Quelle lâcheté de la part des uns et des autres et nous préférons mourir... mais pas de faim, tiens ! très chers messieurs, à la résignation nous préférons la protestation sanglante et que notre sang retombe sur la tête de ceux qui ne proposent qu'ironie et mort.[597]

Mais les changements sont bien plus importants à partir du numéro 22, lorsqu'Alfredo Mari n'appartient plus à la rédaction et que Damiani devient le responsable du journal.[598] Le changement de direction, qui se fait apparemment sans heurt, est annoncé dans le numéro 22 par un petit entrefilet.[599] A partir de ce numéro, le journal prend une tout autre orientation concernant l'organisation.

Premières dissensions sur le problème de l'organisation

Dans la première phase de *Il Risveglio,* Mari, qui est typographe et qui figure, comme on l'a vu, parmi les fondateurs de la Fédération des typographes à São Paulo, donne au journal une orientation nettement favorable à l'organisation des travailleurs. Le journal se met à la disposition des corporations, des sociétés ouvrières qui existent ou qui veulent se créer ou sont en train de se créer.[600] Le "Circolo di studi sociali" crée une commission pour la formation de sociétés et de ligues de résistance.[601] De nombreux articles appellent à s'associer pour résister à l'exploitation :

Regroupez-vous en associations pour résister au capital qui vous exploite, vous en avez le droit et le devoir vous en incombe. Il en va de votre pain, de votre vie, de votre liberté et de ceux de vos enfants. Si vous les aimez vraiment, efforcez-vous de leur préparer des jours meilleurs.[602]

Il Risveglio dénonce l'inertie, la passivité, l'apathie de la classe ouvrière de São Paulo :

Vergogne, honte et déshonneur à vous travailleurs qui vous complaisez dans l'indolence !
Jaillissez par milliers, et à l'instar des ouvriers qui tentent, par leurs efforts, de faire cesser une situation économique horrible, unissons-nous, mettons-nous d'accord, organisons-nous, et la classe dirigeante de tous les pays du monde tremblera devant cette force qui ne plie pas, ne s'abaisse pas et n'obéit plus comme elle le faisait respectueusement.
Travailleurs du Brésil ! votre place est parmi ceux qui travaillent pour votre émancipation.[603]

Certains s'étonnent même que l'ouvrier italien présent à São Paulo soit victime de la même apathie :

Tandis qu'il satisfait volontiers les caprices patriotiques de ses patrons en s'associant à la clique des sociétés régionales, ne voit-il donc pas l'intérêt de s'organiser ? (...) Toute raison s'est donc éteinte chez l'Italien résidant au Brésil ? Il est vrai que son ignorance est grande, que flatté par les «grands hommes» qui résident ici, qui lui parlent d'une patrie abandonnée pour une bouchée de pain, n'éprouve-t-il pas le juste mépris contre cette mystification solennelle ? (...) La raison a donc disparu sous l'influence de l'équateur ?[604]

Le thème de l'apathie est récurrent, on le trouve également dans un tract distribué à l'occasion d'une fête en l'honneur du consul d'Italie à São Paulo :

Que le terrible moment historique que le prolétariat italien est en train de traverser vous serve d'exemple.
Une grande partie d'entre vous, à São Paulo, n'est malheureusement qu'un troupeau.
Un troupeau qui sous le prétexte spécieux de saluer le représentant de l'Italie salue le représentant de voleurs aux mains ensanglantées. Troupeau prêt à applaudir le premier menteur en livrée qui arrive à São Paulo.[605]

L'idée que les Italiens ont perdu leur capacité à la lutte en quittant leur pays apparaît également sous la plume d'un certain Filodemi, ouvrier chapelier, qui dresse la situation de l'organisation des chapeliers à São Paulo et donne un exemple concret des difficultés rencontrées. Il se désole de ce que partout dans le monde les ouvriers chapeliers sont organisés, sauf à São Paulo ; il parle de la passivité des ouvriers indigènes et s'en prend aux Italiens qui à São Paulo ne sont pas plus actifs que les Brésiliens, en se demandant si la traversée de l'océan les a affaiblis et leur a fait perdre l'ardeur d'autrefois.[606]

Malgré cette apathie qui caractérise la classe ouvrière pauliste, les appels lancés dans *Il Risveglio,* l'action du "Circolo di studi sociali" portent leurs fruits. On constate un début d'organisation dont le journal se fait l'écho. Le regroupement des typographes semble fonctionner de façon satisfaisante. Il publie désormais un journal, *O Trabalhador do Livro,* et s'est tout à fait bien développé :

L'œuvre qu'ils ont entreprise il y a maintenant trois ans[607] a obtenu un développement inattendu étant donné la différence de mœurs, de races et de langues qui règne ici, dans le grand cosmopolitisme, et entrave toute idée d'organisation ; mais avec de la patience et de la persévérance on arrive à tout, et ils l'ont démontré.[608]

D'autres sociétés se forment. Suite à un appel paru en février 1898,[609] les ouvriers de la chaussure fondent la "Società fra gli operai calzolai" qui se réunit dès le mois de mars 1898 dans la salle de la "federazione tipografica".[610] Les commissions de menuisiers, coiffeurs, etc. se réunissent à la même période.[611] C'est le tour ensuite des mécaniciens, forgerons, et professions annexes :

La nécessité de nous organiser comme l'ont fait nos confrères chapeliers, typographes, cordonniers et d'autres s'impose à vous aussi. Au régionalisme stérile, il faut préférer avant tout l'intérêt de classe : Pensons au pain.[612]

Les annonces de réunion des sociétés de résistance continuent à paraître régulièrement. On rend compte des mouvements de protestation qui éclatent à São Paulo.[613] La position du journal est donnée par Alfredo Mari, qui s'oppose à la grève parce qu'elle lui semble inutile, aussi inutile pour le bien-être des travailleurs que la loi, et stérile lorsqu'il s'agit de "paralyser la force que le Capital a sur le Travail".[614] Mari considère cependant que l'organisation est absolument nécessaire :

Il faut que l'ouvrier soit convaincu que son émancipation économique et politique dépend de la liberté absolue de ses mouvements, et pour l'obtenir, il est nécessaire - aussi nécessaire pour lui que la liberté de respirer - qu'il s'approprie toutes les matières premières et les instruments de travail, qu'il exproprie la classe dirigeante, qu'il socialise toutes les forces de production et s'organise pour leur défense, jusqu'à ce que la société soit complètement transformée.[615]

Toutefois, cette position n'est pas partagée par tous les rédacteurs du journal. Les dissensions apparaissent en particulier dans un dialogue publié en feuilleton "Propaganda minuta" où un communiste anarchiste et un anarchiste individualiste exposent leur point de vue sur l'organisation.[616]

- Nous y revoilà, n'est-ce pas ? Vous êtes à nouveau en train de faire de la propagande pour l'organisation, organisation que je crois incompatible avec l'anarchie.
- Pourquoi incompatible ?

- Parce que je crois que la liberté individuelle est impossible et lésée en groupe, et aussi parce que je ne peux concevoir l'anarchie comme un ensemble d'associations.[617]

Après avoir analysé leurs divergences, les deux anarchistes se rendent compte que ce que l'un appelle "organisation" est en fait ce que l'autre appelle "libre entente" et que ce n'est donc pas sur les buts qu'ils sont en désaccord mais sur les moyens. Pour l'un, l'association est anti-libertaire et ne peut fonctionner. Pour l'autre, l'organisation est un moyen de propagande et si l'association ne fonctionne pas, si une personne prend le dessus et cherche à dominer les autres, ce n'est pas l'organisation qui est en cause, mais la conscience anarchiste de chacun.

Lorsque Damiani prend la direction du journal, malgré le sous-titre "organo del partito anarchico" qui apparaît jusqu'au numéro 28 (ou 27), le journal adopte une position hostile à l'égard de l'organisation. C'est ce que nous montre en particulier une note de la rédaction suite à un article d'un certain R[enato] Block sur l'organisation.[618] Les annonces de réunion des sociétés ouvrières de São Paulo ne sont plus publiées. La nouvelle orientation est nettement empreinte d'individualisme.

Plusieurs articles font l'éloge de l'acte individualiste :

La rébellion est le grand droit des opprimés et nous le mettrons toujours en avant en saluant ceux qui hier ont utilisé ce droit - les affamés d'Italie - et ceux qui se sont rebellés isolément, je veux parler de ceux que vous calomniez et insultez infatigablement, les Angiolillo,[619] Pallas,[620] Lega,[621] Caserio,[622] Ravachol...

Ah ! ne criez pas à l'hérésie.

Si un peuple peut s'affirmer et se rebeller, pourquoi un tel droit ne reviendrait-il pas à un individu ?[623]

Si l'on publie des textes de Malatesta[624] et de Kropotkine,[625] on reproduit également des textes signés Albert Libertad, un anarchiste individualiste français.[626] A partir du numéro 28, sont publiés sous le pseudonyme de Souvarine[627] plusieurs articles plein d'emphase et de violence verbale :

Si nous triomphons, nous sauverons l'humanité et nous permettrons l'avènement de l'Ere de l'amour... quand bien même la lutte terrible serait pour nous sans victoire immédiate, ce moment de lutte nous suffira pour réveiller l'humanité et pour la diriger vers une voie nouvelle.

Nous la purifierons, par les flammes s'il le faut, mais nous la purifierons. (...)

Sourds aux gémissements et aux blasphèmes, nous étoufferons tout sentiment de pitié, nous amputerons la partie pourrie du corps social...

Par le fer et par le feu, s'il le faut, mais nous sauverons l'humanité ![628]

Après le virage d'août 1898, le journal publie vingt-quatre numéros jusqu'en mai 1899, de façon quasi hebdomadaire d'août à mars. Des signes de faiblesses apparaissent cependant au bout de deux mois lorsque le journal menace ses lecteurs et abonnés de cesser de paraître.[629] Gigi Damiani écrit aux camarades de l'intérieur de l'Etat pour les relancer. L'un d'eux lui répond en disant qu'il fait le maximum pour secouer de l'apathie qui les caractérise ceux qui se professent socialistes-anarchistes et prie le journal de prendre le relais.[630] C'est ce que fait Damiani dans un article intitulé "Parliamoci chiaro". Il s'en prend en termes assez crus aux camarades anarchistes au Brésil qui sont révolutionnaires surtout en paroles, ou après avoir bu, et sont incapables de faire vivre un journal de propagande, qui se perdent en discussions alors que la lutte est bien plus importante que les divergences internes.[631] Cet article annonce la fin du journal. Plus qu'un appel à la solidarité, c'est un dépôt de bilan :

A part quelques vétilles et des fanfaronnades d'ivrognes, nous n'avons rien su faire de bon, de concret, de grand, de vraiment révolutionnaire.

Pourquoi ?

Parce que nous n'avons pas compris ce qu'est la lutte et peut-être parce que nous ne sommes pas faits pour cela, en particulier sur ces terres au climat qui engourdit, où les vices triomphent et où la corruption est la base de la lutte pour l'existence.

Nous n'avons même pas réussi à maintenir en vie un hebdomadaire... non pas par manque de moyens - quand les moyens manquent, on en trouve - mais parce que nous n'en comprenons pas l'importance et la nécessité pour nos idées.

Ce n'est pas à la taverne que se mène la lutte révolutionnaire ; ce ne sont pas les adhésions platoniques qui nous donnent de la force, ce ne sont pas ceux qui deviennent anarchistes par sport ou par dépit qui nous donnent un parti.[632]

Seuls deux numéros paraissent encore, deux mois plus tard. Le journal meurt donc par manque de souffle. Cela est confirmé par les anarchistes du Paraná qui écrivent :

L'un de nos périodiques, le vaillant *Risveglio,* est sur le point d'achever son existence, vaincu non par la réaction, mais par les difficultés économiques. A qui la faute ?

A nous, il nous en coûte de l'avouer.

Eh bien, secouons-nous un peu, afin que nos adversaires n'aient pas le plaisir de nous voir réduits au silence, que notre journal continue à défendre notre idéal et à en faire la propagande.[633]

Le sort semble s'acharner sur le journal car les exemplaires du 1er mai 1899, l'avant-dernier numéro, ne peuvent pas être imprimés, ce qui porte un coup fatal au journal moribond.[634] Les événements du premier mai 1899 ainsi que ceux du 20 septembre 1898 ont constitué deux épisodes marquants de la présence anarchiste à São Paulo pendant les deux années où est publié *Il Risveglio.*

XX settembre 1898 : heurts entre les anarchistes et la colonie italienne

Les événements de Milan en mai 1898, en particulier la répression meurtrière menée par le général Bava-Beccaris qu'Humbert 1er félicite et récompense,[635] émeuvent fortement les Italiens de São Paulo, et surtout les socialistes et les anarchistes. Ces événements sont désormais régulièrement cités dans la longue liste des forfaits commis par la bourgeoisie contre la classe ouvrière, avec les milliers de morts de la Commune, les martyrs de Chicago, les exécutions de Montjuich en Espagne, etc. A cause des événements de Milan, les anarchistes considèrent comme un défi la manifestation officielle du 20 septembre organisée par les sociétés italiennes, qui prévoit un passage devant le consulat pour rendre hommage au représentant du souverain d'Italie. Ils organisent donc une contre-manifestation destinée à faire parvenir aux oreilles du consul "une autre voix que celles des voleurs, des flatteurs et des espions italiens à la solde de la police brésilienne."[636] Toutes les sources indiquent que les contre-manifestants sont très peu nombreux.[637] Fanfulla avance le chiffre de vingt.[638] Seul Gigi Damiani, qui évoque à nouveau en 1919 cette affaire dans la rubrique italienne de *A Plebe,* un journal anarchiste brésilien né en 1917, indique que c'est à un groupe de retardataires et non à l'ensemble des contre-manifestants, beaucoup plus nombreux, que s'en prennent les patriotes.[639]

Que la manifestation ait regroupé un petit ou un grand nombre de personnes, les différentes versions concordent sur l'essentiel : des opposants à la monarchie italienne ont été pourchassés et battus par des monarchistes convaincus. Voici la version des faits que rapporte l'ambassadeur d'Italie à ses supérieurs à Rome :

> Le *Jornal do Comércio* de ce matin publie le télégramme que le président de l'Etat aurait adressé au président de la république. On y lit que le 20 septembre deux Espagnols et trois Italiens ont été arrêtés alors qu'ils placardaient des affiches subversives dans le but de perturber la fête de ce jour. A deux heures de l'après-midi les associations italiennes défilaient en ville en ordre et en signe de fête ont rendu leurs hommages au président de l'Etat. Tandis que la procession civique passait devant l'habitation du Consul Général d'Italie, d'autres anarchistes ont émis des cris séditieux et injurieux, et ont été repoussés par les Italiens qui défilaient. Plusieurs coups de revolver ont été tirés et ont provoqué le désordre : deux anarchistes tous deux blessés, dont un grièvement, ont été arrêtés.[640]

L'anarchiste grièvement blessé est Polinice Mattei qui succombe à ses blessures le lendemain. Les responsables de ces actes de violence physique sont connus : l'ambassadeur évoque les "sociétés italiennes les plus compromises dans la chasse à l'anarchiste".[641] Il s'agit des sociétés régionales "Calabresi uniti" et "Trinacria".[642] Mais il est difficile de dire si la bastonnade a été préméditée comme le laissent entendre certains comptes rendus où l'on affirme que les patriotes

ont été armés et poussés à tuer.[643] C'est aussi la version que donnent les socialistes.[644] Pour *Fanfulla* qui publie un compte rendu le lendemain du drame, il est logique que les manifestants,"dans l'exercice d'un droit sacro-saint", réagissent à ce qu'ils ressentent comme une provocation.[645] En tout cas, les coupables, avec ou sans préméditation, ne sont pas punis puisque l'on s'occupe en haut lieu de leur éviter de subir de représailles.[646]

Il nous manque malheureusement la version à chaud des anarchistes puisque le numéro 27 de *Il Risveglio,* qui a dû paraître autour du 25 septembre, est absent dans la collection de l'IISG. Les numéros suivants nous apprennent cependant qu'une souscription est ouverte en faveur de la famille Mattei et qu'une manifestation est organisée par les anarchistes le 13 novembre 1898 pour rendre hommage à Polinice Mattei. La date de cette manifestation, qui regroupe plusieurs sociétés italiennes au cimetière de São Paulo, n'a pas été choisie au hasard. Ainsi que l'indique une affiche diffusée le 11 novembre 1898,[647] le parallèle est fait entre le premier martyr anarchiste de São Paulo et les martyrs de Chicago de 1887.[648] En 1900, le même rapprochement entre les martyrs américains et Polinice Mattei apparaît dans le supplément du 11 novembre du journal *Palestra Social.*[649] **polinice mattei Illustration**

Les anarchistes de São Paulo n'oublient pas cette affaire. Le 20 septembre, le 11 novembre sont autant d'occasions de commémorer la mort de Mattei et de dénoncer le patriotisme et ses méfaits. Ainsi en 1899 :

> Souvenez-vous qu'il y a aujourd'hui un an, une foule inconsciente, ivre de sang, exhalant les derniers soupirs de cette société bourgeoise putréfiée, immolait sur l'autel de l'Idée, le premier martyr anarchiste sur ces terres POLINICE MATTEI père aimant et travailleur assidu.[650]

Le 20 septembre 1901, le "Circolo educativo libertario Germinal" publie un numéro unique dont la première page est consacrée à la mémoire de Polinice Mattei.[651] Le même jour, le groupe "Pensiero e azione" publie un autre numéro unique *La Terza Roma* qui évoque également le souvenir de Mattei. Les socialistes ne sont pas en reste avec un article dans leur journal *Avanti !* [652] Régulièrement, le sujet revient dans la presse anarchiste italienne à São Paulo.[653]

Alors que 1898 marque une période de relâchement dans la répression, l'affaire Mattei attire sur les anarchistes l'attention des autorités locales qui s'étaient montrées plus clémentes, ou plus inefficaces, par rapport aux premières années de la décennie. Après les événements du 20 septembre 1898, l'ambassadeur Antonelli, échangeant des propos avec le ministre des Affaires

étrangères brésilien, le général Cerqueira, lui fait remarquer l'excès de tolérance de la part de la police de São Paulo :

Le Ministre a observé que les événements de São Paulo n'avaient pas d'antécédents et que tout le monde jugeait que le parti anarchiste ne trouverait pas beaucoup de prosélytes. Mais si les choses ne se déroulent pas ainsi, le gouvernement devra peut-être établir une colonie d'anarchistes à l'intérieur de l'Etat du Mato Grosso,[654] c'est-à-dire à deux mois de la mer, endroit par conséquent dépourvu de communications aisées, mais fertile et productif. Je remerciai mon interlocuteur pour ses déclarations (...) et avant de le quitter, lui remis quelques imprimés subversifs provenant de São Paulo -dont je joins ici un exemplaire- en lui faisant remarquer qu'une telle propagande avait peut-être été trop longtemps tolérée par les autorités de la police de cet Etat.[655]

Cette affaire est la première qui oppose les anarchistes à la colonie italienne de São Paulo, monarchiste et bien-pensante, dont *Fanfulla* reflète désormais l'image. C'est aussi la preuve que socialistes et anarchistes, malgré l'éloignement manifesté dans *Il Risveglio,* continuent de collaborer lorsque les événements l'exigent, mettant momentanément de côté leurs divergences. Cette collaboration est encore constatée lors d'un meeting en janvier 1899, "le premier meeting des socialistes et des anarchistes à São Paulo",[656] qui réunit mille participants que la police disperse au bout d'une heure et demie,[657] et lors du 1er mai 1899.

Le 1er mai 1899

La visite de l'ambassadeur d'Italie à São Paulo en mai 1899 provoque de nouveaux incidents, non meurtriers cette fois. Le comte Antonelli arrive à São Paulo le 28 avril.[658] Les anarchistes ne sont pas en mesure de donner à la manifestation du 1er mai toute l'ampleur désirée car le numéro de *Il Risveglio* qui devait paraître ce jour-là est détruit. Cependant, au milieu du cortège, anarchistes et socialistes manifestent plus bruyamment que les autres. On entend des sifflets, des quolibets et même, semble-t-il, des menaces de mort adressées à Antonelli. La police intervient, confisque le drapeau anarchiste, dissout le rassemblement sans procéder à aucune arrestation. Le journal *Fanfulla,* qui rend compte des événements, semble regretter que les fauteurs de trouble soient restés impunis. Il condamne leur comportement et prend ouvertement la défense de l'ambassadeur :

L'incident des sifflets fut commenté avec mépris par toute la population. Quelqu'un a observé avec justesse qu'il était étrange que les prédicateurs de la fraternité sifflassent un ministre qui œuvre pour la fraternité entre deux peuples. Et l'on a ajouté ce commentaire : Vous vous rendez compte, si le comte Antonelli œuvrait pour la fraternité universelle ! On le tuerait, pour le moins.[659]

Quant à l'ambassadeur, il s'arrange pour faire savoir aux autorités italiennes et brésiliennes qu'il était absent de São Paulo ce jour-là,[660] sous-entendant peut-être que s'il avait été là, sa seule présence aurait suffi à rétablir l'ordre. Son bouc émissaire est le socialiste Alcibiade Bertolotti, dont il apprend qu'il est employé par l'Etat de São Paulo. L'ambassadeur met tout en œuvre pour que Bertolotti soit licencié.[661]

Il Risveglio consacre deux articles aux événements du 1er mai. Le premier nous apprend que l'ambassadeur a passé deux heures au ministère de l'Agriculture pour "tenter de faire perdre son emploi à l'ingénieur Bertolotti " et pour obtenir la déportation de certains anarchistes.[662] Le second est une réponse à l'article du *Fanfulla* sur la "fraternité universelle" :

> Comment !? Nous voulons la fraternité universelle et nous nous en prenons à l'homme remarquable qui recherche la fraternité... entre les *fazendeiros* et les colons , entre les bourreaux et leurs victimes ?
> Voilà les erreurs impardonnables que l'on commet en ne lisant pas le *Fanfulla* ![663]

Les deux articles expliquent que les manifestants n'ont pas voulu attaquer la personne de l'ambassadeur, mais le symbole du gouvernement réactionnaire de l'Italie. *Il Risveglio* confirme que le drapeau anarchiste a été confisqué et c'est l'occasion pour le journal de lancer ses dernières flèches :

> Les autorités ont voulu elles aussi se montrer à la hauteur de la situation... républicaine.
> Par un acte pitoyable de flagornerie à l'égard du plénipotentiaire... de la monarchie de Savoie, elles ont séquestré le drapeau anarchiste et le surveillent jalousement.
> Glorieux trophée...qui coûte 12 000 reis !!
> Peut-être veulent-ils cacher les vices de la république avec ces trois mètres de coton ?
> Pauvres imbéciles !![664]

Après *Il Risveglio*

Alors que *Il Risveglio* disparaît à São Paulo, d'autres journaux anarchistes italiens naissent en dehors de la capitale pauliste.

Il Diritto voit le jour à Curitiba en 1899, peut-être en mars ou en avril. Il est difficile de ranger ce périodique parmi les journaux italiens puisqu'il n'a d'italien que le titre et la devise qui est d'ailleurs traduite en portugais par la suite.[665] En revanche, le journal vaut d'être cité car son directeur et fondateur est Egizio Cini, un ancien colon de la Cecilia qui s'est établi à Curitiba. On retrouve aussi parmi les souscripteurs les noms d'anciens membres de la Cecilia, Colli, Agottani,

Minardi, Costagli, toujours installés à Palmeira, ainsi qu'Ernesto Paccini et Giovanni Rossi. Autant qu'on puisse en juger par les listes que publie le journal, les souscripteurs de *Il Diritto* sont pour la plupart italiens.

Le journal est également en rapport avec les anarchistes de São Paulo. Ainsi, le numéro 18 ouvre une souscription au bénéfice du camarade Alfredo Mari dont on avait perdu la trace depuis *Il Risveglio,*[666] et *Il Diritto* participe financièrement à la publication d'un numéro unique à São Paulo.[667] Gigi Damiani est lui aussi souscripteur du journal.[668] Il en est également le collaborateur.[669]

L'arrestation de Gigi Damiani

Cette collaboration est interrompue par l'arrestation dont Damiani fait l'objet à São Paulo vers la moitié de l'année 1900, sans doute entre mai et juillet. Il a fait allusion à ce séjour en prison devant son biographe Ugo Fedeli qui rapporte ses propos :

> Quand Gaetano Bresci attenta à la vie d'Humbert 1er (29 juillet 1900) j'étais déjà au Brésil. Je me trouvais en prison. Mes geôliers avaient appris que j'étais un anarchiste enfui d'Italie depuis peu et quand ils surent que le roi d'Italie avait été tué, ils me mirent, je ne sais pourquoi, en cellule de punition. Je devais chaque soir me déshabiller et mettre mes effets hors de la cellule.[670]

Damiani est arrêté en même temps que José Sarmento, ex-collaborateur du journal *Il Risveglio.* Ils sont accusés tous deux d'avoir fait subir des violences sexuelles à Margherita, une jeune fille de la bourgeoisie qui avait en réalité fui sa famille par amour pour Sarmento.[671] Sarmento est condamné[672] alors que Damiani est libéré, fin octobre ou début novembre 1900.[673]

Sa libération est annoncée par des journaux de plusieurs tendances, dont le journal socialiste italien de São Paulo, *Avanti !* :

> L'acquittement à l'unanimité qui lui a rendu la liberté est un soufflet mérité et sonore infligé aux persécuteurs de Damiani. Mais qui le dédommagera des longs mois passés en prison sous une accusation infâme ?[674]

Il Diritto, dont la parution est très irrégulière, suit, quoiqu'avec retard, l'affaire de son collaborateur. Deux articles lui sont consacrés, l'un pour dénoncer l'arrestation de Damiani,[675] l'autre pour annoncer qu'il a été libéré.[676] Damiani reprend ensuite ses collaborations au journal.[677] Il finit par quitter São Paulo et par s'installer à Curitiba.[678]

La Canaglia

La Canaglia de Ribeirão Preto mérite également d'être cité parmi les journaux anarchistes italiens de cette période. Non seulement parce que Gigi Damiani y collabore avant son arrestation,[679] mais aussi parce que c'est le seul journal anarchiste en italien paru à l'intérieur de l'Etat et non dans la capitale de São Paulo. A Ribeirão Preto, l'un des plus grands centres d'immigration italienne de l'Etat de São Paulo, il existe un groupe d'anarchistes suffisamment actif pour publier en septembre 1899 une affiche à la mémoire de Polinice Mattei.[680] Ce groupe, «Germinal», crée également en janvier 1899 un "Centre ouvrier d'instruction" destiné à éclairer le travailleur sur ses droits, à l'éduquer et à développer en lui des sentiments de solidarité en l'éloignant de la corruption par l'étude.[681] C'est du groupe «Germinal» qu'émane le journal *La Canaglia* qui voit le jour en janvier 1900.[682] S'il ne reste qu'un numéro disponible de ce journal, on est assez bien renseigné sur le contenu de l'ensemble des huit numéros grâce aux actes du procès d'Isidoro Bozzolan, le directeur du journal, au Tribunal de Rovigo en 1900.[683] **carte de sp Illustration**

Les rédacteurs du journal sont des artisans. Parmi eux, il y a un boulanger, un chapelier, un typographe et un peintre.[684] Aucun lien donc avec les colons des *fazendas.* Le journal publie cependant une lettre, ou du moins les extraits lisibles d'une lettre en provenance d'une *fazenda* des environs de Jaboticabal qui dénonce la situation de colons "dépendant d'une espèce de bête féroce", vivant en plein air, à peine abrités par les plants de café, qui n'ont pour l'instant "pas reçu la bastonnade" mais qu'on ne veut ni laisser partir ni nourrir. Voici le commentaire du journal :

> Ce qui nous étonne, c'est qu'une masse de colons se voient vaincus et même disposés à se laisser frapper. C'est le *fazendeiro* qu'il faut frapper, les amis... et fort. C'est le seul remède. La seule façon de lutter contre tous les maux. Frappez-le et prenez possession de la colonie que vous avez cultivée et fécondée.[685]

Ce conseil apparaît peu réaliste lorsqu'on connaît les pénibles conditions de vie des colons des *fazendas.* Plusieurs années vont s'écouler avant que la presse anarchiste italienne de São Paulo mène une action concrète en faveur des colons des *fazendas* et reflète véritablement la vie des émigrés.[686]

Ho preso in esame la proposta delle ricompense presentatemi dal ministro della guerra a favore delle truppe da Lei dipendenti e col darvi la mia approvazione fui lieto ed orgoglioso di onorare la virtù di disciplina, abnegazione e valore di cui esse offersero mirabile esempio. A Lei personalmente volli conferire MOTU PROPRIO la Croce di grande Ufficiale dell'ordine militare di Savoia, per rimeritare il servizio che Ella rese alle istituzioni ed alla civiltà perché Le attesti col mio affetto la riconoscenza mia e della Patria.

Umberto.

Télégramme d'Humbert 1er au général Bava Beccaris, après la répression de l'insurrection milanaise de mai 1898.

TROISIÈME CHAPITRE

DES ANARCHISTES ITALIENS PLUS INTERNATIONALISTES QUE JAMAIS

Palestra Social

C'est une nouvelle équipe qui prend le relais à São Paulo et qui fonde en novembre 1900 le journal *Palestra Social.* Malgré le titre, et bien que le journal publie aussi quelques articles en français, espagnol et portugais, il s'agit bien d'un journal italien. Le titre témoigne non seulement un désir, rapidement satisfait par les événements, d'élargir le mouvement à toutes les nationalités présentes à São Paulo, mais aussi de confronter les points de vue, de s'ouvrir à toute discussion.[687]

Parmi les fondateurs figure Tobia Boni, parti pour le Brésil le 8 septembre 1898.[688] Celui-ci abandonne le journal assez rapidement pour fonder le groupe "Nuova civiltà" qui publie des opuscules et des brochures de propagande et parfois des numéros uniques.[689] Boni est désormais fidèle à cette activité : il fonde encore, quelques années plus tard et toujours dans le même but, le groupe "La Propaganda". Son atelier de bijouterie est un lieu d'échange d'ouvrages et de journaux anarchistes "dont la vente constitue une de ses spéculations louches, après le recel d'objets volés qui est sa source principale de revenus."[690] C'est en tout cas ce qu'affirment les services de l'ambassade italienne qui sont persuadés que Boni est trafiquant et receleur, mais aussi faux-monnayeur. Les fonctionnaires italiens ont dû s'inquiéter des sommes d'argent que Boni recueille et envoie à la presse anarchiste en Italie.[691] Boni était pourtant des plus honnêtes : lorsqu'il quitte *Palestra Social,* il donne scrupuleusement au nouvel administrateur l'argent qui revient au journal.[692]

Palestra Social annonce rapidement un changement d'orientation.[693] Le cercle des personnes qui participent à la rédaction est élargi pour que le journal cesse d'être le reflet des positions d'un petit groupe.[694] Il est également décidé de ne plus signer les articles, ce qui rend évidemment très difficile l'identification des collaborateurs. Quelques noms apparaissent cependant, ceux de Gigi Damiani,[695] Augusto Donati[696] et Angelo Bandoni, un nouveau venu dans les rangs de l'anarchisme italien de São Paulo. Bandoni a quitté l'Italie le 16 avril 1900[697] et réside dans un premier temps à Agua Virtuosa d'où il envoie ses articles au journal, puis à São Paulo où il prononce sa première conférence publique en mai 1901.[698]

Durant les sept mois où paraît *Palestra Social,* l'événement le plus marquant est certainement la grève qui éclate le 1er mars 1901 dans une verrerie d'Agua Branca, un quartier de São Paulo.

La grève des verriers français, le problème de l'organisation et les démêlés avec les socialistes

Les ouvriers français de cette verrerie se mettent en grève parce que les termes du contrat qu'ils avaient signé en France, avant de partir pour le Brésil, n'ont pas été respectés. On leur avait assuré un salaire en monnaie du pays, mais le patron a décidé de les payer en francs, ce qui les rend totalement dépendants des fluctuations du cours du change.[699] Le journal suit de très près l'évolution de cette grève qu'il estime être "la plus importante qu'il y ait jamais eu à São Paulo."[700] Après plusieurs semaines d'arrêt de travail, les verriers français finissent par avoir gain de cause. Le journal publie régulièrement les comptes rendus de la grève et, à la fin du mois de mars, il fait part des remerciements de la société des verriers réunis à tous ceux qui lui ont apporté leur aide "et surtout à Benjamin Mota, "notre infatigable ami le grand cœur Benjamin,"[701] l'avocat de la société.

Cette affaire est importante parce qu'elle illustre à la fois les positions du journal sur le problème de l'organisation et les relations qu'il entretient avec les socialistes de São Paulo. Ceux-ci publient, à peu près en même temps que *Palestra Social,* le journal *Avanti !,*[702] dont s'occupent activement Alceste De Ambris[703] et Alcibiade Bertolotti.

Avant même que n'éclate cette grève, *Palestra Social* aborde déjà le problème de l'organisation en se faisant l'écho des sociétés ouvrières qui se créent à São Paulo.[704] Tout en reconnaissant la nécessité de l'association, *Palestra Social* met en garde les camarades contre les menées électoralistes des socialistes :

Hier les ouvriers typographes, aujourd'hui les chapeliers, s'associent pour la défense de leurs intérêts sur des bases nouvelles et larges.

Espérons que demain d'autres groupes, dans d'autres branches de production, suivront leur exemple, et espérons que nos camarades sauront éloigner le danger de voir ces jeunes associations entraînées dans le tourbillon de la politique électorale.

Bien que non marxistes, nous jugeons exact le cri de guerre lancé par Marx : «L'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.»

Des travailleurs et non de ceux qui aspirent à un siège au conseil municipal ou à la Chambre...[705]

Avec la grève des verriers français, le journal renouvelle ses recommandations :

Nous recommandons à tous les travailleurs de ne pas se laisser emberlificoter par des promesses faciles et de ne pas transformer ou laisser transformer des associations ouvrières en sections d'un parti qui renvoie aux calendes grecques la rédemption sociale et qui déforme et asservit toute chose en vue d'une tactique de parti qui peut vous conduire certes à des améliorations éphémères, mais avec des moyens et des armes qui, au lieu de vous faire prendre conscience, enracineront en vous l'idée que le salut ne peut venir que d'en haut.[706]

C'est pourtant ensemble que socialistes et anarchistes soutiennent l'action des associations ouvrières renaissantes à São Paulo. Lors d'une réunion des ouvriers chapeliers, les journaux *Avanti !* et *Palestra Social* sont tous deux acclamés.[707] Socialistes et anarchistes font œuvre commune lors de la grève des verriers :

Outre le travail que nous effectuerons en commun avec les socialistes, de notre côté nous constituerons un comité de secours et de propagande, en offrant tout entière notre solidarité -morale et matérielle- aux valeureux verriers d'Agua Branca.[708]

Mais la collaboration n'est pas des plus réussies puisque *Palestra Social* se déchaîne contre les socialistes, avec une série d'articles.[709] Les anarchistes reprochent à ceux du "Largo da memória", les socialistes, d'avoir voulu se séparer des anarchistes, d'avoir provoqué la scission. Le rapport est d'ailleurs fait avec le congrès de Londres de 1896 qui marque la séparation entre les socialistes et les anarchistes au niveau international.[710] Les socialistes préfèrent ne pas prolonger la polémique. Un seul article, reproduit dans *Palestra Social,* paraît à ce propos dans l'*Avanti !*: "Nota bene". Le véritable motif du différend n'est pas explicité. Il semblerait que les socialistes aient refusé une proposition émanant des anarchistes lesquels en ont ainsi déduit qu'ils étaient mis à l'écart par les socialistes. Le langage employé à l'encontre des socialistes est très virulent. C'est d'ailleurs un reproche que font à *Palestra Social* les socialistes, qui s'étonnent qu'un journal de propagande consacre autant de place à une telle affaire.

Parce que nous avons cru bon, dans le but de définir nettement les positions de chacun, aussi bien dans notre intérêt que dans le leur, de refuser une invitation qui nous a été faite et qui n'aurait servi qu'à entretenir le confusionnisme dangereux dans lequel nous nous sommes perdus jusqu'à présent, les

anarchistes de *Palestra Social* nous ont couverts d'injures, occupant ainsi presque deux pages de leur journal.[711]

Les anarchistes reconnaissent qu'ils ont adopté un ton virulent, mais ils affirment avoir toujours été sincères alors que les socialistes ont tiré la couverture à eux, en particulier dans l'affaire de la grève des verriers. Aux dires de la *Palestra Social,* les anarchistes étaient majoritaires et ont pris la plupart des initiatives, en particulier celle de la souscription, alors que les socialistes s'en sont attribués tout le mérite. Quant au problème des pages du journal perdues pour cette polémique que les socialistes jugent vaine, *Palestra Social* renvoie la flèche en répondant que sa quatrième page n'est pas gâchée par des annonces publicitaires comme l'est celle de l'*Avanti !*. Plus que jamais, socialistes et anarchistes se comportent comme des frères ennemis dont l'un finit par faire la sourde oreille aux récriminations de l'autre :

Sous le prétexte de ne pas nous faire de réclame, ceux du «Largo da Memória» ont pris l'habitude, c'est bien commode, de se montrer sourds et de cacher leur incapacité derrière la morgue papavérique qui les caractérise.[712]

Bien que leur analyse soit différente sur la façon d'y remédier, socialistes et anarchistes sont cependant d'accord sur le manque d'homogénéité de la classe ouvrière. C'est ce qui apparaît dans un article de l'*Avanti !,* reproduit en partie dans *Palestra Social,* au sujet du boycott :

Le boycott suppose en effet pour son application pratique une masse ouvrière homogène par ses tendances, regroupée dans des grands centres et suffisamment éduquée socialement, assez du moins pour se tenir au courant des délibérations prises par les camarades de travail, et imprégnée du sentiment de solidarité au point de pouvoir constamment appliquer ces mêmes délibérations, au prix d'inévitables petits sacrifices individuels.[713]

Palestra Social estime que ce manque de cohésion n'est pas une bonne raison pour rejeter le moyen de lutte que représente le boycott, mais est d'accord pour dire qu'il faut lutter contre l'apathie manifeste de la classe ouvrière. Quelques anarchistes prennent l'initiative de développer la propagande. Il s'agit de convaincre leurs camarades de sortir de chez eux et du café pour parler de l'anarchie :

Nous ne demandons pas à être aidés, mais imités, car nous désirons que tous les camarades se lancent activement dans la lutte, de la façon qui leur convient le mieux, isolés ou en groupe, et agissent pour l'anarchie plus utilement qu'en croassant dans le marécage des mesquineries humaines.[714]

La Terza Roma

Le groupe qui se crée à São Paulo suite à cette annonce se donne le nom de "Pensiero e azione"[715] et concrétise son action en publiant un numéro unique le 20 septembre 1901, *La Terza Roma,* alors que *Palestra Social* a déjà disparu. Le journal, rédigé essentiellement par Gigi Damiani et dans une moindre mesure par Augusto Donati, est presque entièrement consacré à la désacralisation du sentiment nationaliste.[716] La mort de Polinice Mattei, "victime de voyous et d'inconscients", ne manque pas d'être rappelée. Sont publiés également des textes de Zola, de Gori et de Malatesta.[717] Le journal destine ses bénéfices pour moitié à la presse anarchiste en Italie et pour l'autre moitié au fond de propagande au Brésil.[718] Le problème de la grève, présent de façon permanente dans les préoccupations des anarchistes, est évoqué dans un petit entrefilet à travers la question de l'arbitrage :

> Quelques camarades nous ont demandé notre avis à propos de l'arbitrage en cas de grève.
> Le sujet, devenu très important depuis l'adhésion de Gori à cette nouvelle - nouvelle pour nous S. A. [socialistes anarchistes] - forme de lutte, sera bientôt traité par Gori lui-même dans *L'Avvenire* de Buenos Aires et réfuté par les camarades du [groupe] «Nuova Civiltà».
> Une fois que le duel sera terminé, nous donnerons nous aussi notre opinion, mais nous faisons observer dès à présent que les anarchistes de toutes les localités l'ont rejeté et continuent de le rejeter.[719]

S'il rejette l'arbitrage en cas de grève, le groupe applaudit en revanche à l'initiative de quelques ligues de résistance de São Paulo pour la création d'une "Camera del Lavoro".[720]

Les retombées de l'affaire Gaetano Bresci au Brésil / *Un anniversario Rivendicazione*

Une autre affaire occupe régulièrement les colonnes de *Palestra Social* : l'affaire Gaetano Bresci, le régicide venu de Paterson en Amérique, qui a tué Humbert Ier d'Italie à coup de revolver, le 29 juillet 1900.[721] *Palestra Social* lui consacre plusieurs articles[722] et répond à la souscription lancée par les camarades de Paterson en faveur de la compagne de Bresci et de ses deux enfants.[723] L'assassinat de Monza a divisé les anarchistes au niveau international. Beaucoup l'ont condamné et y ont vu un danger pour la cause anarchiste.[724] Des articles de *Palestra Social,* il ressort au contraire que "Bresci a exercé un droit commun à tout citoyen libre, celui de frapper la tyrannie."[725] Lorsque la mort de Bresci est annoncée, le journal paraît avec un liseré noir en signe de deuil.[726]

C'est la même position qui apparaît dans le numéro spécial consacré à Gaetano Bresci qui paraît à Belém, dans l'Etat du Pará,[727] en juillet 1901, *Un anniversario. Rivendicazione.* On y rappelle tous les méfaits perpétrés en Italie avec l'aval du roi, contre les travailleurs et les paysans, en particulier en 1894, en Sicile, et en 1898, lors des journées sanglantes de Milan.[728] Bresci apparaît comme un justicier car

"certaines causes produisent certains effets."[729] Le texte, paru à Londres dans un numéro unique, *Cause ed effetti, 1898-1900,* dans lequel Malatesta fait le lien entre l'oppression des masses populaires et le geste de Bresci, est reproduit dans une traduction portugaise.[730]

Le journal repose entièrement sur la personnalité de Guglielmo Marrocco, l'un des rares anarchistes italiens installés au Brésil dans une autre région que São Paulo. Guglielmo Marrocco a séjourné au Rio Grande do Sul, ainsi qu'à Salvador de Bahia et en Argentine. A Belém, où il est en contact avec les anarchistes de São Paulo,[731] il possède un atelier où ses ouvriers fabriquent des chaussures de façon très soignée et une boutique.[732] Guglielmo Marrocco est perçu comme un notable, une personne élégante tout à fait fréquentable, jusqu'à ce qu'éclate l'affaire du journal.[733]

Le vice-consul italien de Belém, Giuseppe Pozzo, s'intéresse à lui, à la demande de la Légation d'Italie à Rio de Janeiro, dès avril 1901. Ce fonctionnaire zélé utilise tous les moyens en son pouvoir pour renseigner ses supérieurs. Il joint à ses rapports des articles de la presse locale, il corrompt l'employé chargé du courrier, ce qui lui permet d'apprendre que Marrocco reçoit des journaux et des lettres du monde entier,[734] et il se livre à des investigations discrètes. La publication imminente du journal arrive aux oreilles du vice-consul lors de l'arrestation d'un anarchiste, Orazio Giardini, qui est en possession d'une liste de souscription.[735] Le vice-consul, aidé en cela par la police locale,[736] s'efforce d'empêcher la publication du journal :

Faisant suite à mon rapport du 18 de ce mois n.300, j'ai l'honneur de faire savoir à Votre Excellence que le gouverneur de cet Etat, Dr Augusto Montenegro, a pris de sérieuses mesures pour empêcher la sortie, le 29, d'un numéro unique intitulé «Gaetano Bresci».[737]

Le vice-consul italien au Pará est contraint de reconnaître que ses efforts pour empêcher la parution du journal ont été inutiles. Il affirme cependant que ces tentatives lui valent des diatribes de la part de Guglielmo Marrocco publiées dans *La Questione Sociale* de Paterson, ainsi que des menaces de mort qu'on lui a adressées dans des lettres anonymes, reçues à la fin du mois de juillet, et qu'il a bien sûr détruites. Il prétend ne pas faire cas de ces menaces, mais demande malgré tout à l'ambassadeur de veiller sur sa mère et sa sœur au cas où il lui arriverait malheur car il est leur seul soutien.[738] L'ambassadeur s'empresse de faire le nécessaire pour la protection du serviteur de l'Etat italien contre les anarchistes.[739]

Le complot de 1902

L'affaire Bresci provoque l'émoi des services consulaires qui voient désormais dans tout anarchiste italien présent à l'étranger un régicide potentiel ou un complice de Bresci. Le journal *Palestra Social* est témoin de cette paranoïa.[740] Journalistes avides de nouvelles à sensation, fonctionnaires trop zélés ou désireux de gagner la reconnaissance de leurs supérieurs, réactionnaires préoccupés d'entretenir la peur de l'anarchiste pour justifier un Etat fort et répressif, indicateurs occasionnels ou de profession sont autant d'inventeurs potentiels de complots. Les dossiers de l'ASMAE contiennent, pour cette époque et pour le Brésil, deux lettres de dénonciation adressées au ministère des Affaires étrangères de l'époque, Gaetano Malvano.[741]

Le contenu de ces deux lettres est presque identique.[742] Leurs auteurs affirment que les anarchistes de São Paulo ourdissent un complot, qu'ils sont en mesure de les surveiller et que pour cela ils ont besoin d'une somme d'argent, de la confiance du ministre à qui ils demandent de ne pas avertir le Consulat de São Paulo :

> Je pourrai assumer la très lourde responsabilité de vous tenir informé de tous les détails mais à condition que le secret soit maintenu et que soient mises à ma disposition trois ou quatre mille lires, somme que j'estime suffisante, pour l'instant, pour réussir dans cette opération très dangereuse.
>
> Je ne désire pas que le Consul italien à São Paulo prenne part à cela, si ce n'est au terme de l'affaire.[743]

Comme on le voit, on peut ajouter à la liste des inventeurs de complot les petits escrocs, qui savent profiter de la conjoncture pour soutirer de l'argent à l'Etat. Du côté des autorités diplomatiques, on s'active également et on tire la sonnette d'alarme :

> On note une augmentation considérable des anarchistes réfugiés dans ce pays. Depuis quelque temps, ceux-ci semblent s'organiser en promouvant une propagande active parmi les ouvriers aussi bien italiens qu'étrangers. Le principal centre d'activité de la secte est la ville de São Paulo, où l'énorme masse de travailleurs italiens qui y résident offre à ses menées un terrain très fertile. (...)
>
> Préoccupée de cet état de choses et de la nécessité d'organiser au plus vite un service de surveillance efficace des éléments subversifs, qui agissent en particulier dans la colonie italienne, la Légation de Sa Majesté a cru opportun de devoir proposer au ministère de l'Intérieur l'envoi d'un agent digne de confiance, chargé d'organiser et de diriger le service de surveillance, dont la nécessité est chaque jour plus évidente.[744]

C'est ainsi que l'agent Francesco Rughini arrive au Brésil en septembre 1901. L'ambassadeur d'Italie ne croit pas que l'administration et la presse brésiliennes soient capables de discrétion. Pour ne pas éveiller les soupçons, il fait passer Rughini pour un inspecteur de l'émigration. Il justifie cette fausse étiquette avec beaucoup de cynisme car les mauvaises conditions dans lesquelles vivent les émigrés italiens au Brésil demanderaient précisément que les autorités s'en inquiètent :

> Cette explication sera immédiatement acceptée et crue d'autant plus fermement que, depuis quelques semaines, toute la presse brésilienne se préoccupe vivement de la condition de nos émigrants et du but de mon récent voyage à São Paulo. Rien donc de plus naturel aux yeux du public brésilien et des Italiens établis ici, que soit mis à ma disposition un agent spécial chargé de visiter les bateaux d'émigrants à leur arrivée, d'inspecter l'«Hospedaria» où ils sont reçus, de parcourir périodiquement les régions où l'élément italien est prédominant, etc... occupations qui coïncident si exactement avec les véritables fonctions de Rughini qu'elles lui permettront de se mouvoir librement, sans éveiller le moindre soupçon.[745]

C'est un secret de Polichinelle que celui de l'ambassadeur. L'agent de police s'est-il montré maladroit ? Les fonctionnaires de l'ambassade ou du consulat ont-ils manqué de réserve ? Toujours est-il que la véritable mission de Rughini est très vite connue des anarchistes.[746]

C'est dans cette ambiance qu'est découvert en 1902[747] un prétendu complot anarchiste à São Paulo. Les anarchistes de São Paulo, en accord avec les anarchistes d'Europe, d'Amérique du Nord et d'Argentine, auraient décidé d'attenter à la vie de souverains et de présidents de la République, en commençant par le roi d'Italie. Ils auraient l'intention de louer les services d'un homme de main et auraient élaboré un plan permettant à l'auteur de l'attentat de s'échapper et de ne pas être poursuivi par la justice. Les chefs de ce prétendu complot seraient "Bandoni Angelo de Livourne, Damiani Luigi de Rome, Rossi Dr. Giovanni de Pise, Marocco Guglielmo de Piedimonte d'Alife". Suit une trentaine de noms de prétendus participants au complot, parmi lesquels on peut retenir ceux de Francesco Arnaldo Gattai, de son frère Ezio, d'Alcibiade Bertolotti, d'Alceste De Ambris, de Tobia Boni, d'Alessandro Cerchiai.[748]

Les noms cités forment une liste des plus disparates. En effet, Giovanni Rossi n'a jamais eu de contact avec les anarchistes de São Paulo, De Ambris et Bertolotti n'ont jamais été anarchistes. L'idée que des anarchistes auraient pu

engager un homme de main est également très peu plausible. Il est vraisemblable que cette liste a été dressée avec les noms des personnes signalées comme subversives dans les différents consulats italiens au Brésil et avec ceux des abonnés à des journaux subversifs en provenance d'Europe ou d'Amérique du Nord. Les premières enquêtes menées en Italie sur certains des individus dénoncés comme comploteurs montrent que les renseignements rapportés au ministère de l'Intérieur sont faux. Ainsi, Ezio Gattai, qu'on croyait au Brésil, est en fait à Florence.[749] Il est en effet parti le 18 octobre 1901.[750]

L'annonce de ce complot provoque une révision des jugements que certains employés consulaires avaient formulés à propos des individus signalés. C'est le cas pour Giovanni Rossi, que l'on continue de surveiller pour la forme, et qui n'éveille la crainte de personne jusqu'au moment où l'on apprend qu'il figure sur la liste des prétendus comploteurs. En octobre 1902, l'ambassadeur dresse un portrait de lui assez effrayant. Après avoir énuméré sans complaisance ses caractéristiques physiques, il dit de lui qu'il a le "regard torve, incertain, le front souvent plissé, des façons souvent désobligeantes, [qu']il tient des propos pédants et fréquemment grossiers et obscènes, [que] son attitude est suspecte. (...) Dans l'ensemble, il est ce qu'on appelle un ours. Plein de talent, mais aussi de haine, c'est un homme vraiment dangereux."[751] Le changement de langage est brutal en comparaison avec un précédent rapport de la Légation d'Italie, du 13 février 1902, qui se contente de signaler un prochain voyage d'études en Europe que Rossi n'effectuera finalement pas.[752]

Le ministère de l'Intérieur tente de se procurer la photographie de tous les individus signalés comme membres du complot, qu'il veut diffuser dans les provinces frontalières et maritimes. Francesco Gattai a la malchance de choisir cette période pour effectuer un voyage d'affaires en Italie. Dès son arrivée, il subit deux interrogatoires, l'un à Gênes, le 27 novembre 1902, l'autre à Florence le lendemain 28 novembre,[753] au cours desquels on lui demande de s'expliquer sur l'affaire du complot. Il prouve sa bonne foi en mettant en avant le fait qu'il a servi fidèlement dans l'armée italienne et qu'il a travaillé sept années durant à l'arsenal militaire de La Spezia, et explique ainsi le fait qu'on l'accuse de complot :

> Je dois conclure (...) que ce fait, et l'étiquette d'anarchiste dangereux que l'on me donne, doit être attribué à une basse et vulgaire dénonciation faite contre moi par Augusto Donati, de

Viareggio, qui a été mon ami et qui, en passant au service de la police secrète internationale, peut-être pour se venger d'une dispute entre nous, a dû me signaler en tant que subversif dangereux, chose qui d'ailleurs arrive souvent là-bas, aux dépens de nombreuses personnes honnêtes et travailleuses, qui sont tout sauf dangereuses et redoutables.[754]

Il faut bien remarquer que Donati passe une nouvelle fois au travers des mailles du filet et que son nom n'apparaît pas dans la liste des prétendus comploteurs. Francesco Gattai fait ici allusion à un épisode qui occupe les anarchistes de São Paulo à la fin de l'année 1902, et qui divise les deux journaux anarchistes qui paraissent alors, *Germinal* et *O Amigo do Povo,* l'affaire de l'espion Augusto Donati.

L'affaire Augusto Donati, *La Gogna*

L'affaire est révélée par *Germinal* et *O Amigo do Povo* en septembre 1902.[755] C'est Augusto Donati lui-même qui avoue avoir appartenu à la police pendant plus de six mois, dans le but d'être utile à la propagande anarchiste en démasquant les indicateurs infiltrés dans les rangs anarchistes et en dévoilant les secrets de la police.[756] Donati devient assez intime de l'agent Rughini, avec lequel il échange une correspondance fournie. Il fait également des démarches auprès de quelques personnes, Achille Martini, Alceste De Ambris et Estevam Estrella, qui forment un "comité de surveillance" auquel il dévoile son projet dans l'espoir qu'il se portera garant de sa bonne foi. **Photographie de Donati Illustration**

Suite à ces révélations, le journal *Germinal* organise une réunion, le 11 septembre 1902, à laquelle sont conviés tous les camarades, et où Augusto Donati est prié de se présenter avec tous les documents qui prouvent d'après lui la loyauté de son acte. Suite à cette réunion, le journal est sûr de son fait, Donati est bien un espion.[757] Il publie donc un supplément spécial, *La Gogna,* le pilori, qui contient les lettres, fournies par Donati lui-même, qu'il a échangées avec l'agent de police Rughini, les témoignages de certains camarades, dont Alessandro Cerchiai et Tobia Boni, et des membres du "comité de surveillance". Le journal se fonde sur les dates pour affirmer la culpabilité de Donati : celui-ci affirme être entré au service de la police à la mi-avril 1902, alors qu'il a échangé des lettres avec Rughini dès novembre 1901.

Le fait, étrange, que Donati révèle lui-même son appartenance à la police pourrait être une preuve de sa bonne foi. Mais le directeur de *Germinal,* Angelo Bandoni, qui prend l'affaire en main, interprète ce choix différemment. Il émet l'hypothèse que les relations entre Donati et Rughini se sont altérées, que Donati a craint d'être démasqué et que, placé devant un dilemme, il a choisi la solution la moins préjudiciable pour lui. Nombreux sont ceux qui estiment que ce n'est pas à un petit comité de juger ainsi de la culpabilité d'une personne. C'est le cas d'Alceste De Ambris[758] et des anarchistes de *O Amigo do Povo,* qui sont beaucoup plus nuancés dans leurs affirmations, même s'ils concluent eux aussi à la culpabilité de Donati.[759] C'est le cas encore d'Arturo Campagnoli, revenu depuis peu d'Europe.

Après son expulsion du Brésil en 1895, Campagnoli s'est installé à Paris d'où il a également été expulsé en octobre 1900 ; il part alors pour Londres.[760] Il revient à São Paulo en avril 1902[761] et renoue des contacts avec les amis d'autrefois,[762] dont Donati. Il arrive au Brésil avec le projet très précis de récolter de l'argent pour publier un numéro spécial avec Vezzani,[763] lui aussi expulsé en 1895 et installé à Paris, mais renonce assez vite à ce projet, préférant la tranquillité d'une vie familiale dont il a été longtemps privé et qu'il retrouve avec un très grand plaisir.[764] Etant donné son amitié avec Donati,[765] Campagnoli se trouve indirectement impliqué dans cette affaire qu'il raconte à un destinataire resté inconnu.[766] Selon le récit de Campagnoli, le comportement de Donati est pour le moins bizarre. Il aggrave lui-même son cas par une attitude qui prête à confusion, beaucoup de légèreté et une grande incohérence. Donati quitte la réunion avec le comité enthousiaste, persuadé qu'il a regagné l'estime de ses camarades. D'après Campagnoli, il était persuadé que plus personne ne le croyait compromis.[767] Il ne se rend pas compte qu'au contraire il a aggravé les soupçons qui pèsent sur lui.

Sans se prononcer véritablement sur la culpabilité de Donati, Campagnoli est révolté de la façon dont se déroule le «procès» et dont certains camarades s'acharnent contre Donati. Cela lui semble inutile et même dommageable pour la cause anarchiste, et il trouve particulièrement écœurant que la famille de Donati soit elle aussi touchée :

> On a envoyé à profusion à sa mère des copies du numéro unique *La Gogna* et certains se sont promenés sous ses fenêtres en agitant le journal. Tu ne crois pas qu'il y a de quoi vomir ?[768]

Avant le procès en question, Achille Martini, un des membres du comité de surveillance, avait pourtant appelé à la mesure. Dans *La Gogna,* Martini reconnaît que Donati s'est comporté avec trop de légèreté, mais rappelle qu' il y a loin de la légèreté à la délinquance. Il espère que les camarades ne laisseront pas aveugler par l'antipathie ni par les préjugés.[769] Comme on l'a vu, ces appels à la mesure n'ont pas été suivis. *La Gogna* va même jusqu'à laisser entendre que Gigi Damiani a joué un rôle dans cette affaire d'espion.[770] D'une certaine façon, Damiani est lui aussi impliqué puisque Donati lui avait fait part de son projet alors qu'ils étaient tous deux associés dans une petite entreprise qui fabriquait du citrate de magnésium. Après s'être brouillé avec son associé et avant de partir pour Curitiba,[771] Damiani avait fait part de ses doutes à Achille Martini[772] et dit aux camarades de se méfier de Donati.[773]

Il est impossible de décider de la culpabilité de Donati. Etait-il sincère vis-à-vis des anarchistes ou vis-à-vis de la police ? A-t-il joué, bien maladroitement, sur les deux tableaux ? Dans les lettres publiées par *La Gogna,* il apparaît que Donati a tenu Rughini au courant de la parution de *Germinal,* l'a informé des conférences anarchistes qui se tiennent à São Paulo, autant de choses que le policier pouvait de toute façon découvrir en lisant la presse anarchiste locale que Donati lui fournissait. Rughini n'a pas ménagé ses efforts pour obtenir que Donati lui fasse parvenir des renseignements sur de nombreuses personnes[774] et surtout des photographies. Donati a-t-il communiqué ces informations ? *La Gogna* affirme avoir retrouvé dans les documents fournis par Donati l'extrait de casier judiciaire d'un camarade et l'accuse d'avoir dénoncé des anarchistes qui ont été arrêtés lors d'un voyage en Italie. Il est vrai que certaines explosions de joie manifestées par Rughini dans les lettres publiées par *La Gogna* montrent que Donati lui donnait des raisons d'être content.[775] Mais ce qui est plus troublant c'est que Donati parle également du complot de 1902. Il affirme ne pas y avoir cru dans un premier temps, mais il est maintenant persuadé que le complot existe vraiment.[776] Une petite phrase, peut-être rédigée par Rughini lui-même, émanant de la Légation d'Italie, montre que Donati a pu effectivement fournir des renseignements utiles :

> Etant donné que Donati, qui était anarchiste plus par spéculation que par conviction, s'est volontairement découvert comme un informateur de la Police, il doit être considéré comme ayant

définitivement quitté la secte, dans laquelle il n'inspire plus du tout confiance. On a en effet compris qu'après avoir trahi ses camarades, il aurait voulu par vanité s'élever dans leur estime en faisant croire qu'il avait agi au contraire pour trahir les autorités. Pourtant, même s'il ne s'était pas rendu suspect par les mauvaises actions dont il s'est montré capable, il n'est plus en mesure de donner aucune information utile et ses traits physiques caractéristiques permettent à ses camarades de connaître ses moindres mouvements.[777]

Et en effet, les anarchistes de tous les pays sont tenus au courant des déplacements de Donati dont circule une description physique détaillée. Son séjour à Viareggio, sa ville natale, et son éventuel voyage à Londres ou à Paris sont annoncés.[778] La visite de Donati à Viareggio ranime les passions car, après l'avoir entendu, les anarchistes de cette ville demandent des explications aux anarchistes de São Paulo. Donati leur avait affirmé qu'Alcibiade Bertolotti possédait des pièces qui le disculperaient. Après la réponse de *Germinal* qui paraît dans le journal milanais, *Il Grido della Folla,*[779] le comité de Viareggio, composé de six personnes dont l'honnêteté était certifiée par un billet de Pietro Gori, sait maintenant que ces documents n'existent pas et est convaincu du bien fondé des accusations lancées par *Germinal.*[780]

Si l'on ne peut affirmer la culpabilité de Donati, on ne peut nier en revanche qu'il a été victime de l'acharnement des anarchistes de *Germinal,* en particulier d'Angelo Bandoni. *O Amigo do Povo,* auquel *Germinal* reproche d'avoir refusé de publier une nouvelle mise au point,[781] estime quant à lui qu'il est inutile de reparler de cette question et de perdre encore de l'énergie et de la place dans le journal.[782]

Désormais, la réputation de Donati est à tout jamais entachée. On lui attribue les pires actions. En 1913, l'auteur d'une chronologie du mouvement anarchiste au Brésil, évoquant Polinice Mattei et les événements du 20 septembre 1898, met en scène Donati qui devient l'un des responsables de la mort du premier martyr de la cause au Brésil :

On raconte que Mattei, se voyant perdu, courut frapper à la porte de la boutique d'Augusto Donati qui, à cause de la bagarre, avait été fermée. Donati, par peur, par lâcheté ou par méchanceté, ne voulut pas ouvrir. Cette circonstance a ainsi favorisé la réalisation du crime, qui autrement aurait pu être évité.[783]

L'affaire Donati est au centre des désaccords entre les différents groupes anarchistes de São Paulo regroupés sous la bannière de deux journaux, *Germinal* et *O Amigo do Povo.*

Germinal* et *O Amigo do Povo.

Avant même la création de ces deux journaux, la situation était tendue dans le mouvement anarchiste italien de São Paulo. C'est ce que nous montre le témoignage d'Alessandro Cerchiai, parti d'Italie le 14 mars 1901 sur le navire *Washington* [784] :

Il y a huit mois [vers la fin de l'année 1901], certains membres du mouvement anarchiste de São Paulo, les premiers individus que j'approchai, me firent un tableau repoussant de l'*importation anarchiste* du Brésil, quelqu'un me conseilla même de ne pas entrer dans la lutte. Le milieu anarchiste me fut dépeint avec des couleurs sombres : une bande de janissaires occupés à s'entre-dévorer. Je n'écoutai personne, j'entrai dans le mouvement et m'approchai des premiers venus. (...)

L'impression que j'en eus fut en partie bonne. Je sus qu'il y avait des haines : je tentai d'apaiser les esprits ; peine perdue, je dus me résigner.[785]

Un peu moins de deux ans plus tard, la situation est identique. Campagnoli la décrit ainsi à un destinataire resté inconnu :

Comme tu le sais probablement, deux journaux paraissent ici : *Germinal* et *O Amigo do Povo.* Les camarades sont nombreux, mais il y a beaucoup de désaccords entre eux et cela me semble pire que les plus terribles persécutions ; on te farcit la tête de commérages dégoûtants, moi je n'ai pas l'intention de m'en mêler, comme c'est mon habitude, mais malgré tout, j'essaierai de faire en sorte que les choses aillent un peu mieux que maintenant.[786]

La coexistence des deux périodiques anarchistes ne semble pas être des plus sereines même si chacun tente de minimiser le désaccord.

Le premier numéro de *Germinal* paraît le 10 février 1902.[787] C'est l'organe du "Circolo educativo libertario Germinal"[788]. Plus qu'au titre du roman d'Emile Zola et au nom du septième mois du calendrier révolutionnaire, c'est au cri qu'a poussé Angiolillo, le justicier de Cánovas del Castillo, avant d'être exécuté le 19 août 1897, qu'on fait référence.[789] Le journal est entièrement lié à la personnalité d'Angelo Bandoni, qui en est le premier directeur. On a vu que son nom est à la première place dans la liste des prétendus comploteurs contre la vie de souverains et présidents en 1902. Bandoni est particulièrement remarqué par le fonctionnaire de police chargé de la surveillance des anarchistes car il se déplace beaucoup et parce qu'il tient très fréquemment des conférences publiques.[790] Les textes de ces conférences sont régulièrement publiés dans *Germinal.* Ils sont rédigés dans un style qui se veut didactique, mais manquent souvent d'intérêt et de clarté.[791] Le journal est loin de faire l'unanimité. Voici ce qu'en écrit Felice Vezzani qui reçoit le journal à Paris :

A propos de se mettre les mains dans les cheveux, je repense à ce pauvre journal que l'on publie à São Paulo sous le titre de *Germinal.* J'en ai reçu trois numéros et je te garantis que j'ai grandement plaint les rédacteurs, les lecteurs et les souscripteurs.

J'aimerais savoir ce qu'un pauvre diable d'ouvrier peut apprendre dans tout ce fatras de prétendue philosophie, dans cette prose alambiquée. Si quelque chose au moins faisait allusion à la terrible lutte des exploités pour éclairer les esprits ; mais rien, ou presque, de cela qui est pourtant le point vraiment important. Tout l'espace [est] réservé à des articles de polémique baroque et à des élucubrations grotesques quasiment incompréhensibles et inutiles. Il faut un peu de bon sens, du bon sens ouvrier et rien d'autre...[792]

La plupart des articles de *Germinal* sont anonymes. Lorsqu'ils sont signés, c'est le plus souvent par Bandoni,[793] mais aussi quelquefois par Guglielmo Marrocco, déjà évoqué, par Mota Assunção qui réside à Rio de Janeiro et s'occupe de la section brésilienne, ainsi que par Alessandro Cerchiai[794] et Giulio Sorelli. Bandoni cesse assez rapidement de s'occuper du journal d'un point de vue administratif,[795] même s'il continue d'y publier ses articles. Il fonde un autre périodique, *Lucifero,* dont au moins deux numéros paraissent.[796] C'est Duilio Bernardoni, un tout jeune homme,[797] qui assume alors la responsabilité de *Germinal.* Après vingt et un numéros en 1902, et six numéros en 1903, le journal se voit contraint de suspendre sa parution :

Les efforts et les sacrifices de quelques-uns ne sont plus suffisants pour en assurer l'existence.

La solidarité, sur laquelle nous comptions lorsque nous avons lancé notre périodique, nous a toujours été refusée, aussi bien à cause des divergences de vue que du manque de conscience chez la plupart de ceux qui se disent anarchistes dans ce pays.[798]

Une deuxième série de trois numéros, reprise en main par Bandoni, paraît encore en 1904.

O Amigo do Povo, le premier journal anarchiste de São Paulo en langue portugaise, apparait bien tardivement par rapport à ses confrères italiens mais sera publié plus régulièrement que *Germinal.* Il commence à paraître le 19 avril 1902, sous l'impulsion d'un anarchiste portugais arrivé à São Paulo deux mois auparavant, Gregório Nazianzeno Moreira de Queiroz Vasconcelos, qui signe sous le nom de Neno Vasco,[799] et soixante-trois numéros au moins paraissent jusqu'en novembre 1904. *Germinal,* qui annonce la parution de *O Amigo do Povo,* accueille avec joie ce confrère en portugais mais émet des réserves contre sa section italienne[800] qui disparaîtra au bout de dix numéros. Ces réserves et cette disparition s'expliquent facilement puisque c'est Augusto Donati qui rédige la section, jusqu'à son «lynchage». D'autres anarchistes italiens interviennent également, aussi bien en italien qu'en portugais : Alessandro Cerchiai[801] et Giulio Sorelli. Des messages sont adressés à Damiani et à Vezzani.[802] Les dissensions entre les deux périodiques sont assez importantes puisque *O Amigo do Povo* juge nécessaire de préciser qu'il n'a rien en commun avec *Germinal.*[803] Les deux journaux s'opposent sur des futilités,

comme sur le partage des bénéfices d'une fête.[804] Mais le point de désaccord le plus important porte sur le problème de l'organisation.

Organisateurs contre antiorganisateurs

Contrairement à *O Amigo do Povo, Germinal* n'offre pratiquement pas d'informations sur les mouvements sociaux. Les rédacteurs du journal ne se désintéressent pas pour autant de la question. Ils participent aux grèves,[805] aux réunions des associations. Mais celles-ci les déçoivent. D'après Bandoni, structurées comme elles le sont, les organisations ne peuvent rien apporter de concret : les réunions sont trop peu nombreuses et aboutissent rarement à un débat satisfaisant.[806] Lorsque *Germinal* évoque malgré tout une grève survenue dans une usine textile du quartier du Bom Retiro, c'est dans un but bien précis, celui de démontrer l'action néfaste des socialistes et le mauvais fonctionnement des associations. En effet, durant cette grève, seules les personnes inscrites à la ligue de résistance promue par les socialistes ont eu droit à une aide financière.[807]

Deux arguments majeurs sont mis en avant contre l'organisation et la résistance légale. Le premier apparaît dans le commentaire d'un article d'Oreste Ristori publié dans un journal argentin sur la grève partielle. Selon Bandoni, qui commente le texte, la grève partielle est une arme dangereuse pour les ouvriers car, si la grève échoue, ceux-ci se retrouvent dans une situation pire qu'auparavant, exposés aux mauvais traitements du patron ou pis encore, sans travail. Et même si la grève réussit, le patron parvient toujours à récupérer ce qu'il a perdu aux dépens des ouvriers.[808] Bandoni tient le raisonnement suivant : étant donné que les luttes partielles sont inutiles et dommageables, les organisations qui les défendent le sont aussi. La résistance légale, qui base son action sur les luttes dans le domaine économique, est donc une mystification.[809]

Le second argument est évoqué, toujours par Bandoni, à l'occasion de la parution du premier numéro du journal publié par les anarchistes italiens de Londres, *La Rivoluzione Sociale.* Dans celui-ci, Malatesta et les autres anarchistes réfugiés à Londres tentent de relativiser l'importance donnée à l'organisation dans le mouvement anarchiste de l'époque, dans le but d'éviter que le syndicalisme ne

supplante l'anarchisme. Selon Bandoni, un anarchiste ne peut pas lutter dans le domaine économique car demander l'amélioration de la condition de l'ouvrier signifie accepter cette condition. Vouloir l'améliorer revient à ne pas tenter de changer profondément l'état des choses. Angelo Bandoni paraphrase ironiquement le discours des organisateurs aux patrons en écrivant :

> Nous continuerons à travailler pour vous, parce que nous sommes nés pour travailler ; mais à ces conditions : nous voulons plus de respect ! un meilleur salaire ! et moins de travail !...[810]

L'obstacle est insurmontable. Même s'ils ne les soutiennent pas, les organisations ouvrières restent pour les anarchistes un lieu de propagande au même titre que l'atelier, le café, et les lieux publics :

> Les travailleurs (...) sont partout : dans les lieux publics, dans les ateliers, dans les associations ouvrières de toutes les tendances.C'est dans ces endroits que nous devons les rejoindre, leur parler des injustices quotidiennes, des privations injustifiées, de l'opulence éhontée des patrons, pour aiguiser leur impatience. Nous devons leur ouvrir les yeux devant les mystifications, les mettre en garde contre les fausses promesses et leur montrer, par la logique, quel sera le résultat des demi-mesures. En agissant de cette façon, nous sommes sûrs de ne pas porter des coups d'épées dans l'eau et d'apporter une contribution à l'émancipation prolétaire.[811]

Alessandro Cerchiai donne lui aussi sa définition de l'organisation au sens anarchiste. Il insiste sur la nécessité d'extirper l'idée d'autorité. Personne ne doit dominer les autres. L'anarchiste peut pénétrer dans les associations "à condition de ne s'astreindre à aucune obligation, uniquement pour faire de la propagande."[812]

Avec la parution de la deuxième série du journal, les rédacteurs annoncent plus clairement que jamais leur position :

> Les colonnes de ce périodique, qui n'est l'organe d'aucun parti, sont ouvertes à tous ceux qui - comme nous - jugent inefficace toute entente légale.[813]

Dans le même numéro, *Germinal* réaffirme sa différence :

> Ne nous organisons pas et ne cherchons pas à enrégimenter les autres. Cette méthode de lutte non seulement expose à la surveillance particulière de la réaction les associations d'impatients qui à la première occasion seront battus et repoussés, mais elle est tout à fait contraire à la conception logique de la régénération anarchiste. Laissons de côté les illusions d'une amélioration immédiate et travaillons sans calcul - de récompenses proches ou lointaines - pour la grande Révolution Sociale. Que chacun de nous écrive, parle, chante ou crie - selon ses capacités - pourquoi nous sommes anarchistes et ce que signifie l'Anarchie, sans se soucier de faire du

prosélytisme. Jusqu'à ce que nous entendions dire à notre sujet : «C'est un camarade.» L'avènement de la révolution est encore à venir.[814]

Même si quelques articles de *O Amigo do Povo* mettent en doute l'efficacité des grèves partielles en tant que moyen de lutte,[815] le journal consacre beaucoup de place aux associations ouvrières. Il reproduit abondamment les textes d'Emile Pouget et de Fernand Pelloutier sur le syndicalisme. Il reçoit aussi la collaboration de Giulio Sorelli, un ouvrier né dans une famille bourgeoise et transfuge du socialisme.[816] qui a fini par quitter *Germinal* pour les colonnes de *O Amigo do Povo,* plus proches de ses propres aspirations. Sorelli est en effet l'un des rares anarchistes italiens de São Paulo qui défendent ardemment l'organisation ouvrière :

L'organisation, la solidarité des forces prolétaires, est sans aucun doute l'une des armes qui peut être utilisée avec le plus d'efficacité par les ouvriers pour parvenir à leur propre émancipation.[817]

Le seul point sur lequel s'accordent anarchistes antiorganisateurs et organisateurs est l'apathie de la classe ouvrière de São Paulo. Ce thème, récurrent dans la presse politique de l'époque, réapparaît sous la plume de Sorelli. Celui-ci évoque la nécessité de secouer le prolétariat de São Paulo qui reste inactif et constate amèrement que les efforts effectués jusqu'à présent dans le domaine de l'organisation n'ont abouti à rien.[818]

Les deux courants sont toujours représentés à São Paulo, non plus à l'intérieur d'un même journal comme c'était le cas pour *Il Risveglio,* mais dans deux journaux différents.

Les numéros uniques de l'année 1903

Les discordes politiques et personnelles qui caractérisent cette phase du mouvement anarchiste de São Paulo apparaissent également dans les numéros uniques publiés au cours de l'année 1903.

La Voz del Destierro [819] est publié en janvier par des anarchistes italiens expulsés d'Argentine. Le journal contient un appel, rédigé en français, en italien et en espagnol, destiné à décourager les

travailleurs européens d'émigrer en Argentine. Un article de journal fait le compte rendu des événements.[820] Suite à d'importants mouvements de grève, le gouvernement argentin a instauré l'état de siège et la loi de résidence. Cette loi qui a permis l'expulsion d'anarchistes, en particulier italiens, qui étaient impliqués dans l'organisation ouvrière. Le journal dénonce cette loi et la façon abusive dont elle est appliquée et reproduit un article, paru dans un journal bourgeois argentin, qui la condamne.[821] Il dénonce aussi l'attitude du Parti Socialiste argentin, dont les représentants ont joué un rôle temporisateur dans les mouvements de grève et qui n'ont pas été expulsés.[822] Le journal, publié grâce au soutien d'*O Amigo do Povo,* affiche une position favorable à l'organisation ouvrière, à l'image du mouvement anarchiste argentin.

La Rivolta paraît le 29 juillet 1903 en remplacement de *Germinal* qui avait été contraint de suspendre sa parution.[823] Ses rédacteurs jugent nécessaire de se définir clairement contre l'organisation,[824] bien qu'il soit consacré à la mémoire de Gaetano Bresci et à l'évocation des événements de mai 1898 à Milan.[825] Comme *Un anniversario. Rivendicazione, La Rivolta* insiste sur la relation de cause à effet entre les massacres perpétrés par l'armée à Milan et le geste de Gaetano Bresci. Témoin des événements de Milan,[826] Alessandro Cerchiai justifie le geste de vengeance de Gaetano Bresci en évoquant, sur un ton tragique, la misère du peuple. Dans un texte que l'on pourrait qualifier de fiction tragico-historique, Cerchiai décrit le spectacle terrifiant auquel assiste un homme qui aurait pu être Gaetano Bresci :

> Puis (...) le regard de l'homme se fixa sur une femme, l'image de toutes les autres, et dans ses yeux injectés de sang, où tremblait la vie, il lut les angoisses désespérées d'un peuple qui ne voit jamais le soleil. Sans sourciller, il accompagna la misérable jusqu'à son taudis répugnant. En un instant elle fut près d'un monceau de haillons où reposait un enfant, elle le prit et lui offrit deux mamelles flétries que l'enfant saisit en suçant désespérément. Pendant un instant, le silence domina dans le taudis, puis tout à coup, vaincue par la douleur, la mère arracha de son sein le fruit d'un amour maudit, qui commença à déchirer l'air par ses cris. La mère vaincue et pleine de remords l'embrassait en le serrant fortement, tandis qu'à chaque contact les lèvres du petit lui laissaient sur le visage une marque rouge : il avait tété du sang ! Presque simultanément, un homme entra : c'était le père. Il s'avança, prit le petit, le regarda attendri, et se troubla en voyant ses lèvres pleines de sang. Il se retourna comme un automate, pour interroger sa compagne, et il lut la réponse muette et féroce sur son visage : les traces de sang avaient crié : -Vengeance ![827]

Le journal témoigne de l'existence d'un groupe anarchiste "La Propaganda"[828] qui publie un numéro unique à l'occasion des fêtes de commémoration du 20 septembre,[829] *La Nuova Gente.* Ce journal, et les deux numéros du périodique qui paraît sous le même titre, est un modèle de collaboration entre anarchistes organisateurs et antiorganisateurs. En effet, on y retrouve Duilio Bernardoni et Alessandro Cerchiai aux côtés de Neno Vasco et Luigi Magrassi. Ce dernier a joué un rôle important dans le syndicalisme anarchiste en Argentine[830] et figure parmi les expulsés d'Argentine à la fin de l'année 1902.[831] *La Nuova Gente* passe les messages de *Germinal,* dont la parution est alors

momentanément suspendue,[832] mais propose un abonnement cumulatif avec *O Amigo do Povo.*[833] Le journal ne dépasse pas le numéro 2.[834] Malgré cette ouverture d'esprit et le désir de laisser à chacun le choix de son poste de combat, le journal exprime nettement une tendance favorable à l'organisation. A un certain Toscano, qui se plaint du manque de conscience des ouvriers italiens au Brésil par rapport à ceux qui sont restés en Italie, le journal répond en insistant sur la nécessité de s'organiser :

Bien que nous soyons convaincus que les associations de métier ne pourraient apporter que de légères améliorations aux conditions des travailleurs, étant donné qu'il est indubitable que les capitalistes trouveraient toujours le moyen de reprendre ce que la force associative des ouvriers aurait réussi à conquérir, nous accueillerons avec plaisir et nous appuierons toute initiative tendant à réunir les forces, encore dispersées, du prolétariat de São Paulo. Il est incontestable que les *Ligues de résistance* habituent l'ouvrier à la lutte ; au sein des ligues, le travailleur s'exerce au combat, s'éduque et surtout renforce ses énergies par une pratique continuelle et infatigable, sans compter que les *Associations de métier* sont de véritables foyers de *solidarité* qui est une des armes essentielles que les ouvriers peuvent utiliser dans les luttes entre capital et travail.[835]

Dans la réponse à Toscano, l'apathie des ouvriers de São Paulo est expliquée ainsi :

C'est le milieu, la diversité des races, le changement fréquent de domicile et tant d'autres causes (...) qui étouffent dans l'œuf toute tentative d'organisation.[836]

Cette apathie, constatée par tous, commence peu à peu à s'atténuer. La nouvelle période, qui commence avec l'arrivée à São Paulo d'Oreste Ristori, un autre Italien expulsé d'Argentine, est riche d'événements pour le prolétariat de São Paulo. Le journal fondé par Ristori en 1904, *La Battaglia,* qui connaît une durée de vie extrêmement longue par rapport à celle des journaux antérieurs et postérieurs, est témoin de cette évolution.

Troisième partie

LA BATTAGLIA, UN RECORD DE LONGEVITE POUR L'ANARCHISME ITALIEN A SÃO PAULO (1904-1913)

A partir de l'année 1904, le mouvement anarchiste connaît sa plus longue période de stabilité avec la naissance de l'hebdomadaire *La Battaglia.* Le succès de ce journal est dû en grande partie aux efforts de son directeur, Oreste Ristori, qui a su lui donner l'ampleur d'un véritable journal d'opinion, lu et commenté même en dehors des milieux anarchistes. *La Battaglia* est le premier journal politique qui réussit l'entreprise difficile d'entrer en contact avec les colons des *fazendas.*

La Battaglia est également très proche des événements qui secouent le monde ouvrier de São Paulo. Bien que le journal adopte une attitude de méfiance face à l'organisation ouvrière telle qu'elle se développe à São Paulo, il soutient les grèves qui éclatent dans la première décennie du XX^{e} siècle, toutes violemment réprimées par la police.

Des événements très divers montrent l'importance du rôle que joue *La Battaglia* à São Paulo, aussi bien face à la colonie italienne qu'à la société pauliste dans son ensemble. Le journal anarchistes se lance dans deux vastes campagnes de dénonciation, l'une anticléricale, lors de l'affaire de l'Idalina, une petite fille qui aurait été maltraitée et tuées par des prêtres, l'autre anticolonialiste, lorsque l'Italie se lance dans la guerre de Libye.

Outre la présence de Ristori, qui finira par quitter *La Battaglia* et la lutte sociale, le journal doit sa réussite à la collaboration de Gigi Damiani et d'Alessandro Cerchiai.

No Brasil, não existe razão para o anarquismo ou socialismo, planta exótica trazida do estrangeiro quando entre nós tudo é feliz e livre.

O País, Rio de Janeiro, 29 août 1906.

PREMIER CHAPITRE

LE CONTACT SE CRÉE AVEC LES ITALIENS DE L'INTERIEUR DE L'ETAT DE SÃO PAULO

Présentation de *La Battaglia* et de son fondateur

La Battaglia voit le jour en 1904, autour du 20 juin. Le journal paraît d'abord de façon irrégulière, mais devient rapidement hebdomadaire et le restera pendant ses huit années d'existence. Il est fortement lié à la personnalité de son fondateur, Oreste Ristori. Celui-ci arrive à São Paulo après bien des péripéties qui sont rapportées dans son dossier au *Casellario Politico Centrale*.[837] Ristori a connu de longues périodes de résidence surveillée à Porto Ercole,[838] aux îles Tremiti, à Pantelleria, au cours desquelles il rencontre Gigi Damiani.[839] En 1898, il est en France, d'où il est rapidement expulsé. Il effectue un nouveau séjour en résidence surveillée, à Ustica, puis passe quelque temps dans sa ville natale, Empoli. Il quitte Empoli en septembre 1901, après une mésentente avec le groupe anarchiste local, qu'un fonctionnaire de police n'hésite pas à attribuer aux actes de "pédérastie passive" [sic] dont Ristori se serait rendu coupable.[840] Commence alors un long périple de Carrare à Menton, de Barcelone aux Canaries, jusqu'au Rio de la Plata. Arrivé en Argentine en 1902, il en est expulsé le 16 janvier 1903, mais il descend du bateau à Montevideo et se fait même rembourser son billet pour l'Europe. En Uruguay, il collabore à divers journaux anarchistes.[841] De retour en Argentine, où il déploie une grande activité dans le milieu anarchiste,[842] il est à nouveau expulsé le 10 juillet 1903. Cette fois, il s'échappe en se jetant à l'eau et

est récupéré par des amis qui l'attendaient dans une barque.[843] Il est à nouveau arrêté, puis libéré. Bien qu'il affirme avoir été expulsé d'Argentine,[844] c'est de son plein gré qu'il quitte Buenos Aires au début de l'année 1904. Le séjour de Ristori à Buenos Aires n'est pas des plus calmes. Ristori provoque une polémique au sein du mouvement anarchiste argentin, en particulier avec le journal anarchiste *La Protesta Humana,* à cause d'un article dénonçant les organisations ouvrières.[845]

A son arrivée à São Paulo, où il tient sa première conférence publique en février 1904,[846] Ristori ne manque pas de se faire remarquer aussi bien par la police que par les autorités diplomatiques italiennes. En juin 1904, on signale sa collaboration au journal satirique *Caradura.*[847] Le 10 novembre, un rapport est envoyé au ministère de l'Intérieur sur Ristori et son journal *La Battaglia,* qui paraît déjà depuis plusieurs mois.[848] L'ambassadeur s'occupe à nouveau de lui le 8 décembre dans un autre rapport qui nous apprend que Ristori a été arrêté par la police de São Paulo pour interrogatoire et examen anthropométrique.[849] **entête de la Battaglia Illustration**

Le fondateur de *La Battaglia* n'a pas seulement des démêlés avec la police. Les camarades de São Paulo lui font aussi la vie dure. Il est difficile de rendre compte de l'hostilité des anarchistes à l'égard de Ristori étant donné que la collection de *La Battaglia* est très lacunaire jusqu'au numéro 58. Un petit entrefilet, signé "Gli anarchici che non sono ristoriani" et paru après quelques semaines d'existence du journal, laisse cependant entrevoir que les rapports entre les différents groupes anarchistes ne sont pas au beau fixe.[850] Cette impression est confirmée par l'article d'un ami de Ristori, un certain Guido, qui écrit :

> Quand arrive dans une ville ou un village un camarade qui se distingue un tant soit peu des autres, parce qu'il est capable de tenir une conférence ou même une simple conversation, parce qu'il sait se démener en utilisant n'importe quel moyen pour le développement des idées libertaires, il est tout de suite entouré par une quantité d'adulateurs qui l'idolâtrent comme s'il était leur dieu, et tout le monde pense que sa façon de procéder est la meilleure.
>
> Mais quelques mois plus tard, *patatrac* on voit poindre sournoisement et malignement le groupe des extrémistes, et, d'adulateurs qu'ils étaient, ils deviennent calomniateurs. L'un deux commence par faire observer qu'il est trop bien portant, qu'il mange comme un ogre aux frais de la propagande, un autre dit qu'il faut boycotter la *Battaglia* parce que le nom du directeur y est inscrit, d'autres encore disent qu'il doit aller travailler car il n'est pas juste qu'il ne soit pas exploité par les bourgeois, qu'il se déplace à bicyclette, qu'il se repose le jour, et à présent, savez-vous ce qu'on dit, que ne pouvant plus exploiter des camarades de São Paulo, il est parti exploiter de ceux de l'intérieur.[851]

La publication du numéro unique *L'Azione Anarchica* en novembre 1905 est une autre preuve des difficultés que connaît *La Battaglia* dans ses premiers mois d'existence. Contrairement à tous les numéros uniques déjà évoqués, celui-ci ne commémore aucun événement, ne s'insère dans aucune campagne de propagande. Son but est de rassembler les énergies autour de *La Battaglia.* Le "Gruppo libertario", qui est à l'origine du numéro unique avec Francesco De Paola et Alessandro Cerchiai, appelle au réveil et à l'action.[852] Un article rappelle qu'il faut lutter énergiquement contre tous les individus qui se veulent partisans de l'anarchisme sans en professer les idées et qui font ainsi beaucoup de mal à la cause.[853] *L'Azione Anarchica* annonce qu'un groupe de cinq personnes prendra désormais en charge l'administration de *La Battaglia,*[854] qui devient hebdomadaire.

Les autres rédacteurs de *La Battaglia*

Ce remaniement de *La Battaglia* correspond au début de la collaboration d'Alessandro Cerchiai au journal.[855] Cette collaboration est assidue. Il arrive souvent que les articles de Cerchiai occupent quasiment la moitié des quatre pages du journal. Mais elle est aussi discrète car Cerchiai utilise de nombreux pseudonymes : Anna de' Gigli, Acratibis, Mastr'Antonio[856] sont ceux qui reviennent le plus fréquemment. Le directeur en titre est toujours Ristori, mais la responsabilité du journal incombe entièrement à Alessandro Cerchiai dans la mesure où Ristori est absent la moitié de l'année.[857] Toutefois, Cerchiai a tendance à minimiser son apport au journal :

> Tout seul, je ne pourrais pas faire un journal ; je ne suis ni un écrivain ni un orateur, et j'ai plutôt le caractère d'un solitaire que d'un agitateur. Le contact avec la foule m'indispose, me décourage, et avec ces défauts, et d'autres tout aussi importants que j'omets, dans le mouvement révolutionnaire, je serai toujours un bon soldat, rien d'autre.
>
> Pour le camarade Ristori, c'est différent. Dès son arrivée au Brésil, il s'est mis hardiment au travail, et, malgré le scepticisme de la plupart des camarades, il a fondé ce journal dont il faut bien reconnaître qu'il a été utile à la propagande anarchiste.[858]

Malgré ses dires, Cerchiai tient, lui aussi, des conférences.[859] Mais son activité se déploie essentiellement dans la propagande écrite. Etant donné leur nombre incalculable, ses articles sont souvent répétitifs. Quelque soit le sujet traité, ils se terminent souvent par une note d'espoir, encourageant les camarades à

l'action et évoquant la future révolution sociale.[860] Cerchiai fait volontiers vibrer la corde sensible de ses lecteurs, n'hésitant pas à leur arracher des larmes. La dénonciation de l'injustice sociale prend sous sa plume un ton misérabiliste.[861] Cerchiai ne cherche évidemment pas la qualité littéraire mais l'efficacité : il écrit pour convaincre. Malgré tout, dans la masse d'articles rédigés sans doute à la hâte pour boucler le journal à temps, on trouve de très beaux textes.[862] Le rôle essentiel de Cerchiai est souligné par Ristori lorsque celui-ci quitte le journal en décembre 1911.

> Je me retire, pauvre et nu comme lorsque je suis arrivé, sans remords et sans regrets, en remerciant les bons amis qui m'ont donné leur appui sans compter et en particulier le camarade Cerchiai dont la collaboration précieuse et assidue a valu à *La Battaglia* ses meilleurs succès.[863]

Les autres rédacteurs sont loin d'être aussi fidèles. Angelo Bandoni collabore dès les premiers numéros du journal.[864] Mais ses articles disparaissent assez rapidement des colonnes de *La Battaglia,* au moment où l'école libertaire qu'il dirige ferme ses portes en 1905.[865] Bandoni réapparaît en septembre 1907.[866] Il fournit une collaboration assez importante pendant quelques numéros et tente de rouvrir son école *Germinal.*[867] On perd à nouveau toute trace de lui jusqu'en 1911, où l'on apprend qu'il s'occupe de l'école Francisco Ferrer de Cándido Rodrigues.[868]

Au moment où naît *La Battaglia,* Gigi Damiani est toujours au Paraná[869] où son activité journalistique se déploie dans la presse en portugais.[870] Il est contacté par *La Battaglia* [871] et y collabore, quoique irrégulièrement, dès le mois de septembre 1904. Lorsqu'il quitte le Paraná en décembre 1908, Damiani ne laisse que de bons souvenirs et un grand vide pour la propagande anarchiste.[872] A son retour à São Paulo, il est collaborateur à part entière de *La Battaglia* et devient même l'un des piliers de la rédaction. C'est lui qui prendra la succession de Ristori en 1911.

Le journal bénéficie également de la collaboration de nombreux correspondants. *La Battaglia* publie de fréquents appels afin que les camarades établis dans l'intérieur de l'Etat envoient des articles au journal dénonçant les injustices dont ils ont été témoins :

Les camarades et les amis de l'intérieur sont vivement priés de nous envoyer des correspondances sur le mouvement ouvrier, sur les abus des autorités, sur les infamies des patrons et surtout sur les drames qui se déroulent dans les *fazendas.*

Pour cela, il n'est pas besoin d'être lettré ; il suffit d'envoyer des informations, des données précises, car la Rédaction s'occupe du reste.[873]

Ces correspondances connaissent un grand succès auprès des lecteurs de *La Battaglia.* Voici les messages qu'on fait parvenir à deux correspondants par l'intermédiaire du journal :

Ribeirão Preto (Orsini). Tes correspondances font fureur. Elles émeuvent profondément nos lecteurs...

Jardinópolis (Acchito Riovit). Les tiennes aussi sont lues avec une incroyable avidité.[874]

La rédaction impose deux conditions : que les articles qui lui parviennent soient dûment signés et qu'ils proviennent d'une personne connue des rédacteurs. *La Battaglia* tient particulièrement à ne pas publier de textes anonymes, surtout lorsqu'il s'agit de mettre en cause un employeur, un *fazendeiro,* un prêtre... Les faits doivent être vérifiés, contrôlés, afin d'éviter d'engager le journal sur un terrain par trop glissant. Le journal demande à plusieurs reprises à ses correspondants de ne rien écrire dont ils ne soient sûrs :

Nous prions nos correspondants d'être d'une exactitude absolue dans l'exposition des faits qu'ils désirent voir publier, de ne pas les altérer, de ne pas dire de mensonges, de ne pas attaquer qui que ce soit injustement, de se renseigner scrupuleusement sur la véracité des propos qui sont parvenus à leurs oreilles, pour ne pas tomber dans de lamentables exagérations et nous contraindre à publier des démentis qui, même s'ils sont justes, nous portent préjudice et entachent l'honneur du journal.

Du calme surtout dans les attaques personnelles, en particulier lorsqu'on veut conserver l'anonymat et qu'on ne peut pas ou qu'on ne veut pas affronter l'adversaire à visage découvert.[875]

Parmi les collaborateurs les plus assidus, citons Antonio Bossi, correspondant fidèle, qui voyage beaucoup, vraisemblablement pour son travail, et fait profiter le journal de ses voyages. Citons encore Scipione Del Moro, le correspondant du journal à Salto de Itu et Physio, à Rio de Janeiro.

Les tournées de propagande et le succès de *La Battaglia* dans l'Etat de São Paulo

Le nombre de correspondants et d'abonnés de *La Battaglia* augmente au fil des années grâce aux tournées de propagande effectuées par Ristori dans tout

l'Etat de São Paulo. Ces tournées sont assez longues, elles peuvent durer plus d'un mois et se répéter plusieurs fois par an. Elles sont la cause des absences prolongées de Ristori. Chaque étape est l'occasion d'organiser une conférence, de recruter de nouveaux abonnés et de rassembler l'argent des abonnements en cours. Les talents d'orateur de l'infatigable Ristori font merveille.[876] Dans une petite ville telle que São Joaquim, quarante personnes s'abonnent après une ses conférences, elles sont quarante-sept à Araraquara et quinze à Olhos d'Agua.[877] Le compte rendu des conférences est régulièrement publié par le journal. Seules des périphrases donnent des indications, très imprécises, sur le nombre des personnes qui composent l'auditoire : la salle regorgeait de monde, le public était nombreux,[878] ou quelquefois peu nombreux...[879] En général, la salle où a lieu la conférence est gracieusement prêtée par un représentant des autorités, par une association italienne.[880] Il arrive cependant que la conférence soit interdite. C'est le cas par exemple à Conquista en 1910.[881] **tournée de propagande de la Battaglia Illustration**

Certains correspondants se réjouissent de voir assister à la conférence les personnes les plus cultivées de la localité.[882] Mais Ristori ne remporte pas toujours un franc succès. Le public auquel il s'adresse n'est pas forcément bien disposé à l'égard des idées anarchistes. La description qu'en fait le correspondant du journal à Torrinha est à ce titre assez révélatrice. Il évoque "l'ignorance et la bestialité de ces gens qui vivent dans la sainte peur de Dieu et sous la domination du prêtre."[883] Voici comment, après avoir évoqué le contenu de la conférence de Ristori, qui a parlé d'injustice, d'exploitation, d'impostures religieuses et de mensonges patriotiques, le correspondant de Torrinha décrit les spectateurs :

> Ils restaient figés -à quelques exceptions près- comme des statues de sel, comme des nigauds, sans une marque d'émotion sur le visage. Alors qu'on leur parlait de leurs douleurs, de leurs malheurs, de la misère de leur situation, ils avaient l'impression qu'on leur parlait d'un autre monde absolument étranger à leur vie et incompréhensible. Tout cela est terrible, tout cela est exaspérant, mais malheureusement, c'est ainsi. Ces gens sont le plus gros obstacle au progrès des bonnes idées émancipatrices, c'est impossible à définir. Cela fait pitié et horreur à la fois.[884]

Ces tournées de propagande ne sont pas de tout repos. Oreste Ristori a eu plus d'une occasion de craindre pour sa vie. Un jour, un crime est commis à Bico das Pedras alors qu'il doit se rendre dans cette localité pour y tenir une conférence. Les personnes qui lui avaient promis de l'accompagner se rétractent devant le

danger. C'est donc seul, armé d'un fusil, qu'il affronte la route "bordée de forêts impénétrables, souvent parcourue par les assassins, très propice aux guet-apens."[885] Arrivé à destination, "après trois heures de calvaire", il apprend que quelqu'un s'est mis à faire courir le bruit que le crime de Bico das Pedras est le résultat de la propagande des idées anarchistes. Cette fois, des amis insistent pour l'accompagner jusqu'à l'étape suivante :

> Nous avons fait croire aux gens que nous partions pour Jaú, mais dès que nous sommes sortis du village, nous avons pris la route de Pederneira. Nous étions six : trois en voiture et trois à cheval, armés jusqu'aux dents de fusils de chasse, de couteaux et de revolvers : une véritable escadrille sur le pied de guerre.[886]

Ristori continue ensuite son voyage en train, ce qui est certes moins dangereux mais guère plus agréable, étant donné la saleté repoussante des voitures.[887]

L'autre danger auquel s'expose Ristori dans ses tournées de propagande est celui de se heurter à la police. Non seulement parce qu'il arrive que des policiers tuent un homme en pleine rue, se trompant d'ailleurs parfois de cible,[888] mais aussi parce que Ristori est très connu et redouté par les officiers de police de toutes les villes qu'il traverse. Son arrestation à Ribeirão Preto en 1908 et les menaces qu'on fait peser sur lui en témoignent : il est arrêté à la suite d'une conférence anticléricale, son thème de prédilection, et gardé deux jours en prison sous le seul prétexte d'être armé d'un revolver, parce qu'on a peur de lui et des idées qu'il répand.[889]

Mais le danger existe aussi pour les correspondants locaux du journal. Pour alimenter la rubrique "Corrispondenze", il faut braver les menaces, car il arrive fréquemment qu'un correspondant subisse des pressions. Antonio Bossi échappe "par miracle" aux représailles d'un *fazendeiro.* [890] Scipione Del Moro est molesté car il est soupçonné d'être un correspondant du journal.[891] Le correspondant de Socorro écrit aux rédacteurs de *La Battaglia* qui réclament des articles :

> Vous invitez les camarades de l'intérieur à envoyer sans tarder des nouvelles et des faits vérifiés ; et c'est très bien. Mais vous ne mesurez pas les conséquences terribles pour le malheureux qui se risque à dévoiler les vices et les abus des autorités politiques et cléricales. Le cri des hommes conscients est étouffé par la force et la violence : cette zone est en proie à l'absolutisme des grosses légumes de l'administration municipale et politique.[892]

La tâche des correspondants est d'autant plus difficile que les gens victimes de violences, d'injustices, d'abus, ont peur, se terrent et ne racontent rien.[893] Certains même sont tellement convaincus qu'aucune aide ne peut leur être apportée, qu'ils ne tiennent pas à ce que le journal publie le récit de leurs malheurs.[894] Il est vrai que le journal ne peut pas les aider matériellement.

Il est difficile pour les anarchistes d'établir des rapports durables avec les colons des *fazendas* qui, même s'ils le désiraient, auraient des difficultés à assister aux conférences de Ristori : les colons sont en général trop éloignés des centres habités ou sont contraints de demander au *fazendeiro* l'autorisation de sortir de la propriété. Petit à petit, cependant, *La Battaglia* parvient jusqu'à eux.[895] Le journal décide de changer son jour de parution pour que les abonnés des *fazendas* puissent retirer leur exemplaire à la poste le dimanche, leur seul jour de sortie. Malheureusement, le service postal est très défectueux.[896] Il est souvent assuré par un employé peu consciencieux ou par un commerçant négligent. Bien que les anarchistes de *La Battaglia* ne soient pas les seuls à pâtir du mauvais fonctionnement de la poste brésilienne, ils pensent être victimes de malveillance et d'obstruction politique. Paranoïa ou pas, les cas de non distribution du journal sont extrêmement fréquents. La rubrique "Piccola posta" de *La Battaglia* en témoigne.

Malgré ces nombreux obstacles, qui rendent le travail des correspondants et les tournées de propagande indispensables, le journal et son directeur jouissent d'une grande notoriété. Grâce au travail des correspondants et à la constance de Ristori dans ses visites aux camarades de l'intérieur de l'Etat, les camarades anarchistes sont de plus en plus nombreux, même dans les endroits les plus reculés. Dans les plus grandes villes, on les compte à présent par centaines.[897] Dans les petites localités, la situation a changé en l'espace de cinq ou six ans, et on s'en réjouit :

> En effet, il y a quelques années, les doctrines anarchistes étaient totalement inconnues au Brésil, et les anarchistes se comptaient à peine sur les doigts de la main dans les villes principales comme Salto de Itu, São Paulo, Ribeirão Preto, Santos, etc. Aujourd'hui, dans n'importe quelle petite ville de deuxième importance, dans n'importe quel village, et même dans les campagnes les plus éloignées, on trouve des petits groupes de camarades intelligents et actifs, des anarchistes convaincus qui se consacrent fébrilement et passionnément à la propagande, qui essaient d'organiser l'élément ouvrier dominé et maintenu divisé par le prêtre, qui font entendre leurs

protestations contre les injustices quotidiennes dont sont victimes les travailleurs, qui affirment leurs convictions dans toutes les manifestations populaires, qui exercent une certaine influence sur la vie publique en général, et leur action est utile parmi le prolétariat des *fazendas* qui commence à lire nos brochures, nos journaux et à comprendre toute l'horreur de la vie infernale à laquelle cette société meurtrière les condamne.[898]

Le même article contient une liste des localités dans lesquelles on compte le plus grand nombre de camarades : Jaboticabal, Ribeirãozinho, Bebedouro, Boa Vista das Pedras, Dobrada, Dourado, Araraquara, Bica de Pedras, Torrinha, Jaú. Il parle aussi de Jurema, Cantaboga, Olhos d'Agua, São Lourenco do Turvo, où les camarades sont presque tous des colons.[899] *La Battaglia* se fait le porte-parole des nombreux groupes anarchistes qui se forment à l'intérieur de l'Etat. Il s'agit en général de lieux de réunion, où l'on peut discuter, lire des brochures et des journaux. Le groupe libertaire de Ribeirão Preto, qui était à l'origine de la publication de *La Canaglia,* est l'un des plus nombreux et vivace.[900] Les listes de souscription et les messages envoyés par l'intermédiaire du journal sont également révélateurs de la diversité géographique de la présence anarchiste dans l'Etat de São Paulo.

Dénonciation des conditions de vie dans les *fazendas*

Grâce à tous ces contacts, *La Battaglia* devient très vite le miroir de ce qui se passe dans les grandes exploitations caféières paulistes. Quelques titres d'articles et de rubriques suffisent à résumer les conditions dans lesquelles vivent les travailleurs agricoles, en grande majorité italiens : "Gli orrori delle «fazendas»", "Dalle Caienne brasiliane", "Dalla fazenda maledetta", "Le infamie delle fazendas",[901] "Situazioni calamitose al Brasile",[902] "Negli ergastoli della fazenda Rincão",[903] "Nelle bolgie infernali"[904]...

Les colonnes de *La Battaglia* se font l'écho de la façon dont les *fazendeiros* exploitent les colons.[905] Les abus dont ceux-ci sont victimes dépassent souvent l'entendement. Dans de nombreuses *fazendas,* ils n'ont aucune garantie de salaire, leurs contrats ne sont pas respectés, ils se voient infliger des travaux supplémentaires ou refuser le droit de cultiver l'espace entre les plants de caféiers pour leur propre consommation. Il n'existe souvent aucune assistance médicale, pourtant les maladies sont nombreuses. Les rédacteurs de *La Battaglia* insistent en particulier sur les ravages causés par le trachome, maladie d'origine virale qui provoque la cécité, et par l'ankylostomase, maladie de l'intestin provoquée par un ver, qui rend anémique et qui est souvent fatale faute de soins. Les enfants ne peuvent

se rendre à l'école qui est trop loin de l'endroit où ils habitent. Lorsque les colons décident finalement de quitter une *fazenda,* à la fin de leur contrat, qu'ils aient reçu leur dû ou qu'ils se soient découragés de ne jamais le recevoir, il arrive que le *fazendeiro* ou son administrateur, qui est la plupart du temps le véritable interlocuteur des colons, leur tendent une embuscade pour leur voler leur argent, s'ils en ont. Si le père de famille part seul, fuyant la *fazenda,* il arrive que sa famille soit retenue par le *fazendeiro.* Les abus sur la personne des colons ne sont pas rares : punitions corporelles, mutilations,[906] assassinats,[907] violences sexuelles...

L'histoire d'Angelo Longaretti est à ce titre exceptionnelle. Le 8 octobre 1900, ce colon de la *fazenda* Nova America à Araraquara tue le *fazendeiro* qui l'emploie,[908] lequel se trouve être le frère du président de la République brésilienne Campos Salles. Bien qu'il ait agi en état de légitime défense,[909] Longaretti prend la fuite mais il est arrêté un an plus tard. Condamné à une forte peine de prison, Longaretti voit sa peine réduite à dix ans par un nouveau jugement. Une campagne est engagée en sa faveur par de nombreux journaux, dont *La Battaglia* et l'*Avanti !.* La colonie italienne œuvre pour obtenir sa grâce, mais Longaretti veut que justice soit faite.[910] Il est finalement acquitté, après trois jugements, et libéré en 1908, après sept ans de réclusion.[911]

La campagne contre l'immigration

Parallèlement à la dénonciation des atrocités et des injustices dont sont victimes les colons, et comme conséquence logique, *La Battaglia,* adoptant vis-à-vis du mouvement migratoire des Italiens vers le Brésil une attitude totalement opposée à celle de Giovanni Rossi à la fin du XIX^{e} siècle, entreprend une campagne contre l'immigration au Brésil. Dès ses premiers numéros, *La Battaglia* publie des appels, qu'elle voudrait voir reproduits dans les journaux prolétaires du monde entier, enjoignant les travailleurs européens de ne pas se rendre au Brésil.[912] Cette campagne qui commence suscite l'indignation de la presse brésilienne.[913]

Le journal emploie les grands moyens dans sa lutte contre l'immigration au moment où se répand la nouvelle que le décret Prinetti pourrait être aboli.[914] Ce décret, datant de 1902, interdit l'émigration subventionnée vers le Brésil.[915] Le gouvernement brésilien espère que l'abrogation du décret entraînera la reprise de l'immigration italienne au Brésil. De son côté, *La Battaglia* lance de

nombreuses mises en garde, rappelant la misère des travailleurs dans l'Etat de São Paulo[916] et met sur pied un projet de brochure contre l'immigration.[917]

Le journal fait circuler des centaines de listes de souscription, dans la capitale et dans l'intérieur de l'Etat de São Paulo, pour demander aux travailleurs de financer la publication de trois cent mille exemplaires d'une brochure trilingue, en italien, portugais et espagnol. Voici le début du texte joint aux listes de souscription :

> Travailleurs, en garde. La canaille dorée est en train de tramer un ténébreux complot contre le prolétariat d'Europe. Consuls, ambassadeurs, ministres, journalistes, compagnies de navigation, agents d'émigration, etc., toute cette triste engeance de bandits et de voleurs, d'esclavagistes et de souteneurs, tente de réactiver l'immigration au Brésil, en faisant croire aux travailleurs d'Europe qu'ici ils sont bien payés et encore mieux traités.
>
> Mais vous qui connaissez les larmes et le sang qui remplissent la vie de nos colons, dépouillés de leur salaire, privés de leurs libertés, férocement martyrisés et soumis à un régime de travaux forcés dans les Cayenne brésiliennes, ne laissez pas s'accomplir une telle infamie.[918]

En août 1906, la brochure n'est toujours pas publiée, malgré de nombreuses marques de soutien.[919] Etant donné que l'argent recueilli est insuffisant, *La Battaglia* renonce à la publication en espagnol. Il est prévu que la version portugaise sera publiée à São Paulo, tandis que la version italienne sera publiée directement en Italie par les soins de Luigi Molinari, directeur de la revue *Università Popolare.*[920] La brochure est finalement diffusée en novembre 1906,[921] uniquement en portugais, et à 10 000 exemplaires seulement.[922]

Une vingtaine de pages décrivent ce qui attend toute personne qui se risque à immigrer au Brésil.[923] Tous les thèmes traités dans *La Battaglia* sont présents : misère, maladies, vols, injustices... L'économie brésilienne, entièrement dépendante de la culture du café, y est dépeinte comme catastrophique. Le tableau du mouvement migratoire dans le port de Santos pour l'année 1905 est proposé en guise de conclusion, pour montrer l'ampleur de la crise. Il en ressort que 26 389 Italiens, 4 072 Portugais et 1 643 Espagnols en sont partis, alors que seuls 12 251 Italiens, 3 613 Portugais et 3 089 Espagnols y sont arrivés. Pour les autres pays, dont les ressortissants ne sont pas employés dans les plantations, les chiffres d'entrée et de sortie sont quasiment égaux, en particulier pour les Allemands, le groupe quantitativement le mieux représenté après ceux déjà cités : ils sont 1 169

à partir et 1 121 à arriver. En revanche, les Arabes, principalement occupés dans le commerce, sont 2 430 à arriver et seulement 934 à repartir.

La diffusion de la brochure contre l'immigration coïncide avec une période de départ massif des ouvriers agricoles. Ces départs ont des allures d'exode :

Tous les jours, provenant de mille localités de l'Etat de São Paulo, arrivent des trains débordant de colons qui se dirigent vers l'Argentine ou l'Europe. Les *fazendas* se dépeuplent à une vitesse surprenante. Les *carcamanos* s'en vont, les *gallegos* [924] aussi. Tant mieux. Il semble que l'heure de la justice suprême soit sur le point de sonner. Il était temps.[925]

Les départs étant très importants, les prix pratiqués par les compagnies de navigation augmentent très vite. Un groupe de colons désespérés écrit même à Ristori pour lui demander d'intercéder auprès des compagnies pour qu'elles pratiquent des prix plus abordables.[926] Pour *La Battaglia,* cet exode est une nouvelle occasion de décrire les conditions misérables des colons qui s'en vont, "fatigués de leur bien-être !..."[927] C'est ce que fait Tobia Boni au retour d'un voyage dans l'intérieur :

Les gares sont pleines de colons qui fuient vers d'autres rivages, à la recherche de nouveaux bagnes, où achever de ruiner leur misérable existence, et de nouveaux exploiteurs. Les wagons du train qui passe en sont pleins. Je monte, je m'assois au milieu d'eux, j'ai l'impression d'être dans un lazaret. Sur le visage pâle, presque squelettique, de chacun d'eux, on peut lire les souffrances inouïes de leur existence : leurs yeux sont enfoncés, leur organisme brisé, les enfants qu'ils emmènent avec eux sont maigres, rachitiques, presque tous exsangues et atteints du trachome.[928]

La police fait rapidement le rapprochement entre la campagne menée par les anarchistes et l'exode des colons. Ristori est interrogé une première fois à Mocóca vers le début du mois de novembre 1906 car il est soupçonné d'avoir distribué des exemplaires de la brochure contre l'immigration.[929] Il est arrêté le 30 novembre 1906, à nouveau interrogé le lendemain, puis remis en liberté.[930] Il est à nouveau convoqué par la police au début de l'année 1907. Deux des employés de l'imprimerie de la rue Florencio de Abreu, où a été imprimée la brochure, interrogés en même temps que Ristori, prononcent le nom d'Alessandro Cerchiai,[931] qui est alors convoqué lui aussi. Le délégué de police chargé du dossier conclut qu'il existe une relation de cause à effet entre la brochure contre l'immigration et l'exode des colons. Après avoir résumé l'élaboration du projet de la brochure et évoqué sa distribution gratuite, il écrit :

Tout ceci fut mené à exécution et malheureusement avec quelque résultat. Car au moment où commença cette campagne provoquée par les anarchistes et les socialistes, des centaines de colons quittèrent notre Etat, abandonnant les *fazendas* où ils travaillaient. Cela a déjà été largement prouvé dans un autre rapport de cette délégation de police.[932]

Mais pour l'ambassadeur d'Italie, qui relate les faits à l'attention des fonctionnaires du ministère, Ristori n'est pas le seul coupable :

> Ristori, avec les fonds recueillis par le biais d'une souscription ouverte dans le journal anarchiste *La Battaglia,* dont il est directeur, publiait le mois dernier [en novembre] et diffusait à l'intérieur de cet Etat, gratuitement, surtout dans les «fazendas» plusieurs milliers d'exemplaires d'une brochure dont je joins ici une copie, intitulée *Contra a imigração.*
>
> La police de São Paulo croit qu'une telle propagande a contribué au départ de cet Etat vers l'Argentine d'un grand nombre de colons, surtout italiens, départ qui a effectivement pris ces jours derniers la tournure d'un exode et qui doit par ailleurs être attribué à des causes diverses, et il ne faut pas exclure la spéculation d'agents de navigation et d'émissaires argentins.[933]

Les conditions de misère dans lesquelles vivent les colons font-elles partie, pour l'ambassadeur, des "causes diverses", qui les font fuir ?

La Battaglia ne doute pas de l'efficacité du moyen de propagande qu'elle a élaboré :

> Notre brochure *Contro la immigrazione al Brasile,* diffusée par dizaines de milliers d'exemplaires dans les *fazendas,* a horripilé les profiteurs et les pique-assiette.
>
> C'était à prévoir.
>
> A cet appel solennel, lancé au prolétariat opprimé sous le soulier ferré d'un despotisme féodal qui rappelle, par ses horreurs, les fastes sanglants de l'esclavage grec et romain, à ce cri d'alarme lancé aux travailleurs du monde entier contre les lâchetés et les infamies perpétrées contre leurs camarades de travail et de misère dans les bagnes du féodalisme brésilien, les pauvres esclaves des campagnes, ces martyrs muets du travail et du fouet, ces êtres méprisés et dépouillés, ces victimes obscures de la violence et des escroqueries patronales, ont répondu dignement, en désertant massivement les *fazendas.*[934]

La presse brésilienne n'est pas en reste pour entretenir les inquiétudes dont *La Battaglia* se réjouit. Le quotidien pauliste *O Estado de São Paulo* se fait l'écho d'un article de Ristori paru dans *Università Popolare* [935] et affirme que le gouvernement italien en aurait été impressionné et aurait pour cela rejeté l'abrogation du décret Prinetti.[936] Le gouvernement brésilien, à la solde des grands propriétaires, réagit devant l'exode massif de sa main d'œuvre agricole. D'une part, il fait voter une loi assurant le salaire des colons.[937] Les travailleurs agricoles ne semblent pas trouver que cette loi leur offre une garantie suffisante puisqu'un nouvel exode est constaté en juillet 1907.[938] Quant aux anarchistes, ils n'y voient qu'un piège. En effet, même si un colon porte plainte avec raison, quel juge osera donner tort à un *fazendeiro* ?[939] D'autre part, le gouvernement s'offre des colonnes dans les journaux européens à grande diffusion pour vanter les merveilles du

Brésil. Ainsi *Le Figaro* publie-t-il, en mai 1907, un supplément illustré de huit pages, distribué gratuitement.[940]

La Battaglia est-elle réellement parvenue à intervenir sur les flux migratoires comme elle le laisse entendre et comme l'affirment les autorités italiennes et brésiliennes ? Il est possible que sa campagne contre l'immigration au Brésil ait amplifié un phénomène déjà existant. Mais force est de constater que malgré les conditions qui leur sont réservées, depuis le voyage en bateau[941] jusqu'à leur arrivée dans les *fazendas,* de nouveaux colons arrivent toujours,[942] victimes à leur tour du mensonge et de l'illusion :

> Dans la presse vendue, rédigée par des curés et des brigands de la plume au service des capitalistes, ils avaient lu les descriptions somptueuses de ces paysages enchanteurs, et par les bouches des agents d'émigration qui parcourent, à la recherche de victimes et d'esclaves, les campagnes les plus misérables des pays latins, ils avaient entendu glorifier la prospérité de ces pays vierges, immensément riches, où l'on mange beaucoup et où l'on travaille peu, où l'on est bien traité, où il est possible en somme de faire l'Amérique... en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.[943]

Plutôt que de fuir, certains colons, peu nombreux, décident de se battre sur place pour améliorer leurs conditions. C'est en 1906 que l'on enregistre les premières grèves de colons.[944] Le projet d'une ligue pour les *fazendas* est lancé en 1907. La nécessité d'éduquer le prolétariat des *fazendas,* "abruti, séparé du reste du monde, qui agonise, comme dans une immense Cayenne, dans les pires conditions d'esclavage"[945] est un thème fréquemment développé dans *La Battaglia,* en particulier par Gigi Damiani qui affirme à plusieurs reprises que la véritable force révolutionnaire au Brésil se trouve dans les campagnes et non dans les villes. *La Battaglia,* le premier journal anarchiste italien qui se préoccupe réellement de la condition des émigrants au Brésil, ne laisse pas pour autant de côté un thème qui avait déjà préoccupé ses prédécesseurs, celui de l'organisation.

Senza dubbio, l'associazione deve lasciare un'intera autonomia agli individui aderenti e la federazione deve rispettare nei gruppi questa stessa autonomia. Stiamo bene attenti a non credere che la mancanza de organizzazione sia una garanzia di libertà. (...)

Bisogna che gli anarchici entrino nei sindacati operai. In primo luogo per farvi della propaganda anarchica ; secondariamente perché è il solo mezzo che ci permette di avere a nostra disposizione, il giorno voluto, dei gruppi capaci di prendere in mano le redini della produzione ; dobbiamo inoltre entrarvi per reagire energicamente a questo stato d'animo detestabile che induce i sindacati a difendere solo degli interessi particolari.

Errico MALATESTA au Congrès international anarchiste d'Amsterdam, 1907.

DEUXIÈME CHAPITRE

L'ORGANISATION[946]

Les premiers numéros de *La Battaglia* reflètent les dissensions déjà apparues entre *Germinal* et *O Amigo do Povo*. Les pierres d'achoppement sont identiques : faut-il ou non engager des grèves partielles, faut-il organiser et diriger la résistance de la classe ouvrière ? Les personnes qui s'affrontent ne changent pas non plus : Angelo Bandoni et Giulio Sorelli se retrouvent dans les colonnes de *La Battaglia.* Le premier traite de "moutons humains" ceux qui s'en remettent, pour leurs actions dans le domaine social, à un comité directeur, à des chefs qui leur font croire à l'utilité des revendications légales qui ne sont, pour Bandoni, que d'"impudentes mystifications".[947] Sorelli réplique en affirmant que "les luttes partielles sont une préparation aux *batailles finales* et que, même si elles conduisent à un échec, elles sont pour l'ouvrier une incitation à la résistance, à l'obtention de victoires futures".[948] Selon lui, l'organisation est aussi nécessaire que la propagande théorique et les deux se complètent. Oreste Ristori entre à son tour dans la polémique et choisit pour son journal une ligne anti-organisatrice.[949]

Sorelli trouve vite une autre tribune pour défendre ses idées. Il publie *Il Falegname,* conjointement avec *O Carpinteiro,* organe de l'Union des menuisiers[950] créée en mars 1905.[951] *La Battaglia* s'intéresse peu à ce journal : une seule allusion y est faite, à propos d'une kermesse organisée en faveur de *Il Falegname.*[952] Les positions de ce journal, l'un des rares journaux italiens à défendre l'organisation ouvrière, sont en effet totalement opposées aux siennes. Défendant l'organisation comme moyen de lutte, *Il Falegname* considère que la ligue qu'il représente est "une école où mûrissent les consciences ouvrières."[953] Il accepte cependant la discussion puisqu'il publie un article de Francesco De Paola, lui aussi "antiorganisateur impénitent"[954] et ennemi de la grève partielle.[955]

Il Falegname se réjouit de la création de la *Federação Operária* (FO) de São Paulo en novembre 1905,[956] création que *La Battaglia* se contente d'évoquer à travers le compte rendu d'une réunion. Au cours de cette réunion, présidée par Attilio Gallo, animée par Giulio Sorelli, et dont le secrétaire est Edgard Leuenroth, les représentants des ligues de résistance existant à São Paulo décident des statuts de la Fédération et garantissent sa non-appartenance à un quelconque parti politique.[957] Sorelli devient rapidement le principal moteur de la FO. Il en est le secrétaire et intervient presque à toutes les réunions, où il se montre un orateur enflammé.[958] La FO ne professe aucune religion ni aucune idée politique, même si certains de ses membres sont anarchistes ou socialistes. Son but est de défendre les droits des ouvriers.[959] Le siège de la FO, situé Travessa da Sé, est également le siège d'associations ouvrières, en particulier celle des typographes, menuisiers, ébénistes, maçons, boulangers, pâtissiers, mécaniciens, chapeliers et ouvriers de la chaussure.[960]

Depuis les dernières années du XIX^{e} siècle, les associations ouvrières ont connu une existence plutôt tourmentée : on a déjà vu se former et mourir plusieurs fois l'association des chapeliers, ainsi que celle des menuisiers. Mais avec la création de la FO, l'organisation ouvrière semble prendre un véritable départ à São Paulo. Quasiment au même moment est créé un périodique anarchiste en langue portugaise, *A Terra Livre,* à l'initiative de Neno Vasco, Manoel Moscoso et Edgard Leuenroth. Avec ce journal, se vérifie à nouveau, comme pour *O Amigo do Povo* et *Germinal,* l'opposition entre presse anarchiste en langue portugaise, favorable à l'organisation, et presse anarchiste en langue italienne, farouchement opposée à l'organisation.

Un adversaire plus féroce encore que Bandoni lui succède dans les colonnes de *La Battaglia* pour s'en prendre aux anarchistes reconvertis dans le syndicalisme. C'est Alessandro Cerchiai, qui n'hésite pas à attaquer directement Sorelli :

> L'anarchisme, qui a si bien su démasquer la mauvaise foi des professionnels du socialisme, en dénonçant au prolétariat le danger parlementariste, n'a pas eu autant de succès lorsqu'il s'est agi d'empêcher une bande de canailles, d'incohérents, d'ignorants et d'imbéciles de fabriquer des dogmes anarchistes, un parti anarchiste régi par des règlements et des statuts, et comme si cela n'était pas suffisant, ils nous ont concocté un anarchisme diminué, une marchandise commode ou incommode, que l'on peut, comme l'ouvrier Sorelli, laisser dans sa bibliothèque ou aux latrines, sur les escaliers du siège d'une ligue de résistance ou dans la chemise d'une putain.[961]

La polémique est alimentée par les nombreux articles qu'envoie de Buenos Aires Aristide Ceccarelli, un fervent défenseur de l'organisation.[962] Mais *La Battaglia* conserve fermement ses positions contre le principe d'autorité, dont les organisations de São Paulo ne parviennent pas à se libérer, et s'oppose à toute institutionnalisation des moyens de lutte.

Le Congrès Ouvrier d'avril 1906

Les anarchistes de *La Battaglia* se montrent féroces à l'égard du premier congrès ouvrier brésilien qui se tient à Rio de Janeiro du 15 au 20 avril 1906, à l'initiative de la FO de São Paulo.[963] Quarante-trois délégués de vingt-neuf syndicats ouvriers y sont présents. La FO de São Paulo, regroupant six syndicats, y envoie dix représentants, dont Giulio Sorelli, Edgard Leuenroth, Manoel Moscoso, et José Sarmento. Participent également Luigi Magrassi et Mota Assunção pour la *Liga das Artes Gráficas,* ainsi que deux représentants de la ligue ouvrière italienne, Pietro Bernabucci et Silvio Pazzaglia.[964] **Photo du congrès de 1906 Illustration**

Le congrès aboutit à la création de la *Confederação Operária Brasileira* (COB), qui décide de se réunir tous les ans et de publier un journal. L'organe de la COB, *A Voz do Trabalhador,* ne paraît qu'en 1908[965] et il faut attendre 1913 avant que se réunisse le second congrès ouvrier. La COB choisit de lutter dans le domaine économique, en particulier pour faire diminuer les heures de travail, sans s'affilier à aucun parti politique.

Les critiques de *La Battaglia,* adressées nommément à Sorelli, Leuenroth, Magrassi, Moscoso, et aux autres congressistes venus de São Paulo, ne portent pas sur le contenu idéologique du congrès. La position de *La Battaglia* sur l'organisation est désormais connue de tous et les rédacteurs ne jugent pas utile de se répéter. Ils reprochent à ces "sociologues profonds" et à ces "agitateurs redoutés" de se prendre trop au sérieux et de se poser en chefs du mouvement ouvrier. Voici le portrait qui est fait des congressistes :

> Génies lumineux incompris, condottieres intrépides de l'armée lilliputienne dont le quartier général se trouve au Largo da Sé, ils dominaient de leur taille et se détachaient dans la multitude grâce à leurs cocardes. Le spectacle était imposant. On attendait d'un moment à l'autre un mot, un ordre, un geste majestueux qui lancerait les armées révolutionnaires à l'assaut de la Bastille de la bourgeoisie, aux Tuileries, au Catete.[966]

Tobia Boni, qui ne sort sa plume que dans les grandes occasions, tourne en dérision le choix du 11 novembre comme «fête officielle» par les congressistes de Rio de Janeiro :

> Etant donné que le Congrès ouvrier de Rio a décrété, à l'unanimité, le 11 novembre «fête officielle», je propose d'ajouter à notre calendrier d'autres «fêtes officielles» à savoir : le 16 avril, date glorieuse de l'inauguration du Congrès ouvrier de Rio ; la date qui correspond à la fondation, plus glorieuse encore, de la Fédération ouvrière de São Paulo ; et les dates solennelles de la naissance de

tous les congressistes. Et si vous voulez en ajouter d'autres pour mieux léguer à la postérité le nom de ces génies lumineux du prolétariat, je vous en laisse l'entière liberté.[967]

Dans le but de démontrer le caractère illusoire des promesses faites par les partisans de la résistance légale, un autre rédacteur propose quant à lui la béatification de tous les congressistes et d'Ernestina Lesina,[968] l'une des rares femmes que connaisse le mouvement ouvrier de l'époque :

Proclamez sainte Ernestina Lesina reine des humbles - comme le désire ardemment la «bienheureuse» petite sœur - et tous les affamés auront du pain, du vin, de la viande et des légumes ; ceux qui sont nus seront revêtus comme par enchantement, les sans-abris verront les ruines de leurs taudis détruits par le «dieu du tremblement de terre» et des «volcans» se transformer en palais, les champs dévastés en jardins.[969]

Le congrès de Rio de Janeiro occupe également les colonnes du journal socialiste *Avanti !*. Le rédacteur Donato Donati critique les décisions du congrès et affirme qu'anarchie et organisation sont incompatibles. *La Battaglia* ne laisse pas passer cette affirmation car pour elle, anarchie et organisation ne sont pas incompatibles. L'anarchie est incompatible avec l'idée d'autorité. D'ailleurs, l'organisation anti-autoritaire est possible même en régime bourgeois, affirme *La Battaglia,* en s'appuyant sur l'existence de "milliers de regroupements anarchistes, cercles libertaires, cercles d'études sociales, sans président, sans statuts, sans commissions exécutives, sans plénipotentiaires."[970] Aux yeux des anarchistes de *La Battaglia,* la FO de São Paulo ne s'apparente pas à ces groupes anarchistes puisque :

Elle est autoritaire par excellence, a ses règlements, ses grands et petits pontifes, ses majorités qui s'imposent, ses minorités qui obéissent, ses diplomates, ses disciplines (...) et il faut la combattre, non pas en tant qu'organisation, mais pour l'esprit d'embrigadement qui y a été introduit avec la permission des anarchistes qui sont à sa tête.[971]

Ce ne sont pas là vaines paroles et l'occasion de combattre la FO de São Paulo se présente rapidement avec les nombreuses grèves qui éclatent en cette première moitié de l'année 1906.

Les grèves de 1906

Une grève est annoncée dès le mois de mars. A cette occasion, *La Battaglia* déverse des flots d'imprécations contre deux représentants de la FO, Manoel Moscoso, et Edgard Leuenroth. Selon la rumeur, ces derniers sont allés servir de médiateurs entre les grévistes et les patrons d'une usine textile de São Bernardo.[972] Mais *la Battaglia* est contrainte de publier un démenti :

La nouvelle, provenant d'un journal quotidien et que nous avons commentée, affirmant que les anarchistes syndicalistes Manoel Moscoso et Edgard Leuenroth avaient été chargés par la *Federação*

Operária de São Paulo d'aller offrir leurs services pour rétablir l'«harmonie» entre les grévistes de São Bernardo et leurs exploiteurs, n'était pas vraie. Selon ce que nous a déclaré Moscoso, ils n'ont jamais imaginé une telle chose car, en tant qu'anarchistes, ils ne veulent en aucune occasion réconcilier les ouvriers avec leurs bourreaux ; ils sont allés à São Bernardo uniquement pour voir la tournure que prenait la grève et se renseigner sur les tristes conditions des ouvriers des deux fabriques de tissus existant dans cette localité.

Nous sommes heureux de tirer la chose au clair et nous prenons note de la déclaration de Moscoso. A São Bernardo, pour rétablir l'*harmonie* entre capital et travail, sont allés messieurs Alcibiade Bertolotti et Dante Ramenzoni,[973] Mais les grévistes leur ont dit poliment qu'ils n'avaient pas besoin de médiateurs.

La leçon a été bonne et nous espérons qu'elle aura été comprise.[974]

Malgré son opposition aux grèves partielles, qu'elle juge inutiles et même dangereuses pour les ouvriers,[975] *La Battaglia* apporte un soutien indirect à la grève qui survient le mois suivant dans une typographie de São Paulo. Elle publie en effet la liste des jaunes qui ont accepté de travailler à la place des grévistes.[976] Cette grève apporte de nouveaux arguments aux critiques de *La Battaglia* contre l'action des anarchistes syndicalistes :

La grève de la typographie Duprat s'est terminée par une terrible volée de coups sur les têtes dures des ouvriers.

Une quarantaine seulement des quatre-vingts grévistes ont retrouvé leur travail, au prix de honteuses humiliations.

Quarante typographes sont restés sur le pavé. Quarante familles environ sont réduites au désespoir et doivent pâtir la faim.

Voilà la retentissante victoire chantée par le périodique syndicaliste *Terra Livre.*

Voilà les conséquences de la politique ouvrière, à base de taloches, et de la *gymnastique révolutionnaire* préconisée à grand renfort de sermons par les grands hommes pragmatiques et positifs aux premiers rangs desquels Piccarolo, Giulio Sorelli, Manoel Moscoso, Leuenroth et compagnie ![977]

Toutefois, *La Battaglia* ne reste pas à l'écart de la lutte lorsqu'éclate la grève des cheminots des lignes Mogiana et Paulista en mai 1906. Le président de la compagnie de chemins de fer ayant demandé l'intervention de la police pour réprimer la grève,[978] *La Battaglia* dénonce la répression dont sont victimes les premiers grévistes, et publie un article en première page, incitant tous les travailleurs à cesser le travail en signe de solidarité :

Nous sommes théoriquement opposés à la tactique des grèves.

Mais puisque le gouvernement et les autorités - qui auraient dû conserver une attitude neutre dans cette lutte entre oppresseurs et opprimés - ont mis leurs forces au service des capitalistes, nous nous mettons entièrement à la disposition de la masse en grève, menacée de mort par la gueule des mousquets et les dagues assassines de la police.

La question de la grève, sur laquelle nous exprimerons plus tard notre opinion, passe au second plan.

Il ne s'agit pas de soutenir une lutte platonique contre l'arrogance infâme de deux ou trois fonctionnaires superlativement répugnants, mais de se défendre avec toute l'énergie possible contre la violence de classe et le féroce abus de pouvoir provoqué par le grand commerce et le clergé, encouragées et soutenues par les brigands qui sont au Pouvoir.[979]

Si *La Battaglia* adopte une telle position malgré ses réticences vis-à-vis de la résistance légale, c'est que la grève des cheminots présente toutes les caractéristiques de la grève générale, non seulement parce que toute une catégorie professionnelle y est engagée, mais aussi parce que le poids de la grève sur l'économie de l'Etat est énorme : aux dires du responsable des Affaires intérieures pour l'Etat de São Paulo, elle cause "des préjudices incalculables à l'agriculture, au commerce et à l'industrie de l'Etat, en perturbant profondément la vie commerciale, agricole et industrielle pendant plus de quinze jours."[980] D'autre part, les grévistes ont commencé de répondre aux violences policières en détruisant du matériel et des voies ferrées.[981] Ils bénéficient du soutien de la population ouvrière[982] devant les mesures impopulaires de la police. La presse jette de l'huile sur le feu en dénonçant les grévistes perturbateurs de l'ordre public.[983]

Cerchiai, qui approuve l'appel à la grève générale, met toutefois en garde les grévistes contre les atrocités que peut commettre un régiment armé sur une foule sans arme. On se rappelle qu'il a vécu les événements de mai 1898 à Milan et qu'il en a été profondément marqué. Soulignant la férocité de la classe dirigeante et de la police au Brésil, il conseille aux ouvriers en grève de ne pas s'exposer docilement au tir des carabines.[984]

Ces articles publiés à la une de *La Battaglia* ne passent pas inaperçus. La police intervient, saccage le siège du journal et détruit des exemplaires du numéro 80.[985] Le journal suspend ainsi sa parution pendant trois semaines[986] et les reprend alors que la grève est déjà finie. C'est le moment du bilan. Pour tous, aussi bien pour *La Battaglia* que pour la FO, à laquelle le journal ouvre ses colonnes, la grève se termine par un échec. Pour les anarchistes syndicalistes, elle est cependant une expérience utile pour l'avenir,[987] et doit servir de leçon aux ouvriers qui devraient renforcer leur organisation.[988]

La Battaglia attribue en partie l'échec de la grève à ses dirigeants qui se sont présentés aux ouvriers comme étant les seuls détenteurs possibles de la victoire et les ont trompés en leur faisant croire à l'efficacité de la force d'inertie au lieu de les pousser à l'action. L'expérience ne fait donc que renforcer la méfiance des rédacteurs de *La Battaglia* à l'égard de la résistance légale. Cependant, le journal se réjouit de l'énorme mouvement de solidarité qui s'est développé à l'occasion de la grève, et qui est d'autant plus admirable que la majeure partie des ouvriers étaient totalement dépourvus de la moindre expérience politique. En signe de solidarité avec les cheminots, la grève s'est étendue à d'autres secteurs professionnels et à d'autres villes de l'Etat de São Paulo,[989] se heurtant partout à la violence sans pareille de la police. Le leçon que tire *La Battaglia* pour l'avenir est qu'il faut continuer à faire de la propagande auprès des ouvriers pour les convaincre qu'en cas de grève, il ne faut pas se contenter de

croiser les bras. Il faut rendre les outils inutilisables, empêcher que des jaunes ne prennent la place des grévistes et se préparer contre les attaques armées du gouvernement. La seule vraie grève est la grève révolutionnaire car :

> ...nous ne serons pas libres si au lieu de consacrer tous nos efforts à abolir le gouvernement et la propriété privée, nous nous employons simplement à mendier des réformes et à essayer - mais en vain - de faire de nos patrons de bons patrons. Les esclaves ont bougé. Essayons de les maintenir éveillés.[990]

Une période de calme succède à l'agitation du mois de mai. Seule une fabrique de chapeaux connaît quelques soubresauts de la grève qui suscitent un nouvel échange d'articles sur le thème de l'organisation.[991] Mais la rédaction de *La Battaglia* s'empresse de mettre le holà.[992] Les anarchistes organisateurs sont en revanche bien décidés à continuer de traiter le sujet puisqu'ils font paraître, en octobre et novembre 1906, un journal dirigé par Giulio Sorelli : *Il Libertario.*

Il Libertario

Les deux tendances anarchistes représentées à São Paulo en arrivent à s'ignorer mutuellement. *Il Libertario* ne fait aucune allusion à *La Battaglia* et réciproquement. Il fait paraître la liste des journaux anarchistes en portugais publiés au Brésil,[993] écartant ainsi *La Battaglia. Il Libertario,* concurrent inavoué de *La Battaglia,* se veut l'équivalent en italien de *A Terra Livre.*[994] Dans ce passage écrit par Sorelli dans le premier numéro de *Il Libertario, La Battaglia* n'est pas mentionnée mais implicitement critiquée :

> Nous étions convaincus, ainsi que de nombreux camarades, qu'étant donné les conditions actuelles du milieu ouvrier de ce pays il manquait un organe de propagande facile, claire, accessible à tous, qui puisse en somme apporter une contribution utile à la diffusion des théories *Socialistes-Anarchistes. Il Libertario* vient remplir ce vide et seul le désir d'œuvrer pour l'*Idée* qui nous anime, et qui est tout pour nous, nous a poussés à en commencer les publications.[995]

Il Libertario sollicite la collaboration de Gigi Damiani,[996] toujours au Paraná, qui est pourtant opposé à toute organisation, comme il tient à le préciser dans l'article qu'il envoie au journal.[997] C'est pour *Il Libertario* une marque de reconnaissance que d'obtenir la collaboration de Damiani, dont la rédaction vante l'ouverture d'esprit :

> Nous savions que le point de vue de Damiani diverge quelque peu du nôtre sur les méthodes à adopter pour la propagande des idées libertaires, mais nous le savions dépourvu du sectarisme répugnant contre lequel se rebelle notre conscience d'hommes, et nous avons sollicité sa collaboration, avides comme nous le sommes d'une discussion sérieuse et loyale.[998]

Ce passage laisse entendre que des dissensions personnelles sont venues se greffer sur les dissensions politiques qui séparent les différents courants anarchistes existant à São Paulo. La police, quant à elle, ne fait pas la différence : à la première occasion, elle interroge indifféremment Ristori, Cerchiai et Sorelli.

Interrogatoires de Ristori, Cerchiai et Sorelli

Le 30 mars 1907, le délégué de police de São Paulo décide de convoquer Ristori et Cerchiai.[999] Les deux hommes sont interrogés le 2 avril et transforment leurs interrogatoires en véritables professions de foi anarchiste. En effet, ni l'un ni l'autre ne tentent de dissimuler leurs convictions. Ristori donne même à l'officier de police une leçon d'anarchisme. Il déclare :

> ...que l'idée principale de l'anarchisme est la suppression de tout gouvernement constitué et de la propriété individuelle ; que pour cela tout anarchiste (...) cherche à former les consciences en accord avec ces idées, jusqu'à ce qu'elles soient victorieuses, et si elles ne le sont pas, il combattra pour la révolution sociale ; qu'en ce qui concerne le mouvement ouvrier, et principalement lors des grèves, l'anarchisme, pour lequel se bat le déposant, cherche à faire comprendre et à faire accepter son programme parmi les ouvriers ; c'est-à-dire qu'en ces occasions, les anarchistes essaient de répandre leurs idées étant donné que les ouvriers sont mieux préparés à les entendre, vu leur disposition à assimiler ces idées ; qu'il n'a pris part à aucune des grèves qui se sont déclarées dernièrement dans cette Capitale ni à aucune autre grève et qu'il s'y oppose, à tel point qu'il a écrit contre les grèves dans son journal.[1000]

C'est en effet à l'occasion de nouvelles grèves que la police interroge Ristori et Cerchiai, lequel dépose sensiblement de la même façon que Ristori.[1001] La police s'inquiète à la suite d'une distribution massive de tracts incitant à cesser le travail. Ayant compris que les tracts n'émanaient pas de *La Battaglia,* la police interroge Giulio Sorelli quelques jours après Ristori et Cerchiai. On demande au secrétaire de la FO de s'expliquer sur le fonctionnement de l'organisation et sur son attitude en cas de grève.[1002] La police recueille le témoignage d'ouvriers que les grévistes ont empêchés d'aller travailler[1003] et convoque plusieurs ouvriers plutôt «bavards», ayant assisté à des réunions de la FO "par curiosité",[1004] ou plus vraisemblablement à la demande de la police, pour y rechercher des informations.[1005]

Avec tous ces témoignages, la police possède suffisamment d'éléments contre Sorelli, Cerchiai et Ristori pour demander leur expulsion étant donné que leur présence sur le territoire de l'Etat est jugée dangereuse.[1006] Depuis novembre 1906, il existe en effet une nouvelle arme contre les indésirables, la loi Adolfo Gordo, qui permet l'expulsion des étrangers, à condition que ceux-ci résident au Brésil depuis moins de deux ans et n'aient ni conjoint ni enfants de nationalité brésilienne.[1007] La demande d'expulsion

de Ristori, Cerchiai et Sorelli est cependant rejetée. Leur expulsion serait illégale puisque tous trois vivent au Brésil depuis plus de deux ans.[1008]

La grève de mai 1907

Lors de la demande d'expulsion le secrétaire d'Etat à la justice de São Paulo attribue à l'activité récente de Sorelli, Cerchiai et Ristori, les mouvements de grève qui menacent la tranquillité publique. Au début du mois de mai déjà, il compte six mouvements de grève qui se sont succédés dans la capitale et dans l'intérieur de l'Etat : dans les transports, à l'usine textile Alvares Penteado, au moulin Matarazzo, dans une usine textile à Salto de Itu, à São Roque, et chez les maçons et manœuvres de Campinas. D'autres grèves menacent encore à São Paulo, celle des maçons, des ouvriers de la chaussure et des métallurgistes.[1009]

La Battaglia se fait l'écho de ces mouvements de protestation dans son numéro du 16 mai. Comme en 1906, elle salue à nouveau "l'éveil des esclaves", le grand mouvement de solidarité dont les ouvriers se sont montrés capables.[1010] La première grève réclamant la journée de huit heures a eu lieu chez les ouvriers charretiers, qui ont obtenu gain de cause et qui ont été suivis par d'autres catégories professionnelles :

> Tout de suite après se mirent en grève les maçons et les manœuvres, les tailleurs de pierre, les marbriers, les peintres, les mécaniciens et ensuite les ouvrières et les ouvriers du textile, les travailleurs du livre, les chapeliers - hommes et femmes - les balayeurs, les ouvriers de la chaussure, les orfèvres, etc., etc.
>
> Et l'avalanche ne s'arrêta pas là : les travailleurs de Campinas, Ribeirão Preto, Santos, Bauru, les villes les plus importantes de l'Etat, et d'autres localités, déclarèrent eux aussi la grève pour l'obtention de la journée de huit heures.[1011]

La Battaglia salue l'action des grévistes et leur apporte son soutien total : elle publie tous les comptes rendus de grèves au cours des semaines et des mois qui suivent,[1012] lance une rubrique intitulée "Fabbriche e officine"[1013] et appelle, à la suite de la FO,[1014] au boycott des produits fabriqués dans les établissements de Francesco Matarazzo, l'un des plus gros industriels de São Paulo,[1015] dont l'attitude vis-à-vis des grévistes a été particulièrement rigide.[1016]

Mais le journal ne s'enflamme guère pour cette grève qui ne lui semble pas véritablement révolutionnaire étant donné que le mouvement est fondé uniquement sur la revendication des huit heures de travail et que les ouvriers n'utilisent que leur force d'inertie devant l'opposition des patrons. *La Battaglia* adopte une attitude très différente de celle qu'elle avait choisi de suivre lors de la grève de

1906, qui n'était pas une grève "alimentaire". Cette fois, elle ne s'abstient pas de commentaire et, alors même que le mouvement est à son apogée, *La Battaglia* renouvelle ses mises en garde et renforce son discours anti-grève qui repose sur deux idées. D'une part, la grève partielle est inutile à moyenne ou longue échéance :

> Si la grève partielle, de même que la grève générale, n'est pas accompagnée de l'expropriation, elle ne nuit en rien au capitalisme, parce que le dommage matériel subi par les propriétaires retombera inexorablement sur les épaules des travailleurs.[1017]

D'autre part, la grève partielle est dangereuse :

> La grève partielle est une arme dangereuse ; avant de se lancer dans une telle action, les travailleurs doivent réfléchir, être sûrs de leur cohésion et décidés à opposer la force à la force, quand les patrons ne veulent pas entendre raison, et à changer de métier plutôt que de retourner vaincus sous les bottes du même tyran, rendu plus cruel par sa victoire.[1018]

Cerchiai n'est pas en reste sur le sujet. Il rappelle que "la seule grève véritablement destinée à conduire le prolétariat à la conquête de ses droits est la grève révolutionnaire"[1019] et repose inlassablement la même question : "En régime capitaliste, les travailleurs peuvent-ils améliorer leurs conditions ?"[1020] Il évoque également le problème des ouvriers briseurs de grève, dénonçant les syndicalistes qui condamnent les jaunes :

> S'il est juste de briser les os à un jaune, à un frère égaré par l'ignorance et la corruption de l'or, ne serait-il pas encore plus logique - et certainement plus utile - de briser les reins aux patrons ?[1021]

Ristori ajoute un autre argument contre la résistance légale. Pour lui, il est impossible de limiter la lutte au seul domaine économique, en laissant de côté le problème de l'Etat, du militarisme et surtout de la religion. Avec une amertume qui fait déjà pressentir son éloignement total de la politique à la fin de l'année 1911,[1022] il affirme qu'on ne peut pas lutter, même dans le domaine économique, avec une "masse d'imbéciles et d'idiots que la religion maintient, dans un état d'abrutissement permanent, dévouée à la cause du capitalisme."[1023]

Les autorités réagissent aux grèves de 1907 avec une mauvaise foi dont Washington Luiz, le responsable des affaires intérieures pour l'Etat de São Paulo, nous donne un bel exemple. Celui-ci affirme qu'"il ne s'agit pas de contester à l'ouvrier le droit de grève, mais [qu']on ne peut permettre que ce droit soit à la merci d'individus spéculateurs."[1024] La police procède donc à des arrestations,[1025] utilise la force armée contre les grévistes[1026] et saccage le siège de la FO.[1027] Simultanément, le parlement vote de nouvelles lois sociales. Ces mesures législatives provoquent l'indignation d'Alessandro Cerchiai :

Encore des lois ?... Messieurs, contentez-vous donc d'exploiter, de frauder, d'empoisonner, d'exterminer l'enfance, de violer, de vous enrichir, de frapper vos victimes impunément, mais n'ajoutez pas à vos privilèges l'ironie de la raillerie.

Les lois en faveur des travailleurs sont des pièges, et des pièges pour opprimer et affamer le peuple, vous en avez déjà suffisamment à disposition.[1028]

Au cours de l'année 1907 survient un événement qui prouve que la polémique qui divise les différents groupes anarchistes de São Paulo existe également au niveau international : au mois d'août se tient le Congrès anarchiste d'Amsterdam, dont les discussions ont pour principal sujet le problème de l'organisation.[1029] *La Battaglia* ne manque pas d'évoquer cet événement. Elle déploie moins d'ironie à l'égard de ce congrès qu'elle ne l'avait fait à l'occasion du Congrès ouvrier brésilien de Rio de Janeiro, mais sa méfiance est identique. Le journal met en cause l'utilité d'un congrès international[1030] et refuse en tout cas d'y participer. Payer les frais de voyage d'un délégué pour chacun des deux courants anarchistes présents au Brésil, signifierait perdre l'occasion de diffuser des "centaines d'opuscules de propagande à très grand tirage."[1031] La propagande sur le terrain lui semble plus utile que la participation à un congrès international.

De 1908 à 1911, *La Battaglia* s'occupe épisodiquement du problème de l'organisation ouvrière, en fonction de l'actualité. Le sujet réapparaît ainsi lorsque Giulio Sorelli entre en polémique avec les socialistes de l'*Avanti !,*[1032] en particulier avec Vincenzo Vacirca, le nouveau directeur du journal socialiste récemment arrivé d'Italie. Vacirca attaque aussi bien la FO et les organisations ouvrières de São Paulo, qui suivent d'après lui une mauvaise voie, que *La Battaglia* dont les articles lui semblent "idiots".[1033] L'expulsion de Vacirca en juillet 1908[1034] n'empêche pas l'*Avanti !* de continuer la polémique avec *La Battaglia* et de répandre des calomnies sur le directeur du journal anarchiste Oreste Ristori.[1035] Durant cette période, *La Battaglia* donne régulièrement le compte rendu des grèves qui se déclenchent,[1036] dénonce, quand il y a lieu, les répressions policières,[1037] et publie des articles théoriques sur le syndicalisme pour clarifier sa position à ce sujet, en particulier lorsque se tient à São Paulo un congrès des ligues ouvrières en avril 1908.[1038]

Une grève, en particulier, mérite d'être citée : celle des ouvriers de la verrerie d'Agua Branca en 1909.[1039] Les verriers, des Français et des Italiens, en grève pendant plus de quarante jours, s'attirent les foudres des anarchistes de *La Battaglia* lorsqu'ils demandent au consul d'Italie d'intervenir auprès des autorités brésiliennes.[1040] Ils voudraient d'empêcher l'expulsion du maître de l'école rationaliste d'Agua Branca, Edmondo Rossoni, qui était impliqué dans la grève.[1041] Le consul n'intervient que pour essayer de calmer la grève ; l'expulsion ne peut d'ailleurs être évitée, puisque Rossoni n'est au Brésil que depuis

six mois.[1042] Alceste De Ambris, autre pilier de la grève des verriers, dont la police voudrait également se débarrasser, ne peut quant à lui être expulsé puisqu'il possède des biens immobiliers au Brésil.[1043]

Les grèves de 1911 et 1912

Plusieurs grèves éclatent en 1911 et 1912, accueillies de différentes façons par *La Battaglia.* Celle qui survient chez les maçons de São Paulo en juillet 1911 recueille l'enthousiasme du journal[1044] qui appelle sans relâche à soutenir la lutte.[1045] Le mouvement éclate spontanément, sans pression d'aucune sorte, et concerne toute une catégorie professionnelle. Les intérêts en jeu sont immenses puisque l'Etat de São Paulo traverse une période d'expansion dans le domaine de la construction. En faisant grève, les maçons et les professions annexes exercent donc un véritable contre-pouvoir.[1046] Le mouvement s'étend aux autres villes de l'Etat et compte bientôt plus de 10 000 grévistes.[1047] La police utilise à nouveau la répression. Elle procède à quarante arrestations au cours d'une manifestation.[1048] L'anarchiste Guido Monachesi, arrêté sur son lieu de travail, est même menacé injustement d'expulsion.[1049] Après trois semaines, le mouvement perd de l'ampleur, sans victoire pour les ouvriers. De nombreux maçons reprennent le travail[1050] et la grève échoue "par manque de solidarité",[1051] bien que la lutte continue encore quelque temps dans l'intérieur de l'Etat.[1052] En 1912, une nouvelle grève se déclare, au moins aussi longue que celle de 1911.[1053] Pas d'applaudissements, pourtant, de la part des anarchistes de *La Battaglia,* mais des critiques[1054] : cette fois, la grève n'a pas su ébranler les bases du régime bourgeois.[1055]

La Battaglia maintient, au cours de son existence, une position cohérente. Seules obtiennent son soutien les grèves qui ont à ses yeux une dimension révolutionnaire, c'est-à-dire celles qui peuvent réellement peser dans la balance économique. *La Battaglia* applaudit aux manifestations de solidarité et aux signes de l'éveil de la conscience ouvrière qui ne sont pas dus, selon elle, aux efforts des organisations syndicales. En effet, pour les anarchistes, ces organisations ne préparent pas réellement l'émancipation des ouvriers puisqu'elles leur apprennent à s'en remettre à des chefs, sans prendre de décisions au niveau individuel. Les anarchistes croient en revanche à l'efficacité de leur propagande, en particulier par

l'intermédiaire des groupes et cercles libertaires qui foisonnent à São Paulo depuis la fin du siècle dernier.

L'autre forme d'organisation : les cercles anarchistes

Il est illusoire de vouloir faire un relevé précis des différents groupes anarchistes ayant existé dans l'Etat de São Paulo, étant donné que les journaux informent leurs lecteurs de la création des groupes, mais jamais de leur disparition. Ces groupes se veulent d'ailleurs éphémères. Ils se fixent un but, le plus souvent la publication d'une brochure ou l'organisation de souscriptions, puis se dissolvent une fois le but atteint.[1056] Pour l'année 1909, il existe une excellente source, qui permet de faire le point sur le sujet : il s'agit d'un rapport de l'inspecteur de police chargé de la surveillance des anarchistes au Brésil, Alliata-Bronner.[1057]

Ce service de surveillance, instauré, on s'en souvient, en 1901, avait été assumé par Francesco Rughini.[1058] Alliata-Bronner, qui le remplace en 1907,[1059] est un personnage haut en couleurs, qui jouit de l'estime du consul de São Paulo, lequel lui fournit un certificat de bonne conduite.[1060] Mais Alliata-Bronner perd assez vite l'estime de ses supérieurs hiérarchiques. Le même consul de São Paulo, ne craignant pas de se contredire, dit le plus grand mal de lui quelque temps plus tard :

Malheureusement, et je ne dis pas cela pour m'acharner contre une personne déchue, mais pour affirmer la vérité, le *Cav*. Bronner, tout à son commerce, aux soins et aux soucis qu'exigeaient sa famille illégitime ici, sa famille légitime à Rome et un fils qu'il avait eu le tort de faire venir à São Paulo, n'a jamais rien fait, absolument rien ; on doit les quelques informations recueillies, durant son mandat, aux bureaux consulaires[1061] auxquels il s'adressait, et la surveillance ayant été abandonnée pendant cinq années consécutives, tous les liens sont rompus, de sorte qu'un fonctionnaire devra à présent non seulement effectuer son propre travail, mais aussi réparer ce qui a été perdu en cinq ans d'indolence et d'inactivité.[1062]

Le consul n'est pas le seul à regretter l'inefficacité du commissaire italien. Le président de l'Etat de São Paulo se plaint de ne l'avoir reçu que deux fois pendant son séjour au Brésil, toujours pour des raisons ne concernant pas le service.[1063] En 1911, Alliata-Bronner est déjà définitivement écarté et a été rappelé en Italie.[1064] Le consul souhaite vivement voir arriver son remplaçant car il se plaint de n'avoir personne à sa disposition, de voir peser sur ses seules épaules de lourdes responsabilités et de ne pouvoir compter que sur ses relations personnelles pour obtenir les informations qu'il envoie au ministère. Les prières du consul sont exaucées en décembre 1911, puisque par une note du ministère de l'Intérieur au MAE, on apprend que le *Cav*. Adolfo Perilli va remplir la fonction de commissaire de "Pubblica Sicurezza".[1065]

Alliata-Bronner a vraisemblablement eu vent des soupçons qui pèsent sur lui car il se montre blessé que l'on puisse douter de la validité du travail qu'il fournit.[1066] Le rapport qu'il rédige en 1909 est entièrement motivé par le désir qui l'anime de se réhabiliter, de se justifier et de montrer qu'il a fait son devoir. Ce rapport de 1909 est un morceau d'anthologie. En effet, il ne semble pas avoir été écrit de bout en bout par un fonctionnaire de police, dévoué à ses supérieurs et à son souverain. La phrase suivante n'aurait pas détonné dans un journal anarchiste ou syndicaliste de l'époque :

> L'élevation des masses à la compréhension de plus hautes finalités politiques, économiques et sociales, est bien loin d'être atteinte ; de sorte que la plèbe ouvrière cède uniquement au choc d'une offense immédiate et trop criante de ses intérêts, mais elle n'est pas encore capable d'assurer, par l'organisation ou par d'autres formes d'élévation du Prolétariat, la sauvegarde de son propre avenir.[1067]

Alliata-Bronner manie avec aisance le vocabulaire politique, à tel point qu'on pourrait le soupçonner d'avoir purement et simplement recopié des textes politiques. Il fait montre de sa connaissance des différentes tendances du socialisme, leur évolution, et semble même regretter que certains groupes aient perdu leur caractère révolutionnaire.[1068] Un anarchiste ne s'exprimerait pas plus durement que lui à l'égard des socialistes réformistes et de leur ambition politicienne.[1069]

Alliata-Bronner compte qu'il y a au plus un millier d'anarchistes italiens au Brésil. Il ne les juge pas dangereux et est persuadé qu'ils sont incapables d'organiser un complot. Le policier dresse une liste des groupes anarchistes italiens existant au Brésil. Il y en a un à Rio de Janeiro, Ribeirão Preto, Santos (celui-ci compte huit membres), Tatingueira, Ponta Grossa, São Carlos, Bauru, etc, et quatre à São Paulo. Sur les groupes de São Paulo, Alliata-Bronner donne de précieux renseignements quant à la provenance sociale et aux activités des anarchistes qui en font partie.

Le premier groupe évoqué par Alliata-Bronner est le groupe «Aurora» ou groupe du Cambuci, quartier de São Paulo, qui comprend une quarantaine de membres dont Pietro Frigeri et Onofrio Vella. Les membres du groupe, parmi lesquels figurent, selon Alliata-Bronner, des voleurs et des repris de justice, publient des ouvrages de propagande et organisent des fêtes et des bals, qui se terminent souvent par des bagarres sanglantes.[1070]

Alliata-Bronner fait un tableau un peu plus nuancé du groupe de «La Battaglia», "le plus intellectuel", qui est composé de nombreux typographes et

d'ouvriers métallurgistes. Le fait qu'il s'agisse pour la plupart d'ouvriers bien rémunérés les rend moins dangereux aux yeux du fonctionnaire de police. Il faut s'étonner cependant que le nom de Sorelli figure à côté de ceux de Ristori, Cerchiai et Damiani.[1071] Ce groupe est vraisemblablement celui qu'on retrouve sous le nom de «Propaganda libertaria», dans les colonnes de *La Battaglia.*

Le rapport évoque encore le groupe de «Ponte Grande» qui rassemble une vingtaine d'ouvriers parmi les plus défavorisés. Alliata-Bronner présente ce groupe comme un instrument de la FO et des syndicalistes, montrant ainsi qu'il est au courant des dissensions existant au sein du mouvement anarchiste de São Paulo.[1072]

Dernier groupe enfin, «Pensiero e Azione», du quartier du Bom Retiro, qui comprend une centaine de membres et dont dépend une école élémentaire pour les enfants des anarchistes. Alliata-Bronner affirme que leur maître d'école, Enrico D'Avino, distille dans leurs jeunes cœurs la haine de la bourgeoisie, de la religion et de la famille royale d'Italie, de façon encore plus dangereuse que ne le fait Damiani dans les colonnes de *La Battaglia.*[1073]

La comparaison entre les informations contenues dans le rapport d'Alliata-Bronner et celles que nous donne *La Battaglia* montre qu'un seul nom manque, pour l'année 1909, à la liste établie par le policier, celui du «Circolo di studi sociali», implanté dans le quartier du Brás.[1074] De plus, Alliata-Bronner n'a pas jugé bon de citer le journal *Il Ribelle,* de Luigi Cagnetta,[1075] dont le premier numéro paraît le 1er janvier 1909.

Il Ribelle ne dépasse pas le premier numéro, malgré les propos de son rédacteur qui désire combler les lacunes de la presse de São Paulo et souhaite ne pas disparaître après quatre ou cinq numéros, comme le font la plupart des journaux.[1076] Malgré son désir de venir concurrencer *La Battaglia,* Cagnetta a eu bien des difficultés à remplir les quatre pages qu'il avait à sa disposition : les deux premières contiennent essentiellement des articles provenant d'autres journaux,[1077] la quatrième est consacrée à la publicité, ce qui est rarissime dans la presse libertaire. Quant à la troisième page du journal, elle est entièrement occupée par la partition d'une chanson, l'«Inno dei lavoratori».

Les autres moyens de propagande

Il Ribelle n'est pas le seul journal anarchiste à publier des chansons. Elles sont fréquemment présentes en particulier dans les journaux dirigés par Bandoni. Son journal *Alba Rossa*par exemple annonce la publication d'une anthologie de la chanson anarchiste,[1078] dont il publiera ensuite des extraits dans *Germinal !* : Figli di plebe, Germinal !, I coloni ribelli, Ribellione, Proprietà privata e miseria, In memoria di Michele Angiolillo, Ricordando l'impresa libica, L'impresa tripolina. Le journal reproduit également le texte de quelques chansons en portugais : Primavera Redemptora, Na escola.[1079]

Le texte de ces chansons est rarement accompagné d'indication concernant la musique et l'auteur.[1080] Elles sont parfois composées pour des occasions particulières,[1081] commémorations, anniversaires, etc., mais il est impossible de juger de leur succès. En revanche, certaines chansons du répertoire populaire italien sont très connues, même chez les anarchistes brésiliens. C'est le cas de la chanson de Pietro Gori, *Addio Lugano,* qui apparaît dans le titre d'un article du journal anarchiste en portugais *A Plebe* lors des expulsions de 1919.[1082]

Dans les écoles libertaires dont il est le professeur, Angelo Bandoni fait étudier des chansons à ses élèves. Il est l'un des premiers à São Paulo à s'être lancé dans la propagande par l'enseignement, avec son école «Germinal», créée en 1902. Le journal *Germinal* donne quelques aperçus de cette expérience didactique.[1083] Les enfants de l'école "Germinal" savent parfaitement définir les concepts les plus complexes et les principes anarchistes les plus élaborés. Ils ont appris à définir l'histoire, à haïr la religion, la propriété privée et la patrie. Ils connaissent également de nombreuses chansons que leur maître a écrites pour "influencer leur sensibilité", qui reprennent les thèmes étudiés en classe. Citons le chant qui vient ponctuer la fin de chaque journée d'école :

Noi siam figli di sfruttati
che fecondan col sudore
le delizie pel signore,
che in compenso un pan non dà ;
noi siam seme di pezzenti

che vagheggian l'ideale
di vederlo il mondo uguale,
senza servi, né padron.
Collo studio apprenderemo
a distinguere i fratelli
ed intrepidi ribelli
noi sarem per l'avvenir !
Addestrati nella lotta, ecc...[1084]

L'école *Germinal* cesse d'exister en 1905, mais Bandoni se lance dans d'autres projets scolaires à l'intérieur de l'Etat de São Paulo. En 1911, il enseigne à l'école moderne de Cándido Rodrigues, ville assez isolée, où il y pas d'église et où les habitants ont des idées assez avancées aux dires des rédacteurs de *La Battaglia.*[1085] Bandoni lance encore l'école de Taquaritinga dans la *fazenda* Crespi, où il renouvelle l'expérience de l'enseignement par les chansons.[1086] **Photo de l'école moderne Illustration**

Lors de ces expériences scolaires, Bandoni met au point une méthode d'enseignement qu'il appelle mnémologico-résolutive. Comme son nom l'indique, cette méthode est essentiellement basée sur la mémoire. Bandoni juge préférable de faire apprendre par cœur toute une série de définitions avant de passer aux exemples pratiques. Il choisit lui-même l'exemple du triangle : "Au lieu de recourir à l'expression graphique, je fais apprendre ces petites leçons." Suivent une vingtaine de lignes de définitions dont voici la première : "Le triangle est une figure géométrique parfaitement limitée par trois lignes droites sécantes deux à deux, en trois points appelés sommets." Ce n'est que lorsque son élève sait répéter toute la leçon, au prix de quel effort de mémoire !, que Bandoni passe à l'illustration graphique.[1087] Pour démontrer l'efficacité de sa méthode, il tient une série de conférences accompagné par deux jeunes élèves de sa classe[1088] auxquelles il fait réciter une kyrielle de définitions de physique, chimie, botanique, astronomie, météorologie, mathématique, géographie, histoire, etc. Cette prestation, que d'aucuns jugent pitoyable et lamentable,[1089] est fortement critiquée dans les colonnes de *La Battaglia,* et provoque une vive polémique.[1090] En effet, l'exécution à Barcelone en octobre 1909 de Francisco Ferrer, un anarchiste catalan dont l'activité s'était développée autour des écoles modernes,[1091] avait entraîné un renouveau dans la discussion sur l'enseignement. L'idée de créer une école moderne à São Paulo naît dès novembre 1909.[1092]

Un comité pro-école moderne est créée, constitué de Leão Aymoré, le secrétaire, Luigi Damiani, Neno Vasco, Edgard Leuenroth, Oreste Ristori, Eduardo Vassimon (journalistes), José Sanz Duro (commerçant), Tobia Boni (artiste), Pedro Lopez et Dante Ramenzoni (industriels).[1093] Ristori organise une grande tournée de conférences payantes, avec projection de diapositives, au profit de l'école moderne. Il choisit à cette occasion les sujets les plus alléchants : la création du monde, l'astronomie, l'origine de l'homme, etc.[1094] Une souscription est lancée au début de l'année 1910. Le comité pro-école voudrait recueillir la somme de 80 000 reis. Mais au bout de plusieurs mois, seuls 10 000 reis sont rassemblés.[1095] Toutefois, deux écoles modernes voient le jour à São Paulo, [1096] l'une d'elle dès décembre 1910.[1097]

Parmi les anarchistes italiens qui font l'expérience de l'enseignement, citons, outre Bandoni, Alessandro Cerchiai, qui quitte São Paulo à la fin de l'année 1913 pour aller enseigner à Bauru,[1098] Gustavo Marolla, qui passe de l'école de Cándido Rodrigues à celle de Jurema,[1099] Antenore Gardenghi, qui remplace Bandoni à l'école de Taquaritinga,[1100] Enrico D'Avino, signalé par Alliata-Bronner. Les journaux publient parfois des annonces de personnes connues de la rédaction qui proposent leur services à des écoles de l'intérieur de l'Etat ou de groupes de parents qui cherchent un maître d'école.[1101]

Les journaux anarchistes se font l'écho d'un autre moyen de propagande : le théâtre. Le programme de toutes les fêtes de propagande[1102] en faveur de la presse ouvrière comporte toujours une pièce de théâtre, représentée par des comédiens amateurs, souvent les ouvriers eux-mêmes. La plupart du temps la représentation a lieu en italien, surtout dans les premières années du XX^{e} siècle, comme le remarque Maria Thereza Vargas, "même lorsque la presse ouvrière existe déjà en portugais.[1103] Les pièces les plus souvent représentées sont celles de Pietro Gori, en particulier *Primo Maggio,* mais les anarchistes italiens de São Paulo sont eux aussi dramaturges. Durant son séjour au Brésil, Damiani écrit de nombreuses pièces. Certaines, écrites alors qu'il résidait au Paraná, ont été traduites en portugais.[1104] Sa pièce intitulée *La Repubblica* est représentée la première fois en janvier 1912.[1105] Giulio Sorelli est lui aussi l'auteur de plusieurs pièces : *Il giustiziere,* représentée en 1902,[1106] *I martiri,* représentée au bénéfice de son journal *Il Falegname.* [1107] Citons encore Bandoni, auteur de *La miseria,* [1108] Felice

Vezzani, auteur de *Il viandante e l'eroe,* [1109] et un certain Libreo Pilotto, auteur de *Dall'ombra al sole o il prete Garibaldino.* [1110]

Les textes des pièces de théâtre sont rarement reproduits. Quelques extraits[1111] permettent cependant de constater que le théâtre est pour les anarchistes une façon plus attrayante de présenter aux classes laborieuses les idées que véhiculent aussi leurs journaux. **Page culturelle de la Battaglia Illustration**

Il en va de même pour les autres textes non journalistiques publiés dans la presse anarchiste : les romans et les poésies. *La Battaglia* publie pendant près d'une année les vingt épisodes d'un roman social de Gigi Damiani, *L'ultimo sciopero.* [1112] Dans ce feuilleton évoluent un grand nombre de personnages, le révolutionnaire lanceur de bombes et le propagandiste, le militaire méchant et le curé ridicule, le roi malléable et les hommes politiques corrompus, les mineurs pauvrissimes mais solidaires, qui ne reculent devant aucun sacrifice pour poursuivre leur grève, et les soldats, fils du peuple, qui finissent par rejoindre la grève des mineurs, leurs frères. Jamais Damiani ne se laisse aller au sentimentalisme à l'eau de rose, contrairement à d'autres militants ouvriers, comme Vacirca par exemple, qui écrit des phrases du genre :

> Vanni sentit que quelque chose de mystérieux, de nouveau advenait à la jeune femme. Il en éprouva une émotion vive et pourtant indéfinissable. Il l'entoura doucement de ses bras et la caressa doucement comme une enfant, effleura ses lourds cheveux noirs d'un baiser qui ressemblait à un soupir. (...) Il se peut que je me trompe - dit Lelia - et sa voix tremblait dans sa gorge, - je peux faire erreur, mais je crois que je vais être... mère.[1113]

Les poésies écrites par les anarchistes sont, comme les romans, teintées de noir plutôt que de rose : prostitution, misère, exploitation, les sujets ne manquent pas sur lesquels épancher sa soif d'écrire.[1114] La production poétique de Damiani est particulièrement féconde.[1115] Son premier texte signé dans la presse en italien de São Paulo est d'ailleurs une poésie.[1116] Bandoni figure lui aussi parmi les auteurs de poésies. Il tient même des conférences publiques en vers :

> Qual'è la patria nostra ? di noi diseredati ?
> Il luogo in cui nascemmo ? in cui fummo allevati
> A furia di polenta ? Laddove e ricchi e preti
> Ci dannarono a vivere pitocchi e analfabeti ?
> C'abbiam noi di comune coi ladri in guanti gialli ?
> Con tutta la caterva degl'itali sciacalli

Che ci tennero schiavi di corpo e di pensiero ?
L'*interesse* ? l'*affetto* ? la *lingua* ? il *giusto* ? il *vero* ?...
Nulla !... neppur l'idioma ; poiché d'un sardegnolo,
...Io comprendo assai lo spagnolo !...
Nessun meglio di voi, del resto, sa per prova,
Sotto l'altare patrio, qual gatta ci cova... (...)
Ovunque, senza patria, la nostra patria è quella,
Dove nessun ci spoglia, c'insulta o ci flagella !...[1117]

Si les journaux anarchistes publient les poésies d'auteurs locaux,[1118] ils reproduisent également les textes d'auteurs italiens et étrangers. Voici quelques noms rencontrés à la lecture des journaux : Mario Rapisardi,[1119] Trilussa,[1120] Edmondo De Amicis,[1121] Emile Zola,[1122] Georges Yvetot.[1123] En revanche, les anarchistes qui organisent la vente de livres et d'opuscules et qui font paraître les listes de leurs collections dans les journaux anarchistes proposent rarement des ouvrages littéraires à leurs clients. Les ouvrages qu'ils vendent sont ceux des principaux auteurs anarchistes contemporains.[1124]

On nous promet les cieux Nom de Dieu
Pour toute récompense
On nous promet les cieux Nom de Dieu
Pour toute récompense
Tandis que ces messieurs Nom de Dieu
S'arrondissent la panse sans Dieu
Nous crevons d'abstinence Nom de Dieu
Nous crevons d'abstinence

Pour mériter les cieux Nom de Dieu
Voyez-vous ces bougresses
Au vicaire le moins vieux Nom de Dieu
S'en aller à confesse sans Dieu
Se faire peloter les fesses Nom de Dieu
Se faire peloter les fesses

Si tu veux être heureux Nom de Dieu
Pends ton propriétaire
Si tu veux être heureux Nom de Dieu
Pends ton propriétaire
Coupe les curés en deux Nom de Dieu
Fous les églises par terre sans Dieu
Et l'bon Dieu dans la merde Nom de Dieu
Et l'bon Dieu dans la merde.

La chanson du Père Duchesne (extrait)

TROISIÈME CHAPITRE

LES AUTRES THÈMES DE CAMPAGNE

LA FIN DE *LA BATTAGLIA*

La Battaglia se lance à de nombreuses reprises dans des campagnes qui remplissent massivement ses colonnes aussi longtemps que le sujet est d'actualité. Les thèmes sont des plus divers. Le journal dénonce la façon dont sont effectués les travaux de la Noroeste. La construction de cette ligne de chemin de fer, qui doit relier le Paraná à São Paulo, provoque une véritable hécatombe parmi les ouvriers : ils sont la proie de maladies et, affaiblis, ils sont facilement victimes d'accidents. Leurs conditions d'hébergement sont déplorables, les règles les plus élémentaires d'hygiène ne sont pas respectées, la nourriture est insuffisante et aucune assistance médicale n'est prévue sur les chantiers.[1125]

La Battaglia aborde à plusieurs reprises le problème du logement. Les ouvriers sont logés à des prix prohibitifs dans des maisons insalubres et sans confort.[1126] Autre sujet, «à la mode» à l'époque, le spiritisme, qui suscite une polémique entre Oreste Ristori et Donato Donati, ex-rédacteur de l'*Avanti !,* lesquels s'opposent pendant des semaines, dans un échange peu fructueux d'articles-fleuve.[1127] De même, *La Battaglia* lance une campagne, qui dure plusieurs semaines, contre la franc-maçonnerie.[1128] *La Battaglia* évoque régulièrement l'alcoolisme pour en dénoncer les méfaits,[1129] sans avoir toutefois l'exclusivité de la lutte contre ce fléau puisque d'autres journaux, anarchistes ou socialistes, s'en sont également préoccupés.[1130]

Comme dans tout journal anarchiste, il est fréquemment fait allusion à l'idée de patrie, à la propriété, à la nécessité d'abolir l'Etat... Mais l'ennemi le plus immédiat, le rival le plus dangereux auprès des populations de l'intérieur de l'Etat de São Paulo, en grande majorité des Italiens originaires

de Vénétie, l'une des régions d'Italie où le sentiment religieux est le plus répandu, c'est le prêtre. Avant de pouvoir inculquer quelque enseignement que ce soit en matière politique aux masses populaires, il est nécessaire d'abattre l'obstacle idéologique que représente le sentiment religieux et d'éveiller les consciences. La campagne anticléricale occupe par conséquent de façon constante et massive les colonnes du journal. *La Battaglia* met tout en œuvre pour lutter contre la religion qui provoque, à ses yeux, autant de ravages que l'alcool :

> Sur quoi est établi l'esclavage du travailleur : sur la religion et l'alcoolisme. A l'église, on empoisonne l'esprit, à la taverne, on empoisonne le corps. Croyant et alcoolique, voilà l'ouvrier modèle, cher aux patrons et assassin de sa propre famille et de lui-même.[1131]

Chaque numéro de *La Battaglia* ou presque contient un article anticlérical, voire plusieurs. Ces articles sont de plusieurs types. Ils sont parfois théoriques et démonstratifs et portent sur l'existence de Dieu, ou plutôt sur l'inexistence de Dieu, sur le pouvoir temporel de l'Eglise, ou bien ils dénoncent les collusions entre l'Eglise et le pouvoir des *fazendeiros* ou des représentants de l'Etat, l'attitude des catholiques et des chrétiens en général...[1132] Mais le plus souvent, il s'agit de faits divers dont le protagoniste est un prêtre. Celui-ci est présenté comme un escroc, un menteur, un homme cupide, et surtout comme un homme aux mœurs perverties.[1133] Il arrive que certaines histoires à caractère sexuel, rapportées par le journal, mettant en scène des jeunes filles et des prêtres, soient plutôt croquignolettes, lorsque le prêtre est avenant et que la jeune fille est jolie.[1134] Certains faits d'actualité, dont le côté triste et tragique a pour effet de renforcer la piété et le sentiment religieux auprès de la population, provoquent, dans *La Battaglia,* la publication d'une profusion d'articles anticléricaux. C'est le cas lors de l'enterrement de l'évêque de São Paulo qui avait trouvé la mort lors du naufrage du *Sirio,* en 1906.[1135] Le souci constant de *La Battaglia* est de désacraliser, aux yeux de l'opinion, le personnage du prêtre, dont l'ascendant est très fort sur les populations, en particulier sur les émigrés italiens. Le prêtre est donc fréquemment présenté non seulement comme étant corrompu et ayant un gros appétit sexuel, mais il est aussi victime d'une arme que *La Battaglia* n'utilise que rarement, l'humour. Le journal retranscrit par exemple les propos qu'auraient échangé, lors du naufrage du *Sirio,* l'évêque de São Paulo et un autre passager :

> Dès que le navire eut commencé à sombrer, le bon berger s'était muni d'une bouée de sauvetage, plus utile en cet instant que les miracles du «créateur suprême», mais le pauvre monseigneur était si gras qu'il ne put enfiler la bouée et qu'il dut se résigner à se jeter dans les flots en tenant le précieux fardeau dans ses mains.
>
> Mais le ministre du pape avait compté sans un nouveau personnage, appelé dans les télégrammes l'«Argentin». Voici ce qui se serait passé :
>
> ARGENTIN - Monseigneur, je suis athée, par conséquent, je ne peux pas, comme votre excellence, espérer en l'aide de Dieu...
>
> EVEQUE - Pensons à rester saufs, nous philosopherons ensuite.

ARGENTIN - Je savais que vous aviez bon cœur ; donnez-moi votre bouée pour que je puisse rester sauf et vous, débrouillez-vous avec l'aide de votre Dieu !

EVEQUE - Ecoutez, monsieur l'athée, pour plus de sûreté, je garde la bouée et la grâce de Dieu ; vous, arrangez-vous avec la mer ; car je veux aller le plus tard possible au paradis.[1136]

La Battaglia propose également sa propre lecture de la Bible.[1137] L'un des divertissements favoris de Gigi Damiani est de reproduire des passages de textes religieux qu'il agrémente de ses propres commentaires,[1138] destinés à démonter tous les dogmes de l'Eglise catholique, comme par exemple la Sainte Trinité ou la virginité de Marie :

Comme un verre d'eau qu'on transvase dans trois autres verres est toujours un verre d'eau : comme un miroir brisé en trois morceaux est toujours le même miroir, la Sainte Trinité est une et naturellement, oh ! très naturellement, trine.

Bien qu'un tel raisonnement basé sur des comparaisons... tirées par les cheveux puisse paraître un sophisme stupide et stupéfiant, nous (...) l'acceptons les yeux fermés, pour une raison qui doit satisfaire tout le monde : parce que cela nous arrange. Cela nous arrange pour traîner devant le tribunal du bon sens cette bande - une et trine - de sagouins qui a perpétré, il y a maintenant 1908 ans et neuf mois, le plus monstrueux des cas d'inceste. (...)

Jésus - le fils - conçu par l'opération du Saint Esprit et par la volonté du père, étant un et indivisible avec ces messieurs, serait en même temps le mari de sa mère, son propre père, ou plutôt le père de son père et le fils de son fils, ou pour être plus clair... voyons... qu'est-il exactement ? Allez savoir ![1139]

Un des rédacteurs propose quant à lui, avec une lecture très personnelle, sa version de la *Divine Comédie.* Il se réjouit à l'idée qu'il ira en enfer :

Au moins là je reverrai la blonde et belle Béatrice,[1140] la céleste Pia de' Tolomei, la passionnée et languissante Francesca da Rimini, la coquine Juliette dans les bras de Roméo, et toutes les belles pécheresses qui ont bouleversé le cerveau des hommes depuis l'époque d'Eve jusqu'à nos jours.[1141]

Malgré leur anticléricalisme qui se manifeste dans chaque numéro du journal les rédacteurs de *La Battaglia,* comme ceux des autres journaux anarchistes, utilisent fréquemment, et souvent sans ironie aucune, des métaphores bibliques et un vocabulaire religieux : la foi, la rédemption, l'inquisition, le calvaire, etc., sont des références constantes.

Toujours dans un souci de désacralisation, *La Battaglia* fait apparaître le prêtre comme un réel danger, en particulier pour les femmes et les enfants. On ne compte plus les enlèvements, assassinats, viols, perpétrés par des prêtres, rapportés dans le journal. Les histoires qu'on peut y lire deviennent particulièrement répugnantes après l'affaire de l'Idalina, une petite fille mystérieusement disparue alors qu'elle était hébergée dans un orphelinat de São Paulo.

L'Idalina

En 1909-1911, la campagne anti-cléricale atteint son apogée avec l'affaire de l'Idalina. Cette petite fille, dont la mère s'est pendue, a été recueillie, ainsi que son frère, par un nommé Stamato. Ce dernier, ayant dû quitter São Paulo pour ses affaires, confie les deux enfants à l'orphelinat Cristoforo Colombo. La disparition de l'Idalina de l'orphelinat est signalée par *la Battaglia* en juin 1909. Le journal se fait l'écho des rumeurs qui affirment que l'enfant a été maltraitée par un prêtre de l'institution religieuse qui l'hébergeait et tuée par le directeur de cet orphelinat, le père Fausto Consoni, alors qu'elle tentait de s'échapper. Les prêtres affirment quant à eux qu'une femme se faisant passer pour la mère de l'enfant est venue la chercher.[1142] Le sujet revient alors dans tous les numéros de journal. *La Battaglia* propose une récompense à toute personne susceptible de donner des renseignements sur l'affaire.[1143] Les choses restent au point mort pendant plus d'un an, puis la police, après avoir recueilli des témoignages accusant les prêtres de l'orphelinat, commence à mener l'enquête.[1144] Mais d'après *La Battaglia,* la police prend le parti les prêtres en menant ses investigations avec lenteur et avec la plus grande inefficacité.[1145] Le journal mène sa propre enquête, recueillant lui aussi des témoignages. Le numéro du 13 novembre 1910 de *La Battaglia* est entièrement consacré à l'affaire de l'Idalina. Le ton monte, meetings et manifestations anticléricales se multiplient,[1146] des articles de plus en plus violents se succèdent à la une du journal, la publication d'un opuscule est prévue.[1147] Le journal anticlérical *A Lanterna,* dirigé par l'anarchiste brésilien Edgard Leuenroth, se joint à la campagne menée par *La Battaglia.* L'affaire prend une telle envergure que les avocats des prêtres jugent nécessaire de faire paraître un démenti dans *O Estado de São Paulo.*[1148] Des pressions commencent à peser sur Ristori qui est la cible d'un bulletin publié par les prêtres.[1149] **Photo de l'idalina Illustration**

Le scandale éclate lorsqu'un couple de Brésiliens, épaulés, aux dires de *La Battaglia,* par les prêtres et la police, présente une autre petite fille sous l'identité de la petite fille qui a disparu.[1150] *A Lanterna* et *La Battaglia* consacrent à l'événement une édition spéciale publiée conjointement par les deux journaux.[1151] D'autres journaux se joignent alors à la campagne : *Fanfulla, Il Pasquino Coloniale, A Gazeta, O Correio da Semana.*[1152] Des manifestations sont à nouveau organisées dans tout l'Etat.[1153] Dans la capitale, la manifestation se termine mal pour deux des rédacteurs du journal, Ristori et Cerchiai, qui sont arrêtés, en même temps qu'Edgard Leuenroth et cent autres personnes.[1154] La demande d'*habeas corpus,* présentée le 13 mars par Benjamin Mota pour Ristori, Cerchiai, Leuenroth, José Romero, José dos Passos da Cunha, est rejetée.[1155] Ils seront finalement libérés sous caution,[1156] mais l'enquête s'éternise[1157] surtout en ce qui concerne Ristori qui est accusé d'avoir blessé un homme en tirant sur lui à coups de revolver lors de la manifestation de mars 1911.[1158] Un juge avait pourtant classé l'affaire pour insuffisance de preuves, mais le responsable des affaires intérieures pour l'Etat de São

Paulo avait insisté pour que le procès ait lieu.[1159] Pour le lecteur de *La Battaglia,* l'histoire du procès reste inachevée car le journal cesse d'en donner des nouvelles lorsque Ristori quitte la rédaction à la fin de l'année 1911.

Pour le lecteur d'aujourd'hui, les preuves apportées par le journal ne sont pas très concluantes quoi qu'en disent les rédacteurs de *La Battaglia.* S'ils affirment avoir des documents à disposition,[1160] il faut bien constater qu'il y a très peu de témoins directs. Tous rapportent ce que d'autres leur ont dit, sauf une petite fille qui aurait vu Idalina inanimée. Le seul fait qui puisse réellement faire croire, si ce n'est à la culpabilité des prêtres, du moins à leur mauvaise conscience, est le stratagème qu'ils utilisent en faisant apparaître une fausse Idalina, pour calmer une opinion publique apparemment très alarmée.

L'impact de cette affaire sur la population de São Paulo est immense. Par l'acharnement avec lequel les anarchistes de *La Battaglia* se sont jetés dans la lutte, acharnement qui fait d'ailleurs penser, par certains côtés, à de la publicité à bon marché, le journal gagne en popularité et voit augmenter de façon spectaculaire le nombre de ses abonnés. Juste après l'affaire de l'Idalina, le journal tire à cinq mille exemplaires. **une de la battaglia Illustration**

Cependant les nouveaux abonnés ne sont pas uniquement des anarchistes. Les anticléricaux en général ont pris parti dans cette affaire, des anarchistes, des socialistes aussi bien que des républicains, ou des gens non politisés. C'est ce que montre une phrase de Damiani :

Cet article s'adresse uniquement aux anarchistes : que ceux qui ne sont pas anarchistes tournent la page et lisent ce qui concerne «l'affaire Idalina» ou les curés."[1161]

Mais ces abonnés d'occasion ne soutiennent pas longtemps le journal. Tout le bénéfice gagné au cours de la campagne pour l'Idalina est vite perdu lorsqu'éclate la guerre de Libye. Suite à l'antipatriotisme manifesté par *La Battaglia* en cette occasion, de nombreux lecteurs résilient leurs abonnements.[1162]

La guerre de Libye

Lorsque l'Italie entre en guerre contre la Turquie en septembre 1911,[1163] *La Battaglia* se déclare résolument anticolonialiste.[1164] Les colonnes du journal contiennent régulièrement des articles qui cherchent à démentir les nouvelles répandues par la grande presse bourgeoise selon lesquelles la Libye serait une terre riche[1165] et facile à conquérir.[1166] Le journal publie également des lettres de lecteurs

mécontents de voir traîné dans la boue leur idéal patriotique. Ces lecteurs insultent parfois Ristori et se font copieusement insulter à leur tour. A un lecteur qui le traitait d'imbécile, de pouilleux, d'animal, de va-nu-pieds, de vaurien, et le mettait au défi de répondre, Ristori écrit :

> La réponse ? La voici : si je te disais que tu es un sot, un niais, un imbécile, un demeuré, une patate, une poire, une bête, c'est comme si je ne te disais rien, car pour définir ta mentalité obtuse et puante - qui est d'ailleurs celle de tous les patriotes - il faudrait que je te balance tous les termes du dictionnaire qui désignent les différentes formes et les nombreux degrés d'atrophie mentale, en partant de la sottise aiguë, qui représente le premier stade de l'imbécillité, jusqu'à l'idiotisme le plus profond.
>
> Es-tu content à présent ?
>
> Moi non, vois-tu, car je voudrais qu'au lieu de venir en personne proférer des insanités, tu envoies, pour prendre la défense des voleurs et des brigands, ces patriotes qui en savent un peu plus long que toi, ces Italiens avec un grand *I,* aux pensées importantes et aux sentences grandiloquentes, qui rentrent leurs cornes dans leur coquille et se cachent derrière de pauvres imbéciles comme toi.[1167]

La guerre de Libye vient ranimer le patriotisme des uns et, par voie de conséquence, l'antipatriotisme des autres. Il a d'ailleurs été reproché aux anarchistes italiens de s'occuper de trop près de la guerre de Libye alors qu'ils avaient à peine dénoncé les guerres colonialistes de l'Allemagne, de l'Espagne et de la France au Maroc.[1168] Le patriotisme exacerbé dont fait preuve la colonie italienne est inévitablement ridiculisé par les rédacteurs de *La Battaglia* car le sentiment patriotique est un des bastions du conservatisme que les anarchistes veulent démolir. Ce désir est présent dès les premières manifestations anarchistes à São Paulo : de nombreux numéros uniques sont publiés à l'occasion des commémorations du 20 septembre, date anniversaire de l'unification de l'Italie. La fin tragique de la manifestation patriotique du 20 septembre 1898 à São Paulo, lorsque Polinice Mattei est tué par des manifestants patriotes, renforce la haine des anarchistes envers l'idée de patrie telle qu'elle est généralement véhiculée.[1169]

Dans le même temps, les anarchistes italiens de São Paulo expriment fréquemment leur attachement à l'Italie. Gigi Damiani donne sa définition de la patrie :

> Parce que je t'aime, petite cour qui m'a vu faire mes premiers pas, parce que je ne peux pas oublier les premiers traits d'horizons que j'ai fixés, les prêtres des idéaux rancis décrètent que malgré mon internationalisme, je reste un amoureux de ma patrie.
>
> Je ne nie pas que je puisse éprouver du plaisir à revoir un jour ou l'autre l'horizon et la petite cour en question mais je n'en éprouve pas pour autant de la nostalgie pour la patrie telle qu'ils la conçoivent.[1170]

La colonie italienne de São Paulo est souvent victime de l'ironie cinglante des rédacteurs anarchistes.[1171] En 1911, au moment de la guerre coloniale, le ton est particulièrement caustique :

Seules ces canailles d'anarchistes et de socialistes se prononcent contre la guerre. Il est superflu de dire que ces anarchistes et ces socialistes sont à la solde du grand Sultan...

Heureusement, le gros de la colonie italienne, des revendeurs de billets de loterie aux capitaines de la garde et aux officiers de justice, la partie la meilleure de la colonie, la plus intelligente, la plus consciente, les cireurs de chaussures, les marchands de bananes, les adorateurs d'eau-de-vie... la véritable colonie italienne ne se laisse pas embobiner par les belles paroles du sentimentalisme anarcho-socialiste, qui pleure sur le sort des Arabes en empochant les piastres turques. Dans les tavernes, elle crie à l'unisson : vive la dignité italienne ! A bas l'anarchie ! [1172]

Avec la mauvaise foi qui caractérise presque tous les représentants diplomatiques rencontrés jusqu'ici, le consul d'Italie se fait l'écho des tensions existant à São Paulo entre Turcs et Italiens et des rumeurs qui font des anarchistes les alliés des Turcs :

A São Paulo, la guerre contre la Turquie a grandement exacerbé le patriotisme de cette communauté nombreuse, et a également provoqué quelques incidents entre Italiens et Turcs (dans cette ville habitent entre quinze et vingt mille Syriens, sujets ottomans). Par conséquent, les anarchistes italiens et espagnols, profitant de la circonstance et forts de l'appui financier des Turcs, qui sont presque tous commerçants, petits ou grands, voulaient organiser une manifestation contre la guerre le 11 de ce mois. La police, que j'ai avertie, mais qui était au courant par d'autres biais, a interdit la manifestation et a procédé à l'arrestation préventive de vingt-deux des agitateurs les plus connus.[1173]

La hantise d'un attentat anarchiste resurgit à cette occasion. Le consul rapporte en effet que suite à l'interdiction de la manifestation contre la guerre avec la Turquie, les anarchistes auraient projeté un attentat contre sa Majesté le roi d'Italie, en signe de représailles, et peut-être même contre sa propre personne. Le consul affirme avoir deux sources d'information différentes, un haut dignitaire de la franc-maçonnerie et deux prêtres.[1174] Si cette nouvelle était parvenue aux oreilles de Ristori et des anarchistes, on imagine à quel flot d'invectives auraient pu être exposés prêtres, francs-maçons et consul...

Cette affaire de la guerre de Libye est d'autant plus complexe que la colonie italienne y voit un moyen de compenser le rejet dont elle fait l'objet de la part des Brésiliens. A plusieurs reprises, *La Battaglia* avait abordé le thème de la xénophobie des Brésiliens et en particulier de leur haine de l'Italien, le *carcamano.*[1175] Ce thème revient au moment de la guerre de Libye, dans un long article écrit par Ristori, en réponse aux critiques adressées à *La Battaglia* à cause de son attitude face à la guerre. Certains Italiens, opposés à la guerre en leur for intérieur, pensent en effet qu'il est nécessaire, en public, "d'approuver l'action du gouvernement italien pour ne pas donner gain de cause aux Brésiliens qui [les] haïssent et [les] traitent de bandits."[1176] Ristori entreprend dans cet article d'expliquer pourquoi les Brésiliens haïssent les Italiens.[1177] En substance, (l'article remplit pratiquement une page du journal),

c'est parce que les Italiens s'abaissent aux besognes les plus viles, acceptent toutes les humiliations, adoptent une attitude servile et obséquieuse à l'égard des patrons. Selon Ristori, cette situation se retrouve non seulement au Brésil, mais dans tous les pays où les Italiens ont immigré :

Comment peut-on éprouver de la sympathie, du respect pour cette population obséquieuse et servile ?

Seuls ont droit au respect ceux qui s'en rendent dignes, qui savent le sauvegarder et l'imposer. (...)

Celui qui s'humilie, qui se couche, s'incline ou s'avilit, est une bête qui n'engendre que la colère et le dégoût.

C'est précisément le cas de l'Italien.

La bête qui s'adapte à tout et supporte tout, c'est l'Italien.

Le fouet et les insultes sont une pitance quotidienne que seul l'Italien peut digérer comme s'il avait un estomac d'autruche.

Les horreurs des *fazendas* ont indigné tout le monde, sauf l'Italien.

Les Espagnols, qui pourtant sont beaucoup moins nombreux, ont su se faire respecter dans l'enfer des *fazendas,* bien plus que n'a su le faire l'Italien.

Les Japonais, après une expérience de quelques mois, ont déserté massivement ces bagnes. Ils ont fait comprendre à leurs patrons que cette vie n'est pas faite pour eux.

Mais la patience bovine des Italiens, leur capacité à s'adapter, leur servilité, leur résignation sont proverbiales.[1178]

On retrouve ici une critique rencontrée de façon permanente dans les journaux anarchistes de São Paulo quant à l'apathie des Italiens. L'amertume qui transparaît dans ce texte est d'autant plus grande que la publication de cet article advient au moment où Ristori quitte définitivement le journal et renonce à toute activité politique. Ristori explique son geste dans un numéro de *La Battaglia* paru à la fin de l'année 1911 :

Les motifs qui m'ont conduit à me retirer spontanément de la bataille politique, et en particulier du journalisme, sont simples et brefs :

Je n'ai plus aucune confiance en l'émancipation du prolétariat et en la solution possible des grands problèmes sociaux qui constituent un sujet d'étude pour quelques penseurs passionnés et sincères.

Les illusions d'autrefois quant aux bons résultats de la propagande et de l'éducation au sein des classes laborieuses ont complètement disparu de mon esprit. Il n'y reste désormais que l'amertume d'une horrible tromperie et l'impression froide et désolante de la terrible réalité.[1179]

Ristori affirme que la guerre de Libye et l'enthousiasme avec lequel les Italiens de São Paulo l'ont accueillie lui ont ôté le dernier espoir qu'il mettait encore en eux, alors qu'il n'espérait déjà plus rien de "l'élément indigène qu'[il] considérait absolument incapable de se former un caractère et de percevoir une idée."[1180] En réalité, les doutes de Ristori apparaissent dans le journal bien avant la guerre de Libye et les bruyantes manifestations patriotiques des Italiens de São Paulo. L'exemple le plus frappant date du mois de février 1911 lorsque Ristori commente un article qui veut démontrer que le peuple est indigne d'émancipation.[1181]

Le départ de Ristori est commenté par de nombreuses personnes. Gigi Damiani, qui prend la tête de *La Battaglia,* s'en étonne mais affirme que le départ de Ristori ne change rien à la direction du journal.[1182] Alessandro Cerchiai, qui quitte lui aussi momentanément le journal pour se rendre en Argentine,[1183] manifeste sa peine de voir partir Ristori, rend hommage à son œuvre et annonce que, quant à lui, il continue à se battre, malgré la lassitude de plus de sept années de travail assidu consacré à la propagande anarchiste.[1184] Chez les camarades de l'intérieur de l'Etat de São Paulo, c'est la surprise et le regret qui dominent toutes les réactions.[1185]

Ristori ne se manifeste plus dans la presse anarchiste. On retrouve toutefois son nom dans *La Battaglia,* à l'occasion de conférences qu'il tient à São Paulo,[1186] lorsqu'il publie, à compte d'auteur, un ouvrage anticlérical,[1187] et à propos d'un contentieux financier entre lui et le journal.[1188] Son nom apparaît encore en 1914 dans un communiqué que Damiani et Cerchiai publient dans l'*Avanti !* à propos d'un bruit qui court annonçant la reparution de *La Battaglia* [1189] et en 1917, lorsqu'un journal, *A União,* exhume l'affaire Idalina et qu'une mise au point s'impose[1190] et en 1919, lors d'une arrestation qu'il subit à Buenos Aires.[1191] La fin de l'existence de Ristori est aussi mouvementée que le début. Le dossier Ristori au CPC en livre quelques bribes[1192] et contient un document annonçant la triste fin de Ristori, fusillé par les fascistes en décembre 1943.[1193]

La Barricata

Après le départ de Ristori, Damiani assume seul la direction du journal, puis en partage la responsabilité avec Cerchiai, lorsque celui-ci revient d'Argentine.[1194] Le journal garde encore quelque temps le même nom, puis est obligé d'en changer : il devient *La Barricata.*[1195] En effet, le nom de *La Battaglia* est lié à la personnalité d'Oreste Ristori, et s'il a quitté définitivement le journal, Ristori en est encore juridiquement responsable. De plus, les rédacteurs refusent désormais que le journal soit le reflet d'un petit groupe d'individus, et veulent confier l'administration et la responsabilité du journal à un groupe plus large.[1196] Par ailleurs, le renom de *La Battaglia* est entaché, au niveau international, par les bruits qu'a répandus un journal de Barcelone sur le compte de Ristori et de *La Battaglia.*[1197] *La Barricata,* conserve cependant la numérotation de *La Battaglia,* ainsi que les caractères typographiques et l'en-tête.

Après le changement de nom,[1198] le journal publie encore une vingtaine de numéros sans changements majeurs et parvient à relever le défi de maintenir en

vie le journal anarchiste sans Oreste Ristori dont la popularité, largement entretenue par ses tournées de propagande, a joué un grand rôle dans l'existence du journal. Sante Barbieri et Alessandro Cerchiai assurent à leur tour des conférences de propagande à l'intérieur de l'Etat de São Paulo.[1199]

La grève des *fazendas*

Quelques grèves avaient éclaté dans certaines *fazendas* en 1911 et 1912[1200] et au début de l'année 1913,[1201] mais le mouvement de protestation des travailleurs agricoles prend une grande ampleur en avril et mai 1913, dans les *fazendas* de Ribeirão Preto.[1202] Les raisons de cette grève sont expliquées dans un article de *La Barricata* qui décrit et dénonce les tristes conditions de vie auxquelles sont soumis les colons. Chiffres à l'appui, l'auteur de l'article montre combien la situation des colons est désastreuse : ils ne peuvent plus cultiver de céréales dans les plantations de café et doivent donc acheter le riz, les haricots et le maïs nécessaires à leur consommation, ils sont contraints d'exécuter des travaux supplémentaires sur les terres du *fazendeiro,* entretien des pâturages et des haies, leurs ressources financières sont très maigres et ne suffisent pas à nourrir leurs nombreuses familles.[1203] Pour faire cesser la grève, le *fazendeiro* Schmidt "un va-nus-pieds allemand arrivé ici démuni de tout, qui s'est à présent enrichi à la sueur de ses anciens compagnons d'esclavage"[1204] retire sa garantie auprès de tous les magasins d'alimentation où se servent les colons[1205] La police se met du côté des fazendeiros en menaçant d'expulsion les colons qui font grève comme le leur permet la loi d'expulsion des étrangers.[1206]

Le mouvement atteint de grandes proportions et dure plusieurs semaines[1207] car les colons ont "choisi de mourir dans la lutte plutôt que de mourir de faim".[1208] Mais ils finissent par se rendre de peur de perdre une année entière de salaire[1209] et acceptent de reprendre le travail, parfois dans des conditions encore plus défavorables pour eux.[1210] Certains préfèrent partir.[1211] De nombreuses familles arrivent à la gare de São Paulo. Le spectacle de leur arrivée est "tristement émouvant" : les vêtements en haillons, le teint cadavérique, les yeux éteints, la barbe et les cheveux hirsutes, d'une seule couleur, "la couleur terreuse et indéfinissable de ceux qui ont passé des années entières à travailler du matin au

soir dans les plantations de café." Ils n'ont avec eux qu'un maigre bagage, un petit sac rempli de guenilles, tout ce qui reste de ce qu'ils avaient emporté avec eux en émigrant. Lorsqu'on leur demande s'ils désirent se fixer à São Paulo ou rentrer en Italie, "ils répondent à grands cris, en agitant leurs chapeaux : «Rentrer en Italie ! Rentrer en Italie !»"[1212]

La majorité des colons de Ribeirão Preto étant italiens, les familles sont accueillies par le consul d'Italie, "seul, abandonné, fui comme un lépreux par les cavaliers, les commandeurs" qui ne reçoivent que "les charlatans qui viennent vendre leurs belles paroles au gouvernement brésilien et qui viennent parfois vendre la peau de leurs compatriotes." Même l'"incomparable bouffon qui préside la *Dante Alighieri* n'est pas venu attendre «notre peuple»"[1213]

Le socialiste Antonio Piccarolo[1214] est une autre victime de l'ironie des rédacteurs anarchistes.[1215] En effet, l'analyse qu'il fait de la grève des *fazendas* est bien différente de celle des anarchistes de *La Barricata.* Ceux-ci ne peuvent que décrier Piccarolo pour son paternalisme envers les colons, son réformisme et sa bienveillance à l'égard des capitalistes. Si Piccarolo se réjouit du calme dans lequel s'est déroulée cette grève et s'il voit dans l'échec et la désillusion qu'ont connus les grévistes la possibilité de "se soustraire à l'influence délétère de ses prétendus tuteurs et maîtres qui, en réalité, sont, ici comme en Italie et dans tous les pays, ses pires ennemis",[1216] les anarchistes déplorent le manque de solidarité entre le prolétariat rural et le prolétariat urbain.[1217]

La Barricata/Germinal

En mars 1913, *La Barricata* subit une nouvelle transformation d'importance : *La Barricata* fusionne avec un journal anarchiste en langue portugaise qui est sur le point d'être créé, *Germinal.* Les deux périodiques paraissent simultanément, sur quatre pages, deux en italien, deux en portugais. Rodolfo Felipe, responsable de *Germinal,* devient aussi le responsable de *La Barricata.*

Le journal propose plusieurs explications à cette fusion. Il est décidé de faire profiter *Germinal* du réseau d'abonnés de *La Battaglia,* devenue *Barricata.*[1218] Par ailleurs, un journal anarchiste rédigé par des Brésiliens de souche et non plus par des étrangers, sera davantage à l'abri d'éventuelles répressions policières et d'expulsions.[1219] Enfin, les rédacteurs de *La Battaglia/Barricata* qui avait toujours été présentée comme "un périodique de langue italienne, écrit spécialement pour la propagande anarchiste auprès des Italiens du Brésil,"[1220] commencent à appréhender différemment le problème de la langue :

> Nous devons nous persuader que la nécessité de publier un journal dans la langue du pays est de plus en plus pressante. Dans ce pays d'immigrants, la langue portugaise, qui est la langue nationale des Brésiliens, fait fonction de langue véhiculaire. Et les nouvelles générations, les fils des colons originaires des diverses nations européennes, ne parlent déjà plus la langue de leurs pères. (...)
>
> Le journal anarchiste rédigé dans la langue du pays obtiendra des résultats supérieurs à ceux qu'il a obtenus jusqu'à présent et servira à redonner à l'action anarchiste le développement et la vitalité qui lui sont nécessaires, en rappelant et en réunissant tous les bons camarades qui sont aujourd'hui divisés par de petits litiges personnels et par l'excès de spécialisation de leurs initiatives.[1221]

Mais la raison profonde de la fusion réside dans le fait que les rédacteurs de *La Barricata* n'ont plus ni le courage ni l'énergie de publier le journal et qu'il n'y a personne pour les remplacer :

> Nous en sommes arrivés à cette décision non pas parce que le manque de moyens empêchait la publication de deux hebdomadaires, mais parce qu'actuellement il manque des hommes qui puissent se consacrer exclusivement au journal et qui sachent ce qu'ils doivent faire. Par conséquent, la fusion n'est que temporaire.[1222]

Lorsque la relève est assurée, Damiani et Cerchiai quittent sans scrupule le journal. Gigi Damiani se rend en Italie,[1223] où il passe quelques mois.[1224] Cerchiai quitte lui aussi *La Barricata,* sans éclat. Il lance un nouveau journal anarchiste en italien, *La Propaganda Libertaria,* qui voit le jour à la fin de l'année 1913, alors que *La Barricata/Germinal* paraît encore.[1225]

Au bout de deux mois de parution sous deux titres différents, cette solution ne satisfaisait plus l'équipe de rédaction en portugais :

> Nous publions actuellement un journal qui comporte deux titres, ce qui est assez ridicule, avec deux pages en italien et deux pages en portugais.

Il est naturel et nécessaire de faire davantage de propagande en portugais, mais il est aussi utile de publier quelques articles en italien, principalement parce qu'à l'intérieur de cet Etat, il y a beaucoup de travailleurs qui ne comprennent que l'idiome de Dante.

Voilà pourquoi nous avons fait un journal en deux langues. L'expérience est venue nous montrer que cette solution n'est pas viable et ne satisfait personne. (...)

Le mieux serait de publier quatre pages de *Germinal* avec un supplément de deux pages en italien.

Telle est notre idée.[1226]

La proposition est discutée pendant plusieurs semaines,[1227] jusqu'au moment où un camarade italien, qui signe sous le pseudonyme de Lucifero, exprime son sentiment. Pour lui, il n'est plus nécessaire de publier conjointement *La Barricata* et *Germinal* parce que *Germinal* est maintenant connu partout, autant que *La Barricata,* mais surtout parce que la qualité du journal en italien n'est pas suffisante :

Les camarades qui rédigeaient *La Barricata* ont dû ménager une pause dans leur activité pour raison de force majeure : l'un à cause de sa santé, l'autre par épuisement... momentané, d'autres encore -et il y a beaucoup de camarades à São Paulo et à l'intérieur de l'Etat qui savent réellement écrire !- parce qu'ils ne veulent pas en entendre parler...

Mais nous, têtus, par simple désir de voir publier ces deux pages en italien, nous ne nous rendons pas compte que nous faisons pitié même aux Chinois qui sont venus dans cette ville pour produire des éventails de papier coloré.

Je vous exhorte, au nom du bon sens : cessons d'écrire ces deux pages en italien.

Que ceux qui ont la volonté et l'inspiration pour écrire dans cette langue continuent à le faire, mais pas dans les articles de fonds ni sous une entête grande comme un quart de page.

Qu'ils se contentent de ce que peut faire un ouvrier... en publiant sous le modeste titre de «section italienne».

Le reste, écrit dans la langue du pays, peut convenir...

Moi je suis pour les journaux bien faits, sinon rien !... Quand ils ne correspondent pas à la hauteur de nos principes, il vaut mieux les faire disparaître !...[1228]

Ces critiques s'adressent aux camarades qui avaient pris l'initiative de remplacer Damiani et Cerchiai dans le travail de rédaction du journal. Ces camarades entreprenants sont blessés par ces critiques :

Tout le monde est prostré par la lâcheté qui a tout anéanti ; la dignité humaine, le sens d'une humanité piétinée qui n'a plus aucun poids sur la conscience des hommes.

Et puis il y a des camarades qui, au lieu d'agir, nous accusent de ne pas savoir écrire. (...)

Nous ne rougissons pas du fait que nous ne savons pas écrire ; personne n'a pu subvenir à nos besoins et nous n'avons pas pu fréquenter les bancs de l'université.

Nous avons connu trop tôt les peines d'un travail exténuant auquel nous avons dû nous soumettre pour gagner notre pain quotidien.[1229]

Malgré leur bonne volonté, *La Barricata* s'éteint peu à peu. Elle n'occupe bientôt plus qu'une page[1230] ou une page et demie dans les derniers numéros pour disparaître totalement en août 1913.[1231] En fait, *Germinal* ne survit pas non plus à l'expérience.[1232]

La langue dans les journaux

Le groupe *La Barricata/Germinal* représente deux journaux distincts, aussi bien par l'entête que par la langue, qui ont décidé de fusionner pour des raisons pratiques plutôt que par souci de bilinguisme.[1233] Mais la presse anarchiste brésilienne présente bien d'autres cas de mélange des langues. *Il Diritto,* qui est publié à Curitiba où, contrairement à São Paulo, les italophones sont très peu nombreux, a la particularité d'être rédigé en portugais sous un titre italien. Certains journaux anarchistes italiens de São Paulo, comme *Il Risveglio* par exemple, offrent des rubriques en d'autres langues, portugais et espagnol. D'autres journaux ont vocation d'être plurilingues, avec cependant un titre unique. C'est le cas de *Palestra Social,* où l'italien prend le dessus au bout de quelques numéros, et du numéro unique *La Voz del Destierro.* On rencontre aussi des rubriques en italien dans les journaux publiés en portugais. C'est le cas dans *O Amigo do Povo,* qui considère que la rubrique italienne doit lui permettre d'atteindre un public plus vaste. La rédaction du journal renonce à cette rubrique au moment de l'affaire Donati, sans laisser apparaître toutefois de relation de cause à effet entre les deux événements :

> *O Amigo do Povo* diminue de format et abandonne la section italienne. Il y a beaucoup de journaux de propagande en italien, l'un d'eux est d'ailleurs publié dans cette ville-même. Et si, avec une section italienne, nous avions surtout l'intention d'assurer une meilleure diffusion de notre périodique, la raison d'être de cette section n'est pratiquement plus valable étant donné que nous avons constaté que de nombreux camarades refusent d'aider l'un ou l'autre des deux journaux, supposant qu'il existe entre eux une rivalité. Désormais, les camarades italiens n'hésiteront plus à aider notre journal, étant donné que la propagande auprès des éléments de langue portugaise est la plus nécessaire et qu'elle intéresse tout le monde.[1234]

Germinal ne partage pas exactement le point de vue de *O Amigo do Povo.* Pour le périodique italien, il est bien clair que chacun a son public :

Fiat lux !... cela fait longtemps déjà que nous déplorions l'absence d'un organe capable de vaincre l'inertie du prolétariat brésilien, pour lequel, nous Italiens qui n'en connaissons pas très bien la langue, ni les habitudes, ne faisons absolument rien. (...)

O Amigo do Povo pour les Brésiliens, pour les Portugais, *Germinal* pour les Italiens ! sans vouloir nous retrancher dans un exclusivisme néfaste, nous sommes certains que c'est la condition *sine qua non* pour l'équilibre vital de nos journaux.[1235]

La rédaction de *Germinal* juge qu'il est normal de rédiger le journal en italien puisque c'est la langue que la plupart des rédacteurs manient avec le plus d'aisance, et surtout parce que le nombre des travailleurs émigrés lui semble "extraordinairement grand" et "principalement [celui] des paysans et ouvriers italiens, qui n'ont pas tellement de temps à perdre à apprendre le portugais." Et *Germinal* ajoute que le nombre de journaux bourgeois qui "sont publiés quotidiennement en italien dans différents Etats du Brésil sont une preuve suffisante pour donner une idée de la population italienne qui y réside."[1236]

Tous les anarchistes ne pensent pas ainsi. Au cours d'une réunion, convoquée spécialement pour parler du problème de la langue, les anarchistes de São Paulo parviennent à un compromis :

Il a été décidé d'attacher une attention particulière à la propagande en langue portugaise et l'on compte sur le concours enthousiaste de nombreux camarades brésiliens et portugais. Quelques personnes désiraient que tous les efforts soient consacrés à la propagande en portugais : mais d'autres ayant démontré combien est nécessaire la propagande en langue italienne auprès des nombreux travailleurs qui parlent italien dans ce pays, il a été décidé d'un commun accord que *O Amigo do Povo* et *Germinal* continueraient d'être publiés tous les quinze jours, en alternance, et que tous les efforts seraient faits pour qu'*O Amigo do Povo* devienne le plus tôt possible hebdomadaire.[1237]

Carrard Auban, qui habite à Rio de Janeiro où il est confronté à une réalité bien différente de celle de São Paulo, trouve plus important de faire de la propagande en portugais plutôt qu'en italien, ou en tout autre langue :

Les anarchistes italiens ont beau être les plus nombreux (cela reste à prouver) dans l'Etat de São Paulo, faut-il en déduire pour autant que la propagande doit être faite uniquement dans leur langue ? Ce serait une grave erreur car les journaux de propagande ne sont pas faits pour les anarchistes mais bien pour le peuple qu'il faut éduquer.

De plus, pour les camarades espagnols qui constituent une grande partie des anarchistes au Brésil, la lecture du portugais est facile, ce qui n'est pas le cas pour les Italiens.

Par conséquent, la grande majorité de la population du Brésil - indigènes et Portugais, Espagnols, Français, Allemands, etc. ainsi que les Italiens - doit comprendre le portugais. La population italienne du Brésil constitue une infime minorité. Il n'y a donc que des avantages à faire de la propagande dans la langue du pays.[1238]

Plus de dix ans après *Germinal,* le problème de la langue dans la presse anarchiste est inchangé. Un autre périodique anarchiste, *Guerra Sociale,* analyse la situation de la même façon que *Germinal* :

La nécessité d'une édition en portugais de *Guerra Sociale* se fait sentir davantage chaque jour. (...)

Mais il est impossible de renoncer à l'édition en italien, pour des raisons financières, étant donné que la majeure partie de nos abonnés sont italiens, et aussi parce que, dans un Etat où l'immigration italienne constitue la moitié de la classe prolétaire, il est indispensable de disposer d'un organe qui neutralise la propagande nationaliste, ou de toute autre tendance, faite en italien, pour un public italien.[1239]

Le journal socialiste *Avanti !,* ressuscité en 1914, pose le problème dans les mêmes termes :

Nous écrivons en italien par nécessité et parce que nous voulons développer notre propagande socialiste auprès du public italien qui constitue une part non négligeable de la masse laborieuse de ce pays.[1240]

Ce n'est qu'en 1919 qu'arrive le moment pour la presse anarchiste en italien de passer le relais à la presse en portugais. Le passage ne se fait pas sans heurts car la rédaction du dernier périodique en italien publié au Brésil, *Alba Rossa,* doit répondre à la demande de son public italien :

De très nombreux camarades de langue italienne nous écrivent avec insistance pour nous demander de ne pas faire cesser la parution d'*Alba Rossa.*

Mais ils ne savent pas (...) que les camarades qui sont vraiment capables de rédiger un bon journal de propagande anarchiste sont presque tous d'accord pour dire que les efforts de chacun doivent converger vers la publication quotidienne de *A Plebe.* [1241]

Ce point de vue est en particulier celui de Gigi Damiani, qui est devenu l'un des collaborateurs du journal en langue portugaise.[1242] En février 1919, des camarades lui demandent de faire reparaître *Guerra Sociale,* qui n'avait pas paru depuis plus d'un an. Il refuse parce qu'il a déjà décidé de rentrer en Italie, et ne peut donc prendre des engagements à long terme, et parce qu'il existe encore un périodique en langue italienne *(Alba Rossa),* mais surtout parce qu'il croit maintenant à la nécessité de publier un journal de propagande anarchiste dans la langue du pays :

En plus des raisons que je viens d'exposer, j'ai refusé de prêter mon concours à une nouvelle publication de *Guerra Sociale* parce que j'avais la conviction, mûrement réfléchie, qu'au contraire il était urgent d'assurer l'existence d'un journal dans la langue du pays, journal qui soit à la hauteur du moment historique que nous traversons, journal bien fait et à large diffusion, *délivré de toute préoccupation financière.* [1243]

Alba Rossa se rallie à cet avis, tout en insistant sur la nécessité de continuer, même dans une moindre mesure, la propagande en italien :

> Etant donné que nos lecteurs sont presque exclusivement des ouvriers et des colons italiens qui ne lisent pas ou très difficilement, le portugais, nous avons demandé aux camarades du quotidien *A Plebe* d'élargir la section italienne du numéro qui est distribué chaque semaine et qui sera envoyé aux abonnés d'*Alba Rossa.*[1244]

Mais la frontière entre les deux langues n'est pas si nettement définie que pourraient nous le faire croire les polémiques qui naissent épisodiquement dans les journaux. Si Ristori éprouve quelques difficultés à manier le portugais aussi bien parlé[1245] qu'écrit,[1246] Damiani et Cerchiai rédigent aussi bien en italien qu'en portugais.[1247] Par ailleurs, les rédacteurs lusophones assimilent des expressions italiennes. Leuenroth, écrivant dans *La Barricata,* emploie volontairement des expressions comme *dar fastidio,* dans le sens italien de *s'ennuyer,* alors que *fastídio* veut dire *dégoût* en portugais, et fait référence à Dante.[1248] Florentino de Carvalho[1249] trouve quant à lui plus percutant d'exprimer sa révolte en italien.[1250] Les calques de l'italien sur le portugais sont aussi très nombreux. On rencontre par exemple *bastante,* pour *abbastanza,*[1251] *impastellamento,*[1252] *mescere,* qui veut dire *verser,* prend le sens de *mexer* en portugais qui veut dire *remuer,*[1253] pour *chambre,* on trouve *quarto* au lieu de *camera.*[1254] Des mots italiens peu usités prennent une nouvelle vigueur sous l'influence du portugais comme *tampoco,*[1255] *palestra,*[1256] *procurare* dans le sens de *chercher.*[1257] Moins fréquents sont les cas de calques grammaticaux. On en trouve sous la plume de Gigi Damiani, qui juge commode l'emploi de l'infinitif personnel.[1258]

Les dialectes italiens apparaissent aussi dans les colonnes des journaux anarchistes. La plume des rédacteurs italiens laisse passer surtout des toscanismes car Ristori, Cerchiai et Bandoni sont toscans.[1259] De temps en temps, on rencontre un texte en vénitien,[1260] mais ce sont les dialectes du Sud de l'Italie qui laissent les traces les plus profondes. La population italienne de la capitale de l'Etat de São Paulo est en effet surtout composée d'Italiens du Sud.[1261] Grâce à Gigi Damiani, l'un des rédacteurs les plus habiles à mettre en relief, souvent pour s'en moquer, les caractéristiques de la colonie italienne de São Paulo, *La Battaglia* livre un vaste échantillon de la langue pratiquée par les émigrés italiens de São Paulo.[1262] Damiani fournit en effet un grand nombre de textes reproduisant le langage de

l'émigré moyen : un mélange de dialectes du Sud de l'Italie mâtiné de portugais. Ces documents linguistiques, qui n'ont rien à envier à la production de Juó Bananere, alias Alexandre Ribeiro Marcondes Machado, qui s'est lui aussi inspiré de la langue des émigrés italiens de São Paulo,[1263] sont toujours destinés à fustiger les représentants les plus méprisables de la colonie italienne de São Paulo : magouilleurs, escrocs, arrivistes.[1264] Au moment de la guerre de Libye, Damiani utilise le même procédé linguistique pour tourner en dérision les patriotes. Voici un extrait d'un texte qu'il présente comme le discours d'ouverture d'une conférence sur Dante Alighieri et qu'un de ses amis professeurs, chargé de la corriger, lui aurait fourni :

> Appresentazione dello ratore che ha de fazer le conferencias sobra lu Dante Linghiera, e que vuie, caro profissore, me avite a fa o favore de corriggere, pecché eu aggiu a leggella avanti che lu ratore falle. Te priego de nun mettene palavras addifficili pecché pois eu nun saccio pronuncialle e facciu la figura de nu fesso. Laggiu leggiuta in casa i todos me dicerono che sta muito boa. Mas eu tegno certeza che deve avicce qualche erro.
>
> Signori e segnoras :
>
> Lu Dante Linghiera foi lo mais grande poeta 'taliano. Iddu foi o primeiro che teve a barbara coragem de escrivir na lingua nossa un libro in terceira rima ditta la ddivina commedia, indove c'è l'inferno, lu purgatorio e lo paraizo. (...)
>
> Recordare lu Dante, nessa terra onde nos encontramos, è fazere obra altamente patriottica ; estudiallo è affirmare o nosso amore alla patria e travagliare para non scurdare la lingua de li padri nostri che cu la penna, la spada, a carabina e lu cultieddu ce dittero a Italia nossa ch'è a primeira nazione dello mundo adepois do Brasile, nossa segunda patria, che amamos tantu, tantu, mas che non pode porem faccie esquecere o país onde nascimos e pelo qual estamos prontos a fare tudo aquillo che podemos, como sempre temos feito.[1265]

Les quelques mots savants utilisés et la noblesse du sujet traité ne font qu'accentuer la bêtise et la flagornerie qui transparaissent dans ce passage. Plus éloquent encore est un recueil de lettres, dont Damiani prétend avoir recopié les passages les plus intéressants, mais qu'il a probablement écrit directement. Selon Damiani, l'auteur de ces lettres serait un émigré parvenu à un certain degré de richesse, reconnu socialement et ayant acquis de l'autorité. Cet homme s'est enrichi aux dépens de tous, même de ses amis, en volant, corrompant, tuant si nécessaire. Il est d'autant plus méprisable et ridicule qu'il est ouvertement trompé par sa femme, fille d'un riche propriétaire qu'il a pu épouser parce qu'elle avait déjà un enfant et que plus personne ne voulait d'elle. Lorsqu'il s'aperçoit de la trahison de sa femme, il lui est impossible de se venger car l'amant est au courant de tous ses trafics et pourrait facilement réduire sa belle fortune à néant.[1266]

S. Paulo...1894

Caro frate,

Grazzie a dio, songo arrivato, pelu mare tengo soffrito molto. Ci trattarono come porci... Ora stongo qui e speriamo in Maria santissima che posso fare qualche cosa... Songo stato dallu compare e mi a dato dieci mil rei che è la moneta che corre qui. È grossa, ma vale poco perché se spende presto... Adesso faccio lo sciacquapiatti. Magno e bevo e me danno due mil rei al giorno, ma devo fare tutti li servizzi, come sia portare a spasso i figli del padrone, il vino alle poste, scopare la casa e il negozio, votare i zi peppi, lustrare le scarpe... Così me resta poco tempo pe' dormire. De modo che lavoro più de quanno stavo a...

. . . 1906

Caro frate,

Te mando li soldi pá venire. Aqui preciso muito de ti pois me ascio em grande embarazo, causa la mala condutta de minha mugliera co lu guardalivre. E tengo de stare zitte, perché lu guardalibre sa tutte l'affare mie e é una pessoa istruvita che ogie teve relaziones con todos as pessoas importante de lu paisse e pode facimme muito male, perché lu partito che stava prima a lu governo de lu municipio é caduto e lui pertence a lu partito novo e eu fiquei de burro co lu partito vecchio, cusì nun posso fallo ammazzare... Por isto vene già che eu te metto in casa. Non da retta a chi falla male dellu Brasile, perché le pessoas onradas aqui estão muito bene...

Deux extraits de DAMIANI, Gigi, "Lettere di uno che l'ha fatta", *La Battaglia,* a.VI, n.262, 12 juin 1910.

Quatrième partie

LES ANARCHISTES DE SÃO PAULO FACE A LA CRISE MONDIALE 1913-1920

Alors que se prépare en Europe le conflit mondial, la crise économique sévit à São Paulo. Cette crise s'amplifie après 1914, à cause de la spéculation pratiquée par les industriels, et conduit, en juillet 1917, à un vaste mouvement de protestation populaire, moment de gloire des masses ouvrières de São Paulo. Les revendications des grévistes de juillet 1917 sont en partie acceptées par les employeurs et par l'Etat, mais ne seront guère respectées. La police se lance dans une véritable chasse à l'anarchiste ; les journaux anarchistes qui paraissent alors, *Guerra Sociale* en italien et *A Plebe* en portugais, sont supprimés et la tentative de regroupement des anarchistes en une Alliance ne peut aboutir.

De nouveaux mouvements sociaux à large échelle se déclarent en 1919, alors que commencent à se faire sentir au Brésil les répercussions de la révolution russe. Si quelques journaux anarchistes en italien paraissent encore, *Alba Rossa et Germinal !,* ils appartiennent désormais à une époque révolue ; les anarchistes italiens les plus attentifs à l'évolution de la situation au Brésil, et parmi eux Gigi Damiani, croient davantage à la nécessité de développer la propagande en portugais, à travers le quotidien *A Plebe,* héritier de l'hebdomadaire de 1917.

Une nouvelle chasse aux "indésirables" est menée à la fin de l'année 1919 ; les autorités brésiliennes pratiquent l'expulsion à outrance. Parmi les nombreux militants expulsés, Italiens, mais aussi Espagnols et Portugais, figure Gigi Damiani pour lequel commence alors une nouvelle expérience de militant en Europe.

Let us learn to love one another the world over. Behind us there are centuries of hatred to redeem.

Elisée RECLUS, *The Anarchist,* Londres, n.1, mars 1885.

PREMIER CHAPITRE

UNE NOUVELLE PAGE DANS L'HISTOIRE DE L'ANARCHISME AU BRÉSIL

La Propaganda Libertaria

Alors que *La Barricata/Germinal !* paraît encore, un nouveau périodique anarchiste en italien est créé en juillet 1913, *La Propaganda Libertaria.* Ce journal se fait l'écho de la crise économique qui se prépare à São Paulo. Dès 1912, *La Battaglia* [1267] puis *La Barricata* [1268] avaient évoqué les difficultés que connaissaient les travailleurs, mais le sujet devient récurrent dans *La Propaganda Libertaria.*[1269] Le journal subit directement les effets de la crise car il a bien du mal à prendre son essor : il publie très peu de numéros et de façon très irrégulière.[1270] Paraissant tant bien que mal une fois par mois dans la première moitié de l'année 1914, il connaît de longues interruptions, dont la plus longue, entre juin et octobre 1914, est due au fait que les rédacteurs de *La Propaganda Libertaria* ne veulent pas imposer aux camarades des sacrifices financiers supplémentaires.[1271] Etant donné la situation, *La Propaganda Libertaria* accueille avec beaucoup de réserves le périodique anarchiste, *A Rebelião,* qui est lancé en mai 1914. *La Propaganda Libertaria* craint en effet que les forces du mouvement anarchiste ne se dispersent en un tel moment.[1272] *A Rebelião,* rédigé principalement en portugais,[1273] avec une rubrique en espagnol et une rubrique en italien,[1274] paraît pendant deux mois à peine.[1275] Dans ce contexte de crise, les deux journaux anarchistes font preuve d'une grande originalité pour recueillir des fonds : un camarade ne parvenant pas à se débarrasser d'un terrain pour lequel il

ne trouve pas d'acheteur étant donné la crise qui sévit à São Paulo, il en fait don aux deux journaux qui organisent une grande tombola au bénéfice de la propagande anarchiste ; le gros lot est le terrain en question.[1276]

Les difficultés que connaît *La Propaganda Libertaria* s'expliquent aussi par l'instabilité de ses rédacteurs. Les deux signatures qui apparaissent le plus fréquemment dans les premiers numéros du journal sont celles de Cerchiai et d'un certain Martino Stanga,[1277] tandis que la partie administrative est prise en charge par Francesco De Paola.[1278] Mais dès la fin de l'année 1913, Cerchiai va s'installer dans l'intérieur de l'Etat de São Paulo.[1279] Damiani, revenu d'un séjour en Italie, collabore au journal dès le mois d'octobre 1913[1280] et se charge de l'administration après le départ de Cerchiai. Plus que jamais la personnalité d'Oreste Ristori, voyageur infatigable et orateur convaincant, fait défaut au mouvement anarchiste de São Paulo. En effet, le journal essaie de faire venir d'Italie "un habile conférencier".[1281] Le sentiment qu'une page d'histoire est tournée est d'ailleurs présent dans le journal puisque celui-ci publie une histoire de l'anarchisme au Brésil en plusieurs épisodes.[1282]

Aux dires d'un rédacteur de *La Propaganda Libertaria,* le mouvement anarchiste traverse un passage à vide,[1283] ce qui est confirmé par l'irrégularité de la parution des journaux. Cependant, le *Centro Libertario* reprend ses activités à la fin de l'année 1913 : une bibliothèque est mise sur pied, des réunions, des fêtes et des conférences sont organisées, accueillant un nombre croissant de participants,[1284] il est question de la participation des anarchistes brésiliens au Congrès Anarchiste International qui devrait se tenir à Londres en août 1914.[1285] Mais la crise constitue la principale préoccupation du *Centro Libertario.* Celui-ci organise l'agitation contre la vie chère en publiant un tract en portugais[1286] et en convoquant en mars 1914 le premier meeting contre la crise.[1287] Pour le gouvernement brésilien, les anarchistes continuent de représenter une menace puisqu'on recommence à parler de la loi d'expulsion des étrangers.[1288] **Cliché du Centro Libertario Illustration**

L'année 1914 marque une reprise pour les socialistes italiens de São Paulo. Leur journal, *Avanti !,* renaît en mai 1914,[1289] ravivant les antagonismes entre

socialistes et anarchistes.[1290] Le journal *A Rebelião* est très caustique à l'égard du journal socialiste :

> Grâce à Dieu, l'*Avanti !,* organe des remèdes apaisants, des calmants, de la panacée légalitaire et des machinations politiques au sein du prolétariat, vient de reparaître.
>
> Mille saluts au nouveau paladin de l'Etat et nos meilleurs vœux à la bourgeoisie qui peut compter maintenant sur un collaborateur supplémentaire dans la défense de l'exploitation et de la violence.[1291]

En revanche, *La Propaganda Libertaria* accueille chaleureusement la reparution de l'organe socialiste. Malgré quelques pointes d'ironie sur le mode de financement de l'*Avanti !* par la publicité, le journal anarchiste rappelle que malgré leurs différends, anarchistes et socialistes ont souvent trouvé un terrain d'entente lorsque les événements l'imposaient :

> Bonne chance (...), amis socialistes, et que vos camarades... bourgeois ne se montrent pas avares pour vous aider.
>
> Sûrs que nous serons toujours alliés dans les heures de danger et de lutte, bien que la polémique nous oppose parfois les uns aux autres, bien que nous ayons une autre vision de l'avenir et que des méthodes différentes nous séparent, nous vous saluons.[1292]

Si les litiges ne tardent guère à se manifester, en particulier à propos de la participation d'un rédacteur de l'*Avanti !* au journal *Fanfulla,*[1293] une nouvelle occasion de collaboration entre anarchistes et socialistes se présente dès le mois de juin 1914, au moment de la semaine rouge d'Ancône.[1294] Le 11 juin 1914, un comité de soutien est créé à São Paulo, réunissant anarchistes, socialistes et républicains.[1295] Une souscription est lancée.[1296] La date du 29 juillet est choisie pour la parution d'un numéro unique à l'initiative du comité de soutien, *Pro-vittime politiche d'Italia,* qui reproduit en première page le portrait de Gaetano Bresci.[1297] Par cette référence à Bresci, les initiateurs du numéro unique veulent montrer que l'heure de la vengeance approche, au même rythme que la guerre mondiale désormais imminente :

> Nous sommes à la veille de la guerre ; peut-être de la dernière grande guerre ; mais nous sommes aussi à la veille de la *grande révolution sociale* qui doit éclater d'une extrémité à l'autre du continent européen.[1298]

Toujours sous le signe de la collaboration, un Comité de Défense Prolétaire est créé,[1299] dans lequel se retrouvent anarchistes, socialistes, aussi bien italiens

que brésiliens. Le comité prend difficilement son essor à cause de l'apathie des masses populaires de São Paulo dont on continue à se plaindre :

> Certes, le Comité de défense prolétaire ne peut guère agir si personne ne le suit, mais il ne doit pas s'attendre non plus à ce que ceux qui devraient le suivre soient ceux qui l'éperonnent car, répétons-le, les conditions du mouvement prolétaire de ce pays sont différentes de celles qui existent dans d'autres pays et tout dépend du sacrifice et de la bonne volonté d'une poignée d'hommes.[1300]

Sur le syndicalisme, *La Propaganda Libertaria* conserve les mêmes positions que ses prédécesseurs. Le journal ne paraît pas au moment où se tient le second Congrès Ouvrier Brésilien à Rio de Janeiro en septembre 1913.[1301] Cependant, plusieurs articles y font allusion le mois suivant. Gigi Damiani fait une nouvelle mise au point sur la position des anarchistes face au syndicalisme :

> Personne ne nie que le mouvement ouvrier de résistance ne soit justifié et légitime. Ce que je refuse, et que beaucoup de camarades rejettent eux aussi, c'est que les anarchistes doivent se taire pour que prospère un mouvement qui n'est pas le leur et qui déclare s'abstenir *a priori* de simplement considérer les doctrines anarchistes et de soutenir les associations.
>
> Voici ce que je pense : les anarchistes doivent partout faire valoir leurs critiques, proclamer leur idéal tout entier, sans se soucier du fait que si leurs propos viennent troubler la bonne marche des grèves de catégories et briser la fraternelle harmonie du syndicalisme alimentaire.[1302]

Le sujet apparaît également sous la plume d'Alessandro Cerchiai dans un article particulièrement virulent.[1303] Il revient à l'actualité avec la création de l'Union Générale des Travailleurs (UGT), fondée le 8 novembre 1914 à São Paulo. *La Propaganda Libertaria* publie les avis de réunion de l'UGT, ainsi que ses statuts,[1304] tout en renouvelant les éclaircissements :

> On entend dire fréquemment que les anarchistes qui s'occupent de ce journal sont des ennemis de l'organisation de classe.
>
> Rien n'est moins vrai.
>
> Nous sommes contre l'ouvriérisme qui a pour seul idéal le cercle vicieux des améliorations économiques en régime bourgeois.
>
> Nous combattons le syndicat qui met à la porte les idéologies.
>
> Même si de nombreux anarchistes sont pour la neutralité du syndicat en matière de doctrines politiques, nous sommes d'un avis contraire.
>
> Si l'Union Générale des Travailleurs dans cette ville -après un meeting en faveur de Manoel Campos[1305]- veut s'occuper d'une simple question alimentaire, d'une heure en moins et de dix centimes en plus, et de cela uniquement, qu'elle ne compte pas sur nous... Mais si non seulement elle tend à la conquête d'«un peu plus de pain» et qu'elle veut aussi associer les ouvriers, pour les éduquer aux batailles de la liberté, de toutes les libertés, à travers l'organisation économique, nous serons avec elle et pour elle, dans tous les domaines.
>
> Et nous crions nous aussi : Ouvriers, organisez-vous ![1306]

La guerre mondiale qui a éclaté en août 1914 n'est pas au centre des préoccupations des anarchistes qui rédigent *La Propaganda Libertaria.* Ceux-ci en parlent surtout comme de l'événement responsable de la crise économique qui sévit à São Paulo.[1307] Ils déplorent d'ailleurs le fait que, depuis l'éclatement de la guerre, le problème de la crise, qui a pourtant empiré à São Paulo, soit passé au second plan dans l'opinion publique à cause des manipulations de la presse.[1308] L'attitude des anarchistes italiens change lorsque l'Italie entre en guerre en mai 1915. Un mois avant l'entrée de l'Italie dans le conflit, ils diffusent sous forme d'affiche un manifeste contre la guerre, pour dissuader les Italiens immigrés au Brésil de se rendre en Italie pour se battre.[1309] En septembre de la même année paraît un nouveau journal, *Guerra Sociale,* dont les premiers numéros sont quasi exclusivement consacrés à la guerre.

Guerra sociale Le journal et la guerre capitaliste

Les nombreux articles de *Guerra Sociale* consacrés à la guerre ont des angles d'attaque très variés. Ils concernent la position des anarchistes face à la guerre,[1310] l'idée de patrie,[1311] les horreurs de la guerre.[1312] Ils exhortent les Italiens installés au Brésil à ne pas retourner en Italie.[1313] Antonio Piccarolo est la victime de bien des sarcasmes parce qu'il a approuvé l'entrée en guerre de l'Italie.[1314] Le journal évoque également, sans vraiment prendre position, l'attitude des anarchistes qui sont intervenus en faveur de la guerre, comme Jean Grave, Pierre Kropotkine et Charles Malato.[1315] Le journal *Guerra Sociale* publie essentiellement des articles provenant d'autres journaux anarchistes[1316] rappelant les termes de la polémique qui oppose les anarchistes au niveau international, mais finit par adopter une attitude de méfiance face à "ces anarchistes devenus nationalistes"[1317] et par les critiquer ouvertement.[1318] Il semble que quelques anarchistes italiens de São Paulo soient séduits par les arguments en faveur de l'intervention de Kropotkine, Grave et Malato,[1319] mais la plupart d'entre eux s'oppose à la guerre, en particulier à cause de ses répercussions économiques au Brésil et à cause de la crise qu'elle provoque à São Paulo.

Sans croire au "fatalisme révolutionnaire de la guerre", [1320] les rédacteurs de *Guerra Sociale* ne sont pas sans attendre des retombées immédiates du conflit européen au Brésil. L'idée que la guerre est une étape décisive pour la préparation de la révolution sociale revient souvent dans *Guerra Sociale* :

> Nous sommes, il est bon de le répéter, à un grand tournant de l'histoire ; les conséquences de la guerre qui se prolongera en Europe seront ressenties ici aussi et nous ne devons pas oublier que la guerre civile dans ce pays est, aujourd'hui plus qu'hier, une probabilité imminente.[1321]

Simple rhétorique journalistique ou prémonition ? Cette petite phrase semble annoncer les événements qui éclateront à São Paulo moins de deux ans plus tard, avec la grande grève de juillet 1917.

Après les premiers numéros consacrés presque exclusivement à la guerre, les rédacteurs de *Guerra Sociale* expriment le désir de traiter aussi d'autres sujets[1322] et diminuent le nombre des articles dénonçant le conflit mondial. Ce silence relatif est mal perçu par certains lecteurs qui se demandent si le journal n'est pas devenu interventionniste. Damiani répond :

> En effet, préoccupés du succès des initiatives locales de propagande, nous avions laissé de côté le *thème incontournable...* Nous avions exprimé à plusieurs reprises notre point de vue et pensions donc qu'il était superflu de répéter les mêmes choses tous les dix jours.
> En nous taisant, partiellement, sur la guerre, nous pouvions tout supposer sauf qu'il viendrait à l'esprit de certains camarades que nous nous étions convertis... Il est vrai que certains ont dû trouver commode d'exploiter la situation de cette façon.[1323]

Les rédacteurs de *Guerra Sociale* sont presque tous italiens[1324] sauf Florentino de Carvalho dont la collaboration au journal devient très importante au fil des numéros. La direction du journal est assurée dans un premier temps par Angelo Bandoni. Ainsi qu'il l'avait fait lorsque *La Battaglia* et *La Propaganda Libertaria* s'étaient trouvés sans directeur, Damiani reprend la direction de *Guerra Sociale* après le départ de Bandoni. Tout en s'engageant à rester jusqu'à ce qu'une personne compétente soit trouvée pour le remplacer, Damiani exprime son désir de se "libérer d'une charge matérielle et morale qui a plus ou moins toujours pesé sur [lui]."[1325] Raisons de santé,[1326] engagements professionnels,[1327] lassitude devant les médisances et les mesquineries de certains camarades,[1328] les motifs sont nombreux qui poussent Damiani à partir. Mais il reste fidèle au poste, d'autant plus que *Guerra Sociale* a bien besoin de son soutien : la situation financière du journal est très difficile.

La crise qui avait empêché la publication régulière de *La Propaganda Libertaria* gêne également *Guerra Sociale.* Le prix de l'abonnement annuel est fixé très bas pour que le journal soit accessible à tous.[1329] Après deux mois de publication, *Guerra Sociale* parvient à recueillir 1 800 abonnements et espère en compter bientôt plusieurs milliers.[1330] Dès la fin de l'année 1915, le tirage est augmenté.[1331] Le journal atteint 2 500 exemplaires au début de l'année 1917,[1332] et 3 000 au mois de mai.[1333] Les tournées de propagande, assurées par Angelo Bandoni[1334] puis par Florentino de Carvalho[1335], permettent de renouer des contacts avec les camarades et les abonnés d'autrefois et sont d'autant plus nécessaires que de nombreux camarades ont été dispersés par la crise économique qui leur a imposé "un perpétuel pèlerinage de ville en ville."[1336] L'efficacité des tournées de propagande est confirmée : après un voyage de Bandoni à l'intérieur de l'Etat, le nombre des abonnés de certaines

localités a quintuplé.[1337] Malgré le succès des tournées de propagande et l'augmentation du nombre des abonnés, le journal ne cesse de déplorer le manque d'empressement des camarades à verser les sommes qu'ils ont promises.[1338] Les 2 300 abonnés que *Guerra Sociale* compte en mars 1917 sont loin d'être tous bons payeurs.[1339]

Après moins d'un an d'existence, le journal se montre incapable de combler son déficit toujours plus élevé.[1340] Tous les moyens sont utilisés pour convaincre les camarades de délier leur bourse. Les appels à la souscription sont très fréquents. Le journal lance un "prêt de guerre" et menace de cesser sa parution hebdomadaire si cent nouveaux camarades ne s'abonnent pas rapidement.[1341] Les versements ne tardent pas à arriver, surtout à São Paulo, mais restent insuffisants.[1342] Le journal utilise alors un argument moral et publie cette annonce :

ANARCHISTES ! Les socialistes se moquent de vous à cause de notre prêt de guerre ; ils vous reprochent de ne pas être capables de soutenir un journal hebdomadaire. Répliquez en nous envoyant tout de suite votre contribution. C'est la seule façon de protester dignement.[1343]

Pour répondre aux sarcasmes des socialistes, les rédacteurs de *Guerra Sociale* ne manquent pas de préciser que le prix de leur journal est le même que celui de l'*Avanti !* et que pourtant *Guerra Sociale* ne publie pas d'annonces publicitaires ni ne bénéficie de subventions de sympathisants fortunés.[1344]

Les déboires financiers de *Guerra Sociale* obligent à plusieurs reprises ses rédacteurs à contracter un prêt.[1345] Au début de l'année 1917, désireux de publier au moins trois numéros par mois, le journal est contraint de doubler le prix de l'abonnement.[1346] Grâce à tous les efforts effectués pour paraître coûte que coûte, *Guerra Sociale* est l'un des journaux les plus réguliers dans la presse anarchiste en italien de São Paulo, exception faite de *La Battaglia. Guerra Sociale* est toujours en mesure de suivre l'actualité de la vie sociale. Cela est très net en mai et juin 1917, lorsque la tension monte à São Paulo et que les grèves se succèdent et se durcissent. *Guerra Sociale* publie alors quatre numéros par mois.

Guerra Sociale **et le problème de l'organisation**

Guerra Sociale adopte les mêmes points de vue que ses prédécesseurs sur le problème de l'organisation, mais les exprime de façon beaucoup moins virulente. Certains signes montrent que, sans changer d'avis quant aux méfaits du syndicalisme, le journal s'ouvre de plus en plus au problème de l'organisation. Le

principal signe de cette ouverture est la présence, au sein de la rédaction, de Florentino de Carvalho (Primitivo Soares), anarchiste partisan de l'organisation ouvrière. La polémique s'effectue désormais dans *Guerra Sociale* [1347] sur un ton plus posé que par le passé. Même Angelo Bandoni oublie les flots d'invectives dont il est coutumier. A Florentino de Carvalho qui se déclare favorable à l'organisation ouvrière "car il ne voit pas d'autre moyen pratique de provoquer l'insurrection des opprimés et des exploités,"[1348] Angelo Bandoni réplique promptement, mais sans acrimonie, qu'anarchisme et syndicalisme sont pour lui deux positions inconciliables.[1349] A plusieurs reprises, *Guerra Sociale* s'offre comme une tribune libre pour les anarchistes syndicalistes lesquels n'ont pas, à ce moment-là, leur propre organe,[1350] même si "pour [ses rédacteurs] le syndicalisme tel qu'il se présente ici ne vaut pas un tiers des sacrifices qu'il a imposé aux camarades qui se sont laissés séduire par cette idée."[1351]

Les liens entre anarchistes organisateurs et anti-organisateurs se resserrent également du fait de leur opposition commune aux socialistes. Au cours d'une fête de commémoration des martyrs de Chicago qui réunit anarchistes et socialistes, Teodoro Monicelli, le directeur de l'*Avanti !,* propose que les militants des deux bords travaillent ensemble. Dans un premier temps, la proposition est bien acceptée par les rédacteurs de *Guerra Sociale,* en particulier par Gigi Damiani,[1352] dans la mesure où il s'agit de travailler ensemble contre la guerre. Mais la proposition s'élargissant par la suite au domaine de l'organisation ouvrière, elle est écartée.[1353] Pour les anarchistes de *Guerra Sociale,* seul un accord ponctuel est possible, dans le cas où les événements l'imposent.[1354]

La situation se dégrade progressivement. Les socialistes reprochent aux anarchistes la façon dont ceux-ci ont organisé les manifestations du 1er mai 1916.[1355] Les propos tenus par les rédacteurs de *Guerra Sociale* deviennent de plus en plus violents,[1356] ce qui n'empêche pas anarchistes, anarchistes syndicalistes et socialistes de participer ensemble, et dans la plus grande courtoisie, à une conférence-débat, organisée par Angelo Bandoni.[1357] Les choses s'enveniment encore à propos d'une grève qui a lieu à Ribeirão Pires en juillet 1916. A cette occasion, les socialistes reprochent aux anarchistes syndicalistes de vouloir imposer leur point de vue à l'UGT tandis que, selon les syndicalistes, les socialistes veulent faire du syndicat une arme électorale.[1358] *Guerra Sociale* ne prend pas position et se contente de mettre ses colonnes à la disposition des anarchistes syndicalistes. Cependant, le journal alimente la polémique contre les socialistes en publiant un texte de Malatesta sur la politique parlementaire des socialistes. Ce texte est publié "afin que la culture antiparlementariste se nourrisse d'un aliment sain et facile à digérer.[1359]

Le mois d'août 1916 fournit un nouvel argument contre les socialistes. Ceux-ci accusent publiquement Florentino de Carvalho, rédacteur de *Guerra Sociale,* d'être un espion à la solde de la police.[1360] Les marques de sympathie à l'égard de Florentino[1361] se multiplient ainsi que les imprécations contre les socialistes.[1362] Les socialistes sont enjoints de fournir les preuves de l'accusation qu'ils avancent, "la plus grave qui puisse toucher la réputation d'un militant de notre mouvement."[1363] L'affaire occupe les colonnes du journal pendant plusieurs semaines.[1364] Damiani, qui manifeste lui aussi son soutien à Florentino de Carvalho, demande cependant aux camarades anarchistes de ne pas tomber dans le piège tendu par les "calomniateurs" et de ne pas négliger l'action politique :

> Au fond, il importe peu [aux socialistes] qu'il y ait parmi nous des gens indignes ; il leur importe surtout que nous vivions entourés de commérages qui nous exténuent, que nous nous désintéressions du mouvement anarchiste... ou que, sans journal ni associations, nous soyons réduits à suivre leurs très respectables personnes.
>
> Et puisqu'il était à l'ordre du jour de discuter de l'opportunité d'organiser une sorte d'*alliance* entre les groupes anarchistes de cette ville et de cet Etat, il serait bon d'y revenir au plus vite... et d'effectuer un travail de propagande efficace.[1365]

La création de l'Alliance anarchiste

En effet, en juillet 1916, le journal anticlérical *A Lanterna,* dirigé par l'anarchiste brésilien Edgard Leuenroth, émet l'idée d'une association qui regrouperait tous les anarchistes de São Paulo.[1366] Cette initiative ayant été accueillie favorablement, l'Alliance anarchiste voit le jour à la fin du mois d'août 1916.[1367] A la première réunion générale sont présents quatre-vingt-trois camarades et quelques jeunes camarades féminines, ce qui semble "vraiment peu par rapport à la totalité des anarchistes qui résident à São Paulo" et "beaucoup si l'on considère que l'on sort juste d'une période de longue et honteuse apathie."[1368] L'Alliance anarchiste publie alors régulièrement son bulletin dans le journal, rendant compte des nouvelles adhésions à l'intérieur de l'Etat de São Paulo.[1369] Les membres des groupes qui adhèrent à l'Alliance ne sont pas toujours désignés par leur nom. Cependant les noms qui apparaissent sont en grande majorité italiens,[1370] de même que les lettres d'adhésion à l'Alliance sont presque toutes rédigées en italien. En revanche, parmi les membres de la commission de correspondance de l'Alliance, un seul nom italien, celui de Damiani.[1371]

Avant même la constitution de l'Alliance, Damiani avait émis un certain nombre de recommandations. Selon lui, se regrouper n'est pas un but en soi mais le moyen de canaliser des énergies en vue d'un objectif donné :

Mieux vaudrait, avant de fixer les plans d'organisation, exposer et proposer un motif qui viendrait légitimer la nécessité de s'organiser. (...)

Parce que dire qu'il faut s'organiser pour combattre le cléricalisme et les préjugés religieux, le militarisme et les institutions bourgeoises, qu'il faut s'organiser pour aider les mouvements populaires de protestation et les mouvements économiques de résistance ouvrière, c'est beaucoup mais en même temps, c'est très peu. Cela reste des généralités, on reste dans le vague. Les camarades répondraient qu'ils font déjà tout cela et qu'ils l'ont toujours fait...[1372]

Malgré les recommandations de Damiani, les bases d'accord de l'Alliance sont exactement celles qu'il a énoncées et restent assez vagues.[1373] L'Alliance anarchiste se propose d'accomplir un "travail de cohésion, de fraternisation, en laissant à chacun sa propre liberté d'action.[1374] Elle consacre ses efforts à "infiltrer et conquérir la conscience prolétaire."[1375] Pour cela, elle publie des affiches très largement diffusées. La première circule au début de l'année 1917, entre le 1er et le 15 janvier 1917, et concerne la crise économique due à la guerre mondiale et l'attitude que doit adopter le peuple, sans se lancer dans des mouvements inconsidérés, mais en agissant avec prudence et en se tenant prêt à toute éventualité.[1376] Une autre affiche, parue le 1er mai 1917, est distribuée dans tout le Brésil. Certains camarades se sont même cotisés pour que la diffusion soit la plus large possible et ont fait paraître le texte dans le quotidien *O Estado de São Paulo,* dont le tirage atteint, affirment-ils, 65 000 exemplaires. *Guerra Sociale* peut ainsi s'enorgueillir de ce que "jamais un manifeste anarchiste a été aussi largement diffusé dans cette République (..) ni aussi discuté et médité."[1377]

Malgré ce succès, malgré les trente associations qui se regroupent sous la bannière de l'Alliance anarchiste, les initiateurs du projet ont bien du mal à faire comprendre la façon dont ils le conçoivent. L'Alliance ne se veut pas un organe centralisateur : "Nous sommes favorables à un groupe autonome qui se défait et se reconstitue selon les nécessités et les affinités."[1378] A plusieurs reprises, *Guerra Sociale* juge nécessaire de rappeler la façon dont les anarchistes doivent concevoir l'organisation. Damiani en particulier critique la façon dont certains anarchistes ont répondu à l'appel pour l'Alliance. Ils attendent des directives sur la marche à suivre, alors que chaque groupe devrait trouver par lui-même le moyen le plus approprié de faire de la propagande.[1379] Le bilan des premières semaines d'existence de l'Alliance est donc assez négatif :

Parmi ceux qui ont répondu [à l'appel lancé dans ce journal pour une «entente» entre anarchistes], qui ont adhéré, qui se sont empressés d'organiser une section locale, combien sont ceux qui ont compris... ce qu'ils faisaient ? Soyons sincères : bien peu.[1380]

Au moment où l'idée de créer une Alliance anarchiste était lancée, Damiani avait proposé de développer l'activité de l'association dans les *fazendas* :

Si l'on considère les plantations de café, on entrevoit immédiatement la réalité d'un prolétariat agricole, vivant aujourd'hui encore sous le régime de l'esclavage ; les bourgades, les villages, les petites villes qui ont surgi aux abords de nombreuses *fazendas* ne sont en réalité que des éléments subsidiaires à la vie de la *fazenda* : ils sont formés de groupes de gens libres qui vivent de fonctions parasitaires, aux dépens des populations asservies à la plantation, au fief.

Tout le monde connaît les conditions économiques, le genre de vie, l'état moral des colons, des serfs et il est superflu de répéter tout cela.

Pourquoi donc ne pas tenter sur une large échelle, avec un plan clair et efficace, de pénétrer dans les *fazendas,* qui ne nous sont pas fermées uniquement par le *fazendeiro* et ses sbires, mais aussi par l'ignorance, la résignation religieuse, l'habitude du servage du colon lui-même ?[1381]

Avec cette proposition, qu'il développe après la création de l'Alliance,[1382] Damiani reprend une idée maintes fois évoquée dans les journaux anarchistes.[1383] En 1911, lors des premiers mouvements de protestation dans les plantations de café, les camarades anarchistes de l'intérieur de l'Etat avaient déjà été mis devant leurs responsabilités :

L'émancipation des colons peut s'accomplir essentiellement grâce aux efforts des hommes libres de l'intérieur de l'Etat.

Les camarades, les amis de toutes les localités sont appelés aujourd'hui à cette tâche grandiose, à cette lutte civile.

Qu'ils n'attendent pas de miracles de la part des conférenciers de la capitale, ni des grands hommes qui viennent d'Europe pour gagner de l'argent. Ceux-ci ne peuvent rien faire, ou pratiquement rien, pour les colons. Qu'ils n'attendent pas que les événements mûrissent d'eux-mêmes, comme les fruits sur l'arbre.

Qu'ils travaillent pour former une conscience chez ces meutes d'abrutis, d'esclaves qui peuplent les *fazendas,* et ils pourront s'enorgueillir d'avoir accompli l'œuvre la plus révolutionnaire, la plus généreuse et la plus belle dont a besoin la société contemporaine.[1384]

En dehors des campagnes de dénonciation des conditions de vie des colons, les journaux anarchistes se font rarement l'écho d'initiatives en faveur de l'organisation dans les *fazendas.*[1385] En 1915, Gigi Damiani, qui, comme Bakounine, pense que la véritable force révolutionnaire est dans les campagnes, regrette amèrement qu'aucune action concrète et efficace n'ait vu le jour à l'intérieur de l'Etat :

L'organisation des colons dans les plantations de café était un travail colossal qui valait la peine d'être tenté... Mais personne n'y songe sérieusement. L'affaire est risquée et il y a de quoi y laisser sa peau. Quoiqu'on en dise, la *fazenda* est et reste un fief... surtout pour les colons qui ont la résignation dans le sang parce qu'ils viennent de pays et de régions où ce sentiment est enseigné comme une vertu chrétienne.

Et pourtant, c'est aux *fazendas* que nous devrions nous intéresser, avec un programme un peu plus solide que celui que pourrait y développer le syndicalisme.[1386]

L'apathie politique des émigrés

Cette résignation dont parle Gigi Damiani, est pour les anarchistes un obstacle à l'émancipation politique des masses. Leurs journaux s'en plaignent de façon constante. D'innombrables articles reprochent l'indolence, l'apathie, l'inertie dont font preuve certains camarades anarchistes, qui se contentent de verser de temps en temps une somme d'argent pour la cause et laissent une poignée d'anarchistes faire tout le travail de propagande :

> La vérité est que nous nous sommes adaptés au milieu ambiant et la semi-liberté politique dont nous jouissons -peut-être justement à cause de notre mollesse- et cette facilité de vie (...) ont fait que nous avons relégué l'énergie révolutionnaire qui nous caractérisait dans le fardeau des souvenirs sacrés.[1387]

Gigi Damiani va jusqu'à émettre l'idée que le climat est responsable de l'atrophie des consciences révolutionnaires :

> Ici les anarchistes deviennent des chiffes molles. Ils font déjà beaucoup si, comme le soussigné, ils gribouillent quelques articles. Ce n'est pas le pays des semi-libertés mais le pays des semi-consciences. C'est le règne de la fainéantise dans le mouvement révolutionnaire, d'autant plus qu'on ne saurait même pas contre qui il faudrait faire la révolution. L'inconstance du climat se reflète dans l'inconstance des individus.[1388]

Au moment où l'Alliance anarchiste est créée en 1916, le même reproche apparaît :

> Peu nombreux sont ceux qui ont répondu à l'appel lancé dans ce journal pour une «entente» entre les anarchistes au Brésil. Mais il ne faut pas croire que ceux qui ont préféré ne pas se manifester ne sont pas d'accord avec l'initiative.
>
> Ne rêvons pas. Ils n'ont pas répondu à l'appel parce que leur indolence leur conseillait de ne pas le faire. Quels esprits paresseux ![1389]

Mais les journaux s'en prennent aussi aux masses laborieuses, agricoles et industrielles. *Guerra Sociale* se désole à plusieurs reprises de la mollesse du peuple et de son manque de réaction :

> La patience, ou plutôt la lâcheté, du peuple qui vit ici est si grande que nous mourrons et nos fils mourront avant que celui-ci fasse preuve d'un acte énergique de revendication.[1390]

> Dans n'importe quel endroit du monde, il y a un peuple. Ici, il n'y en a pas. Ou s'il y en a un, il n'a pas conscience de ses besoins ni de sa dignité.[1391]

Les anarchistes ne sont pas les seuls à constater que les masses prolétaires de São Paulo sont imperméables à la propagande sociale. L'inspecteur de police Alliata-Bronner, constatant en 1909 que les efforts "des syndicalistes et des anarchistes italiens pour galvaniser les masses" sont vains, trouve deux explications à cet état de fait :

> Les résultats (...) sont pour l'instant bien maigres ; aussi bien à cause de ce caractère international qui provoque scissions et antagonismes, qu'à cause de la diversité des caractères, des tendances et des intérêts opposés, et surtout à cause de la précarité et de l'instabilité géographique de la masse ouvrière qui est accourue ici en provenance de différents pays d'Europe, dans le seul but de s'enrichir rapidement et qui n'est donc pas radicalement liée à la défense continuelle et enflammée de ses intérêts de classe ![1392]

Les mêmes arguments apparaissent dans un article du journal d'Alceste De Ambris, *La Scure.* Selon le rédacteur de *La Scure,* l'hétérogénéité du prolétariat[1393] et le désir des émigrés de s'enrichir pour regagner leur pays d'origine expliquent leur manque de participation à la vie politique au Brésil :

> Dans les pays d'émigration et notamment au Brésil, plusieurs facteurs font encore que l'organisation ne peut être considérée comme une force positive : il s'agit d'ouvriers de toute nationalité, race, religion, etc. imprégnés de patriotisme, opposés aux hommes d'autres pays, qui, en grande majorité ne pensent qu'à gagner quelque argent pour retourner dans leur pays d'origine qu'ils ont quitté en croyant pouvoir facilement mettre de côté un petit pécule.
>
> La déception les envahit très vite et, bon gré mal gré, ils se résignent à rester ici, mais cherchent toujours à améliorer individuellement leurs conditions économiques.[1394]

Alceste De Ambris, décrivant en 1906 la situation de mouvement ouvrier pour une publication du journal *Fanfulla,* avançait lui aussi ces arguments,[1395] tout en ajoutant celui de la mobilité des travailleurs agricoles[1396] qui empêche la création de liens de solidarité :

> Il ne faut pas oublier que la classe laborieuse au Brésil est constituée d'éléments disparates et variés de par la race, la langue, le tempérament, la culture et les habitudes, ce qui rend plus difficile l'entente et l'organisation. A cela il faut ajouter que de nombreux ouvriers et paysans se considèrent sur cette terre comme des oiseaux de passage et, obsédés par la manie de retourner dans leur patrie, ils pensent et vivent de façon individualiste, persuadés que c'est le meilleur moyen de «faire l'Amérique». (...) Il faut penser que la majeure partie du prolétariat, le prolétariat agricole, se trouve complètement coupé du mouvement, pour deux raisons particulières, en plus des raisons déjà énoncées : les énormes distances qui séparent chaque *fazenda,* ce qui rend utopique toute idée de relier les travailleurs agricoles, et la conformation particulière de la *fazenda* qui est un terrain clos où les agitations qui surviennent à l'extérieur peuvent difficilement avoir un écho et où la propagande ne parvient pas à se faire entendre.[1397]

Pour les travailleurs des *fazendas* aussi bien que pour les travailleurs de l'industrie, s'ajoute un autre facteur dissuasif, la répression dont ils font l'objet de la part des *fazendeiros* et des entrepreneurs, toujours prêts à utiliser la violence pour étouffer tout mouvement de protestation. La police est intervenue dans tous les mouvements de grève du début du siècle,[1398] aussi bien à la ville que dans les *fazendas.* Dans ces dernières, il fallait compter aussi avec la violence des hommes de main des *fazendeiros.* Enfin, la loi d'expulsion, connue sous le nom de loi Gordo, a également servi de moyen de pression sur les travailleurs.

Certains historiens expliquent la fragilité du prolétariat de São Paulo au début du XX^{e} siècle en ajoutant à tous ces facteurs le fait que ce prolétariat était en grande partie constitué de femmes et d'enfants.[1399] Cet argument n'est pas vraiment convaincant quand on sait que les enfants et les femmes sont majoritaires dans les usines textiles et que pourtant celles-ci seront à la pointe de la lutte en 1917.[1400] Cet argument n'est jamais avancé dans les journaux anarchistes qui défendent aussi bien les droits des femmes que ceux des hommes et luttent contre l'exploitation des enfants.[1401]

Enfin, l'apathie politique des émigrés est également expliquée par leur manque d'expérience dans le domaine des luttes sociales :

Il y a très peu d'ouvriers indigènes et ceux-ci, comme les ouvriers étrangers, ne se rendent pas compte qu'ils se trouvent dans une position de lutte. Les uns comme les autres n'ont jamais connu de lutte de classe ou de parti.[1402]

Cette assertion, reprise par les historiens, contredisant une idée souvent présente dans l'historiographie traditionnelle brésilienne qui prête aux étrangers une plus grande connaissance en matière politique,[1403] mérite toutefois d'être nuancée. En effet, pour de nombreux émigrés, en particulier pour ceux qui sont originaires de régions agricoles d'italie, le choix du départ est souvent lié à l'échec de mouvements de protestation.[1404] Dans de nombreux cas, il existe une coïncidence entre la répression de mouvements sociaux et l'augmentation de l'émigration.[1405] Lorsque la rébellion est réprimée et n'apporte aucun changement et que l'on refuse la résignation, l'émigration devient la seule solution d'amélioration.[1406] Les émigrés qui arrivent dans le pays d'accueil avec une expérience souvent négative des luttes sociales, puisque dans bien des cas elles

sont la cause de leur départ, tendraient donc à refuser désormais toute prise de position politique.

Toutefois, l'explication ne fonctionne que partiellement puisque d'autres pays d'Amérique Latine, bien qu'ayant reçu des émigrés de même origine, connaissent un mouvement social beaucoup plus développé. C'est le cas en particulier en Argentine,[1407] où le processus d'industrialisation est bien moins tardif qu'au Brésil.[1408] C'est par cette industrialisation tardive que Gigi Damiani explique le manque de conscience du prolétariat de São Paulo, sans négliger toutefois de l'imputer également au désir d'accumulation de richesses caractéristique des émigrés :

> A São Paulo, il y a des prolétaires en abondance, mais il n'y a pas de prolétariat. Les raisons en sont variées et complexes ; en faire une liste signifierait répéter des choses dites mille fois. Les prolétaires de cet Etat, presque tous... importés, ont immigré en étant convaincus qu'ils feraient... l'amérique, celle qui se résume à une ceinture comprimant les tripes dévorées par l'ankylostomiase, une ceinture pleine de pièces d'or. Bien que l'illusion leur soit immédiatement apparue, elle les poursuit encore et toujours... Ils mourront de privations, mais cela importe peu : jusqu'au bout, ils garderont l'espoir de «faire l'amérique» prenant, dans leur délire d'agonisants, les punaises de leur lit pour des livres sterling... Mais il s'agit là d'une raison d'ordre moral ; l'autre raison, plus concrète, est que nous sommes dans un pays où les classes commencent à se dessiner et où les grandes industries, qui concentrent les ouvriers en grand nombre, sont encore très jeunes.[1409]

Anargiro Sbadiglia, un rédacteur de *Guerra Sociale* qui écrit sous un pseudonyme et dont la véritable identité reste inconnue, donne lui aussi son explication sur le manque d'activité politique constatée à São Paulo. Il s'en prend ainsi au football et aux passions qu'il déchaîne dans un article truffé de jeux de mots qui supportent mal la trahison de la traduction :

> Une des causes de l'abêtissement de l'humanité est le football, qui n'est d'ailleurs rien d'autre que le jeu de ballon tellement en vogue au temps où le peuple florentin devait supporter ce qu'on appela seigneurie des Médicis. (...)
>
> Mais je divague comme un père jésuite qui veut démontrer l'existence de Dieu ou comme un futur candidat socialiste qui veut convaincre qu'il faut voter pour lui si l'on veut guérir des rhumatismes.
>
> Je ressaisis donc immédiatement les balles du jeu de football et, ces balles en main, j'explique comment l'héroïque jeune génération, dont la tête a émigré vers le talon, est tombée dans un crétinisme général.[1410]

Mais alors même qu'Anargiro Sbadiglia plaisante et s'enflamme à propos du football, se prépare la grève de juillet 1917, le plus grand mouvement populaire qu'ait connu São Paulo.

Accepter de discuter avec ses exploiteurs, c'est reconnaître leur droit d'exploitation.

Jean GRAVE, *L'anarchie, son but, ses moyens,* 1899.

DEUXIÈME CHAPITRE

LA GRÈVE DE 1917 UNE CONSÉQUENCE DE LA GUERRE EUROPÉENNE

Les prémices de la guerre sociale

Le journal *Guerra Sociale* est témoin de la tension sociale qui monte à São Paulo au moment où la crise économique se fait sentir toujours davantage. En 1916, le coût de la vie a augmenté de 16% par rapport à 1914, alors que les salaires ont augmenté seulement de 1%. L'écart se creuse encore en 1917 avec 28% d'augmentation des prix et seulement 7% pour les salaires.[1411] Les anarchistes de *Guerra Sociale* dénoncent les spéculateurs qui profitent de la crise pour faire monter les prix des produits de première nécessité, celui du pain en particulier.[1412] En 1916, la ville de Santos connaît quelques semaines d'agitation,[1413] au cours desquelles les manifestations ouvrières sont violemment réprimées par la police.[1414] Ceux qui ont déclenché la grève de Santos s'exposent aux critiques de *Guerra Sociale* qui leur reproche d'avoir pour seul but l'obtention de la journée de huit heures.[1415] Comme lors des précédentes grèves que les anarchistes jugent "alimentaires", ils apportent un soutien mitigé aux grévistes de Santos :

> Quand une grève présente un caractère révolutionnaire, nous devons sans hésiter nous mettre du côté des grévistes, mais, entendons-nous bien, pas pour réduire notre idéal aux prétentions alimentaires de ceux qui sont descendus dans la rue pour quelques sous d'augmentation, mais pour élargir le conflit de classe à un conflit social.[1416]

Pour mieux illustrer son propos, *Guerra Sociale* cite l'exemple d'une grève en Amérique du Nord durant laquelle les grévistes ont répondu par la violence aux violences policières et ont assailli les entrepôts "s'ingéniant à récupérer au moins une partie de ce qui leur avait été volé"[1417] car "le but des luttes ouvrières doit être l'abolition du salariat et non l'humanisation des patrons."[1418]

La grève qui se déclenche en 1917 correspond aux aspirations des anarchistes de *Guerra Sociale*. Dès le mois d'avril, plusieurs meetings sont organisés, des tracts sont largement diffusés pour appeler à lutter contre la crise, les appels à l'action sont plus nombreux que jamais.[1419] Effet ou non de ces appels, toujours est-il que les masses ouvrières de São Paulo commencent à se manifester, comme le constate l'un des rédacteurs de *Guerra Sociale* :

> Nous avons assisté à différents événements prometteurs pour l'avenir et qui ont suffi, en l'occurrence, à persuader les gens qui nous gouvernent que l'époque de la lâcheté et de la résignation est en train de disparaître.[1420]

Guerra Sociale se réjouit de cet éveil de la conscience ouvrière :

> Les travailleurs de São Paulo s'insurgent finalement pour revendiquer leur droit à la vie ; ils se débarrassent finalement de l'apathie qui faisait d'eux des esclaves dociles, prêts à toutes les servilités, dignes de tous les abus, oublieux d'eux-mêmes, toujours humbles, toujours serviles, toujours lâches, sous le joug. (...) Nous saluons cet éveil de la conscience prolétaire qui débute avec un acte plein de dignité : l'abolition, pour les ouvriers des usines, de la taxe de guerre.[1421]

Pour expliquer cet éveil, le journal fait le lien entre les protestations ouvrières et la guerre mondiale : dans un premier temps, les ouvriers avaient accepté les restrictions que leur imposait la crise, surtout par crainte du chômage. Mais ayant constaté que la guerre n'empêchait pas les spéculateurs de prospérer, bien au contraire, les masses prolétaires de São Paulo se sont rebiffées :

> L'augmentation du coût de la vie, et en particulier l'augmentation du prix du pain, dépend il est vrai de causes générales liées au déroulement de la grande conflagration qui depuis trois ans déchire l'humanité pour le bon plaisir d'une poignée de bandits avec et sans couronne, et en conséquence d'un état social qui a établi le droit commun dans le privilège économique. Mais l'effet de ces causes générales se retrouve dans les menées spéculatives de sept ou huit paltoquets, dont les rois peuvent faire des commandeurs, mais qui n'en restent pas moins de vulgaires voleurs, des brigands de grands chemins, qui imposent au peuple en général, et au prolétariat en particulier, le régime de la faim.[1422]

Parmi les "sept ou huit paltoquets" figurent Francesco Matarazzo, que le roi d'Italie a nommé commandeur, et Rodolfo Crespi. A Matarazzo qui possède, entre autres choses, le monopole de la farine à São Paulo,[1423] *Guerra Sociale* reproche d'avoir "tout accaparé dans ses mains crochues" et de "spéculer sur la faim."[1424] Rodolfo Crespi, "qui est venu de rien, qui a été un va-nu-pieds comme tant d'autres",[1425] est le propriétaire des usines textiles où se déclenchent les premières grèves en mai 1917. *Guerra Sociale* blâme son entêtement à refuser de céder aux demandes, pourtant modestes et raisonnables, des grévistes.[1426]

Alors que la grève éclate dans les usines textiles de Rodolfo Crespi, plusieurs articles de *Guerra Sociale* appellent à la grève générale, répondant à une initiative des socialistes de l'*Avanti !*.[1427] Comme toujours lorsque les événements l'imposent, anarchistes et socialistes tentent de réunir leurs forces dans la lutte et de collaborer.[1428] Comme toujours, cette collaboration ne se passe pas sans heurt. *Guerra Sociale* ne peut s'empêcher une critique à l'encontre des socialistes :

> Que les socialistes de l'*Avanti !* en conviennent, ce n'est pas avec des articles de journal, lus, malheureusement, par quelques centaines seulement de travailleurs, que l'on peut et que l'on doit atteindre le cœur des masses qui désirent agir mais qui ne savent comment s'y prendre, qui hier encore nous fuyaient, mais qui aujourd'hui nous appellent, nous attendent, et seraient prêtes à nous suivre...
>
> Durant ces derniers jours, nous avons assisté à différentes réunions de grévistes et de travailleurs qui cherchent à présent les moyens de s'organiser. A l'exception de quelques anarchistes, toujours les mêmes, nous n'y avons pas rencontré d'autres subversifs...[1429]

Avant même que la grève se généralise pour prendre, en juillet, les proportions d'une véritable insurrection populaire, *Guerra Sociale* insiste sur le caractère spontané de la protestation et relativise l'influence que peuvent avoir les militants révolutionnaires auprès des travailleurs :

> Peut-être que par la force des choses, les travailleurs de São Paulo viendront d'eux-mêmes à la grève générale. L'exploitation est si grande, et le coût de la vie augmente d'une façon si menaçante qu'on ne pourrait pas imaginer de meilleurs instigateurs pour un mouvement populaire et prolétaire.
>
> Mais c'est un fait que les masses laborieuses, qui hier encore vivaient dans une indifférence obstinée pour tout ce qui concerne leur condition et qui sont aujourd'hui éperonnées par une nécessité impérieuse, voudraient agir... mais n'osent pas.
>
> Il leur manque une orientation, une bannière, quelque chose qui les rassemble, les anime, les pousse en avant.[1430]

Les premiers mouvements d'avril et mai 1917 s'accompagnent d'un renouveau dans l'organisation des travailleurs, entraînant de nouvelles mises en garde de la part de *Guerra Sociale,* qui juge nécessaire de préciser à nouveau ses positions sur la participation des anarchistes à l'organisation ouvrière.[1431] Le journal ne se fait pas d'illusion sur la grève qui s'annonce ; mais, même si elle n'était pas forcément victorieuse, "même si elle était étouffée", la grève générale, aurait un effet bénéfique et "ne manquerait pas de peser sur l'avenir."[1432]

La grève de juillet

La situation se durcit vers la moitié du mois de juin 1917, lorsque la grève reprend aux établissements Crespi,[1433] tandis que *Guerra Sociale* continue d'appeler à la généralisation du mouvement à toutes les catégories professionnelles.[1434] A ce moment-là, le nouveau-né de la presse anarchiste en portugais, *A Plebe,* [1435] prête main forte à *Guerra Sociale* pour faire le compte rendu des grèves et des manifestations ouvrières à São Paulo. *A Plebe,* dont les principaux rédacteurs sont Edgard Leuenroth et Florentino de Carvalho, tous deux anarchistes syndicalistes, a une orientation bien plus favorable à l'organisation que *Guerra Sociale.* Les comptes rendus des grèves et des réunions d'associations ouvrières sont ainsi beaucoup plus détaillés que dans *Guerra Sociale* et beaucoup moins théoriques. Ils sont cependant aussi virulents. Rodolfo Crespi, qui s'obstine à ne rien accorder aux grévistes, n'est guère ménagé. Il devient "le très vil chevalier d'opérette",[1436] "le mulet lombard".[1437] La grève dure toujours dans les usines Crespi[1438] et reçoit des marques de solidarité de la part du prolétariat de São Paulo. Un meeting de solidarité envers les ouvriers de l'usine Crespi est organisé le 24 juin.[1439] Lorsque la grève se durcit encore et que les grévistes se barricadent à l'intérieur de l'usine Crespi, *Guerra Sociale* prie ses lecteurs de leur fournir de quoi manger.[1440] Le mouvement s'étend à d'autres secteurs à la fin du mois de juin[1441] et au début du mois de juillet.[1442] Devant la gravité de la situation, *Guerra Sociale* ridiculise l'action de la police qui tente de déprécier les anarchistes aux yeux des ouvriers en faisant courir le bruit que les anarchistes sont des faux-monnayeurs[1443] et en essayant de faire croire aux ouvriers que les agitateurs vivent à leurs dépens.[1444]

Mais la police ne s'en tient pas à ces tentatives de dénigrement. Comme toutes les grèves à São Paulo, celle de juillet 1917 est réprimée dans le sang.[1445] La situation bascule lorsque les grévistes du "Cotonificio Crespi" s'affrontent avec les forces de police.[1446] Le quotidien *O Estado de São Paulo* commente avec condescendance et paternalisme les "exaltations lamentables" des ouvriers :

> On peut comprendre jusqu'à un certain point leur exaltation d'esprit. D'une part, l'augmentation des prix a de jour en jour des conséquences toujours plus terribles, et il semble d'autre part que les propriétaires de quelques établissements industriels cherchent à profiter de la situation plus qu'il ne serait raisonnable et équitable. Devant cet état de fait, malgré les constants appels de la presse, nos hommes publics, bercés comme à leur habitude par l'amour du calme et de l'indifférence, ne font rien pour faire comprendre aux hommes du travail et de la pauvreté qu'il y a quelqu'un qui s'intéresse à leurs souffrances. Cela explique jusqu'à un certain point que les ouvriers perdent patience et crient, puisqu'il faut crier pour être entendu.
>
> Ce qui pourtant ne s'explique pas très facilement, et se justifie moins encore, ce sont les excès auxquels nombre d'entre eux se livrent, en injuriant et en agressant les soldats qui ne font qu'obéir aux ordres et accomplir leur devoir professionnel, en tentant d'empêcher que d'autres ouvriers exercent leur droit au travail et, enfin, en causant préjudice à eux-mêmes plus qu'à tout autre.[1447]

Pendant ces affrontements avec les soldats, "qui ne font que leur devoir", et qui continueront de le faire pendant ces journées sanglantes malgré l'appel que leur lancent des femmes grévistes,[1448] plusieurs ouvriers sont blessés, dont un jeune Espagnol, José Martinez, qui meurt de ses blessures.[1449] *O Estado de São Paulo* reproduit à plusieurs reprises la version de la police selon laquelle Martinez a été atteint "par une des nombreuses balles que les agitateurs dirigeaient aux autorités."[1450] D'ailleurs, affirme le quotidien pauliste, le bras du seul soldat qui a tiré a été dévié par le délégué de police.[1451] La mort de Martinez agit comme un détonateur sur la population ouvrière de São Paulo. Cinq mille personnes accompagnent le cortège funèbre le 11 juillet, jour de l'enterrement de Martinez.[1452] Vingt mille ouvriers sont maintenant en grève et leur nombre ne cesse d'augmenter pendant les jours suivants, atteignant quarante mille le 14 juillet et cent mille, d'après le *Fanfulla,* le 15 juillet.[1453]

Le jour de l'enterrement de Martinez, les grévistes affrontent à nouveau les forces de police, de plus en plus nombreuses dans la capitale de l'Etat de São Paulo.[1454] A la violence de la police, les grévistes répondent par la violence, en particulier par l'attaque au *Moinho Santista,* le moulin appartenant à Matarazzo, duquel ils prélèvent six cents sacs de farine et où ils saccagent ce qu'ils ne peuvent emporter. Le 13 juillet encore, les affrontements font deux nouvelles victimes, une

petite fille de douze ans, atteinte à la tête par une balle perdue, et un ouvrier maçon, Nicola Salerno.[1455] Toute la ville est paralysée ; elle se retrouve sans électricité, sans gaz, sans moyens de transport et sans pain.

Dès le 11 juillet, le Comité de Défense Prolétaire (CDP), une résurgence du comité homonyme qui s'était créé en 1914, constitué de six personnes, cinq anarchistes et un socialiste,[1456] publie les revendications des grévistes.[1457] Le comité refuse de traiter directement avec les autorités.[1458] Il accepte cependant de traiter avec un intermédiaire. En effet, l'engagement d'un tiers offre aux ouvriers une garantie morale auprès des employeurs et des autorités. Dix journalistes se manifestent le 14 juillet, proposant de servir d'intermédiaires entre le CDP, les industriels et le gouvernement. Le motif qui les meut est double : ils sont poussés à agir à la fois par leur sympathie pour la cause ouvrière et par le désir de voir revenir le calme.[1459]

Les négociations durent plusieurs jours au terme desquels les journaux de São Paulo publient le texte des engagements des industriels et du gouvernement.[1460] Ces engagements concordent en partie avec les revendications des grévistes. Ceux-ci obtiennent une augmentation de 20% des salaires et de 25% pour les salaires les plus bas, alors qu'ils avaient demandé respectivement 25% et 35%. Les industriels leur promettent également le paiement régulier des salaires tous les quinze jours. Ils assurent que le droit d'association sera respecté et qu'il n'y aura pas de mesures de représailles contre les ouvriers grévistes. Ils affirment enfin qu'ils accueilleront "avec la meilleure bonne volonté les initiatives qui seraient prises pour améliorer les conditions morales, matérielles et économiques des ouvriers de São Paulo."[1461] De la part des représentants du gouvernement, les grévistes obtiennent l'assurance que les personnes emprisonnées pour motif de grève seront libérées dès la reprise du travail. Le droit de réunion leur est reconnu dans les limites imposées par la loi. En ce qui concerne le travail des mineurs, le travail nocturne des femmes et des moins de dix-huit ans, les prix des produits de première nécessité, la falsification des produits alimentaires, les pouvoirs publics affirment qu'ils vont "redoubler d'efforts", "étudier des mesures viables", "s'y intéresser dans la mesure des moyens qui sont à leur portée."[1462] Dans la contre-proposition qui répond aux engagements des industriels et du gouvernement, le CDP réitère ses revendications sur ces derniers points qui n'ont obtenu qu'une

réponse vague, ainsi que sur les points qui n'ont pas obtenu de réponse, comme la garantie de l'emploi, la journée de huit heures et la semaine anglaise, l'augmentation de 50% pour les heures supplémentaires et la réduction du prix des loyers d'habitation.[1463]

Le 16 juillet 1917, plusieurs meetings sont organisés au cours desquels les membres du CDP font connaître aux grévistes le texte de la motion qu'ils ont rédigé.[1464] Le comité propose de reprendre le travail, de s'engager à reprendre la grève au cas où les industriels et le gouvernement ne tiendraient pas leurs promesses et à s'efforcer de travailler pour l'organisation de la classe ouvrière.[1465] La motion est acclamée par des milliers de personnes. Le comité fait alors paraître l'annonce de la fin de la grève. Tout en reconnaissant que toutes les revendications n'ont pas été satisfaites, le comité conclut à la victoire, "victoire grandiose principalement en ce qui concerne le droit d'association, victoire d'autant plus importante qu'elle sera le point de départ pour de nouvelles conquêtes."[1466]
illustration meeting en 1917

Guerra sociale et *A Plebe,* qui n'avaient pas pu paraître pendant les événements du début du mois de juillet, font alors le bilan de la grève. Ce bilan est un peu moins positif que le bilan à chaud du CDP. *Guerra Sociale* publie un article au titre évocateur : "Vittoria ?"[1467] Le prolétariat de São Paulo n'a effectivement pas obtenu tout ce qu'il demandait, tant s'en faut. Cependant, il a remporté une victoire contre l'Etat, que la grève générale a fait trembler et qui a été contraint de faire des concessions devant la pression des grévistes.[1468]

Selon *A Plebe,* c'est parce que les ouvriers n'étaient ni assez unis ni assez motivés qu'ils n'ont pas pu imposer totalement leurs droits.[1469] Dans les villes de l'intérieur de l'Etat de São Paulo, des grèves se sont également déclenchées, mais sont intervenues tardivement par rapport aux événements de São Paulo, au plus tôt le 15 juillet, comme à Santos, mais surtout le 16 et le 17.[1470] *Guerra Sociale* explique par ce retard la décision du Comité de Défense Prolétaire de conseiller la fin de la grève et l'acceptation du compromis[1471] avec les patrons et l'Etat par l'entremise des journalistes de la grande presse. En effet, dès le 13 juillet, les forces de police de tout l'Etat de São Paulo s'étaient concentrées dans la capitale. Si les mouvements de solidarité avaient été plus précoces, les grévistes de São

Paulo auraient pu résister plus longtemps. Mais ils ont dû se rendre à l'évidence étant donné que le rapport de forces leur était désormais défavorable :

> Dans la nuit du 13 au 14, toutes les forces de police de l'Etat ainsi que la force fédérale cantonnée dans les villes voisines furent concentrées à São Paulo. (...) Dans toutes les rues, les mitrailleuses étaient dressées contre les travailleurs et les vieux revolvers ne suffisaient plus à affronter les forces concentrées de la réaction qui voulait, par le sang, en un immense massacre, se racheter, se réhabiliter, après les premières défaites qu'elle avait subies et la peur qu'elle avait éprouvée.
>
> Si le gouvernement n'avait pas pu disposer d'autres forces que celles qui étaient déjà cantonnées ici, si les camarades de São Paulo avaient reçu l'aide de ceux de l'intérieur de l'Etat qui auraient empêché que d'autres forces déferlent de toutes parts sur la ville, nous pouvons affirmer, non pas que la Révolution Sociale aurait éclaté, mais que la victoire des travailleurs aurait été complète, que leurs requêtes auraient été en tous points satisfaites par le gouvernement et par les industriels.[1472]

Bien qu'elle déplore le manque de cohésion entre les ouvriers de la capitale et ceux de l'intérieur de l'Etat de São Paulo, *Guerra Sociale* estime que la plus grande victoire est celle que le prolétariat a remportée sur lui-même :

> Beaucoup, peut-être, trouveront que les résultats sont inférieurs aux efforts fournis, que les sacrifices ne sont pas compensés par les améliorations qui ont été obtenues et qui restent incertaines.
>
> Et c'est ainsi : les travailleurs n'ont pas obtenu tout ce qu'ils demandaient, mais il n'en reste pas moins qu'ils ont remporté une grande victoire, non seulement contre l'Etat, non seulement contre les industriels, mais surtout sur eux-mêmes. (...)
>
> La capacité révolutionnaire du peuple de São Paulo est aujourd'hui démontrée. Personne n'y croyait, personne ne l'espérait. Depuis le gouvernement jusqu'aux subversifs, tout le monde était convaincu que rien ne pouvait venir de cet amalgame de déchets migratoires, si ce n'est la résignation, voire la lâcheté. (...)
>
> Bien qu'emplis de doutes, nous avons continué de semer.
>
> Et la récolte a germé.[1473]

L'auteur de cet article nous rappelle, si besoin est, que le prolétariat de São Paulo est constitué en grande majorité d'émigrés, et surtout d'émigrés italiens, en particulier dans le secteur textile où a commencé cette grève. Les rédacteurs de *Guerra Sociale* font leur *mea culpa* d'avoir dit si longtemps du mal du prolétariat de São Paulo, dénonçant son apathie et son incapacité à réagir :

> Nous étions convaincus que la classe laborieuse, suite à la longue adaptation qu'elle a subie, ne trouverait plus le courage ni la force de mettre un terme à un tel débordement de misère, d'abus et de lâcheté. Nous étions profondément convaincus, ainsi que tous nos amis, qu'il était absurde de prendre à cœur le sort de tout le prolétariat en cette situation préoccupante, que c'était du temps et de l'énergie perdus. (...)
>
> Mais quelles surprises ! Comme nous avons été mauvais prophètes et surtout mauvais psychologues. Nous ne connaissons pas suffisamment l'âme des classes laborieuses et ne savons

pas de quels changements soudains elle est capable quand le calice déborde de poison, quand les petits ventres vides, journellement comprimés, réclament l'indispensable nourriture. Et nous avons vu, avec une joie immense, presque comme si nous apercevions un mouvement révolutionnaire expropriateur, ce que jamais nous n'avions vu durant les nombreuses années de résidence en cette «terre bénie».[1474]

Bien que le mouvement populaire de juillet 1917 soit "une grève de la faim plutôt qu'une grève du travail",[1475] la grande presse de São Paulo l'attribue à l'influence des agitateurs étrangers, autrement dit des anarchistes. *Guerra Sociale,* sans sous-estimer l'influence du travail de propagande qu'ont effectué les anarchistes pendant de longues années, croit plutôt au déclenchement spontané de la grève :

Nous ne nions pas la responsabilité qui nous revient dans tous ces mouvements ouvriers. Au contraire, nous en sommes fiers.

Mais il s'agit d'une responsabilité indirecte. Depuis de longues années, nous nous efforçons de sortir le prolétariat de son apathie, de lui donner une conscience. Notre travail s'est effectué un peu partout. Et il semble que maintenant les premiers fruits de ce travail mûrissent.

Nous ne pouvons que nous en réjouir.

Mais la presse nous attribue des mérites que nous n'avons pas.

Dans de nombreuses localités éloignées, notre propagande n'a malheureusement pas encore pénétré si ce n'est indirectement, par ouï-dire. Et pourtant, là aussi les grèves se sont avérées être aussi tenaces que là où il existait déjà une conscience de classe.

Cela veut dire, et cela devrait suffire à persuader ceux qui, par calcul, se voilent les yeux, que le grand et impétueux mouvement général d'insurrection prolétaire répondait à des causes intimes, réelles, puissantes et identiques dans toutes les régions de l'Eldorado sud-américain.[1476]

Si la crise économique, les bas salaires et les prix excessifs des produits de première nécessité sont les principales causes de la grève générale de juillet 1917, il ne faut pas négliger le changement psychologique qui s'est opéré chez les émigrés, désormais installés au Brésil depuis de longues années (60% des étrangers, et 80% des Italiens, étaient arrivés au Brésil avant 1905)[1477] et, s'étant habitués à l'idée qu'ils ne retourneront pas dans leur pays d'origine, plus disposés à défendre leurs intérêts dans leur pays d'accueil :

Les ouvriers étrangers s'acclimataient, constituaient une famille, changeaient de nationalité et, ayant perdu l'espoir de regagner leur patrie pliés sous le poids des sacs d'or, ils commençaient à se préoccuper sérieusement de leurs conditions de salaire et de vie dans ce qui devenait, par la force des choses, leur nouvelle patrie.[1478]

Cette semaine de juillet 1917 a marqué définitivement l'histoire du mouvement social au Brésil. "Imposant, gigantesque",[1479] "grandiose",[1480] ce mouvement qui s'est soldé par une victoire, quoique partielle, des ouvriers va

cependant ressembler de plus en plus à une défaite. En effet, Etat et patrons sont loin de respecter les promesses qu'ils ont faites.

Après la grève

Un mois après la grève, l'augmentation de 20% promise par les industriels n'est pas appliquée.[1481] Par ailleurs, à la fin du mois de juillet, les personnes emprisonnées au cours de la grève ne sont toujours pas libérées, contrairement aux engagements pris par les autorités auprès du comité des journalistes :

> Il est clair que la conduite de la police ne peut nous surprendre. Ce qui nous surprend, c'est l'indifférence presque totale avec laquelle les journaux, impliqués dans l'affaire, laissent le Secrétaire de Justice se rire du pacte qu'il a célébré avec eux. Espérons que le Comité de Défense Prolétaire n'aura pas, sous peu, des raisons de se repentir...[1482]

Alors que la presse anarchiste peut se réjouir d'un renouveau dans l'organisation ouvrière,[1483] avec les mises en garde d'usage pour *Guerra Sociale,*[1484] en conséquence de la grève de juillet, et que la Fédération Ouvrière de São Paulo est reconstituée,[1485] bénéficiant des fonds restants du Comité de Défense Prolétaire,[1486] les anarchistes commencent à sentir peser des menaces de représailles de la part de la police. *Guerra Sociale* publie une liste de conseils à l'attention des anarchistes concernant l'attitude de méfiance qu'ils doivent adopter face à la police, aux militants qui se sont vendus à la police, etc. Le journal rappelle aussi le danger que représente la poste restante, un des trucs employés par la police consistant à envoyer à quelqu'un une fausse lettre compromettante pour l'arrêter dès sa sortie du bureau de poste :

> Nous nous sommes occupés avant tout de la poste restante parce que depuis plusieurs jours les guichets sont maladroitement surveillés par des agents... secrets qui se relaient.[1487]

Guerra Sociale se fait l'écho du climat qui règne à São Paulo après la grève générale de juillet, que la grande presse locale attribue à l'action néfaste d'agitateurs étrangers, venus d'Argentine ou d'Italie.[1488] Signe de ce climat de suspicion, le terme "indésirable", que les anarchistes ne se privent pas de tourner en dérision en l'utilisant de façon ironique pour désigner Rodolfo Crespi,[1489]

devient à la mode.[1490] *Guerra Sociale* ne s'inquiète pas outre mesure de la répression qui s'annonce :

> Nous avons vu bien d'autres persécutions. Et elles sont passées. Si elles ont emporté quelques-uns des nôtres, toutes les armes se sont émoussées en s'obstinant contre une idée qui est une idée de vie et ne peut mourir car elle est l'aspiration éternelle à la justice et à la liberté.[1491]

Les représailles commencent véritablement moins de deux mois après la grève générale.[1492] La typographie où est imprimé le journal anarchiste *A Plebe* est assaillie par la police ainsi que le *Centro Libertário* de São Paulo. Edgard Leuenroth, accusé d'être l'instigateur du saccage au *Moinho Santista* pendant la grève générale, est emprisonné,[1493] de nombreux militants sont battus ou emprisonnés[1494] et menacés d'expulsion. Neuf personnes sont expulsées à bord d'un navire en route pour l'Europe, le *Curvello,*[1495] et quinze autres sont recherchées.[1496] Parmi elles, Gigi Damiani, dont la nouvelle équipe de rédaction de *Guerra Sociale* regrette l'absence :

> Il nous manque, c'est vrai, l'aide du camarade Gigi Damiani sur lequel la police fait peser l'épée de Damoclès que représente le décret d'expulsion et qui se réfugie à l'intérieur de l'Etat, victime d'une poursuite sans pitié. On dit que la police est allée jusqu'à promettre une prime importante à la personne qui le dénoncera. On se croirait au Moyen-Age."[1497]

Damiani réussit à éviter la rencontre avec la police. Le 3 septembre 1917, alors qu'il se trouve à l'intérieur de l'Etat de São Paulo, il apprend par l'entremise du journal *O Combate* qu'il est menacé d'être expulsé du territoire national. Il renonce donc à réintégrer son domicile de São Paulo, que la police perquisitionne le 15 septembre. L'avocat Evaristo de Morais présente le 29 octobre 1917 une demande d'*habeas corpus* en sa faveur. Pour démontrer l'illégalité de l'expulsion de Damiani et sa respectabilité, l'avocat s'appuie, non sans une certaine ironie, sur le fait que Damiani possède un terrain dans l'Etat du Paraná pour lequel il a payé des impôts, qu'il réside au moins depuis 1912 dans la maison d'un "capitaliste très connu, qu'on ne peut soupçonner d'avoir des idées contraires à l'ordre public", sur un document émanant de l'entreprise Matarazzo "également insoupçonnable". Il s'appuie aussi sur les diverses occupations professionnelles de Damiani qui, à la fin de l'année 1913, a exercé son métier de peintre décorateur pour la mairie de Poços de Caldas et pour la compagnie théâtrale de Jundiai en février 1914. Enfin, l'avocat dénonce les persécutions dont a été l'objet son client, membre du comité ouvrier qui a dirigé la grève de juillet 1917, et accuse le gouvernement d'avoir

manqué à sa parole de ne pas intenter de procès contre les grévistes.[1498] Le dossier d'expulsion de Damiani ne précise pas si la demande d'*habeas corpus* a été accordée ou non.[1499]

En revanche, l'*habeas corpus,* demandé en même temps que celui de Damiani, est concédé à José Sarmento Marques. Celui-ci, qui avait été embarqué à bord du *Curvello.* est relâché à Bahia, après décision du Tribunal suprême de Rio de Janeiro, lequel ne peut expulser une personne qui a rempli une fonction publique (Sarmento a travaillé dans les chemins de fer brésiliens) et qui est en possession d'une carte d'électeur, remise par la police.[1500]

De nombreux autres militants sont menacés d'expulsion en représailles de la grève de 1917. Les dossiers d'expulsion de l'année 1917[1501] sont très semblables entre eux et dénotent un souci constant de rechercher non pas la vérité, mais le prétexte qui justifiera l'expulsion, tout en respectant la procédure. Ce prétexte est vite trouvé puisque, dans tous les cas, l'accusé reconnaît avoir participé à la grève de 1917 et se déclare anarchiste ou socialiste. S'il se déclare socialiste, il suffit que les témoins interrogés le désignent comme anarchiste pour convaincre le policier chargé de la conclusion du dossier.[1502] Les témoignages sont quasiment tous identiques entre eux, quelque soit le niveau social du témoin. Même les amis des personnes menacées d'expulsion les accablent des pires épithètes : "anarchistes réactionnaires" [sic], "anarchistes incorrigibles" et, évidemment, dangereux, "libertaires terribles".[1503] Ces dossiers d'expulsion sont rarement fiables, d'un point de vue biographique, puisqu'ils ne précisent pas si l'expulsion a été effective ou pas. Le dossier du directeur de l'*Avanti !,* Teodoro Monicelli, est le meilleur exemple de l'incapacité de la police de São Paulo à suivre les affaires d'expulsion. En effet, selon le dossier établi en 1917, Monicelli aurait dû être expulsé le 11 septembre 1917. Or, par des recherches ultérieures, la police se rend compte qu'elle n'a pas procédé à l'expulsion de Monicelli. L'affaire revient à la surface lorsque, suite à un voyage en Italie effectué trois ans plus tard, Monicelli désire rentrer au Brésil, où l'attend sa famille, et que les autorités brésiliennes l'en empêchent.[1504]

Par la force des choses, les journaux anarchistes subissent le contre-coup de la répression. Alors que Leuenroth était en prison, Francisco Azevedo Lo Monaco

s'était chargé de la direction de *A Plebe* qui cesse de paraître le 30 octobre 1917, alors que de nouvelles violences sont à craindre[1505] et que la situation financière du journal est très mauvaise.[1506] *Guerra Sociale* avait connu une interruption d'un mois et demi, tandis que Damiani était contraint de se cacher. Un nouveau groupe s'était constitué en octobre pour faire renaître le journal. Ce groupe, qui n'a publié qu'un numéro, était composé de Francesco Cianci, l'administrateur depuis le numéro 56,[1507] João da Costa Pimenta, Francisco Azevedo, Cleto Trombetti, Francisco Scudelario, Maria A. Soares, José Cardoso de Almeida.[1508] Si cette liste ne comporte que très peu de noms italiens, c'est vraisemblablement parce que les Brésiliens de souche ne risquaient pas, en prêtant leur concours à un journal anarchiste, d'être expulsés. Il faut remarquer, pour la première fois dans l'équipe de rédaction d'un journal, le nom d'une femme, celui de Maria A. Soares.[1509]

La femme et les anarchistes italiens de São Paulo

Les femmes sont effectivement très peu nombreuses dans le mouvement anarchiste à São Paulo,[1510] bien que leur nombre soit important dans la main d'œuvre de São Paulo. Les Italiennes en particulier constituent une part considérable de cette main d'œuvre.[1511] Leur présence dans le mouvement ouvrier est souvent liée à l'activité culturelle. Les femmes participent aux fêtes organisées en faveur de la presse anarchiste, soit dans les troupes théâtrales qui donnent des représentations en ces occasions, soit en tant que spectatrices. Dans ce cas, elles ont droit la plupart du temps à une entrée gratuite.[1512] Leur participation active au mouvement ouvrier de São Paulo apparaît parfois dans les journaux, comme en 1906, lorsque trois femmes lancent un appel aux ouvrières de leur profession. Mais le but de cet appel est justement de secouer les ouvrières de l'"apathie qui [les] domine" et qui les a empêchées de s'intéresser à la grève générale de mai 1906, tandis que leurs "pères, frères et fiancés" défendaient un droit qui est également celui des femmes.[1513] Il existe à São Paulo une association anarchiste féminine qui se manifeste ponctuellement dans la presse, à l'occasion de l'affaire de l'Idalina[1514] ou de la campagne contre l'exploitation des mineurs.[1515] C'est sans doute parce que les manifestations des femmes sont trop peu nombreuses qu'en juillet 1917, un homme signe un prétendu appel des femmes grévistes aux soldats. Il y a très peu de noms de femmes dans les listes de signatures (souscriptions ou

autres) figurant dans la presse anarchiste et, quand des noms féminins apparaissent, ils n'atteignent jamais la dizaine.[1516] Quand à la femme que l'on voit, sur une photo d'époque,[1517] haranguer une foule d'hommes en chapeau, elle restera à jamais anonyme.[1518] **Illustration LA FEMME ORATRICE**

Les signatures féminines dans la presse anarchiste sont très rares. Citons les noms d'Emma Ballerini,[1519] la compagne de Gigi Damiani, et de Matilde Magrassi, la femme de Luigi Magrassi,[1520] et ceux d'Ines Betelli[1521] et d'Ester Marucci.[1522] Quelques articles de *La Battaglia* sont signés D. Giannini,[1523] et "Una giovane liberale".[1524] Enfin, certains rédacteurs, peut-être conscients du manque de signatures féminines, choisissent des pseudonymes tels que Anna de' Gigli pour Alessandro Cerchiai et Elvira, pour Oreste Ristori vraisemblablement.

Les journaux anarchistes font encore mention, plutôt pour les critiquer, d'Ernestina Lesina, qui est socialiste,[1525] de Giuseppina Stefani Bertacchi, professeur de lettres et de pédagogie, qui tient des conférences sur le thème du féminisme,[1526] de Belem Saraga, écrivain anticlérical, qui fait elle aussi des conférences en public, et qui d'ailleurs se fait grassement payer.[1527] Aucune allusion en revanche à Isabel Cerruti,[1528] Teresa Carini Rocchi[1529] et Maria Lacerda de Moura,[1530] souvent citées par les auteurs qui s'intéressent à la femme dans le mouvement ouvrier au Brésil. Enfin, la presse anarchiste italienne de São Paulo fait un usage assez large des textes de Leda Rafanelli, qui milite dans les rangs de l'anarchisme en Italie.[1531]

Il est très rare que, dans les textes qu'elles rédigent, les femmes donnent leur point de vue sur une situation globale, comme le font les rédacteurs masculins. Elles considèrent un problème en corrélation avec le problème de la femme : la femme et la guerre, la femme et l'antimilitarisme, la femme et la religion, le travail de la femme, etc. Il ressort des propos des rédacteurs féminins et masculins de la presse anarchiste que, certes, la femme est l'égale de l'homme,[1532] mais en même temps que la femme est toujours considérée par rapport à un mari, un fils, un frère, un amant.

Dans le domaine du travail, ses droits sont défendus au même titre que les droits des hommes. Toutes les revendications ouvrières, en particulier celles de la grève de 1917, visent à alléger le travail de la femme, en réduisant ses horaires et en interdisant le travail nocturne. Les anarchistes veulent

sauver la femme du joug du capital pour lui permettre de jouer pleinement le seul rôle qui lui revienne vraiment, celui de mère et de compagne. La femme libérée pourra apporter le réconfort à l'homme :

> Aujourd'hui la femme est l'esclave de l'homme parce que tous les êtres humains n'ont pas le même droit à la subsistance ; demain, quand ce droit sera acquis pour tous, il n'y aura plus de motif de sujétion pour personne. Et la femme affranchie civilement dispensera généreusement ses sentiments pour nous.[1533]

Dans les projections vers l'avenir, c'est ce rôle de femme consolatrice, amie généreuse, bonne mère et compagne attentive, qui revient le plus souvent,[1534] même dans les propos que tiennent les femmes.[1535] La place qui lui est proposée dans la société future n'a rien de révolutionnaire :

> Physiologiquement et psychologiquement, la femme a, à l'intérieur de la famille, une place de choix, que la nature lui désigne, qui est celle de ménagère et de mère ! Elle est la grâce, elle est l'amour ; elle lénifie la fatigue de l'homme et agrémente ses pensées.[1536]

> L'amour étant la seule relation qui puisse unir deux sexes, en anarchie, la femme, enfin libérée des liens odieux que lui imposent, au niveau moral et civil, les codes bourgeois en vigueur, jouira des mêmes droits que l'homme : elle sera pleinement libre. En garantissant à la femme la plus grande liberté possible, la grande famille anarchiste du futur pensera à satisfaire tous ses besoins de femme et de mère.[1537]

D'ailleurs, seul l'homme peut être à l'origine de la "rédemption civile" de la femme car "l'épouse est l'œuvre de son mari comme la statue est l'œuvre du sculpteur", d'autant plus que le fait "que la femme, dans les mains de l'homme qui l'aime soit comme l'argile dans les mains du sculpteur ne veut pas dire qu'elle lui soit inférieure."[1538] Seul l'homme peut être son éducateur :

> La femme est incontestablement l'égale de l'homme, elle possède les mêmes facultés intellectuelles et psychiques et peut, si elle est savamment éduquée, devenir une bonne mère et une bonne compagne qui prodiguera à l'homme des joies ineffables dans la vie, le stimulant à lutter pour un avenir meilleur.[1539]

La presse anarchiste donne quelques exemples de cette rédemption de la femme opérée par l'homme. Le numéro unique *La Rivolta* reproduit le texte d'un "drame scénique" qui a pour protagoniste une jeune fille "sans culture et continuellement occupée à de durs labeurs", qui reproduit le discours que lui a appris son sauveur, un anarchiste qui l'a sauvée, par son courage, d'une noyade certaine dans les eaux froides d'un fleuve. Si elle est devenue anarchiste, c'est par reconnaissance envers celui qui l'a sauvée et non par prise de conscience politique.[1540]

Les féministes qui commencent à se manifester au début du XX^e^ siècle, par exemple à travers le mouvement des suffragettes, n'obtiennent pas grâce auprès des anarchistes. Selon Alessandro Cerchiai, leur lutte est erronée dans la mesure où c'est une lutte pour le droit de vote :

> C'est une erreur grossière de croire que le féminisme est le début d'un mouvement social pour l'émancipation de la femme. Les premières bagarres le démontrent clairement. Les femmes veulent participer à toutes les scélératesses de l'homme. Elles veulent être électrices et élues, c'est-à-dire tyrans et esclaves, et pis encore. (...)
>
> Les femmes ne luttent pas pour la liberté de conscience, elles font simplement du tapage pour pouvoir se plonger à leur tour dans tous les marécages maléfiques de notre civilisation, au même titre que les mâles dominateurs.[1541]

Cette lutte les fait davantage ressembler plutôt à des hommes manqués qu'à des femmes car, selon Cerchiai, la femme doit être "la mère fière de ses petits et qui lutte pour les éduquer, pour leur faire profiter des joies de l'enfance et les rendre dignes de vivre dans un monde meilleur."[1542]

Qu'on lui propose l'amour libre dans la société future,[1543] que l'on critique la société de l'époque où la femme subit la prostitution,[1544] l'emprise de la cellule familiale,[1545] c'est toujours à la femme en tant que mère que l'on s'adresse. Il est donc un peu rapide de dire que les journaux anarchistes expriment sur la femme des idées avancées pour l'époque[1546] car très rares sont les rédacteurs qui lui donnent son rôle de femme dans l'absolu et prévoient que "lorsque la révolution sociale sera accomplie, elle-même prendra la place qu'elle choisira dans la société future."[1547] Même lorsqu'ils traitent, sans fausse pudeur et sur un ton très libre, un sujet tel que les pratiques anticonceptionnelles, ils subissent le poids de la morale de l'époque et affirment ne pas pouvoir "traiter entièrement un thème que les imbéciles, les castrats et les hypocrites jugent scabreux" et être "contraints de résumer et de mesurer leurs paroles."[1548] C'est encore par «l'air du temps» qu'il faut expliquer que les rédacteurs des journaux anarchistes laissent échapper des remarques profondément misogynes. Il est regrettable que la curiosité soit, pour l'un de ces rédacteurs, un défaut exclusivement féminin,[1549] que la foule soit comparée à une femme, "une femme de lupanar"[1550] et que pour éviter de subir ses actes imprévisibles, il faille "prendre la foule comme on prend une femme."[1551]

Des hommes poussaient, une armée noire, vengeresse, qui germait lentement dans les sillons, grandissant pour les récoltes du siècle futur, et dont la germination allait faire bientôt éclater la terre.

Emile ZOLA, *Germinal,* 1885.

TROISIÈME CHAPITRE

LA FIN D'UNE ÉPOQUE

Les journaux anarchistes italiens et la réalité brésilienne

Tout au long de la période étudiée, les journaux anarchistes italiens sont de plus en plus proches de la réalité qui les entoure. S'il était possible de dire des premiers journaux de la période qu'"ils faisaient abstraction de la tension sociale existant dans le pays et qu'ils s'occupaient uniquement d'effectuer un travail abstrait de propagande théorique absolument étrangère à la réalité politique du moment,"[1552] cette observation n'est plus justifiée à partir de *Il Risveglio* et surtout avec *La Battaglia.* La réalité brésilienne, de plus en plus présente dans les journaux, est celle que connaissent les émigrés italiens au Brésil. C'est principalement à eux que s'adressent les journaux anarchistes. Même les tentatives de bilinguisme, voire de plurilinguisme, sont davantage un reflet de la situation vécue quotidiennement par les émigrés que du désir d'élargir le public des lecteurs à d'autres nationalités.[1553] Pour concurrencer l'influence de la presse nationaliste auprès des émigrés italiens,[1554] les références des journaux anarchistes sont italiennes. Si, d'un côté, les journaux commentent la vie politique brésilienne, s'ils dénoncent les conditions de vie des travailleurs au Brésil, de l'autre côté, lorsque sont évoqués, sans autre précision, le gouvernement, les ministres, le parlement, il s'agit toujours de l'Italie. Si les journaux organisent à plusieurs reprises des campagnes contre l'exploitation des enfants au Brésil, ils s'apitoient aussi sur le sort d'enfants malheureux, souffrant de la neige et du froid dans les montagnes qu'ils habitent, qui ne peuvent être que des montagnes italiennes.[1555] Cette bivalence qui se remarque dans la presse anarchiste, surtout à partir de *La Battaglia,* est caractéristique d'un groupe émigré de mieux en mieux inséré dans la société d'accueil.

En dehors de ce processus d'insertion qui commence à être manifeste dans le journal d'Oreste Ristori, *La Battaglia* peut, mieux que les premiers journaux anarchistes italiens au Brésil, s'intéresser à la réalité du pays d'accueil étant donné sa stabilité, sa régularité dans la parution, qui lui permettent d'avoir une vision plus globale et une analyse plus cohérente de la situation.

Cela lui permet également d'atteindre le tirage de 5 000 exemplaires,[1556] le maximum qu'ait connu la presse anarchiste italienne de São Paulo. Pour les journaux dont le tirage est connu, le chiffre atteint parfois 2 000, voire 3 000.[1557] Ces chiffres reflètent l'impact, auprès de la communauté italienne, des journaux lesquels ne sont pas lus uniquement par des anarchistes.[1558]

Il existe bien peu de données concernant le nombre effectif d'anarchistes italiens au Brésil puisque les listes de souscriptions figurant dans les journaux qui jugent utile de les publier comportent souvent des pseudonymes, des initiales. Les noms qui y apparaissent pourraient être recoupés avec des noms provenant d'autres sources, en particulier des sources d'archives. Un tel recoupement pourrait donner des indications sur la profession des abonnés, leur appartenance politique avant de quitter l'Italie, la durée de leur séjour au Brésil. Il est licite de penser que de telles vérifications confirmeraient que les anarchistes italiens au Brésil des journaux étaient essentiellement des artisans et des petits propriétaires[1559] et que leur nombre peut être estimé à plusieurs centaines et sans doute un millier.[1560] En 1902, le journal de Bandoni, *Germinal,* évalue à quatre cents le nombre des anarchistes présents à São Paulo, en se basant sur le public des manifestations anarchistes de la capitale.[1561] Ce chiffre n'est en rien contradictoire avec celui qu'avance le policier Alliata-Bronner en 1909, qui parle de mille anarchistes italiens dans tout le Brésil, sans dire cependant sur quoi il base une telle déclaration.[1562]

Le problème du financement des journaux

Ce n'est pas sans mal que les journaux anarchistes parviennent à de tels tirages. En effet, tout au long de la période étudiée, les administrateurs des journaux anarchistes ont tous déploré le manque d'argent. Mais il faut pourtant constater que les problèmes financiers, s'ils retardent souvent la parution des

journaux, ne sont que très rarement un motif de suspension de la parution. Ce sont presque toujours des facteurs externes qui provoquent la fin de l'existence des journaux : cela peut être la répression comme pour les périodiques de la première phase de l'anarchisme italien à São Paulo *(L'Asino Umano* et *L'Avvenire),* et pour *Guerra Sociale,* le manque de ressources humaines ou les dissensions personnelles, (comme pour *Il Risveglio* et *Germinal),* le départ ou le désintérêt d'un rédacteur important du journal (comme pour *La Battaglia, La Barricata* et *La Propaganda Libertaria).*

Presque tous les journaux fonctionnent financièrement par souscription ou par abonnement. L'abonnement, annuel ou semestriel, se transforme parfois en abonnement par nombre de numéros, car la publication respecte rarement la périodicité prévue. Aucune publicité commerciale n'apparaît dans les journaux anarchistes qui sont à ce sujet en perpétuelle polémique avec l'organe socialiste *Avanti !.*[1563] En revanche les journaux savent faire leur propre publicité, annonçant la parution de confrères, envoyant à leurs abonnés un autre journal en sus ou en remplacement d'un journal disparu ou offrant des photographies aux abonnés. Les journaux disposent aussi des recettes des fêtes organisées en leur faveur, parfois partagées entre plusieurs journaux. Malgré cela, le mot "déficit" vient hanter perpétuellement les rédacteurs.

Pour y remédier, les journaux s'adressent fréquemment aux abonnés qui ne sont pas à jour vis-à-vis de leur échéance. Ils utilisent tous les moyens possibles pour les faire payer, faisant appel tantôt à leur honnêteté, tantôt à leur sens moral et à leur conscience révolutionnaire. S'ils utilisent aussi l'insulte, ils ne vont pas, contrairement au périodique socialiste *Avanti !,* jusqu'à menacer de publier les noms des mauvais payeurs.[1564] Des problèmes pratiques se posent lorsqu'il faut recueillir l'argent car les journaux, bien que dans leur majorité publiés dans la capitale, ont des abonnés dans tout l'Etat de São Paulo et même dans l'Eta voisin de Minas Gerais. Au cours des années, la répartition géographique des abonnés s'étend à des villes et bourgades toujours plus nombreuses.[1565]

La Battaglia surmonte mieux que tout autre journal les problèmes financiers. Sa stabilité est due à plusieurs facteurs convergents : la constance de ses rédacteurs, la ténacité d'Oreste Ristori et l'efficacité de ses conférences dans

l'intérieur de l'Etat qui permettent de regrouper un grand nombre d'abonnés. Il semble même que les deux principaux rédacteurs de *La Battaglia*, Ristori et Cerchiai, retirent une partie de leurs moyens de subsistance de leur travail au journal,[1566] ce qui ne va pas sans provoquer jalousies et calomnies.[1567]

La fin d'une époque

La presse anarchiste en italien connaît pendant la période étudiée une courbe ascendante, aussi bien en quantité qu'en qualité, qui se termine avec *Guerra Sociale* et la grève de 1917. Aucun périodique anarchiste, pas plus italien que portugais, ne paraît en 1918 à São Paulo. Mais la presse anarchiste connaît un renouveau avec la création de deux journaux, l'un en italien, *Alba Rossa,* qui paraît en janvier 1919 à l'initiative d'Angelo Bandoni, Silvio Antonelli,[1568] E. Ferreira, C. Borgomini, et Francesco Scudelario,[1569] l'autre en portugais, *A Plebe,* qui recommence à paraître en février de la même année. *A Plebe,* à nouveau dirigée par Edgard Leuenroth, reçoit la collaboration active de Gigi Damiani. En effet, celui-ci juge qu'il est maintenant primordial d'assurer l'existence d'un journal dans la langue du pays et y voit d'ailleurs un avantage sur le plan pratique puisque "tous ses collaborateurs sont brésiliens et, contrairement aux étrangers, ne sont pas menacés d'être déportés d'un moment à l'autre."[1570] Damiani appelle vivement les anciens abonnés de *Guerra Sociale* et ses amis personnels à suivre son exemple. Suite à la révolution russe et au débat politique qu'elle a entraîné dans toutes les couches de la société brésilienne, le moment lui semble opportun pour élargir la propagande anarchiste et entamer la discussion, en profitant de la curiosité de ceux qui se demandent ce qu'est le bolchevisme :

> A mon avis, un journal anarchiste dans la langue du pays, qui ouvre portes et fenêtres à la discussion, qui ne chante pas pour lui-même la berceuse de l'avenir inéluctable, rose et parfumé, qui regarde au-delà de l'action révolutionnaire, s'il sait se mettre à la hauteur de la situation, accomplira une grande œuvre de propagande puisqu'il sera lu et discuté par tous ceux qui, malgré leur désir de savoir, ne liront jamais, soit par préjugé, soit par ignorance naturelle, un périodique écrit dans la langue d'une communauté d'immigrants."[1571]

Cette allusion à "l'avenir inéluctable, rose et parfumé" est une critique à peine voilée à l'encontre d'*Alba Rossa.* En effet, ce journal manifeste une croyance de fer en l'imminence de la révolution. Il en va de même pour *Germinal,* qui paraît à partir d'avril 1919. Innombrables sont les articles qui affirment que "la Révolution Sociale est inévitable et... inévitablement anarchiste !",[1572] que le jour de la rédemption est proche.[1573] *Germinal* en fait un argument pour trouver de nouveaux abonnés :

> Contrairement à l'opinion générale, nous pensons que la révolution est imminente. Et nous en sommes si sûrs que nous faisons une excellente affaire en lançant, pour seulement 5 000 reis payables

d'avance, des contrats d'abonnement à notre périodique, valables, à partir de ce jour, jusqu'à l'éclatement de la révolution en Italie, en France, en Angleterre et aux Etats-Unis. Travailleurs, abonnez-vous immédiatement ![1574]

Le journal risque même des pronostics :

Nous avons affirmé qu'avant six mois, la révolution triomphera en Italie. Qu'on en prenne bonne note ; et si nous devions nous tromper, nous jetterions notre froc aux orties. [1575]

Ces affirmations et cette croyance en l'imminence de la révolution qui doit éclater en Europe,[1576] reposent, plus que sur le mouvement insurrectionnel de 1917 à São Paulo, auquel il est rarement fait allusion, sur les événements internationaux, en particulier sur le mouvement spartakiste en Allemagne[1577] et surtout sur les événements russes auxquels *Germinal* et *Alba Rossa* font largement écho, de façon très positive.[1578] :

Le bolchevisme est un pont, une porte, une voie de salut. Fécondé parmi les horreurs et le découragement d'une guerre terrible, épanoui à la lumière de l'Orient, dans les douleurs de la transition sociale, le bolchevisme est la plus grandiose, la plus salutaire des tendances historiques de la grande révolution. (...)

Le salut de l'humanité dépend de l'abolition de la propriété privée et du pouvoir. Eh bien, le bolchevisme se propose d'éliminer ces deux maux, sans produire de lésions irrémédiables dans l'organisme social. Nous avons encore le temps de choisir entre la dictature du bolchevisme et la ruine totale imminente.

La situation est désespérée, il n'existe pas de positions intermédiaires.[1579]

Tandis qu'*Alba Rossa* et *Germinal !* affichent une position nettement favorable au bolchevisme,[1580] *A Plebe* émet des réserves quant à la dictature du prolétariat,[1581] s'exposant ainsi aux critiques d'*Alba Rossa.* [1582] Ce sont des anarchistes qui créent, en avril 1919, le premier Parti Communiste du Brésil[1583] ; celui-ci n'a, du fait de sa forte imprégnation anarchiste, de "communiste que le nom."[1584] Le véritable parti communiste, s'appuyant sur les théories marxistes[1585] et héritier de la révolution bolchevique, sera créé en 1922 par Astrogildo Pereira,[1586] et ne revendiquera aucun lien avec le parti de 1919.

Malgré leur unité de vue sur la révolution russe et sur le bolchevisme, *Alba Rossa* et *Germinal !* ressemblent plutôt à des frères ennemis qu'à des confrères.[1587] *Germinal !* est créé par Angelo Bandoni après un différend qui l'oppose au reste du groupe éditeur d'*Alba Rossa.* [1588] Il annonce qu'il va fonder un nouveau périodique, lequel devait s'intituler *Alba Fosca,*[1589] mais qu'il appelle en réalité *Germinal !* Ce journal doit donc plutôt être considéré comme la suite des premiers numéros d'*Alba Rossa* que comme un nouveau périodique. Si *Germinal !* paraît assez régulièrement jusqu'en octobre 1919, *Alba Rossa* connaît très vite des problèmes de parution, problèmes financiers,[1590] mais aussi de collaboration.

En effet, l'équipe de rédaction précise à plusieurs reprises que le journal repose entièrement sur le travail de quelques "ouvriers sans grandes prétentions littéraires" :

> Le travail de compilation est effectué durant les heures laissées libres par la lutte pour le pain. Par conséquent, nous ne pouvons pas promettre de grandes choses. Et les camarades doivent nous pardonner si, parfois, pour une erreur quelconque, des choses passent qui auraient pu être exprimées de façon plus claire.[1591]

D'avril à août 1919, *Alba Rossa* paraît malgré tout deux fois par mois, parfois en format réduit[1592] et avec de nombreux textes repris dans d'autres journaux. Le journal ne néglige pas cependant de rendre compte des événements importants de la vie sociale de São Paulo, en particulier de la grève qui éclate en mai 1919. La grève, commencée dans les établissements de Francesco Matarazzo, s'étend rapidement à d'autres secteurs et à d'autres villes.[1593] *Alba Rossa* fait de cette grève la même analyse que les autres journaux anarchistes, *A Plebe* et *Germinal !*. Il s'agit d'un mouvement spontané en réponse à la provocation des industriels du textile qui, selon les anarchistes, a éclaté au mauvais moment car il n'a profité qu'aux fabricants de tissus :

> Les ouvriers provoqués par les employés des directeurs d'une fabrique de tissus (...) ont eu recours à la grève par leur volonté propre, dans un geste de protestation et de défi qui dépassait l'incident initial.
> Ils n'ont consulté personne et surtout pas nous qui, étant donné les circonstances, leur aurions conseillé de ne pas se prêter au jeu insidieux des grands industriels, lesquels, ne pouvant pas continuer à liquider leur stock de tissus par «combustion spontanée» (...), ont tenté de le faire par une grève qu'ils ne désirent pas voir se terminer avant un mois ou deux.[1594]

Cette grève, qui a les mêmes buts que celle de juillet 1917,[1595] est durement réprimée par la police.[1596] Comme en 1917, les heurts entre grévistes et forces de police font une victime, Costante Castellani.[1597] La police procède à de nombreuses arrestations, parmi lesquelles des arrestations d'Italiens.[1598]

A Plebe quotidien

Suite à ce mouvement de grève, qui se prolonge au moins jusqu'au 17 mai,[1599] *A Plebe* lance une grande campagne de souscription pour sa publication quotidienne. *Germinal* et *O Amigo do Povo* sont désormais marginaux par rapport au périodique en portugais qui atteint un tirage de dix mille exemplaires, alors qu'eux-mêmes ne dépassent pas les deux mille.[1600] La propagande en portugais a maintenant pris son élan. Comme le reconnaissent les rédacteurs d'*Alba Rossa,* qui ne tardent pas à

annoncer la suspension définitive du journal,[1601] et malgré la résistance de quelques-uns, le temps n'est plus à la propagande en italien :

Avec ce numéro, nous revenons à l'ancien format pour deux raisons : le manque de moyen financiers et le manque de collaboration originale.

Comme chacun sait, *Alba Rossa* est faite par un petit groupe de jeunes ouvriers volontaires qui, malgré leur bonne volonté, ne possèdent pas les compétences nécessaires pour rédiger un périodique. (...)

De très nombreux camarades de langue italienne nous écrivent et insistent pour que nous ne cessions pas de faire paraître *Alba Rossa.*

Mais ils ne savent pas que les camarades réellement capables de rédiger un bon journal de propagande anarchiste sont presque tous d'accord pour œuvrer en faveur du quotidien dans la langue du pays, c'est-à-dire pour la publication quotidienne de *A Plebe.* [1602]

Témoin de cette situation nouvelle, Gigi Damiani, déjà rédacteur de *A Plebe* hebdomadaire, qui appelle chaleureusement, dans un article rédigé en portugais, au soutien de *A Plebe* quotidien :

Il y a quelques années, un hebdomadaire, voire deux ou trois, pouvaient largement suffire aux nécessités de la propagande. Alors, le nombre des lecteurs était limité, bien que celui de la critique ne le fût pas. Tout le monde luttait contre l'apathie générale et l'indifférence envers tout ce qui se disait à propos des problèmes sociaux.

Aujourd'hui, les choses ont changé pour un ensemble de raisons dont l'analyse nous conduirait trop loin et nous ferait perdre du temps et de l'espace. L'essentiel est qu'elles ont changé.

Aujourd'hui, tout le monde veut lire, savoir, discuter, comprendre les idées des anarchistes, des socialistes, des maximalistes. [1603]

La tentative est réussie, les souscriptions arrivent nombreuses, provenant aussi bien d'anarchistes italiens que brésiliens.[1604] *A Plebe* devient quotidien à partir du 7 septembre. Le journal n'oublie pas les lecteurs italiens qui ont contribué à sa réussite puisqu'il propose, dès son premier numéro, une rubrique en italien :

Nous dédions cette section aux ouvriers qui ne lisent pas le portugais. Dans un Etat où les étrangers et les fils d'étrangers constituent les deux tiers de la population, il est naturel qu'on écrive et qu'on parle d'idées dans une langue qui n'est pas la langue indigène. Le colon et le travailleur italien, assimilés par la Ligue Nationaliste de Geça Tato uniquement à des fins électorales, mais qui deviennent des «indésirables» dès que leurs droits de producteurs de la richesse des *fazendeiros,* doivent recevoir notre propagande pour se soustraire à l'exploitation des nationalistes italiens qui ont intérêt à maintenir un prolétariat divisé.

Nous écrivons cette section pour rappeler aux *carcamanos* qu'ils sont les frères des travailleurs indigènes exploités eux aussi par les capitalistes étrangers.[1605]

La plupart des articles de la rubrique italienne abordent des sujets liés à l'Italie, comme l'expédition de Fiume, les figures de Gabriele D'Annunzio et Benito Mussolini,[1606] la guerre mondiale[1607] et aussi la parution prochaine du périodique anarchiste *Umanità Nova.*[1608] Les rédacteurs de la rubrique

italienne abordent également des sujets brésiliens[1609] qu'ils revendiquent de pouvoir traiter malgré leur condition d'étrangers sur le territoire brésilien :

Nous sommes au Brésil et nous devons nécessairement nous occuper de ce qui se passe dans ce pays. Quand nous serons expulsés, ou déportés, si la mère patrie nous répudie au Libéria ou au Pôle Nord... nous nous occuperons de ce qui se passe au Libéria ou au Pôle Nord. Mais tant que nous resterons ici, que cela plaise ou non à ceux qui louent les étrangers qui acceptent d'être des esclaves dociles et disposés à en voir de toutes les couleurs mais qui demandent la crucifixion de ces étrangers dès que ceux-ci revendiquent leur condition d'hommes et de citoyens comme les autres habitants du pays ; que cela leur plaise ou non, nous ne renonçons pas à dire et à faire ce que nous croyons devoir dire et faire pour notre défense personnelle de travailleurs qui ne veulent pas être exploités et de citoyens qui veulent contribuer à l'établissement du pacte social de la société dans laquelle ils travaillent.[1610]

Cette revendication est une réponse à la vague de xénophobie qui apparaît à São Paulo et qui se manifeste en particulier dans la presse bourgeoise.[1611] En cette nouvelle période de tension sociale, qui culmine à São Paulo en octobre 1919, le mot "indésirable" revient à la mode, une mode que *A Plebe* ne manque pas de ridiculiser en dressant une liste de riches entrepreneurs étrangers, les "véritables indésirables".[1612] **Illustration dans Carelli**

Les événements d'octobre 1919

Lors des mouvements sociaux qui se déclenchent en ce mois d'octobre 1919, la police entend pas se laisser déborder par les événements comme en 1917. Le premier mouvement de grève[1613] est suivi d'une série d'expulsions illégales d'étrangers résidant tous au Brésil de puis plus de deux ans. Parmi les personnes expulsées, *A Plebe* cite un Italien, Ernesto Romano Crocci.[1614] La police s'en prend également au journal anarchiste *A Plebe* qui est confisqué dans les rues à plusieurs reprises.[1615]

C'est dans cette atmosphère tendue que, le 19 octobre 1919, une bombe explose dans la rue João Boemer, tuant quatre anarchistes.[1616] Les rédacteurs du quotidien anarchiste *A Plebe* connaissaient les quatre victimes, "bons ouvriers et camarades dévoués" qui n'avaient jamais fait d'expérience avec des bombes. Le journal lance clairement l'hypothèse que la bombe n'a pas été préparée par les quatre anarchistes, mais par quelque agent provocateur :

Ces humbles jeunes gens que la police prétend faire passer pour les membres d'un complot mystérieux et terrible de dynamiteurs, qui aurait même des liens avec la Russie (!), ne seraient-ils pas plutôt les victimes d'un autre complot plus mystérieux encore et plus terrible ?

Cette «fusée» dont parle la femme d'une des victimes n'aurait-elle pas été placée par **un infâme agent provocateur qui, après être resté aux aguets devant la porte de la maison, a fui quelques instants avant que n'ait lieu l'explosion fatale ?** (...)

Cet événement funeste et tragique, dont ont été victimes quatre anarchistes, ouvre la voie à une fantastique chasse aux dynamiteurs, et arrive au moment opportun pour que la police puisse appliquer le plan réactionnaire qu'elle a préparé et pour lequel elle cherchait un prétexte plausible, prétexte que nous n'avions pas voulu lui donner après la confiscation de A PLEBE...[1617]

Cette hypothèse n'est pas reprise dans les textes plus tardifs qui relatent l'événement. Le numéro unique *Remember,* publié en octobre 1921 par le groupe "Juventude anarquista e Nova era",[1618] ferait plutôt croire le contraire en élevant les quatres anarchistes tués dans l'explosion au rang de "martyrs qui offrirent la virilité de leurs existences au triomphe de l'Anarchie."[1619] Gigi Damiani y fait allusion, dans un récit qui ne concorde pas avec la version de l'affaire telle quelle apparaît dans les comptes rendus et les commentaires de *A Plebe,* en rattachant l'explosion de la bombe à un vaste mouvement d'insurrection qui aurait alors été en préparation. Voici ce que rapporte le biographe de Damiani, Ugo Fedeli, :

Pour faire face à l'action du gouvernement, les organisations révolutionnaires et ouvrières étaient en train de se préparer à un vaste mouvement révolutionnaire d'insurrection. Voici comment Damiani lui-même m'a raconté les faits :

«Tu sais aussi bien que moi, me disait Damiani, que ces choses-là n'arrivent qu'en Amérique du Sud. Pour préparer ce mouvement insurrectionnel, il y avait même auprès de nous des généraux, et il semblait qu'eux aussi voulaient aller jusqu'au bout dans la lutte contre la dictature présidentielle. Le mouvement aurait dû commencer à São Paulo, mais un soir (je ne me souviens vraiment plus des dates) un camarade qui transportait une bombe se rendit dans une maison située dans le quartier Insigno, où se trouvait un dépôt entier de bombes et d'autres armes que nous devions utiliser lorsque, on ne sait comment, la bombe éclata, tuant les quatre personnes présentes. Je me souviens bien du nom de deux personnes, l'anarchiste Giacchino Susa et un maître d'école appelé Alvarez.[1620]

Ce fut un véritable désastre aussi bien pour les camarades qui trouvèrent la mort que pour la préparation du projet d'insurrection.»[1621]

Everardo Dias et Edgard Leuenroth, alors qu'ils évoquent les événements de 1919, taisent l'épisode de la bombe, mais confirment le projet de mouvement insurrectionnel. Cependant, tous deux donnent une autre explication de l'échec du projet. Ils l'attribuent à la précipitation d'une catégorie de travailleurs, ceux de la compagnie Light des transports de São Paulo, qui se mettent en grève avant la date fixée.[1622] Le projet, si projet il y eut, est également contrecarré par la répression policière qui se durcit après l'explosion de la bombe et le déclenchement de la grève. Le journal *A Plebe* est envahi par la police le 23 octobre 1919[1623] et connaît une interruption d'une semaine. Lorsqu'il reparaît, il provoque à nouveau la réaction en se récriant contre les étudiants de São Paulo qui ont accepté de remplacer les grévistes de la compagnie de transport public et font circuler les tramways qui étaient paralysés par la grève.[1624] Suite à ces dénonciations, les étudiants, dirigés, selon *A Plebe,* par la police,[1625] envahissent le siège du journal le 31 octobre 1919.[1626] Cette fois les dommages sont plus graves puisque *A Plebe,* qui réussit malgré tout à paraître le lendemain de l'agression, cessera de paraître pendant un mois et ne redeviendra jamais un quotidien. Afonso Schmidt et Edgard Leuenroth, présents lors de l'agression des

étudiants,[1627] y voient malgré tout un point positif, puisque les étudiants ont involontairement répandu de nombreux exemplaires de la brochure *O que é o maximismo ou bolchevismo,*[1628]

Les expulsions de 1919

La répression se manifeste également par une série d'expulsions. Les arrestations commencent dès le 22 octobre :

Luigi Damiani, rédacteur de *A Plebe.* Peintre, arrêté chez lui hier matin.
Alessandro Zanella, facteur, arrêté hier à six heures tandis qu'il sortait de la rédaction de *A Plebe.*
Francesco Scudelario, fonctionnaire public, a disparu lundi [20 octobre] en laissant sa femme alitée et un enfant de cinq jours.
Silvio Antonelli, stucateur, arrêté hier sur le chantier où il travaillait.
Giuseppe Sgai, typographe, arrêté hier en rentrant de son travail.
Manoel Gama, employé de commerce, arrêté hier tandis qu'il sortait de la Ligue de construction civile.[1629]

Alors qu'en 1917 la police avait suivi et respecté la procédure légale,[1630] cette fois les mesures sont très expéditives. Damiani est expulsé clandestinement[1631] quelques jours après son arrestation :

Je fus immédiatement conduit à Rio de Janeiro sous escorte spéciale, comme un bandit, et on m'embarqua sans perdre de temps à bord du *Principessa Mafalda* qui se trouvait dans la rade.
Pour ne pas alarmer l'opinion, notre embarquement, car il y avait avec moi un camarade de Vénétie et le camarade Celli, eut lieu, comme bien d'autres, clandestinement, surtout pour que les travailleurs du port, qui n'étaient pas encore au courant des faits, ne se mettent pas en grève par solidarité envers nous et en signe de protestation.[1632]

Antonelli et Zanella sont déportés sur le même bateau que Damiani. Comme le remarque le journal *Spartacus* de Rio de Janeiro, leur expulsion est tout aussi illégale :

Et cela continue... La troisième vague a eu lieu avant-hier, sur le *Principessa Mafalda,* en route vers l'Italie, et elle emporte cette fois les camarades, Gigi Damiani, Silviano Antonelli et Alessandro Zanella, tous trois de São Paulo.
Gigi Damiani, comme José Romero, est un vieux militant connu dans tous les milieux prolétaires du Brésil et très estimé. Il réside au Brésil depuis trente ans environ, au Paraná et à São Paulo. Ouvrier décorateur, Gigi Damiani est l'un des meilleurs journalistes libertaires que nous ayons connus. En italien, comme en portugais, sa plume féroce et ironique a toujours été au service de tous nos journaux de propagande.
Silviano Antonelli est sculpteur, militant des plus dévoués à São Paulo où il a résidé de nombreuses années. Zanella aussi est un vieux camarade, qui a passé plus de dix ans au Brésil. Il était facteur et était l'un des éléments les plus solides de sa catégorie.[1633]

Pour Damiani, cette expulsion n'est pas une surprise : il désirait rentrer en Italie depuis plusieurs mois,[1634] mais plutôt que de partir de son plein gré, il a mis en scène son départ[1635] et a attendu d'être contraint de partir par la force.[1636] Il avait déclaré qu'il ne s'en irait que si on le contraignait :

> Nous nous en irons, mais pas de notre propre volonté.
> Nous voulons que l'arbitraire soit consommé.
> Nous voulons que la violence vienne exacerber notre esprit et celui de ceux qui restent afin que tous se souviennent.
> Qu'ils soient brutaux et impitoyables et qu'ils ne nous épargnent aucune amertume.
> Parce qu'au delà de l'océan, nous voulons les décrire tels qu'ils sont et nous voulons emporter avec nous les stigmates de la persécution féroce et stupide.
> Nous n'irons certainement pas dire là-bas en Europe, dans les journaux et sur les places, que le Brésil est un pays de bandits.
> Mais nous crierons haut et fort que c'est une nation généreuse, gouvernée, écrasée, volée par une commandite de criminels.
> Et nous dirons à ceux qui seront appelés, par mille flatteries, à travailler pour le capital qui n'a pas de patrie, de rester chez eux, de ne pas partir, s'ils n'ont pas une âme d'esclave prête à tout renoncement.
> Et on nous écoutera, parce que nous prouverons, documents à l'appui, toutes nos accusations.[1637]

Les déportés donnent de leurs nouvelles à leurs camarades de São Paulo par l'intermédiaire de *A Plebe* qui publie leurs lettres. Ils racontent en particulier les mauvais traitements qu'ils ont subis et dénoncent le caractère illégal de leur expulsion.[1638] Un journal anarchiste italien, *Il Libertario* de La Spezia, suit également le sort des Italiens expulsés du Brésil.[1639] C'est l'un des rédacteurs de ce journal qui permet la libération de Damiani, emprisonné, ainsi que ses camarades de déportation, dès son arrivée en Italie.[1640]

De nombreux autres anarchistes sont expulsés. Un groupe part le 31 octobre, sur le *Benevento.* En font partie, Manoel Gama, Alberto de Castro[1641] et Everardo Dias. Ce dernier, qui était de nationalité brésilienne, marié et père de six enfants, revient au Brésil par le même bateau, après un périple de plusieurs mois.[1642] Un autre groupe part à bord de l'*Indiana.* Geraldo Manzini et José Caiazzo, de Rio de Janeiro, sont du voyage,[1643] ainsi que Giuseppe Agottani.[1644] Celui-ci est l'un des rares expulsés à «bénéficier» d'une procédure légale. Les autorités peuvent se permettre de faire figurer son nom dans la rubrique des étrangers expulsés du Brésil[1645] puisque son séjour dans ce pays ne dépassait pas deux ans.[1646] *A Plebe* contient des renseignements plus vagues à propos d'autres anarchistes arrêtés et menacés d'expulsion ou de déportation : Riccardo Benassi,[1647] Minieri,[1648] Alfredo Ovidi,[1649] Benedicto Fugagnoli,[1650] Antonio Ferrari,[1651] João Michele,[1652] José Righetti[1653] João Pimenta et Manuel Perdigão.[1654]

Alessandro Cerchiai, dont l'activité journalistique dans la presse anarchiste de São Paulo avait cessé après son départ pour l'intérieur de l'Etat, fait l'objet lui aussi d'une demande d'expulsion de la part de la police en novembre 1919.[1655] Sur la base de trois témoignages, des informations de la police italienne et de deux tracts distribués pendant la dernière grève de São Paulo en octobre 1919, l'officier de police conclut ainsi :

> La présente enquête a prouvé que ALEXANDRE CERCHIARI, connu également sous le nom de Sante Cerchiari ou Cerchiai, italien, originaire de Lucques, âgé de quarante trois-ans, résidant dans cette capitale, est un anarchiste rouge.
>
> Sous le pseudonyme de "CANDIDO" il collabore à de nombreux journaux et revues libertaires, disséminant efficacement l'anarchisme au sein des masses ouvrières.
>
> A Bauru, où il est allé habiter dans le but d'implanter ses idées, il a fondé une association qu'il a appelée "GROUPE DE JEUNES LIBERTAIRES", où il organisait des réunions secrètes pour mettre au point des plans machiavéliques.
>
> Il est l'auteur de presque tous les bulletins incendiaires et agressifs envers nos institutions parus récemment, qui appelaient d'honnêtes ouvriers à la grève.
>
> C'est un élément si dangereux pour la sécurité et l'ordre public que dans sa patrie, il a été jugé pour avoir professé l'anarchisme, sans parler des nombreux autres crimes infamants qu'il a commis là-bas.[1656]

Après 1920

Cependant, pour des raisons qui n'apparaissent pas dans son dossier de police, Cerchiai ne fait pas partie de la vague d'expulsion de 1919. Il reste au Brésil où il collabore à divers journaux italiens, y compris au *Fanfulla,*[1657] ce qui lui vaut de ne pas être inquiété par les autorités diplomatiques italiennes : "Bien qu'étant resté fidèle à son idéal, [Cerchiai] n'exerce aucune activité antinationale et collabore même à un journal pro-fasciste."[1658] Il sera encore à l'origine de quelques publications en italien, *Lo Spaghetto* (1931), journal antifasciste et *Quaderni della Libertà* (1932). La presse anarchiste en italien a maintenant définitivement disparu. Seuls quelques numéros d'*Alba Rossa* paraissent encore au début des années 20, vraisemblablement à l'initiative de Bandoni, qui publie au même moment un opuscule.[1659]

En revanche, la presse anarchiste en portugais continue régulièrement de paraître. Le journal *A Plebe* ressort trois semaines après l'agression du 31 octobre 1919 grâce à des Brésiliens de souche,[1660] puis paraît jusqu'en 1924.[1661] Beaucoup de noms italiens apparaissent encore dans le journal, aussi bien dans les listes des souscription[1662] que dans la liste des correspondants à l'intérieur de l'Etat.[1663] Les Italiens expulsés en 1919 n'oublient pas non plus le journal brésilien : Alessandro Zanella tient pendant quelques numéros la rubrique de l'"Italie rebelle".[1664] Damiani écrit de Rome où il a rejoint sa famille. Il reprend très rapidement ses activités de propagande dans le mouvement anarchiste italien, au moment où se crée le périodique *Umanità Nova* et où l'on attend l'arrivée d'Errico Malatesta.[1665]

Nous avons vu que Damiani a pratiquement choisi le moment de son retour. "En vérité, [il] était bien content de rentrer" car "en 1919, la situation en Italie était pleine de promesses."[1666] Son parcours ultérieur ne se limitera pas à l'Italie. Arrestations et expulsions successives le conduiront de Marseille à Paris, d'Esch/Alzette à Puteaux et de la Belgique à la Tunisie.[1667]

CONCLUSION

Tout au long de la période étudiée, les anarchistes italiens ont été la cible de la répression de la part des autorités brésiliennes.[1668] Seuls les membres de la Cecilia n'ont pas eu à subir cette répression. En effet, ceux-ci ne représentaient pas un réel danger aux yeux du gouvernement dans la mesure où ils étaient isolés. Par ailleurs, ils ne se proposaient pas, contrairement aux anarchistes de São Paulo, de diffuser les idées anarchistes au Brésil ; ils voulaient effectuer une expérience utile à la lutte sociale en Europe. En outre, à São Paulo, plus qu'au Paraná ou que dans les autres Etats du Brésil, les grands propriétaires exerçaient leur emprise sur le gouvernement ; celui-ci n'était pour eux qu'un outil pour défendre leurs intérêts, préserver leurs prérogatives, dans une société essentiellement agricole.[1669]

Les anarchistes, de même que les autres groupes politiques présents au Brésil, n'ont guère réussi à exercer une influence à l'intérieur des terres de l'Etat de São Paulo. L'isolement, l'éloignement, les conditions difficiles de communication, le fait qu'eux-mêmes appartenaient plutôt aux couches industrielles et artisanales de la société, tous ces facteurs n'ont pas facilité les contacts entre la ville et les campagnes. Malgré tout, alors que les premiers journaux anarchistes italiens n'ont guère tenté de développer les relations avec les campagnes, même si l'un d'eux avait choisi un titre évocateur, *Gli Schiavi Bianchi* (les esclaves blancs), et qu'un autre, *La Canaglia,* était né au cœur même de la zone de production du café, à Ribeirão Preto, par la suite, un réseau d'abonnements et de correspondances s'est mis en place grâce aux nombreuses tournées de propagande menées par Oreste Ristori à partir de 1904.

Tous les journaux anarchistes italiens publiés à São Paulo ont abordé le problème de l'organisation ouvrière. Globalement, ces journaux, et la plupart des anarchistes italiens qui les ont rédigés, se sont opposés au syndicalisme tel qu'il

s'est développé au Brésil. Des antagonismes sont cependant apparus, tout d'abord à l'intérieur d'un même journal, comme pour *Il Risveglio,* puis entre des journaux différents. A partir de la première décennie du XX^e^ siècle, alors que paraissaient les premiers journaux anarchistes en langue portugaise, s'est manifestée l'opposition entre ces derniers, favorables au syndicalisme, et les journaux anarchistes en italien, nettement plus réticents. La presse anarchiste en italien a toutefois compté quelques représentants de la tendance syndicaliste. Il faut citer Giulio Sorelli, Alfredo Mari, Luigi Magrassi, qui se sont affrontés aux principaux rédacteurs des journaux anarchistes : à Angelo Bandoni et à ses articles incendiaires, à Alessandro Cerchiai, à Oreste Ristori, qui préfère considérer la question de l'organisation dans une problématique sociale plus vaste à laquelle il rattache l'antimilitarisme, l'anticléricalisme, etc., et à Gigi Damiani, qui critique surtout l'inefficacité des ligues de résistance et leur refus de tout débat politique. Sur le plan pratique, les grèves qui ont éclaté à São Paulo à partir du début du XX^e^ siècle ont reçu le soutien de la presse anarchiste en italien, notamment lorsque ces grèves avaient un caractère spontané et n'étaient pas une réponse à un mot d'ordre d'une ligue de résistance. Les grèves, mais aussi les commémorations du 1^er^ mai et d'autres dates-anniversaires du mouvement social, ont aussi été l'occasion de collaborer avec les socialistes. A São Paulo comme ailleurs, cette collaboration ne s'est pas faite sans heurts. Tous les journaux anarchistes italiens sont entrés, à un moment ou à un autre, en polémique avec leur confrère socialiste *Avanti !,* publié, avec des interruptions et de fréquents changements de directeur, de 1914 à 1917. La participation active des anarchistes italiens aux grands moments de l'histoire sociale pauliste, en particulier à la grève de juillet 1917, leur vaut d'être cités dans de nombreuses œuvres à caractère littéraire portant sur le Brésil du début du XX^e^ siècle.[1670]

Une certaine image de la colonie italienne de São Paulo se profile à travers la presse anarchiste en italien. C'est d'abord celle de l'immigré moyen, venu «faire l'Amérique». Cette image est souvent tournée en dérision car l'immigré apparaît comme étant capable d'accepter toutes les humiliations, aveuglé par l'illusion qu'il pourra s'enrichir. Fustigeant, dès que l'occasion s'en présente, le quotidien italien *Fanfulla,* emblème de l'élite bien-pensante de la colonie, les journaux anarchistes s'en sont pris au patriotisme, à l'attachement à la couronne d'Italie et à la religion, au souci d'être reconnu socialement de l'immigré italien moyen. Ils ont aussi

dénoncé les énormes inégalités sociales existant au sein de la colonie où de riches entrepreneurs, dont les journaux précisent l'origine souvent modeste, sont devenus les exploiteurs de leurs propres compatriotes. Les conditions de travail déplorables, aussi bien dans les *fazendas* que dans l'industrie, usines textiles, verreries, etc., l'inhumanité du travail des enfants, l'insalubrité des logements, sont autant de thèmes de campagnes dans lesquelles les journaux anarchistes se sont fréquemment lancés. L'ampleur qu'ont prise certaines de ces campagnes, l'inquiétude manifestée par la grande presse et par les autorités italiennes et brésiliennes témoignent de l'impact des journaux anarchistes sur la société pauliste. Le tirage important (2 000 exemplaires en moyenne et jusqu'à 5 000 pour *La Battaglia),* que sont parvenus à atteindre la plupart des journaux anarchistes italiens, en dépit des difficultés financières que tous ont connues, est un autre indicateur de leur réussite.

Tous les journaux parus entre 1892 et 1920 ne sont pas de qualité égale. Certains se complaisent dans des phrases ronflantes et une violence verbale qui n'est guère constructive. C'est le cas en particulier des deux journaux qui ont paru en 1919, *Alba Rossa* et *Germinal !*. Les rédacteurs de ces deux journaux n'ont pas suivi l'évolution de la presse anarchiste en italien. Cette évolution correspond, dans ses grandes lignes, à celle de la population italienne de São Paulo. En effet, à la fin du XIX^{e} siècle, au moment de l'immigration massive des Italiens au Brésil, les rédacteurs de la presse anarchiste, eux-mêmes récemment arrivés, ne pouvaient s'adresser à leurs lecteurs dans une autre langue que l'italien. Les journaux qui ont paru au début du XX^{e} siècle, *La Battaglia* en particulier, ont pu en revanche s'appuyer sur une population immigrée qui a déjà entamé un processus d'insertion dans la société d'accueil. La réussite de *La Battaglia,* sa stabilité et sa longévité, sont certes dues au travail et à la constance de ses rédacteurs, mais aussi à ses efforts pour concilier un attachement encore très fort envers tout ce qui concerne l'Italie avec un désir d'aborder de très près les conditions de vie dans le pays d'accueil. D'autres journaux anarchistes italiens de la période, *Guerra Sociale* en particulier, ont suivi une ligne semblable. Deux événements le démontrent : d'une part, l'engagement actif des rédacteurs de *Guerra Sociale* lorsque l'Italie prend part au conflit mondial en 1915, d'autre part, le rôle de premier plan qu'ils ont joué lors de la grève de juillet 1917. Cet

événement a marqué un tournant pour la presse anarchiste en italien. En effet, la grève a démontré que la population ouvrière, dans son immense majorité constituée d'immigrés, est désormais prête à prendre en main son avenir au Brésil et n'est plus freinée par le désir d'un hypothétique retour en Italie. Après la grève et la répression qui s'ensuit, on assiste à la fusion entre la presse anarchiste en italien et en portugais. Cette fusion, voulue essentiellement par Gigi Damiani qui montre l'exemple, est concrétisée dans le journal *A Plebe,* hebdomadaire et quotidien pendant quelques semaines.

D'autres directions de travail s'ouvrent à partir de ce moment, d'un côté, en suivant la presse anarchiste au Brésil à travers le journal *A Plebe,* qui va connaître toutes les étapes politiques de ce pays jusque dans les années quarante, et à travers le parcours de certains anarchistes restés au Brésil qui vont rejoindre le parti communiste brésilien à partir de 1922, de l'autre en suivant la trace des anarchistes italiens qui, après leur séjour au Brésil, prendront part au mouvement anarchiste italien et international. L'itinéraire de Gigi Damiani est à ce titre exemplaire.

FICHES BIBLIOGRAPHIQUES DES JOURNAUX ANARCHISTES ITALIENS PUBLIÉS AU BRÉSIL

PRIMO MAGGIO

Devise :

Quando un popolo tace innanzi all'oppressione, la sua indifferenza è già il prologo della sua morte. A. R. Parsons
I sofferenti, ecco quelli che fanno la storia del presente e dell'avvenire, mentre i soddisfatti scrivono quella del passato...C. Cafiero

Lieu de publication : São Paulo

Adresse du journal : Rua do Seminário (Casa Tirolese Mercadino)

Dates de publication : 1er mai 1892

Périodicité : Numéro unique

Directeur : Achille Desantis

Rédacteurs : Ricci B. Alpinolo, Antonio Motta, Francesco Nassò

Format : 32,5 x 41,5.

Numéros disponibles : a.I, n.1, 1 er mai 1892

Lieux : IISG, CSLP (m)

GLI SCHIAVI BIANCHI

Sous-titre : Pubblicazione settimanale
Devise : Parlate di libertà ? Chi è povero è schiavo. La Libertà è il pane sulla tavola
Lieu de publication : São Paulo
Imprimeur : Pour le n.6, Tip. del Commercio, Rua Marechal Deodoro, n.9

Dates de publication : [fin mai-début juin] 1892 (a.I, n.1)-[mars ?] 1893
Périodicité : hebdomadaire (interruption de fin juin à octobre 1892)

Directeur : Galileo Botti pour le n.4 et Benedetto Nori pour le n.6
Rédacteurs : Francesco Nassò, Cadegorico, Spartaco
Adresse du journal : Rua Monsenhor Anacleto, 11

Format : Pour le n.4, 27,5 x 40 cm. Pour le n.6, 26,5 x 38 cm

Lieux où le journal a des contacts : ETAT DE SÃO PAULO
Amparo
Bragança
Casa Branca
Jaù
Jundiai
Mogi das Cruzes
Mogi Mirim
Ribeirão Preto
Rio Claro
Salto d'Itu
Santa Rita do Passo Quatro
Santos
São Carlos do Pinhal
Sorocaba
Taubaté
Tietê
Ubà

Agua do Caxambu (Minas Gerais)
Juiz de Fora (idem)
Ouro Preto (idem)
Bahia
Paraná
Rio Grande do Sul
Buenos Aires
Italie
France
Espagne

Numéros disponibles : n.4 du 20 juin 1892 et n.6 d'octobre 1892
Lieux : IISG, BIR (m), CSLP (m)

L'ASINO UMANO

Sous-titre : Ragliata settimanale illustrata
Devise : Lavorare per vivere e non vivere per lavorare
Lieu de publication : São Paulo
Adresse du journal : Rua Benjamin Oliveira, 54.
Imprimeur : Tip. Hennies Irmão, rua Caixa d'agua, 1

Dates de publication : [novembre] 1893 (a.I, n.1)-[avril] 1894
Périodicité : hebdomadaire

Directeur : Augusto Donati
Rédacteurs : Felice Vezzani, Emilio Massardo

Format : 32 x 48 cm

Lieux où le journal a des contacts : ETAT DE SÃO PAULO
Amparo
Jundiai
Ribeirão Preto
São Carlos

Numéros disponibles : n.26 du 11 mars 1894 et n.28 du 25 mars 1894
Lieux : IISG, BIR (m), CSLP (m)

L'AVVENIRE

Sous-titre : Esce quando può
Lieu de publication : São Paulo
Imprimeur : Pour la 2e série, Tipografia La Costanza, Montevideo
Adresse du journal : Pour la 1e série, Rua Abolição, 23

Dates de publication : 18 novembre 1894 (a.I, n.1)-17 mars 1895 (a.II, n.10)
2e série : 14 juillet 1895 (n.1)-18 août 1895 (n.3)
Périodicité : Irrégulière, quasiment bi-mensuelle

Directeur : Alfredo Casini
Rédacteurs : Giuseppe Consorti, Augusto Donati, Ludovico Tavani

Format : 29 x 41 cm puis 28 x 39 cm à partir du n. 2. Pour la 2esérie, 16,8 x 23,5 cm

Lieux où le journal a des contacts : ETAT DE SÃO PAULO
Amparo
Bragança
Campinas
Jaú
Jundiai
Mococa
Piedade
Ribeirão Pires
Santos
Sorocaba
Tietê

Juiz de Fora (Minas Gerais)
Rio de Janeiro
Buenos Aires
Rosario de Santa Fé
New York
Coimbra
Lisbonne
Londres

Numéros disponibles : **a.I,** n.1, 18 novembre 1894, n.2, 2 décembre 1894
n.3, 16 décembre 1894, n.4, 30 décembre 1894
a.II, n.5, 13 janvier 1895, n.6, 27 janvier 1895, n.7, 10 février 1895, n.8, 24 février 1895

n.9, 10 mars 1895, n.10, 17 mars 1895
2e série, n.1, 14 juillet 1895, n.2, 1 août 1895, n.3, 18 août 1895
Lieux : IISG, BIR (m) CSLP (m) (n.1 à 10), IHGB, n.3 de la 2e série

L'OPERAIO

Sous-titre : comunista-anarchico. Si dà gratis. Esce quando può.

Devise :

> ART.72. §12 DA CONSTITUIÇÃO DOS ESTADOS UNIDOS DO BRASIL. E
> qualquer assunto é livre a manifestação do pensamento pela imprensa, ou pela tribur
> sem dependência de censura, respondendo cada um pelos abusos que cometer nos cas
> pela forma que a lei determina.

Lieu de publication : São Paulo

Imprimeur : Pour le n.2, Tip. Anarquista, Montevideo

Dates de publication : 2 février1896 (a.I, n.1)-février 1896 (a.I, n.2).
Date illisible pour le n.2 qui a été publié après le 20 février.

Périodicité : irrégulière

Directeur : A. Ceschi (Augusto Donati)

Format : 16,7 x 23,8 cm. Pour le n.2, 19 x 26 cm

Lieux où le journal a des contacts :

Buenos Aires
Rosario
Montevideo
Paterson
Paris
Lisbonne
Barcelone
Londres
Tunis

Numéros disponibles : a.I, n.1, 2 février 1896, n.2, ? février 1896

Lieux : IISG, CSLP (m)

LA BIRICHINA

Sous-titre : Poco politica e meno letteraria. Scherza da una domenica all'altra. Finché il padrone mi tiene in casa, che lo potrò pagare.

Lieu de publication : São Paulo

Adresse du journal : Rua do Seminário, 25 A

Imprimeur : Tip. di Rua do Seminário 25 A

Dates de publication :[septembre] 1896-[avril 1898 ?]

Périodicité : hebdomadaire, paraît le dimanche

Directeur : Olga Beliotti, anagramme de Galileo Botti

Tirage : 3000

Format : 32,5 x 48,5 (n.25)

Lieux où le journal a des contacts : ETAT DE SÃO PAULO
Campinas
Descalvado
Itu
Ribeirão Preto
Rio Claro
São Carlos do Pinhal
Soccorro
Tietê

Sabará (Minas Gerais)

Numéros disponibles : **a.I,** n.13, 13 décembre 1896,

a.II, n.5, 30 mars 1897, n.25, 28 novembre 1897

Lieux : IISG, CSLP (m), BIR (m) pour le n.25. IHGB pour les autres numéros

Remarque : Une nouvelle série de *La Birichina* paraît en 1902 sous la direction d'Alessand Pini. L'IHGB possède le n.7 du 14 septembre 1902. Le journal tire alors à 5000 exemplaires.

XX SETTEMBRE

Devise : «Veuli feme fè anche sta balossada si.» Vittorio Emanuele

Lieu de publication : São Paulo

Dates de publication : 20 septembre 1897

Périodicité : Numéro unique.
Ce numéro est publié en remplacement de *La Birichina* par un groupe de socialistes résidant à Sã
Paulo.

Rédacteurs : Estevam Estrella, Alfredo Mari, Emilio Massardo, Ausena (trésorier)

Tirage : 2000

Format : 27 x 38 cm

Lieux : IISG, BIR (m), CSLP (m)

RIBATTIAMO IL CHIODO

Sous-titre : In mancanza della Birichina
Devise : Castigat ridendo mores
Lieu de publication : São Paulo

Dates de publication : 26 septembre 1897
Périodicité : numéro unique. Ce numéro est publié en remplacement de *La Birichina*

Directeur : Galileo Botti
Rédacteurs : Riccardo Doni

Format : 32,5 x 48,5 cm

Lieux : IISG, BIR (m)

IL RISVEGLIO

Sous-titre : A partir du n. 18, "Organo comunista-libertario", à partir du n.22, "Organo del partit anarchico", à partir du n.28 (ou 27) "Giornale anarchico", et du n. 40 (ou avant), "Periodico socialista-anarchico".

Lieu de publication : São Paulo

Imprimeur : Tip. del *Risveglio*

Adresse du journal : Rua 25 de março, 229-231. A partir du n.18, Rua Sayon Lobato, 8 A partir du n. 30, Rua Conselheiro Belisário, 36

Dates de publication : 9 janvier 1898 (a.I, n.1)-14 mai 1899 (a.II, n.46)

Périodicité : hebdomadaire. Interruption entre le 11 mai 1898 et le 17-18 juillet 1898

Directeur : Alfredo Mari jusqu'au n.17 et Gigi Damiani à partir du n.22

Rédacteurs : Benjamin Mota, Augusto Donati (Ceschi), Gigi Damiani (Fiat et Souvarine), Emilio Massardo, A. Caviola, Emma Zimel, José Prat et José Sarmento Marques

Tirage : 2000 pour le n.44

Format : 27,5 x 42 cm. A partir du n. 18, 22 x 32 cm. A partir du n.28 (ou 27), 27 x 39 cm A partir du n. 40 (ou avant) 32.5 x 49 cm

Lieux où le journal a des contacts : ETAT DE SÃO PAULO

Amparo
Araquari
Boa Esperança
Bragança
Conchas
Conquista
Franca
Frutal
Jundiai
Porto Ferreira
Ribeirão Preto
Sorocaba
Tietê
Uberaba
Uberabinha

Numéros disponibles : **a.I,** n.1, 9 janvier 1898, n.2, 16 janvier 1898, n.3, 23 janvier 1898 n.4, 30 janvier 1898, n.5, 6 février 1898, n.6, 13 février 1898, n.7, 20 février 1898 n.8, 27 février 1898, n.9, 6 mars 1898, n.10, 13 mars 1898, n.11, 20 mars 1898

n.12, 27 mars 1898, n.13, 3 avril 1898, n.14, 10 avril 1898, n.15, 17 avril 1898
n.16, 24 avril 1898, Supplément *Primo maggio*, 1er mai 1898, n.17, 11 mai 1898,
n.18, 1718 juillet 1898, n.19, 24-25 juillet 1898, n.20, 31 juillet 1898, n.21, 7 août 1898
n.22, 14 août 1898, n.23, 21 août 1898, n.26, 11 septembre 1898, n.28, 9 octobre 1898
n.29, 16 octobre 1898, n.30, 23 octobre 1898, n.31, 30 octobre 1898
n.32, 6 novembre 1898, n;33, 13 novembre 1898, n.34, 20 novembre 1898
n.35, 27 novembre 1898
a.II, n.40, 8 janvier 1899, n.44, 5 mars 1899, n.46, 14 mai 1899
Lieux : IISG, BDIC (m), CSLP (m)

Remarque : *Il Risveglio* a publié un supplément le 20 septembre 1898. Voir FREITAS, Afonso de, *A imprensa periódica de São Paulo desde os seus primórdios em 1823 até 1914,* São Paulo, Tipografia do "Diário oficial", 1915, p.498.

IL DIRITTO

Sous-titre : "Periodico comunista anarchico. Esce quando può. Si pubblica per sottoscrizione volontaria". A partir du n.17, "Sae quando pode e se pública por subscripção voluntária".

Lieu de publication : Curitiba

Devise : "Da tutti secondo le proprie forze. A ciascuno secondo i proprj bisogni".
A partir du n.17, "De todos segundo as suas forças. A cada um segundo as suas necessidades"

Adresse du journal : Rua Silva Jardim, 60

Dates de publication : [mars ?] 1899-11 juin 1902 (a.II, n.32)

Périodicité : irrégulière

Directeur : Egizio Cini

Rédacteurs : Gigi Damiani, Francisco De Benedittis, Romolo, P. Colli, José Avi, J. Mori, G. Giussi

Tirage : 600 pour le n.28

Format : 24,8 x 34 cm. A partir du n.13 (ou 12), 26 x 34,5 cm. A partir du n.26, 27 x 37 cm Pour le n.32, 27,5 x 38,5 cm

Lieux où le journal a des contacts :

Palmeira
Paranaguá
Porto Amazonas
Ponta Grossa
São Paulo
Ribeirão Preto
Rio de Janeiro
Buenos Aires
Rosario de Santa Fé
Alexandrie (Egypte)
Madrid

Numéros disponibles : **a.I,** n.11, 8 octobre 1899, n.13, 26 novembre 1899, n.14, 25 décembre 1899, n.15, 28 janvier 1900, n.16, 25 février 1900
a.II, n.17, 25 mars 1900, n.18, 1er mai 1900, n.19, 3 juin 1900, n.20, 22 juillet 1900, n.21, 26 août 1900, n.22, 20 septembre 1900, n.23, 10 octobre 1900, n.24, 25 décembre 1900, n.25, 8 avril 190
a.III, n.26, 29 septembre 1901, n.27, 11 novembre 1901, n.28, 25 décembre 1901, n.32, 11 juin 1902.

Lieux : IISG, BDIC (m), IHGB (a.I, n.11 et a.III, n.28)

LA CANAGLIA

Sous-titre : Si pubblica per sottoscrizione volontaria
Lieu de publication : Ribeirão Preto
Devise : In noi sta la forza
Imprimeur : Tipografia Giuseppe Siboni e «Risveglio»
Adresse du journal : Caixa do correio, 96

Dates de publication : janvier 1900 (a.I, n.1)- 1er mai 1900 (a.I, n.8)
Périodicité : irrégulière

Directeur : Isidoro Bozzolan
Rédacteurs : Colombo Bertoni, Gigi Damiani, Pietro Fabbri, Giuseppe Siboni, Edoardo Tessari

Tirage : 500
Format : 25 x 37,5 cm

Lieux où le journal a des contacts :
Santa Cruz do Rio Pardo
São Paulo

Numéros disponibles : a.I, n.4, 25 février 1900
Lieux : IISG, CSLP (m)

Leonardo Bettini donne des renseignements tirés de documents d'archives consultés au Tribur de Rovigo, la ville natale d'Isidoro Bozzolan. BETTINI, Leonardo, *Bibliografia dell'anarchism volume 1, tome 2, Periodici e numeri unici anarchici in lingua italiana pubblicati all'estero, 187 1971,* Crescita Politica editrice, Firenze, 1972, pp.60-61.
Un article de *La Canaglia* est reproduit dans *La Battaglia* : "Cos'è la Massoneria (Da La Canag che si pubblicava in Ribeiro Preto), *La Battaglia,* n.54, a.II, 15 octobre 1905.

PALESTRA SOCIAL

Sous-titre : Aparece quando pode. Pública-se por subscripção voluntária

Lieu de publication : São Paulo

Devise :

> ART.72. §12 DA CONSTITUIÇÃO DOS ESTADOS UNIDOS DO BRASIL. E qualquer assunto é livre a manifestação do pensamento pela imprensa, ou pela tribur sem dependência de censura, respondendo cada um pelos abusos que cometer nos cas pela forma que a lei determinar. Não é permitido o anonimado.

Imprimeur : Tipografia della «Palestra Social»

Adresse du journal : Rua Libero Badarò, 82.
A partir du n.5, Rua Conselheiro Crispiniáno, 19, interno 10

Dates de publication : 1er novembre 1900 (a.I, n.1)-26 mai 1901 (a.II, n.11)

Périodicité : irrégulière

Directeur : Tobia Boni et José P. Aguilar

Rédacteur responsable : Felice Mazzoni. A partir du n.4, Ezzechiello Simoni

Rédacteurs : Angelo Bandoni, A. Lopez, F. Bautista Perez

Tirage : 1000 pour les n.1 et 3, 1500 pour le n.2 et le supplément, 1200 pour les n.4, 5, 6 et 7

Format : 29 x 46 cm. A partir du n.2, 20 x 40,5 cm
Pour le supplément du 11 novembre 1900, 17,5 x 27 cm

Lieux où le journal a des contacts : ETAT DE SÃO PAULO

Aguas Virtuosas
Amparo
Batatães
Campinas
Guarujá
Jundiai
Ribeirão Preto
Santos
São João da Bocaina
Santa Cruz das Palmeiras
Tietê
Uberaba

Rio de janeiro
Buenos Aires
New York
Paterson

Florence
Sienne
Londres
Bordeaux

Numéros disponibles : **a.I,** n.1, 4 novembre 1900, n.2, 2 décembre 1900
n.3, 3 décembre 1900
a.II, n.4, 12 janvier 1901, n.5, 2 février 1901, n.6, 24 février 1901, n.7, 10 mars 1901
n.8, 17 mars 1901, n.9, 31 mars 1901, n.10, 1° mai 1901, n.11, 26 mai 1901
Lieux : IISG, BDIC (m)

UN ANNIVERSARIO. RIVENDICAZIONE

Lieu de publication : Belém (Pará)

Devise :

Le penne vendute guadagnano il denaro glorificando i carnefici, gli anarchici invece so
perseguitati per difendere gli oppressi e gli sfruttati. Elisée Reclus
I sofferenti scrivono la storia del presente e dell'avvenire ; i soddisfatti scrivono quella c
passato. Carlo Cafiero

Dates de publication : 29 juillet 1901

Périodicité : numéro unique

Directeur : Guglielmo Marrocco

Format : 32,5 x 46,7 cm

Numéros disponibles : 29 juillet 1901

Lieux : IISG, CSLP (m)

LA TERZA ROMA

Sous-titre : Pubblicazione a cura del Gruppo S. A. «Pensiero e azione»

Devise :

Maledetta la patria de le miseri plebi
matrigna infame,
bollata in fronte dallo stigma tragico
dei morenti di fame. Pietro Gori
Il pensiero per sollevar i deboli, la dinamite per abbattere i potenti.
Paolo Schicchi

Lieu de publication : São Paulo

Dates de publication : 20 septembre 1901

Périodicité : numéro unique

Rédacteurs : Gigi Damiani, Augusto Donati, Ezzechiello Simoni

Tirage : 2000

Format : 33,5 x 49 cm

Lieux où le journal a des contacts : ETAT DE SÃO PAULO
Amparo
Campinas
Ribeirão Preto
Santos

Rio de Janeiro
Buenos Aires
Roma
Mantova
Messina

Lieux : IISG, CSLP (m)

GERMINAL

Sous-titre : "Organo socialista-anarchico edito a cura del Circolo educativo libertario «Germinal»"
A partir du n. 1, a.III, "Periodico libertario".

Lieu de publication : São Paulo

Imprimeur : Tip. A. Schettini, Rua da Glória, 95

Adresse du journal : Rua Solon, 68. A partir du n.15, Rua dos Imigrantes
A partir du n.1, a.III, Rua Júlio Conceição, 74

Dates de publication : 10 février 1902 (a.I, n1)-13 mars 1904 (a.III, n.4)
Le journal connaît une interruption en 1903. Un numéro paraît en mai, un supplément paraît en juillet 1903 et un autre supplément était annoncé pour le 20 septembre 1903.

Périodicité : irrégulière jusqu'au n.3 "Esce quando può"
Bi-mensuelle jusqu'au n.4, a.II "Publicazione quindicinale". A nouveau irrégulière à partir du n.1 a.III, puis bimensuelle à partie du n.2, a.III

Directeur : Angelo Bandoni, puis Duilio Bernardoni à partir du n.11
A nouveau Angelo Bandoni à partir du n.1, a.III

Rédacteurs : Giulio Sorelli, Gugliemo Marrocco

Format : 32,5 x 49 cm

Lieux où le journal a des contacts : ETAT DE SÃO PAULO
Campinas
Jundiai
Piracicaba
Ribeirãozinho
Santos
São João de Boa Vista
São José do Rio Pardo
São Roque
Sorocaba

Juiz de Fora
Rio de Janeiro
Palmeira
Cuiabá (Mato Grosso)
Porto Alegre
Maranhão
Buenos Aires
Bahia Blanca
Chicago

Paterson
Lisbonne
Valence (Espagne)
Paris
Gênes
La Spezia

Numéros disponibles : **a.I,** n.1, 10 février 1902, n.2, 1er mars 1902, n.3, 15 mars 1902, n.4, 5 avr 1902, n.5, 1er mai 1902, n.6, 16 mai 1902, n.7, 31 mai 1902, n.8, 15 juin 1902, n.9, 30 juin 1902, n.10, 13 juillet 1902, n.11, 26 juillet 1902, n.12, 9 août 1902, n.13, 23 août 1902, n.14, 6 septembre 1902, n.15, 20 septembre 1902, n.16, 4 octobre 1902, supplément au n.16 (voir *La Gogna),* n.17, 18 octobre 1902, n.18, 1er novembre 1902, n.20, 29 novembre 1902, n.21, 13 décembre 1902
a.II, n.1, 31 janvier 1903, n.2, 14 février 1903, n.3, 28 février 1903, n.4, 21 mars 1903
a.III, n.1, 24 janvier 1904, n.2, 21 février 1904, n.3, 13 mars 1904
Lieux : IISG, CSLP (m), BDIC (m). La BDIC possède aussi les originaux de *Germinal* excepté l n.2, 4, 5, 6, 7, 9, 11, 15, 16, 19, a. I, les n.2, 4, 5, 6, a.II et les n.2 et 3, a.III

LA GOGNA

Sous-titre : Supplemento al n.16 del 4 ottobre del periodico libertario «Germinal»
Lieu de publication : São Paulo
Imprimeur : Tip. F. A. Schettini, Rua da Glória, 95

Dates de publication : 4 octobre 1902
Périodicité : numéro unique

Directeur : Duilio Bernardoni
Rédacteurs : Angelo Bandoni

Format : 33 x48,8 cm

Lieux : IISG (avec le journal *Germinal)*

LA VOZ DEL DESTIERRO

Lieu de publication : São Paulo

Devise : Oid mortales el grito sagrado : Libertad, libertad, libertad.
(Palabras del *Himno argentino)*

Adresse du journal : AMIGO DO POVO, Rua Guilherme Maw, 38

Dates de publication : 6 janvier 1903

Périodicité : Numéro unique

Rédacteurs : Neno Vasco

Format : 39 x 54 cm

Lieux : IISG

LA RIVOLTA

Sous-titre : Numero unico pubblicato a cura di alcuni anarchici residenti in S. Paulo
Lieu de publication : São Paulo
Adresse du journal : Rua Taipu, 5

Dates de publication : 29 juillet [1903]
Périodicité : Numéro unique. En remplacement de *Germinal*

Directeur : Duilio Bernardoni
Rédacteurs : Alessandro Cerchiai, G. Del Bianco, Sandri

Format : 34,8 x 51,8 cm

Lieux où le journal a des contacts :

Piracicaba
San Francisco

Lieux : IISG, BDIC, (m), CSLP (m)

LA NUOVA GENTE

Sous-titre : Pubblicato a cura del gruppo anarchico «La Propaganda»
Lieu de publication : São Paulo
Adresse du journal : Rua Capitão Salomão 48A

Dates de publication : 20 septembre 1903
Périodicité : numéro unique

Directeur : Alberto Sandri
Rédacteurs : Duilio Bernardoni, Alessandro Cerchiai, Carmelinda de Andrade, Matilde Magrass Angelo Magnacavallo, Benjamin Mota, Juan Bautista Perez, Ubaldo Rossi, Zuy d'Ulmha, Neno Vasco

Tirage : 2000
Format : 35,5 x 49 cm

Lieux : IISG, BDIC (m), CSLP (m)

LA NUOVA GENTE

Sous-titre : Periodico bimensile
Lieu de publication : São Paulo
Adresse du journal : Beco da fábrica, 5

Dates de publication : 1er novembre 1903 (a.I, n.1)-15 novembre 1903 (a.I, n.2)
Périodicité : publication bimensuelle

Directeur : Luigi Magrassi
Rédacteurs : Giulio Sorelli, Neno Vasco, Benjamin Mota, Matilde Magrassi, Zuy d'Ulmha, Filodemi

Tirage : 1300 pour le n.2
Format : 33 x 50 cm

Lieux où le journal a des contacts : Palmeira

Numéros disponibles : a.I, n.1, 1er novembre 1903, n.2, 15 novembre 1903
Lieux : IISG, BDIC (m), CSLP (m), IHGB possède uniquement le n.2

LA BATTAGLIA

Sous-titre : A partir du n.58 (ou l'un des trois numéros précédents) "Periodico settimanale anarchico." Pour le n.359, "Periodico rivoluzionario anarchico"

Lieu de publication : São Paulo

Imprimeur : Tip. Capaci, Susini e C., Rua Conselheiro Nébias, 161
Tip. Social, pour les n.46 et 47, puis Tip. Roma à partir du n.58 (ou l'un des trois numéros précédents). Pour le n.307, Tip. Universal, Rua do Teatro.

Adresse du journal : A partir du n.35 (ou avant), Avenida Tiradentes, 164
A partir du n.62, rua do Lavapès, 279, à partir du n.74, Casella postale 547, à partir du n.310, rua Bonita 70, à partir du n.317, casella postale 134

Dates de publication : [20 ?] juin 1904 (a.I, n.1)- 1er septembre 1912 (a.VIII, n.367)

Périodicité : irrégulière puis hebdomadaire (avant le n.11)

Directeur : Oreste Ristori puis Gigi Damiani à partir du n.336

Rédacteurs : Angelo Bandoni, Duilio Bernardoni, Tobia Boni, Antonio Bossi, Alessandro Cerchiai, Gigi Damiani, Francesco De Paola, Scipione Del Moro, Luca Mascolo, Luigi Moroni, Luigi Puglia, Giulio Sorelli, Pio Spadea, Martino Stanga, Polinice, Physio, Alì, Gracco Fiamma, D. Giannini, Marco Acrate Flamma, Francesco Oro, Badarò

Tirage : 3500 en 1907, 5000 en 1908
Format : n.35, 31 x 48,5 cm. n.36, 33,5 x 48,5 cm. A partir du n.46 (ou avant), 36,5 x 53,5 cm. A partir du n.307, 41,5 x 61 cm. n.352, 47 x 66 cm. A partir du n.353, 41,5 x 63 cm

Lieux où le journal a des contacts : ETAT DE SÃO PAULO

Amparo
Araraquara
Araras
Arraial dos Souzas
Avaré
Barra Bonita
Barretos
Barrinha
Batatães
Bauru
Bebedouro
Bicos das Pedras
Boa Esperança
Botucatu
Bragança

Brotas
Campinas
Cándido Rodrigues
Cantatoga
Capim Fino
Cascavel
Conquista
Cordeiro
Córrego Rico
Cosmópolis
Cravinhos
Descalvado
Dobrada
Dourado
Engenheiro Brodowski
Faxina
Fernando Prestes
Franca
Guariba
Guariroba
Guatapará
Guaxupé
Guaiuvira
Ibitinga
Ibitirama
Itapetininga
Itapira
Itatinga
Itupeva
Jaboticabal
Jardinópolis
Jaú
Jundiai
Jurema
Lenções
Limeira
Lindóia
Mococa
Monte Alegre
Monte Alto
Nuporanga
Olhos D'Agua
Osasco
Pederneiras
Piracicaba
Pirajú
Pirassununga
Pitangueiras
Pontegrossa

Ribeirão Preto
Ribeirãozinho
Rincão
Rio Claro
Rio Novo
Rocinha
Salto de Itu
Sant'Anna da Vargem Grande
Santa Cruz das Palmeiras
Santa Ernestina
Santa Euxodia
Santos
São Bernardo
São Carlos do Pinhal
São João da Boa Vista
São Joaquim
São José do Novo Horizonte
São José do Rio Pardo
São Lourenço do Turvo
São Manoel do Paraiso
São Paulo dos Agudos
São Pedro
São Simão
Sarandi
Serra Negra
Sertãozinho
Socorro
Sorocaba
Taquaritinga
Tayuva
Tietê
Torrinha
Vila Americana
Vila Rezende
Visconde do Pinhal
Votorantim

Barbacena
Itanhandu
Juiz de Fora
Monte Santo
Muzambinho
Poços de Caldas
Uberaba
Varginha
Curitiba
Palmeira
São Roque
Petrópolis

Porto Amazonas
Porto Feliz
Rio de Janeiro
Porto Alegre
Santarem
Manaus
Belém
Buenos Aires
Bahia Blanca
Montevideo
Paris
Milan
Florence
Trieste
Lausanne
Berlin

Numéros disponibles : **a.I,** n.2, 26 juin 1904, n.11, 4 septembre 1904, n.12, 11 septembre 1904, n.14, 25 septembre 1904, n.35, 19 mars 1905, n.36, 26 mars 1905, n.37, 2 mai 1905, n.46, 23 jui 1905,
a.II, n.47, 18 juillet 1905, n.50, 27 août 1905, n.51, 3 septembre 1905, n.52, 16 septembre 1905, n.53, 30 septembre 1905, n.54, 15 octobre 1905, n.58, 3 décembre 1905, n.59, 10 décembre 190 n.60, 17 décembre 1905, n.61, 24 décembre 1905, n.62, 31 décembre 1905,
a.III, n.63, 7 janvier 1906, n.64, 14 janvier 1906, n.65, 21 janvier 1906, n.66, 28 janvier 1906, n.67, 4 février 1906, n.68, 18 février 1906, n.69, 25 février 1906, n.70 , 4 mars 1906, n.71, 11 mars 1906, n.72, 18 mars 1906, n.73, 25 mars 1906, n.74, 1er avril 1906, n.75, 15 avril 1906, n.7 22 avril 1906, n.77, 29 avril 1906, n.78, 6 mai 1906, n.79, 13 mai 1906, n.80, 20 mai 1906, n.81, 10 juin 1906, n.82, 17 juin 1906, n.83, 24 juin 1906, n.84, 1er juillet 1906, n.85, 8 juillet 1906, n.86, 15 juillet 1906, n.87, 22 juillet 1906, n.88, 29 juillet 1906, n.89, 12 août 1906, n.90, 19 aoû 1906, n.91, 26 août 1906, n.92, 2 septembre 1906, n.93, 9 septembre 1906,
n.94, 16 septembre 1906, n.95, 30 septembre 1906, n.96, 7 octobre 1906, n.97, 17 octobre 1906, n.98, 21 octobre 1906, n.99, 28 octobre 1906, n.100, 11 novembre 1906, n.101, 18 novembre 1906, n.102, 25 novembre 1906, n.103, 2 décembre 1906, n.105, 30 décembre 1906,n.107, 13 janvier 1907, n.108, 20 janvier 1907, n.109, 27 janvier 1908, n.110, 3 février 190 n.111, 10 février 1907, n.112, 16 février 1907, n.113, 3 mars 1907, n.114, 10 mars 1907, n.115, mars 1907, n.116, 24 mars 1907, n.117, 31 mars 1907, n.118, 14 avril 1907, n.119, 21 avril 1907 n.120, 28 avril 1907, n.121, 5 mai 1907, n.122, 16 mai 1907, n.123, 26 mai 1907, n.124, 2 juin 1907, n.125, 9 juin 1907, n.126, 16 juin 1907, n.128, 7 juillet 1907, n.129, 14 juillet 1907,
a.IV, n.130, 21 juillet 1907, n.131, 28 juillet 1907, n.132, 11 août 1907, n.133, 18 août 1907, n.134, 25 août 1907, n.135, 1er septembre 1907, n.136, 8 septembre 1907, n.137, 15 septembre

1907, n.138, 22 septembre 1907, n.139, 29 septembre 1907, n.140, 6 octobre 1907, n.141, 16 octobre 1907, n.142, 27 octobre 1907, n.143, 3 novembre 1907, n.146, 24 novembre 1907, n.147 8 décembre 1907, n.148, 15 décembre 1907, n.149, 22 décembre 1907, n.150, 29 décembre 1907 n.151, 5 janvier 1908, n.152, 12 janvier 1908, n.153, 19 janvier 1908, n.154, 26 janvier 1908, n.155, 2 février 1908, n.156, 9 février 1908, n.157, 16 février 1908, n.158, 1er mars 1908, n.159, mars 1908, n.160, 15 mars 1908, n.161, 22 mars 1908, n.162, 29 mars 1908, n.163, 5 avril 1908, n.164, 12 avril 1908, n.165, 22 avril 1908, n.166, 1er mai 1908, n.167, 10 mai 1908, n.168, 17 ma 1908, n.169, 24 mai 1908, n.170, 31 mai 1908, n.171, 7 juin 1908, n.172, 14 juin 1908, n.173, 21 juin 1908, n.174, 5 juillet 1908,

a.V, n.175, 12 juillet 1908, n.176, 19 juillet 1908, n.177, 26 juillet 1908, n.178, 2 août 1908, n.179, 9 août 1908, n.180, 16 août 1908, n.181, 23 août 1908, n.182, 30 août 1908, n.183, 6 septembre 1908, n.184, 13 septembre 1908, n.185, 20 septembre 1908, n.186, 30 septembre 1908, n.187, 11 octobre 1908, n.188, 18 octobre 1908, n.189, 25 octobre 1908, n.190, 1er novembre 1908, n.191, 8 novembre 1908, n.192, 20 novembre 1908, n.193, 29 novembre 1908, n.194, 6 décembre 1908, n.195, 13 décembre 1908, n.196, 20 décemb 1908, n.197, 27 décembre 1908, n.198, 5 janvier 1909, n.199, 10 janvier 1909, n.200, 24 janvier 1909, n.201, 31 janvier 1909, n.202, 7 février 1909, n.203, 14 février 1909, n.204, 21 février 1909, n.205, 28 février 1909, n.206, 7 mars 1909, n.207, 14 mars 1909, n.208, 2 mars 1909, n.209, 28 mars 1909, n.211, 11 avril 1909, n.212, 21 avril 1909, n.213, 2 mai 1909, n.216, 23 mai 1909, n.217, 30 mai 1909, n.218, 13 juin 1909, n.219, 20 juin 1909,

a.VI, n.220, 27 juin 1909, n.221, 4 juillet 1909, n.222, 11 juillet 1909, n.223, 18 juillet 1909, n.224, 29 juillet 1909, n.225, 8 août 1909, n.227, 29 août 1909, n.228, 5 septembre 1909, n.229, 19 septembre 1909, n.230, 26 septembre 1909, n.231, 3 octobre 1909, n.232, 10 octobre 1909, n.233, 17 octobre 1909, n.234, 24 octobre 1909, n.235, 31 octobre 1909, n.236, 7 novembre 1909, n.237, 14 novembre 1909, n.238, 21 novembre 1909, n.239, 28 novembre 1909, n.240, 12 décembre 1909, n.241, 19 décembre 1909, n.242, 26 décembre 1909, n.243, 4 janvier 1910, n.244, 14 janvier 1910, n.245, 23 janvier 1910, n.246, 30 janvier 1910, n.247, 6 février 1910, n.248, 15 février 1910, n.249, 22 février 1910, n.250, 2 mars 1910, n.251, 15 mars 1910, n.253, 27 mars 1910, n.254, 10 avril 1910, n.255, 16 avril 1910, n.256, 26 avril 1910, n.257, 3 mai 1910, n.258, 14 mai 1910, n.259, 21 mai 1910, n.260, 29 mai 1910, n.261, 5 juin 1910, n.262, 12 juin 1910, n.263, 19 juin 1910,

a.VII, n.264, 26 juin 1910, n.265, 10 juillet 1910, n.266, 24 juillet 1910, n.267, 31 juillet 1910, n.268, 9 août 1910, n.269, 18 août 1910, n.270, 28 août 1910, n.271, 4 septembre 1910, n.272, 1 septembre 1910, n.273, 18 septembre 1910, n.274, 23 septembre 1910, n.275, 2 octobre 1910, n.276, 9 octobre 1910, n.277, 21 octobre 1910, n.278, 30 octobre 1910, n.279, 6 novembre 1910,

n.280, 13 novembre 1910, n.281, 20 novembre 1910, n.282, 27 novembre 1910, n.283, 4 décembre 1910, n.284, 10 décembre 1910, n.285, 18 décembre 1910, n.286, 25 décembr 1910, n.287, 1er janvier 1911, n.288, 8 janvier 1911, n.289, 15 janvier 1911, n.290, 22 janvier 1911, n.291, 5 février 1911, n.292, 12 février 1911, Edition spéciale du n.292, 17 février 1911, n.293, 19 février 1911, Edition spéciale du n.293, 20 février 1911, n.294, 26 février 1911, n.295, 5 mars 1911, n.296, 12 mars 1911, n.297, 14 mars 1911, n.298, seconde édition, 22 mars 1911, n.299, 26 mars 1911, n.300, 2 avril 1911, n.301, 9 avril 1911, n.302, 16 avril 1911, n.304, 30 avril 1911, n.305, 7 mai 1911, n.306, 14 mai 1911, n.307, 28 mai 1911, n.308, 4 juin 1911, n.309, 14 juin 1911,
a.VIII, n.310, 25 juin 1911, n.311, 2 juillet 1911, n.312, 9 juillet 1911, n.313, 16 juillet 1911, n.314, 23 juillet 1911, n.315, 30 juillet 1911, n.316, 6 août 1911, n.317, 13 août 1911, n.318, 20 août 1911, n.319, 27 août 1911, n.320, 3 septembre 1911, n.321, 10 septembre 1911, n.322, 17 septembre 1911, n.323, 24 septembre 1911, n.324, 1er octobre 1911, n.325, 8 octobre 1911, n.326 15 octobre 1911, n.327, 22 octobre 1911, n.329, 5 novembre 1911, n.330, 12 novembre 1911, n.331, 26 novembre 1911, n.335, 31 décembre 1911, n.336, 7 janvier 1912, n.337, 14 janvier 1912, n.338, 21 janvier 1912, n.339, 28 janvier 1912, n.340, 3 février 1912, n.341, 10 février 1912, n.342, 17 février 1912, n.343, 24 février 1912, n.344, 2 mars 1912, n.345, 9 mars 1912, n.346, 16 mars 1912, n.347, 23 mars 1912, n.348, 30 mars 1912, n.349, 6 avril 1912, n.350 13 avril 1912, n.351, 20 avril 1912, n.352, 1er mai 1912, n.353, 11 mai 1912, n.354, 18 mai 1912 n.355, 26 mai 1912, n.356, 1er juin 1912, n.357, 15 juin 1912, n.358, 22 juin 1912, n.359, 7 juille 1912, n.360, 14 juillet 1912, n.361, 21 juillet 1912, n.362, 28 juillet 1912, n.363, 4 août 1912, n.364, 11 août 1912, n.365, 18 août 1912, n.366, 25 août 1912, n.367, 1er septembre 1912.

Lieux : IISG C'est la collection la plus complète. L'IISG possède aussi la collection de l'AEL so forme de microfilms positifs. Le n.335 est conservé dans le fonds Ugo Fedeli n.135.
Moins complète que celle de l'IISG, la collection de l'AEL contient les n.2, 11, 12, 14, 37, 14 161, 224, 290, 343 et 344 manquants à l'IISG
L'ASMOB possède uniquement le n.225 manquant à l'IISG. BDIC (m)
BIR (m), CSLP (m) collection de l'IISG

LA BARRICATA

Sous-titre : Periodico anarchico

Lieu de publication : São Paulo

Adresse du journal : Casella postale 1336. A partir du n.389, Casella postale 134

Dates de publication : 8 septembre 1912 (a.VIII, n.368)-17 août 1913 (a.IX, n.407)
Le journal continue la numérotation de *La Battaglia.* A partir du n.389, il paraît conjointement avec un journal anarchiste en portugais, *Germinal*

Périodicité : hebdomadaire

Directeur : Gigi Damiani et Alessandro Cerchiai. A partir du n.389, Rodolfo Felipe.

Rédacteurs : Lucifero, Angelo Bandoni, Leão Aymoré, Francesco De Paola, Rodolfo Felipe, Solargeo Livre, Nicola Periziani, Angelo Rizzuto, Giovanni Pardini

Format : 42 x 65 cm. A partir du n.387, 38,5 x 54,5

Lieux où le journal a des contacts : ETAT DE SÃO PAULO
Araraquara
Atabaia
Barretos
Barrinha
Batatães
Bauru
Bicos das Pedras
Bragança
Brotas
Butantam
Campinas
Campo Largo
Cándido Rodrigues
Capivari
Cordeiro
Cravinhos
Dourado
Faxina
Fernando Prestes
Guaratingueta
Guatapará
Ibaté
Ibitinga
Icoarana
Itajubi

Itapólis
Itararé
Itupeva
Jardinópolis
Jaú
Jundiai
Jurema
Lenções
Matão
Mococa
Pennápolis
Piracicaba
Pirajú
Pirassununga
Pitangueira
Ribeirão Pires
Ribeirão Preto
Ribeirãozinho
Rodrigues Alves
Salto de Itu
Santa Rita
Santos
São Joaquim
São José do Rio Pardo
São Lourenço do Turvo
São Paulo dos Agudos
Serrinha
Sertãozinho
Socorro
Sorocaba
Taquaritinga
Tres Corações
Vila Olímpia
Viradouro

Belo Horizonte
Barbacena
Juiz de Fora
Poços de Caldas
Curitiba
Monetes
São Roque
Porto Amazonas
Rio de Janeiro
Niterói
Porto Alegre
Maceió
Buenos Aires
Montevideo

Genève
Lucques

Numéros disponibles : **a.VIII,** n.368, 8 septembre 1912, n.369, 15 septembre 1912, n.370, 22 septembre 1912, n.371, 29 septembre 1912, n.372, 6 octobre 1912, n.373, 17 octobre 1912, n.374 24 octobre 1912, n.375, 31 octobre 1912, n.376, 7 novembre 1912, n.377, 17 novembre 1912, n.378, 28 novembre 1912, n.379, 6 décembre 1912, n.380, 20 décembre 1912, n.381, 28 décemb 1912,
a.IX, n.382, 4 janvier 1913, n.383, 15 janvier 1913, n.384, 26 janvier 1913, n.386, 21 février 1913, n.387, 2 mars 1913, n.388, 8 mars 1913, n.389, 16 mars 1913, n.390, 23 mars 1913, n.391, 30 mars 1913, n.392, 6 avril 1913, n.393, 13 avril 1913, n.394, 20 avril 1913, *Primeiro de Maio,* edição especial do «Germinal» e da «Barricata», 1er mai 1913, n.396, 10 mai 1913, n.397, 17 ma 1913, n.398, 24 mai 1913, n.399, 31 mai 1913, n.400, 8 juin 1913, n.401, 15 juin 1913, n.402, 22 juin 1913, n.403, 29 juin 1913, n.404, 6 juillet 1913, n.405, 13 juillet 1913, n.406, 20 juillet 1913, n.406, 3 août 1913 daté 20 juillet 1913), n.407, 17 août 1913.
Lieux : IISG, n.368 à384, 386 à 389, 391 à 394, 396 à 407.
ASMOB, n.389 à 407.
BDIC n.406 et 406 et (m) collection ASMOB
CSLP (m), BIR (m) collection IISG
Remarques : Le n.387 paraît avec le chiffre 386 et le n.406 paraît deux fois.
A partir du n.389, et pendant vingt numéros, *La Barricata* paraît conjointement avec *Germinal,* périodique anarchiste en langue portugaise. Dans ce périodique en portugais apparaissent les signatures de Florentino de Carvalho (Primtivo Soares), Rodolfo Felipe, Solargeo Livre, Zeferin Oliva, João Crispim, José Oiticica et Astroglido Pereira.

L'AZIONE ANARCHICA

Sous-titre : Numero unico pubblicato a cura di alcuni Anarchici. Distribuizione gratuita
Lieu de publication : São Paulo
Adresse du journal : "Gruppo libertario", rua Pedro Vicente 58

Dates de publication : 19 novembre 1905
Périodicité : numéro unique

Rédacteurs : Alessandro Cerchiai, Francesco de Paola, Ateo D'Alba

Format : 34,5 x 52 cm

Lieux où le journal a des contacts :
Mantova
Rio de Janeiro

Lieux : IISG, BDIC (m), CSLP (m)

IL LIBERTARIO

Sous-titre : Quindicinale socialista anarchico
Devise : A partir du n.2, "Contro tutte le forme di sfruttamento e di autorità." "Solcati ancor dal fulmine, pur l'avenir siam noi."
Lieu de publication : São Paulo
Adresse du journal : Rua Barão de Jaguara, 150

Dates de publication : 17 octobre 1906 (a.I, n.1)- 1er décembre 1906 (a.I, n.3)
Périodicité : irrégulière

Directeur : Giulio Sorelli
Administrateur : Francesco de Paola pour le n.1
Rédacteurs : Gigi Damiani, Filodemi

Format : 32,5 x 47,5 cm

Lieux où le journal a des contacts : ETAT DE SÃO PAULO
Antonina
Araraquara
Campinas
Jundiai
Pitangueiras
Ribeirão Pires
Rincão
Sorocaba

Curitiba
Rio de Janeiro
Porto Alegre
Buenos Aires
Rome
Catanzaro

Numéros disponibles : a.I, n.1, 17 octobre 1906, n.2, 6 novembre 1906, n.3, 1er décembre 1906
Lieux : IISG, BDIC (m), CSLP (m)

IL RIBELLE

Sous-titre : Periodico quindicinale libertario

Devise : Dormienti, destatevi ! È l'ora...
A nulla valse la dominazione, perché la rivolta scattò dal cuore.

Lieu de publication : São Paulo

Adresse du journal : Rua Assembléia 28

Dates de publication : a.I, n.1, 1er janvier 1909

Périodicité : bimensuelle

Directeur : Zeferino Oliva

Rédacteurs : Luigi Cagnetta

Format : 26,5 x 37 cm

Numéros disponibles : a.I, n.1, 1er janvier 1909

Lieux : IISG, BDIC (m)

LA PROPAGANDA LIBERTARIA

Sous-titre : Pubblicazione quindicinale. A partir du n.4, Esce quando può.

Lieu de publication : São Paulo

Adresse du journal : Rua Assumpção, n.36 A. A partir du n.3, Casella postale 1336.

Dates de publication : 12 juillet 1913 (a.1, n.1)-31 décembre 1914 (a.II,n.21)
Interruption entre le 6 juin et le 3 octobre 1914

Périodicité : irrégulière puis bimensuelle

Directeur : Alessandro Cerchiai jusqu'au n.3.
Ensuite Francesco De Paola est administrateur. Puis Gigi Damiani, à partir du n.13

Rédacteurs : Angelo Bandoni, Arsenio Bittencourt, Paolo Buonaspada, Francesco Cianci, Rotea Clava, Martino Stanga, .

Format : 38 x 55 cm. Pour le n.10, 33 x 48 cm

Tirage : 2500 pour le n.1. 3000 pour le n. 2, 3 et 4. 4000 pour le n. du 1er mai

Lieux où le journal a des contacts : ETAT DE SÃO PAULO

Agua Branca
Alto da Serra
Araraquara
Barretos
Bauru
Botucatu
Bragança
Butantam
Caetano
Campinas
Cándido Rodrigues
Cerquilho
Cravinhos
Dobrada
Estação Campo Largo
Estação Tombadouro
Franca
Guariroba
Guaxupé
Ibaté
Igarapava
Itajubi
Itápolis
Jardinópolis

Jau
Jundiai
Lenções
Monte Alto
Piracicaba
Pirassunuga
Pitangueira
Ribeirão Pires
Ribeirão Preto
Salto de Itu
Santos
Santos
São Lourenço do Turvo
Sorocaba
Taquaritinga
Torrinha
Votorantim

Curitiba
Palmeira
Ponta Grossa
Rio Claro
São Roque
Porto Alegre
Porto Amazonas
Rio de Janeiro
Petrópolis
Belo Horizonte
Barbacena
Poços de Caldas

Numéros disponibles : **a.I**, n.1, 12 juillet 1913, n.2, 10 août 1913, n.3, 31 août 1913, n.4, 5 octobre 1913, n.6, 17 décembre 1913, n.7, 1er janvier 1914, n.8, 2 février 1914, n.9, 8 mars 1914, n.10, 1er mai 1914, n.11, 16 mai 1914, n.12, 6 juin 1914,
a.II, n.13, 3 octobre 1914, n.14, 10 octobre 1914, n.15, 24 octobre 1914, n.17, 7 novembre 1914, n.18, 21 novembre 1914, n.20, 19 décembre 1914, n.21, 31 décembre 1914.
Lieux : IISG, BDIC (m), CSLP, (m)

Remarques : Le n.10 est composé de huit pages

PRO-VITTIME POLITICHE D'ITALIA

Sous-titre : Numero unico a cura del comitato
Lieu de publication : São Paulo
Adresse du journal : Ercolano Marinelli, Bar Antártica, Rua Imigrantes 155

Dates de publication : 29 juillet 1914
Périodicité : numéro unique

Rédacteurs : Gigi Damiani, Paolo Buonaspada

Format : 38 x 55 cm

Lieux où le journal a des contacts : ETAT DE SÃO PAULO
Bragança
Franca
Jaú
Taquaratinga

Poços de Caldas
Palmeira
Porto Amazonas (Paraná)

Lieux : IISG, BDIC (m), CSLP (m)

GUERRA SOCIALE

Sous-titre : A partir du n.27, "Periodico anarchico"
A partir du n.55, "Periodico libertario di propaganda rivoluzionaria"

Lieu de publication : São Paulo

Adresse du journal : Casella postale 1336

Dates de publication : 11 septembre 1915 (a.I, n.1)-20 octobre 1917 (a.III, n.59)

Périodicité : irrégulière

Directeur : Angelo Bandoni. A partir du n.16, Gigi Damiani. Francesco Cianci pour le n.59

Rédacteurs : Alessandro Cerchiai, Gigi Damiani, Angelo Bandoni, Paolo Buonaspada, Filodem
Francesco Cianci, Silvio Antonelli, Crastinus, Rotea Clava, Giulio Bin, Martino Stanga, Vittorio
Astolfoni, G. Pardini, Florentino de Carvalho

Format : 38 x 55 cm. A partir du n.18, 33,2 x 48,3 cm. A partir du n.22, 37,5 x 55 cm
A partir du n.55, 47 x 65,5 cm

Tirage : Entre 1800 et 2000 pour les n.1 à 22. 2500 pour le n.23. 2500 pour les n.35 à 45
3000 pour les numéros 46 à 48

Lieux où le journal a des contacts :

ETAT DE SÃO PAULO
Agua Branca
Agudos
Alto da Serra
Amparo
Araraquara
Atibaia
Avaré
Barretos
Batatães
Bauru
Bicos das Pedras
Botucatu
Bragança
Campinas
Campos Novos de Paranema
Cándido Rodrigues
Casa Branca
Caxoeira do Itaperim
Cosmópolis
Cravinhos

Descalvado
Dobrada
Franca
Guaranesia
Guararema
Guariroba
Guaxupé
Guayanazes
Ibitirama
Icoarana
Indaiatuba
Igaçaba
Igarapava
Itajubi
Itápolis
Jardinópolis
Jaú
Jundiai
Jurema
Laranjal
Lenções
Matão
Mineiros
Mococa
Monte Azul
Pedreira
Penápolis
Piracicaba
Piratininga
Pitangueira
Ribeirão Claro
Ribeirão Pires
Ribeirão Preto
Rincão
Rio Claro
Santa Adelia
Santa Rita do Passo Quatro
Santa Sofia
Santos
São Bernardo
São Caetano
São Joaquim
São José do Rio Pardo
São Lourenço do Turvo
São Manoel do Paraiso
Socorro
Taquaritinga
Torrinha
Uberaba

Vila Adolfo
Vila Gomes
Votorantim

Poços de Caldas
Vargem
Curitiba
Palmeira
Pontagrossa
São Roque
Porto Amazonas
Rio de Janeiro
Belém
Buenos Aires
Montevideo
Genève

Numéros disponibles : **a.I,** n.1, 11 septembre 1915, n.2, 25 septembre 1915, n.3, 9 octobre 1915 n.4, 23 octobre 1915, n.5, 6 novembre 1915, n.6, 13 novembre 1915, n.8, 27 novembre 1915, n.9 4 décembre 1915, n.10, 11 décembre 1915,
a.II, n.12, 8 janvier 1916, n.16, 11 mars 1916, n.17, 29 avril 1916, n.18, 20 mai 1916, n.19, 3 jui 1916, n.20, 17 juin 1916, n.21 1er juillet 1916, n.22, 15 juillet 1916, n.23, 29 juillet 1916, n.24, 1 août 1916, n.25, 19 août 1916, n.26, 26 août 1916, n.27, 7 septembre 1916, n.28, 20 septembre 1916, n.29, 30 septembre 1916, n.30, 14 octobre 1916, n.31, 28 octobre 1916, n.32, 4 novembre 1916, n.33, 15 novembre 1916, n.34, 30 novembre 1916, n.35, 14 décembre 1916, n.36, 30 décembre 1916,
a.III, n.37, 13 janvier 1917, n.38, 27 janvier 1917, n.39, 10 février 1917, n.40, 30 février 1917, n.41, 3 mars 1917, n.42, 10 mars 1917, n.43, 24 mars 1917, n.44, 31 mars 1917, n.45, 10 avril 1917, n.46, 1er mai 1917, n.47, 12 mai 1917, n.48, 19 mai 1917, n.49, 26 mai 1917, n.50, 2 juin 1917, n.51, 16 juin 1917, n.52, 23 juin 1917, n.53, 30 juin 1917, n.54, 7 juillet 1917, n.55, 26 juillet 1917, n.56, 11 août 1917, n.57, 26 août 1917, n.58, 8 septembre 1917, n.59, 20 octobre 1917.

Lieux : IISG, n.1 à 6, 8 à 10, 12, 16 à 29, 31 à 59. BDIC (m)
ASMOB, n.17 à 20, 25, 26, 28-38, 40, 42, 46, 49, 52, 54 à 56. BDIC (m)

ALBA ROSSA

Sous-titre : "Periodico settimanale libertario". A partir du n.21, "Periodico libertario"

Lieu de publication : São Paulo

Adresse du journal : Rua da Glória, 168 pour la rédaction.

Pour l'administration Rua Bresser, 200. A partir du n.10, C.P. 1336

Dates de publication : 26 janvier 1919 (a.I, n.1)- 1er mai 1920
Interruption entre le octobre 1919 et le 1er mai 1920.
Une deuxième série du journal reparaît en 1921, avec cinq numéros, trois en 1922 et deux en 1923. Deux numéros d'*Alba Rossa* paraissent encore en 1934.

Périodicité : hebdomadaire puis irrégulière

Directeur : Angelo Bandoni jusqu'au n.11. Puis Silvio Antonelli jusqu'au n.19 et Francesco Scudellario pour les derniers numéros

Rédacteurs : Silvio Antonelli, E. Ferreira, C. Borgomini, Francesco Scudellario, A. Benassi, P. Bernardini, L. Lacugna, D. Grimaldi, F. Passetto

Tirage : 1000, 1500 à partir du n.4, 2000 à partir du n.8

Format : 32 x 46 cm. A partir du n.19 (ou avant), 32,5 x 48,5 cm
n.23, 27 x 38

Lieux où le journal a des contacts : ETAT DE SÃO PAULO

Agua Branca
Araraquara
Campinas
Candido Rodrigues
Guariroba
Itajubá
Itápolis
Jundiai
Osasco
Pirajú
Pitangueira
Ribeirão Claro
Santa Adelia
São Roque
Sorocaba
Taquaritinga

Palmeira
Rio de Janeiro

Milan

Numéros disponibles : **a.I,** n.1, 26 janvier 1919, n.2, 31 janvier 1919, n.3, 8 février 1919
n.4, 16 février 1919, n.5, 22 février 1919, n.6, 1er mars 1919, n.7, 8 mars 1919
n.8, 15 mars 1919, n.9, 22 mars 1919, n.10, 29 mars 1919, n.11, 3 avril 1919
n.12, 12 avril 1919, n.13, 19 avril 1919, n.14, 1er mai 1919, n.15, 10 mai 1919
n.19, 20 juillet 1919, n.20, 5 août 1919, n.21, 30 août 1919, n.22, 13 octobre 1919,
a.II, n.23, 1er mai 1920,
2e série, a.I, n.4, 5 octobre 1921, n.5, 19 novembre 1921
a.II, n.1, 10 janvier 1922, n.2, 1922, n.3 ,1922
a.III, n.1, 1923, n.2, 1923
Lieux : ASMOB, n.1 à 15, 19 à 21 de 1919, n.4 et 5 de 1921 et n.1 de 1922. BDIC (m)
IISG, n.7, 9 et 21 de 1919, n.23 de 1920, n.1 de 1922
AEL, n.2 à 7, 9 à 22 de 1919, n.23 de 1920, n.1 à 4 de 1921, n.1 à 2 de 1922, n.1 et 2 de 1923, n. et 2 de 1934. IISG (m)

GERMINAL !

Sous-titre : Periodico settimanale libertario
Lieu de publication : São Paulo
Adresse du journal : Rua Bresser, 200

Dates de publication : 21 avril 1919-11 octobre 1919
Périodicité : hebdomadaire

Directeur : Angelo Bandoni
Rédacteurs : Finetti Acquaviva, Italus, Iron, Uranus, Brigidus, Aladino, Il vecchio della montagna, A. P. C.

Lieux où le journal a des contacts : ETAT DE SÃO PAULO
Araquari
Bauru
Bragança
Catanduva
Dobrada
Engenheiro Schmidt
Jardinópolis
Jundiai
Jurema
Matão
Piracicaba
Ribeirão Claro
Santa Adelia
São João da Ariranha
São Lourenço do Turvo
Sorocaba
Torrinha

Palmeira
Poços de Caldas

Numéros disponibles : **a.I,** n.5, 17 mai 1919, n.7, 31 mai 1919, n.8, 7 juin 1919 n.10, 21 juin 1919, n.11, 28 juin 1919, n.13, 12 juillet 1919, n.14, 19 juillet 1919 n.16, 2 août 1919, n.17, 9 août 1919, n.18, 16 août 1919, n.20, 29 août 1919 n.21, 6 septembre 1919, n.22, 13 septembre 1919, n.24, 4 octobre 1919 n.25, 11 octobre 1919.
Lieux : AEL, IISG (m)

BIBLIOTHÈQUES, ARCHIVES ET CENTRES DE DOCUMENTATION OÙ S'EST EFFECTUÉE LA RECHERCHE

Archives du ministère des Affaires étrangères, Paris
Archivio centrale dello Stato, Rome
Archivio storico del ministero degli Affari esteri, Rome
Archivio storico del movimento operaio brasiliano, Milan
Arquivo do Estado, São Paulo
Arquivo Edgard Leuenroth, Campinas (Etat de São Paulo)
Arquivo nacional, Rio de Janeiro
Biblioteca Basso, Rome
Biblioteca Braidense, Milan
Biblioteca della società umanitaria, Milan
Biblioteca Feltrinelli, Milan
Biblioteca municipal Mario de Andrade, São Paulo
Biblioteca nazionale centrale, Florence
Biblioteca nazionale, Rome
Bibliothèque d'Italien et de Roumain de l'Université de Paris III (en particulier le fonds CIRCE)
Bibliothèque de documentation internationale contemporaine, Nanterre
Bibliothèque nationale, Paris
Centro de apoio à pesquisa em história, Departamento de História, Universidade de São Paulo
Centro de cultura social, São Paulo
Centro histórico do imigrante, São Paulo
Centro studi emigrazione, Rome
Centro studi libertari Pinelli, Milan
Departamento do património histórico, Divisão de iconografia, São Paulo
Departamento do património histórico, Divisão de pesquisas do Centro cultural, São Paulo
Fondation Dosne-Thiers, Paris,
Institut français d'histoire sociale, Paris
Instituto histórico geográfico brasileiro, São Paulo
Internationaal Instituut voor sociale Geschiedenis, Amsterdam
Istituto Ernesto De Martino per la conoscenza critica e la presenza alternativa del mondo popolare e proletario, Milan
Istituto italiano di cultura, São Paulo
Musée social, Paris
Museo del Risorgimento, Milan

Certaines bibliothèques ont également été contactées par courrier : la bibliothèque communale de Forlì, celle d'Imola, la bibliothèque universitaire de Pise, des bibliothèques américaines, en particulier celle de l'Université de Rochester, Etat de New York et le centre de documentation AnArchiv de Neustadt/Weinstrasse.

SOURCES

Les journaux anarchistes en italien publiés au Brésil constituent l'essentiel des sources utilisées pour cette recherche. Tous ont été lus minutieusement, dans la mesure des collections disponibles, parfois lacunaires. D'autres journaux ont été traités, ceux de la presse anarchiste en portugais, de la presse socialiste, essentiellement en italien, et de la presse libérale, en italien et en portugais.

Il a été donné une grande place aux documents d'archives, en particulier au fonds du *Casellario Politico Centrale* de l'*Archivio Centrale dello Stato,* dans lequel les principaux rédacteurs de la presse anarchiste italienne au Brésil ont leur dossier. En ce qui concerne les archives brésiliennes, la recherche n'a pu s'effectuer qu'aux archives nationales de Rio de Janeiro, étant donné que les archives policières et judiciaires ont un accès réservé.

La bibliographie qui suit répertorie les ouvrages généraux consultés sur l'émigration italienne, l'histoire de l'anarchisme, l'histoire du Brésil et la colonie Cecilia.

BIBLIOGRAPHIE

MATÉRIEL D'ARCHIVES

ACS, CPC, b.31, fasc. Aldino Agottani.
ACS, CPC, b.31, fasc. Giuseppe Andrea Agottani.
ACS, CPC, b.200, fasc. Lorenzo Arrighini.
ACS, CPC, b.305, fasc. Angelo Bandoni
ACS, CPC, b.481, fasc. Riccardo Benassi
ACS, CPC, b.535, fasc. Diulio Bernardoni
ACS, CPC, b.577, fasc. Alcibiade Bertolotti
ACS, CPC, b.733, fasc. Tobia Boni
ACS, CPC, b.977, fasc. Arturo Campagnoli
ACS, CPC, b.1248, fasc. Alessandro Cerchiai
ACS, CPC, b.1350, fasc. Egizio Cini.
ACS, CPC, b.1445, fasc. Giuseppe Consorti
ACS, CPC, b.1601, fasc. Gigi Damiani.
ACS, CPC, b.1632, fasc. Alceste De Ambris
ACS, CPC, b.1839, fasc. Augusto Donati
ACS, CPC, b.1845, fasc. Achille Dondelli.
ACS, CPC, b.2307, fasc. Francesco Gattai
ACS, CPC, b.2509, fasc. Gaetano Grassi
ACS, CPC, b.2905, fasc. Giuseppe Maderna.
ACS, CPC, b.2933, fasc. Luigi Magrassi
ACS, CPC, b.3054, fasc. Alfredo Mari
ACS, CPC, b.3231, fasc. Emma Mennocchi
ACS, CPC, b.3354, fasc. Teodoro Monicelli
ACS, CPC, b.4342, fasc. Oreste Ristori.
ACS, CPC, b.4445, fasc.Giovanni Rossi.
ACS, CPC, b.4466, fasc. Edmondo Rossoni
ACS, CPC, b.4787, fasc. Giuseppe Sgai
ACS, CPC, b.4875, fasc. Giulio Sorelli
ACS, CPC, b.5279, fasc. Vincenzo Vacirca
ACS, CPC, b.5392, fasc. Felice Vezzani
ACS, CPC, b.5523, fasc. Giacomo Zanetti.

ACS, Pubblica Sicurezza, 1905, b.21, fasc. Partito anarchico. America
ACS, Pubblica Sicurezza, Atti speciali, 1909, b.4, fasc. Brasile
ACS, Pubblica Sicurezza, G1 (Associazioni), b.1, Brasile, San Paolo, Gruppo anarchico La Barricata, 1912 août-septembre

ASMAE, Polizia internazionale, b.28, Moti anarchici. Brasile (1889-1901)

ASMAE, Polizia internazionale, b.47, Rio de Janeiro (1880-1896)
ASMAE, Polizia internazionale, b.49, fasc. Anarchici italiani in Brasile (1909-1911)
ASMAE, Serie Z (Contenzioso), b.81, Botti Galileo... (1892-1894)
ASMAE, Serie Z (Contenzioso), b.83, Espulsi da S. Paulo con l'accusa di anarchia nel 1893
ASMAE, Serie Z, b.108, Orfanatrofio Cristoforo Colombo di S. Paolo

ANR, Ijj7, Leopoldo Cerchiari, Oreste Ristori, Julio Sorelli, Ricardo del Frate, Ambrosio Chiodi, Andrea Monaco, Luiz Zaphiro, Francisco Annunciato, 1906-1907
ANR, Ijj7, Vicente Vacirca, 1908
ANR, Ijj7, Oreste Ristori, Alexandre Cerchiai, Edgard Leuenroth, José Romero, José dos Passos da Silva Cunha, 1911
ANR, Ijj7, Vicente Anodio, 1917
ANR, Ijj7, Silvio Antonelli, 1917
ANR, Ijj7, Luigi Damiani, José Sarmento Marques, 1917
ANR, Ijj7, José Sgai, 1917
ANR, Ijj7, José Agotani, 1919
ANR, Ijj7, Alexandre Cerchiari, 1919
ANR, Ijj7, Teodoro Moniceli, 1921
ANR, Registre n.40 des entrées à l'*Hospedaria dos imigrantes.*

IISG, fonds Ugo Fedeli, n.135
IISG, fonds Max Nettlau, n.225, n.373
IISG, fonds Giovanni Rossi
IISG, fonds Luigi Fabbri, n.12

IEDM, témoignage oral d'Ebe Rossi recueilli par Rosellina Gosi et Luisa Betri à Pise le 3 novembre 1974.
IFHS, fonds Emile Armand.
Archives du ministère des Affaires étrangères, Paris, Nouvelle série, Brésil, volumes 1 à 9.

KOEN, Elie, VAN DER HORST (editors), *Guide to the International Archives and Collections at the IISH,* Amsterdam, International Institute of social History, 1989.

MOMMSEN, Wolfgang A., *Die Nachlässe in den deutschen Archiven,* Boppard am Rhein, Harald Boldt Verlag, 1971.

PÉRIODIQUES CONSULTÉS

Il Lavoro, Pisa, 1878.

La Plebe, Milano, 1877-1878.
Brescia per Cipriani, Brescia, 24 février 1884.
Il Socino, Siena, 1884-1885.
La Favilla, Mantova, 1884-1885.
In marcia, Fano-Pesaro, 1885.
I Miserabili, Padova, 1885.
Lo Sperimentale, Brescia, 1886-1887.
Rivista italiana del socialismo, Lugo-Imola, 1886-1887.
Humanitas, Napoli, 1887.
Il Democratico, Cremona, 1888.
L'Amico del Popolo, Mantova, 1888.
Il Nuovo Combattiamo, Genova Sampierdarena, 1888-1889.
Il Sole dell'Avvenire, Ravenna, 1889.
La Giustizia, Reggio Emilia, 1888-1889.
Corriere della Sera, Milano, avril 1889.
Il Secolo, "Gazzetta di Milano", avril-mai 1889.
Cuore e Critica, Bergamo, 1889-1890.
La Plebe, Cremona, 1889-1890.
L'Eco del Popolo, Cremona, 1889-1893.
La Rivendicazione, Forlì, 1890-1891.
La Révolte, Paris, 1890-1894.
La Geografia per tutti. Bergamo, 1891.
Critica Sociale, Milano, 1891-1892, mars 1916.
Il Grido degli Oppressi, Chicago puis New York, 1892-1894.
Fanfulla, São Paulo, 1893-1899.
Democracia Social, Pelotas, 1893,
El Perseguido, Buenos Aires, 1893.
Sempre Avanti, Livorno, 1893.
La Question Sociale, Buenos Aires, 1894-1895.
La Revue Libertaire, Paris, 1894.
Les Temps Nouveaux, Paris, 1895, 1896, 1900, 1909.
L'Anarchia, août 1896.
Avanti !, São Paulo, 1900-1901, 1903, 1908, 1914-1915, 1917, 1919.
O Amigo do Povo, São Paulo, 1902-1904
La Protesta Umana, Chicago puis San Francisco, 1902-1903.
Despertar, Curitiba, 1904-1905.
Anima e Vita, São Paulo, 1905
Aurora, São Paulo, 1905.
Il Falegname/O Carpinteiro, 1905.
A Terra Livre, São Paulo et Rio de Janeiro, 1905-1908, 1910.
Cronaca Sovversiva, Barre, Vermont, 1907.
Le Figaro, Paris, avril 1907.
La Lotta Proletaria, São Paulo, 1908-1909.
Il Secolo, São Paulo, 1908-1909.
A Voz do Trabalhador, Rio de Janeiro, 1908-1909, 1913-1915.
La Scure, São Paulo et Rio de Janeiro, 1910.
Il Pungolo, São Paulo, 1910-1912.
Don Chisciotte, São Paulo, 1911.
A Guerra Social, Rio de Janeiro, 1911-1912.

L'Avvenire Anarchico, Pisa, octobre 1913, mars-avril 1917.
A Rebelião, São Paulo, 1914.
Bollettino della Camera di commercio ed arti di San Paolo, São Paulo, 1916-1917.
Università Popolare, Milano,1916-1917.
Il Libertario, Genova, mars-avril 1917.
O Estado de São Paulo, juillet 1917.
A Plebe, São Paulo, 1917, 1919-1924, 1927-1935, 1948-1950.
Il Libertario, La Spezia, 1913, 1917, 1919-1920.
Spartacus, Rio de Janeiro, 1919-1920.
Remember, São Paulo, 1921.
Lo Spaghetto, São Paulo, 1931.
Quaderni della Libertà, São Paulo, 1932-1936.
Umanità Nova, Roma, février 1948, mai 1948, mars 1993.
L'Unique, Orléans, 1948-1949.
Trabalhadores, Campinas, 1989.
Sicilia Libertaria, Ragusa, mai 1993.
A. Rivista anarchica, Milano, mai 1993.

OPUSCULES

Almanacco della rivoluzione, Edito a cura del gruppo La Propaganda, São Paulo, 1909.

BANDONI, Angelo, *la fatalità storica della Rivoluzione sociale,* São Paulo, 1921.

DAMIANI, Gigi, *I paesi nei quali non bisogna emigrare. La questione sociale nel Brasile,* Milano, Edizioni di Umanità Nova, juin 1920.

DAMIANI, Gigi, *Il problema della libertà. Riflessioni,* Roma, Società anonima poligrafica italiana, 1924.

DAMIANI, Gigi, *La mia bella anarchia,* Cesena, Edizioni «L'Antistato», 1953.

LEUENROTH, Edgard, NEGRO, Hélio, *O que é o maximismo ou bolchevismo,* São Paulo, Semente, s. d., première édition 1919.

PICCAROLO, Antonio, *La fisiologia di uno sciopero, Ribeirão Preto,* La rivista coloniale, São Paulo, 1913.

Relatório da Confederação Operária Brasileira contendo as resoluções do Segundo Congresso Operário Brasileiro reunido no Rio de Janeiro nos dias 8, 9, 10, 11, 12 e 13 de setembro de 1913 e as resoluções do Primeiro Congresso Operário Brasileiro reunido en abril de 1906, Rio de Janeiro, Tip. do *Jornal do Comércio* de Rodrigues & C., 1914.

Resoluções do Primeiro Congresso Operário Brasileiro efectuado nos dias 15, 16, 17, 18, 19 e 20 de abril de 1906, Rio de Janeiro, Pap. Villas-Boas & C., 1906.
RISTORI, Oreste, *Le corbellerie del collettivismo,* São Paulo, Tipografia Germianl, s. d.
RISTORI, Oreste, *Contra a imigração,* São Paulo, Edição de *La Battaglia,* 1906.
RISTORI, Oreste, *Polemiche sull'anarchia, (Estratte da* La Battaglia), São Paulo, *La Battaglia,* 1907.
RISTORI, Oreste, *Le infamie secolari del cattolicesimo,* São Paulo, *La Battaglia,* 1911.
ROSSI, Giovanni, *Cosa vogliono i contadini. Veglia in un podere toscano raccontata da Giovanni Rossi,* Milano, Biblioteca socialista della *Plebe,* n.11 et 12, 1883.

PRESSE

Bibliografia del socialismo e del movimento operaio, ESMOI, Roma Torino, 1956.
BAILY, Samuel, "The role of two newspapers in the assimilation of Italians in Buenos Aires and São Paulo, 1893-1913", *in International Migration Review,* vol. 12, New York, Fall, 1978, Center for Migration Studies, pp.321-340.
BELLI, Natale, *Il giornalismo italiano in São Paulo,* São Paulo, 1923.
BETTINI, Leonardo, *Bibliografia dell'anarchismo, vol.1, Periodici e numeri unici in lingua italiana pubblicati in Italia (1872-1971),* Firenze, Crescita politica editrice, 1972.
BETTINI, Leonardo, *Bibliografia dell'anarchismo, vol.2, Periodici e numeri unici in lingua italiana pubblicati all'estero (1872-1971),* Firenze, Crescita politica editrice, 1976.
BRIANI, Vittorio, *La stampa italiana all'estero dalle origini ai nostri giorni,* Istrituto poligrafico dello Stato, Roma, 1977.
FERREIRA, Maria Nazareth, *A imprensa operária no Brasil, 1880-1920,* Petrópolis, Editora Vozes, 1978.
FELICI, Isabelle, *Introduction à l'étude du mouvement anarchiste italien à São Paulo. Germinal, Organe socialiste-anarchiste du cercle libertaire Germinal,* mémoire de DEA, Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris III, 1988.

FREITAS, Afonso A. de, *A imprensa periodíca de São Paulo desde dos seus primórdios em 1823 até 1914,* SP, Tipografia do *Diário oficial,* 1915.
FREITAS, Nobre, *História da imprensa de São Paulo,* Edições Leia, SP, 1950.
FUMAGALLI, G., *La stampa periodica italiana all'estero,* Milano, Fratelli Bocca, 1906.
GORDON Eric, HALL, Michael M., SPALDING, Hobart A., "A survey of Brazilian and Argentine materials at the Internationaal Instituut voor Sociale Geschiedenis in Amsterdam", *in Latin American Research Review,* vol.3, Fall, 1973.
HALL, Michael, M., *Le fonti depositate presso l'Università di Campinas,*
NETTLAU, Max, *Bibliographie de l'anarchie,* Paris, Stock, 1897. Réédition à New York par Burt Franklin en 1968.
SODRÉ, Nelson Werneck, *História da imprensa no Brasil,* Rio de Janeiro, Editora Civilização brasileira, 1966.
TRENTO, Angelo, "La nascita del *Fanfulla* : un foglio democratico al servizio della giustizia (1893-1895), *in Novo Cadernos,* II, 1988, pp.7-48.
TRENTO, Angelo, "La stampa periodica italiana in Brasile, 1765-1915", *in Il Veltro, Rivista della civiltà italiana,* a.XXXIV, n.3-4, mai-août 1990, pp.301-315.

EMIGRATION ITALIENNE

ALVIM, Zuleika, *Brava gente. Os italianos em São Paulo, 1870-1920,* São Paulo, editora brasiliense, 1986.
Il Brasile e gli italiani, Pubblicazione del *Fanfulla,* Firenze, Bemporad, 1906.
CENNI, Franco, *Italianos no Brasil. "Andiamo in 'Merica...,* seconda edição fac-similar do centenario da imigração italiano no Brasil, 1875-1975, São Paulo, Martins, Editora da Universidade de São Paulo, 1975. Première édition 1956.
COLETTI, Francesco, *Cinquant'anni di storia italiana, vol.3, Dell'emigrazione italiana,* Milano, Hoepli, 1911.
DORE, Grazia, *La democrazia italiana e l'emigrazione in America,* Brescia, Morcelliana, 1964.
Francesco Matarazzo. Gloria dell'ingegno e del lavoro. Omaggio della Collettività Italiana di San Paolo del Brasile nel primo centenario della sua nascita, 1854-1954, São Paulo, Publication du consulat italien, 1954.

IANNI, Constantino, *Homens sem paz. Os conflitos e os bastidores da emigração italiana,* Rio de Janeiro, Civilização brasileira, 1972.

FELICI, Isabelle, "Samba italiano", *Les Langues Néo-latines,* Paris, n.276, premier trimestre 1991.

FRANZINA, Emilio, *La grande emigrazione,* Padova, Marsilio, 1976.

FRANZINA, Emilio, *Merica ! Merica ! Emigrazione e colonizzazione nelle lettere di contadini veneti in America Latina 1876-1902,* Milano, Feltrinelli, 1979.

HALL, Michael, M., "Emigrazione italiana a San Paolo, 1880-1920" *in Quaderni storici,* Ancona, janvier-avril 1974, pp.138-159.

MARTINS, José de Souza, *Conde Matarazzo. E empresário e a empresa,* São Paulo, HUCITEC, 1976, 2° edição.

MARTINS, José de Souza, "Empresários e trabalhadores de origem italiana no desenvolvimento industrial brasileiro entre 1880 e 1914 : o caso de São Paulo", *in Dados, Revista de Ciências Sociais,* vol.24, n.2, Instituto Universitário de Pesquisa do Rio de Janeiro, Editora Campus, 1981.

MORTARA, Giorgio, "Alcuni dati sull'emigrazione italiana in Brasile" *in L'industria,* 1950.

OSTUNI, Maria Rosaria, "Note per la storia dell'emigrazione italiana in Brasile : le fonti archivistiche", *in* ROIO, José Luiz del (org.), *Lavoratori italiani in Brasile. Immigrazione e industrializzazione nello Stato di San Paolo,* Milano, Franco Angeli, 1981, pp.61-78.

PARIS, Robert, "L'Italia fuori d'Italia. Gli italiani in Brasile", *in Storia d'Italia, Dall'Unità a oggi,* Torino, Einaudi, 1975, pp. 592-600.

PARIS, Robert, "Un compagnonnage hasardeux : Alceste De Ambris", *in Luigi Campolonghi. Une vie d'exil (1876-1944),* Paris, CEDEI-CIRCE, 1989, pp.27-36.

PETTINATI, Francesco, *O elemento italiano na formação do Brasil : de Amerigo Vespucci a Libero Badarò,* Elvino Pocari Editor, São Paulo, 1939, publié à l'occasion du cinquantenaire de l'immigration italienne dans l'Etat de São Paulo.

ROIO, José Luiz del (org.), *Lavoratori italiani in Brasile. Immigrazione e industrializzazione nello Stato di San Paolo,* Milano, Franco Angeli, 1981. Cet ouvrage est traduit en portugais sous le titre *Trabalhadores no Brasil. Imigração e industralização,* São Paulo, Icone editora, 1990.

RIOS, José Arthur, "Italianos em São Paulo", *in* MARCONDES, J. V. Freitas (org.), *São Paulo, espírito, povo, instituições,* São Paulo, Livraria pioneira editora, 1968.

SORI, Ercole, *L'emigrazione italiana dall'unità alla seconda guerra mondiale,* Bologna, Il Mulino, 1979.
TRENTO, Angelo, "Miseria e speranza : l'emigrazione italiana in Brasile, 1887-1902" *in* ROIO, José Luiz del (org.), *Lavoratori italiani in Brasile. Immigrazione e industrializzazione nello Stato di San Paolo,* Milano, Franco Angeli, 1981, pp.9-33.
TRENTO, Angelo, *Là dov'è la raccolta del caffè. L'emigrazione italiana in Brasile 1875-1940,* Facoltà di lettere e filosofia di Macerata, Padova, Antenore, 1984.
VEGLIANTE, Jean-Charles, *Gli italiani all'estero, 1861-1981, dati introduttivi,* CIRCE, Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris III, 1986.
VEGLIANTE, Jean-Charles, "Cinema e presenza italiana in Francia", *Altreitalie,* novembre 1991.

HISTOIRE POLITIQUE

ABAD de Santilla, Diego, *La FORA. Storia del movimento operaio in Argentina,* Livorno, Edizioni l'impulso, 1979.
ALFASSI GRIMALDI, Ugoberto, *Il re "buono",* Milano, Feltrinelli, 1970.
ANDREUCCI, Franco, DETTI, Tommaso, *Il movimento operaio italiano. Dizionario biografico 1853-1943,* Roma, Editori Riuniti, 1975-1978.
ANTONIOLI, Maurizio (a cura di), *Dibattito sul sindacalismo. Atti del Congresso Internazionale anarchico di Amsterdam (1907),* Firenze, CP Editrice, 1978.
BADALONI, Nicola, "Le prime vicende del socialismo a Pisa (1873-1883)", *Movimento operaio,* novembre-décembre 1955, n.6, pp.854-886.
BADALONI, Nicola, *Democratici e socialisti livornesi nell'Ottocento,* Roma, Editori Riuniti, 1966.
BERTOLUCCI, Franco, *Anarchismo e lotte sociali a Pisa 1871-1901. Dalla nascita dell'Internazionale alla Camera del lavoro,* Pisa, Biblioteca Franco Serrrantini, 1988.
BERTOLUCCI, Rosaria, (a cura di), *Atti del Convegno "Popolo e Stato nell'Italia di fine secolo", Carrara, Comitato Pro-Bresci, 1986.*
BILSKY, Edgardo J., *La F.O.R.A. y el movimiento obrero/2 (1900-1910),* Buenos Aires, Centro editor de America Latina, 1985.

CERRITO, Gino, *Radicalismo e socialismo in Sicilia (1860-1882),* Università degli studi di Messina, Pubblicazione della facoltà di Magistero, Messina, Firenze, Casa editrice G. d'Anna, 1958.

CERRITO, Gino, *Dall'insurrezionalismo alla settimana rossa. Per una storia dell'anarchismo in Italia (1881/1914),* Firenze, Crescita politica editrice, 1977.

CERRITO, Gino, *Andrea Costa nel socialismo italiano,* Roma, Goliardica editrice, 1982.

COLETTI, Alessandro, *Anarchici e questori,* Padova, Marsilio editori, 1971.

CONTI, Elio, *Le origini del socialismo a Firenze (1860-1880),* Roma, Edizioni Rinascita, 1950.

DEL CARRIA, Renzo, *Proletari senza rivoluzione. Storia delle classi subalterne italiane dal 1860 al 1950. vol.1,* Milano, Edizioni Oriente, 1970.

DOLLEANS, Edouard, *Histoire du mouvement ouvrier, vol.2, 1871-1920,* Paris, Armand Colin, 1957.

DOMMANGET, Maurice, *Histoire du Premier Mai,* Paris, Editions de la Tête aux Feuilles, 1972.

DUBOIS, Félix, *Le péril anarchiste,* Paris, Flammarion, 1894.

FEDELI, Ugo, *Gigi Damiani. Note biografiche. Il suo posto nell'anarchismo,* Cesena, Edizioni «L'Antistato», 1954.

FELICI, Isabelle, "Gli anarchici italiani di San Paolo e il problema dell'organizzazione (1898-1917)", Convegno internazionale di Studi, Lavoratori e sindacato nell'emigrazione italiana in America Latina, 1870-1970, Brescia, 25-27 novembre 1992. Actes à paraître.

GALZERANO, Giuseppe, *Gaetano Bresci,* Casalvelino Scalo, Galzerano Editore, 1988.

GUERIN, Daniel, *L'anarchisme,* Paris, Gallimard Folio, 1981.

GUILLAUME, James, *L'Internationale. Documents et souvenirs, vol.1 1864-1872, vol.2, 1873-1878,* Paris, Editions Gérard Lebovici, 1985.

HARMEL, Claude, *Histoire de l'Anarchie, des origines à 1880,* Paris, Champ Libre, 1984, 1e édition 1949.

HOSTETTER, Richard, *Le origini del socialismo italiano,* Milano Feltrinelli, 1963.

JULLIARD, Jacques, "Théorie syndicaliste révolutionnaire et pratique gréviste", *in Le mouvement social,* n.65, octobre-décembre 1968.

LISANTI, Nicola, *Il movimento operaio in Italia 1860-1980. Dall'Unità ai nostri giorni,* Roma, Editori Riuniti, 1986.
LOMBROSO, Cesare, *Gli anarchici,* Roma, Napoleone editore, 1972 (Première édition 1894).
MAITRON, Jean, *Le mouvement anarchiste en France, vol.1, Des origines à 1914,* Paris, Maspero, 1983.
MAITRON, Jean, *Le mouvement anarchiste en France, vol.2, De 1914 à nos jours,* Paris, Maspero, 1983.
MANACORDA, Gastone, *Il movimento operaio italiano attraverso i suoi congressi,* Roma, Rinascita, 1971.
MASINI, Pier Carlo, *Storia degli anarchici italiani. vol.1, Da Bakunin a Malatesta,* Milano, Rizzoli, 1969.
MASINI, Pier Carlo, *Storia degli anarchici italiani. vol.2, Nell'epoca degli attentati,* Milano, Rizzoli, 1981.
NETTLAU, Max, *Die erste Blütezeit der Anarchie,* Vaduz, Topos Verlag, 1981.
NETTLAU, Max, *Histoire de l'Anarchie,* Paris, Artefact, 1986.
Novo Dicionário de história do Brasil, São Paulo, Edições Melhoramento, 1970.
OVED, Iaácov, *El anarquismo y el movimiento obrero en Argentina,* Mexico, Siglo XXI editores, 1978.
PERNICONE, Nunzio, *The Italian anarchist movement. The years of crisis, decline and transformation (1879-1894),* University of Rochester, 1971.
PETACCO, Arrigo, *L'anarchico che venne dall'America,* Milano, Mondadori, 1974.
RAGIONIERI, Ernesto, "La formazione del programma amministrativo socialista in Italia", *Movimento operaio,* n.5-6, 1953, pp.685-749.
ROCHAT, Giorgio, *Il colonialismo italiano,* Torino, Loescher, 1973.
ROMANO, Aldo, *Storia del movimento socialista in Italia, vol.2, L'egemonia borghese e la rivolta libertaria, 1871/1882,* Bari, Laterza, 1966.
ROMANO, Aldo, *Storia del movimento socialista in Italia, vol.3, Testi e documenti, 1861/1882,* Bari, Laterza, 1967.
ROSSELLI, Nello, *Mazzini e Bakunin. Dodici anni di movimento operaio in Italia, 1860-1872,* Torino, Einaudi, 1967.
SANTARELLI, Enzo, *Il socialismo anarchico in Italia,* Milano, Feltrinelli, 1959.
SANTARELLI, Enzo, *Movimento operaio e rivoluzione socialista, Studi, letture, ricerche,* Urbino, Argalìa editore, 1976.

TARANTINI, Domenico, *La maniera forte. Elogio della polizia. Storia del potere politico in Italia : 1860-1975.* Verona, Bertani editore, 1975.
WOODCOCK, George, *L'anarchia. Storia delle idee e dei movimenti libertari,* Milano, Feltrinelli, 1966.
ZOCCOLI, Ettore, *L'Anarchia. Gli agitatori. Le idee. I fatti,* Milano, Fratelli Bocca, 1944, première édition 1907.

HISTOIRE DU BRÉSIL

ALVIM, Zuleika, "Immigrazione e forza lavoro femminili in São Paulo (1880-1920), *in* FRANZINA, Emilio (a cura di), *Un altro Veneto, Saggi e studi di storia dell'emigrazione nei secoli XIX e XX,* Padova, Francisci Editore, 1983, pp.491-512.
BANDEIRA, Moniz, MELO, Clovis, ANDRADE, A. T., *O ano vermelho. A revolução russa e seus reflexos no Brasil,* Rio de Janeiro, Editora Civilização brasileira, 1967.
Il Brasile, sue ricchezze naturali, sue industrie, Pubblicazione fatta dalla Commissione per l'Espansione economica del Brasile all'estero, Tipografia Fratelli Treves, 1909.
CARNEIRO, Glauco*, História das revoluções brasileiras,* Rio de Janeiro, Edições O cruzeiro, 1965.
CARONE, Edgard, *Movimento operário no Brasil vol.1, 1877-1944,* São Paulo, Difel, 1979.
CARONE, Edgard, *O P.C.B. vol.1, 1922-1943,* São Paulo, Difel, 1979.
CARONE, Edgard, *O Marxismo no Brasil (das origens a 1964),* Rio de Janeiro, Dois Pontos, 1986.
CHACON, Vamireh, *História das idéias socialistas no Brasil,* Rio de Janeiro, Civilizacão brasileira, 1967.
CUBERO, Jaime, "Il movimento operaio e le idee libertarie", *in Nel sole di un Paese grande che libero forse non è stato mai. Resoconto dal «nuovo» Brasile,* Milano, Editrice Zero in condotta, 1989, pp.33-39.
DEAN, Warren, *The industrialization of São Paulo, 1880-1945,* Austin & London, University of Texas Press, 1969.
DENIS, *Le Brésil au XX^{e} siècle,* Paris, Armand Colin, 1917.

DIAS, Everardo, *História das lutas sociais no Brasil,* São Paulo, Editora Alfa-Omega, 2a edição, 1977.

DULLES, John Foster, *Anarquists and communists in Brazil, 1900-1935,* Austin & London, University of Texas Press, 1973.

FAUSTO, Boris, *Trabalho urbano e conflito social (1890-1920),* São Paulo, Difel, 1977.

FAUSTO, Boris (sous la direction de), *História geral da civilização brasileira. vol.3, O Brasil republicano, tomo 1, Estrudura de poder e economia,* São Paulo, DIFEL, 1977.

GOES, Maria Conceição Pinto de, *A formação da classe trabalhadora. Movimento anarquista no Rio de Janeiro, 1888-1911,* Rio de Janeiro, Jorge Zahar editor, 1988.

GORDON Eric, *Anarchism in Brazil : Theory and practice 1890-1920,* thèse de doctorat, Tulane University, 1978.

HALL, Michael, M., *The origins of mass immigration in Brazil, 1871-1914,* thèse de doctorat, Columbia University, 1969.

HALL, Michael, M, PINHEIRO, Páulo, Sérgio, *A classe operária no Brasil 1889-1930. Documentos. vol.1, O movimento operário,* São Paulo, Alfa Omega, 1979.

HALL, Michael, M., ALIER, Verena Martinez, "Greves de colonos na primeira República", II Seminário de relaçoes de trabalho e movimentos sociais, CEDEC, São Paulo, 17-19 mai 1979, photocopies.

HALL, Michael, M., PINHEIRO, Paulo Sergio, "Immigrazione e movimento operaio in Brasile : un'interpretazione", *in* ROIO, José Luiz del (org.), *Lavoratori italiani in Brasile. Immigrazione e industrializzazione nello Stato di San Paolo,* Milano, Franco Angeli, 1981, pp.35-48.

HECKER, Alexandre, *Um socialismo possível. A atuação de Antonio Piccarolo em São Paulo,* São Paulo, T. A. Queiroz Editor, 1989.

LINHARES, Hermínio, *Contribuição à história das lutas operárias no Brasil,* São Paulo, Alfa Omega, 1977.

LOPREATO, Christina Roquette, "As jornadas de julho. São Paulo 1917", *in Jogos da política. Imagens, representações e práticas,* ANPUH/ São Paulo, Marco Zero FAPESP, 1992.

MAGNANI, Sílvia Ingrid Lang, *O movimento anarquista en São Paulo (1906-1917),* São Paulo, Brasiliense, 1982.

MARAM, Sheldon Leslie, *Anarquistas, imigrantes e o movimento operário brasileiro, 1890-1920,* traduction de l'anglais, Rio de Janeiro, Paz e terra, 1979.
MARCILIO, Maria Luiza, "Industrialisation et mouvement ouvrier à São Paulo au début du XX^{e} siècle", *in Le Mouvement Social,* n.53, octobre-décembre 1965.
MAURO, Frédéric, *Histoire du Brésil,* Paris, PUF, Que sais-je ?, 1979.
PEREIRA, Astrogildo, *Formação do PCB, 1922-1928,* Lisboa, Prelo, 1976.
Relatório do Ministério da justiça e negócios interiores, Rio de Janeiro, Imprensa Nacional, juillet 1920.
PINHEIRO, Páulo, Sérgio, "O proletariado industrial na primeira República" *in História geral da civilizaçao brasileira, vol.3, tomo 2,* Rio de Janeiro, Difel, 1977, pp.135-178.
RECLUS, Elisée, *Nouvelle géographie universelle. La Terre et les hommes, vol. XIX Amérique du Sud,* Paris, Hachette, 1894.
RODRIGUES, Edgar, *Socialismo e sindicalismo no Brasil. 1675-1913,* Rio de Janeiro, Laemmert, 1969.
RODRIGUES, Edgar, *Os anarquistas. Trabalhadores italianos no Brasil,* São Paulo, Global Editora, 1984.
RODRIGUES, Edgar, *Lavoratori italiani in Brasile,* Casalvelino Scalo, Galzerano Editore, 1985.
SEIXAS, Jacy, *Anarchisme, syndicalisme révolutionnaire et participation politique au Brésil : Mythe et histoire,* Thèse de doctorat, Paris, EHESS, 1989.
SIMÃO, Azis, *Sindicato e estado, suas relações na formação do proletariado de São Paulo,* São Paulo, Atica, 1981, première édition 1966.
TRENTO, Angelo, *Il Brasile. Una grande terra tra progresso e tradizione (1808-1990),* Firenze, Giunti editore, 1992.
VANGELISTA, Chiara, *Le braccia per la* fazenda *: immigrati e* caipiras *nella formazione del lavoro paulista 1850-1930,* Milano, Franco Angeli, 1982.
WALLE, Paul, *Au Brésil, L'Etat de São Paulo,* Paris, Guilmoto éditeur, 1910.

LITTERATURE ET MEMOIRE

ABREU, Alberto de, *Bella ciao,* pièce en deux actes, *in Revista de Teatro,* n.450, Avril-juin 1984, pp.27-64.
BANANERE, Juò, *La divina increnca,* Zan Baolo, 1915.
BANANERE, Juò, PAES, Antônio, *Galabaró,* Zan Baolo, 1917.

BERNARDI, Aquiles, *Nanetto Pipetta, nassuo in Italia e vegnudo in Merica per catare la cuccagna,* Universidade de Caxias do Sul, 1976.

BOSI, Ecléa, *Memória e sociedade. Lembranças de velhos,* São Paulo, T. A. Queiroz Editor, 1979.

CANDIDO, Antonio, *Teresina etc.,* Rio de Janeiro, Paz e Terra, 1980.

CARELLI, Mario, *Carcamanos e comendadores. Os italianos de São Paulo : da realidade à ficção (1919-1930),* São Paulo, Atica, 1985.

CHIAVENATO, Júlio José, *Coroneis e carcamanos,* São Paulo, Global Editora, 1982.

CORREIA, Francisco, "Mulheres libertárias : un roteiro", *in* PRADO, Antonio Arnoni (org.), *Libertários no Brasil. Memória, lutas, cultura,* São Paulo, Brasiliense, 1986, pp.38-63.

CUSANO, Alfredo, *Italia d'oltre mare. Impressioni e ricordo dei miei cinque anni di Brasile,* Milano, Stabilimento tipografico Enrico Reggiani, 1911.

DAMIANI, Gigi, "Viaggiando (La gente che s'incontra)", *La Battaglia,* a.V, n.208, 21 mars 1908. Cet article de Damiani, présenté et annoté par mes soins, est reproduit dans *Gli italiani all'estero,* n.4, documents réunis par Jean-Charles Vegliante, CIRCE, Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris III, à paraître.

DIAS, Everardo, *Memórias de um exiliádo, Episódio de uma deportação,* São Paulo, 1920.

GATTAI, Zélia, *Anarquistas, graças a Deus,* Rio de Janeiro, Record, 1979. Traduction française *Zélia,* Paris, Stock, 1982.

HARDMAN, Francisco Foot, *Nem Pátria, nem patrão ! vida operária e cultura anarquista no Brasil,* São Paulo, Brasiliense, 1983.

HOHLFEDT, Antônio, "A cultura italiana e a literatura brasileira, *in Presença italiana no Brasil,* Luiz Alberto de Boni (org.), Porto Alegre EST, 1987, pp.405-435. Une traduction italienne de cet article est proposée dans TRENTO, Angelo, (a cura di), *La presenza italiana nella storia e nella cultura del Brasile,* Torino, Edizioni della Fondazione Giovanni Agnelli, 1991, pp.353-389.

HOHLFEDT, Antônio, "La letteratura di lingua italiana in Brasile", In *la Letteratura dell'emigrazione. Gli scrittori di lingua italiana nel mondo,* (a cura di Jean-Jacques Marchand), Torino, Edizioni della Fondazione Giovanni Agnelli, 1991, pp.205-212.

KOCHER, Bernardo, LAHMEYER-LOBO, Eulalia, *Ouve meu grito. Antologia da poesia operária (1894-1923),* São Paulo, Editora Marco Zero, 1987.

LUIZETTO, Flávio, *As utopias anarquistas,* São Paulo, Brasiliense, 1987.
MACHADO, Antonio de Alcântara, *Novelas Paulistanas,* Rio de Janeiro, Livraria José Olympio Editora, 3ª ediçao, 1973.
MAFFEI, Eduardo, *A greve,* Rio de Janeiro, Editora Paz e Terra, 1978.
MAFFEI, Eduardo, "Gigi Damiani e outros", *in Temas de ciências humanas, n.5,* São Paulo, Livraria editora ciências humanas, 1979, pp.93-124.
MODERNELL, Renato, *Sonata da última cidade,* São Paulo, Editora Best seller, 1988.
PENTEADO, Jacob, *Belenzinho 1910, (Retrato de uma época),* São Paulo, Martins, 1962.
PRADO, Antonio Arnoni, HARDMAN, Francisco Foot, *Contos anarquistas. Antologia da prosa libertária no Brasil (1901-1935),* São Paulo, Brasiliense, 1985.
PRADO, Antonio Arnoni (org.), *Libertários no Brasil. Memória, lutas, cultura,* São Paulo, Brasiliense, 1986.
PRADO, Antonio Arnoni, "Dentro do Trópicos. Fora da Utopia. (Sobre as imagens da revolução no teatro de Luigi Damiani", *in Remate de Males, Revista do Departamento de teoria literária,* UNICAMP, 1987, pp.145-154.
RAGO, Margareth, *Do cabaré ao lar : a utopia de cidade disciplinar. Brasil 1890-1930,* Rio de Janeiro, Paz e Terra, 1985.
ROCHA, Eliana, MARTINI, Jandira, *Em defesa do companheiro Gigi Damiani. Texto para um espetáculo,* photocopies, 1977.
RAGO, Margareth, *Do cabaré ao lar. A utopia da cidade disciplinar, Brasil 1890-1930,* Rio de Janeiro, Paz e Terra, 1985.
SCHMIDT, Afonso, *São Paulo de meus amores,* São Paulo, Clube do livro, 1954.
SCHMIDT, Afonso, *Bom tempo,* São Paulo, Editora brasiliense, 1958.
SILVEIRA, Miroel, *A contribuição italiana no teatro brasileiro,* São Paulo, Edições Quirón, 1976.
VARGAS, Maria Thereza, *Teatro operário na cidade de São Paulo,* Pesquisa 7, São Paulo Secretaria Municipal de Cultura. Departamento de Informações e Documentações artísticas, Centro de Pesquisa de Arte brasileira, 1980.

LA COLONIE CECILIA

BETRI, Luisa, *Cittadella e Cecilia : due esperimenti di colonia agricola socialista,* Milano, Edizioni del Gallo, 1971.

La colonia Cecilia, "Antologia della canzone anarchica in Italia. vol.2 Quella sera a Milano era caldo" I dischi del sole, Ala bianca.

COMOLLI, Jean-Louis, *La Cécilia,* version originale en italien sous-titrée en français, 1976, 113 mn, distribution Filmoblic.

COMOLLI, Jean-Louis, *La Cecilia. Une commune anarchiste au Brésil en 1890. Dossier d'un film,* Daniel & Cie, 1976.

FELICI, Isabelle, "Mise au point sur l'histoire de la colonie Cecilia", *Les Langues Néo-latines,* Paris, n.284, premier trimestre 1993.

FELICI, Isabelle, "La colonia Cecilia : fra leggenda e realtà", colloque sur Giovanni Rossi organisé par la Biblioteca Franco Serantini, Pise, 27 mars 1993.

GALZERANO, Giuseppe, "Giovanni Rossi e la colonia Cecilia", *Umanità Nova,* 28 mars 1993.

GOSI, Rosellina, *Il socialismo utopistico. Giovanni Rossi e la colonia Cecilia,* Milano, Moizzi, 1977.

GROSSMAN, Hadassa, "Family life or free love ? A Study on Brazil's «Cecilia», 1890-1894", *in Arquivos do centro cultural português,* vol.28, Paris, 1990, pp.403-420.

P. C. M. [Pier Carlo Masini], "Colonia Cecilia : la vita in una comune", *in Storia illustrata,* numero speciale Anarchia, n.191, Milano, Octobre 1973.

MUELLER, Helena Isabel, *Flores aos rebeldes que falharam. Giovanni Rossi e a utopia anarquista : colônia Cecília,* thèse d'histoire, Université de São Paulo, 1989.

MUÑOZ, Victor, "Una cronología de Giovanni Rossi', *Reconstruir,* Buenos Aires, n.83, mars-avril 1973.

MUÑOZ, Victor, "Contribution à l'histoire de la communauté agricole anarchiste «Colonie Cécilia»", *in L'Espoir,* Organe de la VI^{e} Union régionale de la CNTF, Toulouse, n.583, 15 avril 1973, n.584, 22 avril 1973, n.586, 29 avril 1973, n.587, 13 mai 1973, n.588, 20 mai 1973, n.589, 27 mai 1973.

PALLOTTINI, Renata, *Teatro brasileiro. Colônia Cecília,* Porto Alegre, Editora tchê !, 1987.

PELLIZZETTI, Beatriz, "Colônia Cecília : anarquistas no Paraná" in *A presença italiana no Brazil,* Luiz A. de Boni org., Porto Alegre, Escola superior de teologia, 1987, pp.313-332.

PELLIZZETTI, Beatriz, "Os papéis de Giovanni Rossi no Arquivo Ermembergo Pellizzetti", *Arquivo para a História do Brasil Meridional,* Universidade Federal do Paraná, 1971, pp.5-50.

PELLIZZETTI, Beatriz, *Pioneirismo italiano no Brasil meridional. Estudo de caso,* Curitiba, Estante paranista vol.13, 1981, pp.63-71.

PERINA, Milena, *Esperimenti cooperativistici di un ignorato riformatore italiano del secolo XIX : Giovanni Rossi,* Tesi di laurea, Facoltà di Economia e Commercio della Università di Firenze, Relatore Armando Sapori, [1948 ?].

ROSSI, Giovanni, *Un comune socialista*, 5e édition, Livorno, Tip. E. Favillini, 1891. Le troisième chapitre de cet ouvrage, consacré au voyage des colons de la Cecilia et à leur arrivée au Brésil, est publié, présenté et annoté par mes soins, par CIRCE, Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris III, 1994.

ROSSI, Giovanni, *Cecilia. Comunità anarchica sperimentale. Un episodio d'amore alla colonia "Cecilia",* "Biblioteca del *Sempre Avanti",* n.7, Tip. S. Belforte, Livorno, 1893. Nouvelle édition Pisa, Biblioteca Franco Serantini, 1993.

SANFTLEBEN, Alfred, *Utopie und Experiment. Studien und Berichten von Dr Giovanni Rossi ("Cardias") nebst Artikeln von : Sestilio Rossi, Filippo Turati, Ettore Guindani, Luigi Molinari, Leonida Bissolati, C. Timmermann, Johann Most, Peter Kropotkin, A. Cappellaro, François Coppée, Georges Montorgueil, Rouxel, Jean Grave, Errico Malatesta. Gesammelt und übersetz von Alfred Sanftleben ("Slovak"),* Zürich, 1897. Réédition à Berlin par Karin Kramer Verlag en 1979.

SCHMIDT, Afonso, *Colônia Cecília, romance de uma experiência anarquista,* São Paulo, Brasiliense, 1980. Première édition en 1942.

SOUSA, Newton Stadler de, *O anarquismo da colônia Cecília,* Rio de Janeiro, Civilização Brasileira, 1971.

ZANE, Marcello, "Inquisito e spioneggiato. Giovanni Rossi e il suo soggiorno a Gavardo (1882-1887)", *in Studi bresciani. Quaderni della fondazione Micheletti,* n.5, 1989, pp.7-51.

ZANE, Marcello, "Anarchia e nostalgia. La diaspora degli anarchici italiani in Brasile dopo l'esperienza della Colonia sperimentale Cecilia di Giovanni Rossi (1890-1907)", Convegno internazionale di Studi, Lavoratori e sindacato nell'emigrazione italiana in America Latina, 1870-1970, Brescia, 25-27 novembre 1992. Actes à paraître.

ZANE, Marcello, "Le tappe di una ricerca : lo sperimentalismo di Giovanni Rossi", colloque sur Giovanni Rossi organisé par la Biblioteca Franco Serantini, Pise, 27 mars 1993.

LE SOCIALISME UTOPIQUE

CANDELARI, Romeo, *Una colonia agricola sperimentale in Italia. Progetto di Giovanni Rossi,* Milano, Ribolzi, 1885.

COSTA, Andrea, *Un sogno, in Università popolare,* Milano, 15 octobre-15 novembre 1917, pp.124-127.

CREAGH, Ronald, *Laboratoires de l'utopie. Les communautés libertaires aux Etats-Unis,* Paris, Payot, 1983.

CREAGH, Ronald, *L'anarchisme aux Etats-Unis,* Berne, Francfort/Main, New York, Peter Lang, 1983.

FRANCESCATO, Donata e Grazia, *Famiglie aperte : la comune, Analisi socio-psicologica delle comuni nordamericane con una nota sulle comuni italiane,* Milano, Feltrinelli, 1974.

KROPOTKINE, Pierre, "Kropotkine et la colonisation", *Les Temps Nouveaux,* A.II, n.2, 9-15 mai 1896.

PETITFILS, Jean-Christian, *La vie quotidienne des communautés utopistes au XIX^e^ siècle,* Paris, Hachette, 1982.

RECLUS, Elisée, "Les colonies anarchistes", *Les Temps Nouveaux,* A.VI, n.11, 7-13 juillet 1900.

ROSSI, Giovanni, *Un comune socialista,* Milano, "Biblioteca socialista della *Plebe",* Tip. F. Pagnoni, 1878.

ROSSI, Giovanni, *Un comune socialista,* préface d'Andrea Costa, 4^e^ édition, Brescia, Tipografia sociale operaia, 1884.

ROSSI, Giovanni, *Un comune socialista,* 5^e^ édition, Livorno, Tip. E. Favillini, 1891.

ROSSI, Giovanni, *Socialismo pratico. Note storiche compilate da Giovanni Rossi,* [1893] manuscrit non publié.

SALVADORI, Rinaldo, "Socialismo utopistico nel movimento operaio", *Mondo operaio,* novembre 1972, pp.49-63.

VERGEZ, André, *Fourier,* Paris, PUF, 1969.

ANNEXES

LISTE DES PERSONNES AYANT PARTICIPÉ À L'EXPÉRIENCE DE LA CECILIA.

Dans les cas où des noms ne proviennent que d'une seule source d'information, ils sont suivis d'un point d'interrogation. Dans la mesure du possible figurent également la date de naissance et la province d'origine.

Agottani Aldino (fils de Tranquillo)
Agottani Andrea Giuseppe ou José (idem) Parme 1882
Agottani Pacifico Parme 1834
Agottani Tranquillo Parme 1845
Agottani Zeffirino (fils de Tranquillo) Parme 1878
Annibale
Arrighini Elisabetta
Arrighini Lorenzo Brescia 1861
Artusi Adelina (épouse de Tranquillo Agottani)
Artusi Aniceto
Artusi Virginio Parme
Balilla
Benedetti Evangelista Brescia [1866]
Bientinezzi ?
Boni Decio
Cappellaro Amilcare
Celli Bruno ?
Cini Egizio Alexandrie (Egypte) 1862
Codega Domenico ?
Colli Pietro La Spezia
Corsi Curcio ?
Costalli ou Costagli Paolo Livourne
Crollanti Primo
De Paola Francesco
Dondelli Achille Brescia 1863
Dondelli Cattina
Dusi Daniele
Fagnoni Argia (femme de Francesco Gattai) [1860]
Fanin ?
Fecci Florindo ?
Gallina Achille
Garzino Domenico ?
Gattai Aurelio (fils de Francesco) Florence [1887]
Gattai Ernesto (fils de Francesco) Florence [1885]
Gattai Francesco Arnaldo Florence 1856
Gattai Guerrando (fils de Francesco) Florence [1881]
Gattai Rina (fille de Francesco) Florence [1883]
Gavarri Pietro ?
Géléac Jean Brest
Grassi Eugenio

Lemmi Eugenio Livourne
Lemmi (épouse d'Eugenio Lemmi)
Maderna Giuseppe Milan 1868
Mansani Domenico o Federico ?
Massa Antonio Turin
Mezzadri (Carlo ?) Crémone
Minardi Romano ?
Nannoni Alessandro ?
Nicola Francesco ?
Novelli
Pacini Ernesto Pise
Parodi Rinaldo ?
Previtali Arturo ?
Puig Mayol Espagne
Riva Pietro ?
Romani ?
Rossi Giovanni Pise 1856
Saint-Pierre Jean Tarbes
Serventi Adele Turin [1860]
Silano Luigi Turin
Soldi Marco ?
Todeschini ?
Tomei
Torti Carlo ?
Venturini Dante Livourne
Vercezzi ?
Verona Umberto ?
Zanetti Giacomo Brescia 1868
Zerla Giuseppe Milano
Zilli ?

LETTRE DE GIOVANNI ROSSI À ALFRED SANFTLEBEN

Taquary, 29 novembre 96

Caro Sanftleben,

Ti mandai il manoscritto "Paraná etc." senza una riga di accompagnamento, perché a tergo della tua fotografia mi scrivevi : "segue lettera" ; e aspettavo la lettera, che poi arrivò ieri. Bene accolta la tua fotografia ! Non ti potevo desiderare più simpatico, nella fronte ampia, nello sguardo tranquillo, nell'angolo facciale che s'indovina vicino ai 90°. Mi rallegro coi tuoi ascendenti che ti hanno fatto così ; ma tu occupati seriamente a riprodurti, non su cartoni fotografici, ma in bimbi e bimbe di carne e d'ossa, per partecipare ora che l'età è buona, a quella opera di selezione e d'eredità fisiologica che è forse più efficace della propaganda teorica. Ti sarò franco come fratello. A 25 anni, tu sei ancora in quella crisi psicologica per la quale tutti siamo passati, prima o dopo la tua età. È la crisi dell'amore idealizzato, santificato, vale a dire molto superiore all'amore reale e fisiologico, il quale è artistico senza essere ideale, è buono senza essere santo. Mi pare che tu sia nell'errore proprio a tutte le psicopatie, di non vedere che gli estremi, le esagerazioni : o l'amore brutale o l'amore sublime ; il primo giustamente ti ripugna, e per il secondo non trovi la donna, e se anche tu la trovasse [sic], cadreste presto ambedue dall'idillio e dal poema nella delusione, perché ciò che è sovreccitazione non dura. L'amore più semplice, più modesto, meno poetico, l'amore di una donnina buona, intelligente e graziosa, basta per illuminare e per allietare la vita ; se ti rifiuti a conoscerlo, ti privi volontariamente di un gran bene, ne privi quella creatura ignota che forse altrove non troverà la gioia che troverebbe con te, e rifiuti al progresso umano il tuo concorso generativo. Caro amico, guardiamoci dalle esagerazioni. In ogni donna e in ogni uomo c'è ancora tanto di buono, sia pure nelle stratificazioni più profonde, da rendere quasi sempre possibile un amore capace di soddisfare le tue aspirazioni, per poco che tu voglia scendere dalle nuvole.

Non so se ti ho compreso ; può essere che tu voli più in alto, in regioni per me inaccessibili. Se sbagliai, perdonami le esortazioni, dettatemi da

sentimento fraterno. La tua mamma parte da considerazioni pessimiste e forse un po' unilaterali ; ma arriviamo insieme allo stesso resultato, che si comprenda in una parola : "Ama !"

Fu qui Elèda per un mese, con le bambine, e parlammo spesso di te. La tua fotografia arrivò quando era partita, ma deve tornare tra un paio di mesi, e la troverà qui. Elèda ha pena del mio isolamento, e avrebbe piacere che mi unissi a una buona compagna, che non fosse gelosa di lei né delle bambine. Ma qui siamo in un paese primitivo, e le donne sono piene di pregiudizi. Avviene lo stesso fra le vostre profughe russe ?

Il giardiniere qui della scuola è un tedesco Sozial--democrat con tendenze libertarie. Egli, da tempo, vagheggia l'idea di andare con una ventina di compagni che ha in Porto Alegre, a fondare una colonia socialista nella stato di Matto Grosso. Io gli ho raccontato tutte le difficoltà con le quali ebbe a lottare la "Cecilia", e che nel Matto Grosso sarebbero maggiori, anche scegliendo una regione elevata e salubre. Clima intertropicale, 15 giorni di navigazione a vapore per comunicare con la prima città della Repubblica Argentina. Ma egli insiste ; e allora io gli ho promesso di scriverti per sapere se, attualmente, ci sarebbero in Europa gli elementi adatti e desiderosi di iniziare la cosa in modo che fossero eliminate molte difficoltà, prima di tutte quelle dei mezzi materiali. Il progetto sarebbe questo. Trattare col governo del Matto Grosso per ottenere un sussidio di un milione e mezzo. In compenso gli iniziatori si impegnerebbero di stabilire nella colonia una università, con la facoltà di ingegneria, medicina e agronomia. Intorno a questo nucleo scientifico, una colonizzazione manifatturiera, la colonizzazione agricola, per la coltivazione del caffè, della canna da zucchero, del cotone, etc. Il milione e mezzo dovrebbe servire per l'impianto ; inoltre l'università dovrebbe ricevere una donazione annuale.

È un progetto in aria, ma da parte dello stato di Matto Grosso credo probabile l'accettazione. Da parte degli anarchici, ci sarebbero gli elementi ? vale a dire : 2 ingegneri, 2 naturalisti, 2 medici, 1 farmacista, 1 agronomo, operai e contadini ; e se non contadini, minatori ?

Eppoi varrebbe la pena ? Quale lo scopo ? La propaganda ? Ma è veramente efficace ? Nel caso, crederei più all'utilità scientifica come nuovo saggio sperimentale, senza preoccupazione di forzare la riuscita, ma solo di cercare sempre quella verità del domani, vicino alla quale forse si passa senza poterla vedere e afferrare. Ma per una colonia veramente sperimentale, ci vuol

gente spregiudicata, che intenda l'anarchia non come un sistema ma come un problema che aspetta ancora la sua soluzione pratica. Una soluzione che, modestia a parte, mi parrebbe meritevole di essere sperimentata, sarebbe quella del mio "Paraná", necessariamente ridotta a pillola.

L'esperienza mi ha insegnato che lo scoglio mortale è la donna. Difficile averla in una impresa di questo genere ; difficilissimo averla socialista : quasi impossibile averla fuori del dominio del suo respettivo compagno. Eccoti ora il solo modo possibile di avere la donna, e di averla in uno stato di malleabilità che rendesse possibile iniziarla all'amore libero, senza del quale, una colonia anarchista non può sussistere. Ma vedi se questo modo di aver la donna non è per se stesso tanto repugnante, da doverlo respingere con ribrezzo, e per conseguenza rinunziare a tutto il progetto. Si tratterebbe, niente di meno, di stabilire una fabbrica di acquavite, e (copriti la faccia, mio buon Sanftleben) e di comprare con questa acquavite delle ragazze indiane, di tribus semi-selvagge ! Diverranno subito libere compagne, ma che modo obbrobrioso di fondare questa libertà !

Ora che tu conosci le linee principali del progetto, studialo per tuo conto, naturalmente senza dargli pubblicità, e scrivimi il tuo parere. Hai visto il numero unico "L'anarchia" pubblicato a Londra l'agosto p.p. ? Mi è piaciuta questa espressione di Malatesta :"Ma se quel certo dubbio che resta sempre nello spirito quando si tratta di previsioni storiche e che del resto è come una porta lasciata aperta nel cervello per l'entrata di nuove verità, ci deve disporre ad una larga tolleranza od alla più cordiale simpatia verso coloro che cercano per altre vie di raggiungere lo stesso nostro scopo..."

Viceversa, l'Agresti, come è agresto, aggressivo e intollerante ! Ci chiama filosofastri, sbrodolatori di filosofia, ci accusa del grave delitto di usare a sproposito parole greche, che orrore ! e ci assicura che chi ha appena un poco di buon senso ha riso di cuore all'idea di un bacio amorfista (e questa viene a me). Ma non potrebbe, l'Agresti, organizzare come vuole il suo esercito anarchista forte e disciplinato, senza prendersela tanto col solitario che di quando in quando dice la sua parola, in buono o in cattivo greco, con la grammatica o senza ? Bisognerà dichiararsi non-anarchista per usare la poca libertà che lo Stato ci consente, ma che l'anarchista ci nega ? E cosa ci preparano per l'avvenire ? Quelle che oggi sono le idee strampalate, non ce le giudicheranno allora delitti o pazzie ? E la loro organizzazione spontanea dal basso all'alto non ci chiuderà in manicomio, se le prigioni non ci saranno più, come spero ? Non vogliono capire che il mondo è

grande, che c'è posto per tutti, anche per l'idioti come me, e che meglio è fare e lasciar fare, o almeno lasciar dire.

Con questa voce agresta sul bacio amorfista, che dopo tutto pare considerino come una sciocchezza accademica, ne prevedo di peggio al riguardo del povero "Paraná", nel quale metto la mano sacrilega sul sacrosanto comunismo, dogma indiscutibile. Se l'apparenza rivoluzionaria ha salvato un poco le costole al bacio amorfista, l'apparenza reazionaria del "Paraná" ho paura che completi la catastrofe. Mi dispiacerebbe solo per l'idea, che mi par buona, più che altra vicina alla verità ignota ; in quanto a me, personalmente, ho l'orgoglio dei monomani, che in generale si preccupano solo della propria approvazione.

Addio, caro Alfred ; sii più allegro ! Alla tua età la vita è bella, se non si sciupa apposta. Ama, respira la grande aria di coteste montagne, prendi un poco di ferro, esercita i muscoli ; questo è il regime per conquistare la gioia ; la buona e benefica gioia che ti augura

il tuo Rossi.

IISG, fonds Giovanni Rossi. Cette lettre n'a pas été reproduite par Sanftleben dans le recueil de 1897, *Utopie und Experiment*. Elle a été publiée, traduite en allemand, dans la réédition de l'ouvrage de Sanftleben : ROSSI, Giovanni, *Utopie und Experiment*, Berlin, Karin Kramer Verlag, 1979, pp.XLI-XLVI.

RAPPORT DU CONSUL ITALIEN A SÃO PAULO, EDOARDO COMPANS DE BRICHANTEAU, SUR LES ANARCHISTES PRÉSENTS DANS CET ETAT EN 1894

S. Paulo, 28 marzo 1894

Eccellenza,

Il primo nucleo di anarchici comparso nel Brasile fu nello Stato di San Paolo nel 1891, e disgraziatamente si compone esclusivamente di italiani. Sembra che i caporioni siano stati spediti nel Brasile dal R° Governo stesso dopo i dolorosi fatti del 1° Maggio in Roma e fu scelto da essi lo Stato di San Paolo come il più adatto alla propagazione delle loro idee siccome quello che offriva un vasto campo d'azione trovandosi in questo Stato la maggior colonia (500 000) italiana su di un'estensione di territorio relativamente ristretta.

A capo di quella funesta associazione si trovano i seguenti individui :

Alcibiade Bertolotti da Modena processato varie volte in Italia come anarchico.

Vezzani Giovanni da Parma pittore processato in Italia come appartenente ad associazione di malfattori, direttore qui del giornale anarchico "l'Asino".

Rotellini Vitaliano da Roma tipografo, espulso dalle società anarchiche di Roma a Milano per aver fatto arrrestare dalla Polizia alcuni anarchici. Qui è direttore del giornaletto anarchico-socialista "il Fanfulla".

Rangoni Domenico da Modena condannato a 5 anni di reclusione a Medicina presso Bologna per appropriazione indebita di oltre 200 mila franchi. È qui direttore del giornale socialista "il Lavoro".

E molti altri di minore importanza come gli anarchici Massanaro, Botti, Aniceto Masone, Castellano, Gastaldetti, Bonocore, Alpinolo, i quali aiutati, non so come, poterono far comparire tre giornaletti anarchici trovando degli aderenti ed ultimamente, in seguito dei moti di Siciliani della Lunigiana [sic], i detti giornali riuscirono a raccogliere una certa somma "per aiutare i fratelli anarchici vittime del piombo monarchico-borghese."

Gli anarchici dopo aver protestato nei loro giornali contro la festa promossa da questo R° Consolato in occasione del genetliaco di S.M., che essi chiamano "Ranieri di Carignano", fecero il 15 marzo una commemorazione della Comune di Parigi e si sta lavorando per affermare le loro idee forse anche materialmente pel 1° Maggio p.v. non volendo forse mostrarsi meno zelanti dei compagni lasciati in Europa.

Se si trattasse di pochi anarchici scacciati dall'Italia nel vastissimo Brasile, ove non trovando aderenza e terreno propizio per la propagazione delle loro idee, non potessero recare danno alcuno ai nostri connazionali, mi sarei astenuto di redigere questo rapporto, ma così non è poiché se v'è paese all'estero in cui sia più dannoso per noi l'anarchia, è certamente S. Paolo ove si

trova maggior numero d'Italiani che in qualunque altro Stato dell'America compresa la repubblica argentina. Il Brasile ed in particolar modo lo Stato di S. Paolo dopo aver provata, con poco risultato, l'emigrazione portoghese, spagnuola [mot illisible], austriaca e polacca, preferì l'italiana come la più seria , la più lavoratrice e la più propria ad assimilarsi coll'indole pacifica dei brasiliani, e dopo l'abolizione della schiavitù nel maggio 1889 [sic], nello Stato di S. Paolo non si vollero che italiani i quali nella loro grande maggioranza trovarono qui lavoro rimuneratore, un buon clima, ed una relativa agiatezza.

Il carattere temporaneo che ha in questo Stato la nostra immigrazione, costituisce per noi un vantaggio diretto grandissimo poiché è enorme la quantità di denaro spedito ogni giorno in Italia (Vedi rapporto n° delli 25 gennaio scorso) da nostri connazionali i quali dopo 4 o 5 anni ritornano numerosi in patria lasciando il posto ad altri che concorreranno alla loro volta alla prosperità delle loro famiglie rimaste in Italia.

In questa immigrazione spontanea che non costa nulla all'Italia perché fatta venire a spese del governo brasiliano e che contribuisce in modo non indifferente alla prosperità della nostra patria, merita, a mio parer, la simpatia del patrio governo non solamente, ma ancora esige nel nostro interesse, che essa sia conservata nei sentimenti di italianità in cui si trova ; sia validamente protetta contro gli abusi commessi a suo danno dalle autorità brasiliane ; e sia infine preservata dalla propagazione, in mezzo ad essa, delle idee sovversive e funeste dell'anarchia che può arrecare danni irreparibili al paese in cui si trova ed al nostro.

Per mala sorte le idee anarchiche si stanno propagando in città e nelle campagne, or bene il popolo ed i governanti brasiliani d'indole mite ed inconsci del male che può arrecare l'anarchia, alla prima manifestazione seria e materiale dell'obbrobriosa setta si accentuerà una levata di scudi contro l'elemento italiano che pel primo ha portato lo scompiglio nel loro paese, si scacceranno inesorabilmente ed alla cieca gli italiani dallo Stato suscitando seri conflitti e questione internazionali fra i due paesi recando in pari tempo grave danno al nostro paese colla cessazione di una immigrazione proficua e col trovarsi sulle spalle una massa di emigranti senza lavoro ed in parte guastati dalle idee anarchiche-socialiste qui abbracciate.

Non sono pessimista di natura e perciò questo mio rapporto è dettato dall'intimo convincimento che si ha un pericolo per noi in questo Stato, è dal mio dovere di farlo noto a Vostra Eccellenza.

Il tempo stringe è vero ma non tanto da non potervi porre riparo. Le mie relazioni personali col Presidente dello Stato e coi suoi ministri sono tali in questo momento da poter fare pieno assegnamento sulla loro valida e pronta cooperazione per sradicare la mala pianta ottenendo, prima del p.v. maggio, l'espulsione dallo Stato di tutti i caporioni anarchici.

Trattandosi di una grave responsabilità che io assumerei quando agissi senza autorizzazione del R° Governo, così prego Vostra Eccellenza a volermi far conoscere telegraficamente se la mia proposta è stata approvata cioè se posso assicurare formalmente il governo dello Stato che nessun reclamo sarà

fatto dal R° Governo circa l'espulsione al 1° Maggio prossimo di tutti i principali anarchici italiani che qui si trovano ; e se sia preferibile che il governo dello Stato li faccia deportare per conto suo al Parà ed alle Amazzoni ove il clima stesso s'incaricherebbe di pronunciare una sentenza inappellabile, o si debba invece spedirli in Italia a disposizione della giustizia punitiva del Regno.

C. de Brichanteau

ASMAE, Serie Politica, b.47.

DATES DE PARUTION DES PRINCIPAUX JOURNAUX CITÉS

Primo Maggio 1er mai 1892
Gli Schiavi Bianchi [fin mai-début juin] 1892 (a.I, n.1)-[mars ?] 1893 (interruption de fin juin à octobre 1892)
Fanfulla juin 1893-1er octobre 1965
L'Asino Umano [novembre] 1893 (a.I, n.1)-[avril] 1894
L'Avvenire 18 novembre 1894 (a.I, n.1)-17 mars 1895 (a.II, n.10).
2e série : 14 juillet 1895 (n.1)-18 août 1895 (n.3)
L'Operaio 2 février1896 (a.I, n.1)-2? février 1896 (a.I, n.2)
La Birichina [septembre] 1896-[avril 1898?]
XX Settembre 20 septembre 1897
Ribattiamo il chiodo 26 septembre 1897
Il Risveglio 9 janvier 1898 (a.I, n.1)-14 mai 1899 (a.II, n.46).
Interruption entre le 11 mai 1898 et le 17-18 juillet 1898.
Avanti! 20 octobre 1900 (a.I, n.1)-1904, 1907-1908, 1914-1915, 1919
Il Diritto [mars ?] 1899- 11 juin 1902 (a.II, n.32)
La Canaglia janvier 1900 (a.I, n.1)- 1er mai 1900 (a.I, n.8)
Palestra Social 1er novembre 1900 (a.I, n.1)-26 mai 1901 (a.II, n.11)
Un Anniversario. Rivendicazione 29 juillet 1901
La Terza Roma 20 septembre 1901
Germinal 10 février 1902 (a.I, n1)-13 mars 1904 (a.III, n.4)
O Amigo do Povo 19 avril 1902 (a.I, n.1)-26 novembre 1904 (a.III, n.63)
La Voz del Destierro 6 janvier 1903
La Rivolta 29 juillet [1903]
La Nuova Gente 20 septembre 1903
La Nuova Gente 1er novembre 1903 (a.I, n.1)-15 novembre 1903 (a.I, n.2)
La Battaglia [20 ?] juin 1904 (a.I, n.1)- 1er septembre 1912 (a.VIII, n.367)
La Barricata 8 septembre 1912 (a.VIII, n.368)- 17 août 1913 (a.IX della *Battaglia,* n.407)
Germinal 16 mars 1913 (a.I, n.1)-17 août 1913 (a.I, n.20)
Il Falegname 1er juin 1905 (a.I, n.1)-9 novembre 1905 (a.I, n.6)
L'Azione Anarchica 19 novembre 1905
A Terra Livre 30 décembre 1905 (a.I, n.1)-3 septembre 1908 (a.III, n.64)
1er janvier 1910 (a.IV, n.65)-15 juin 1910 (a.IV, n.73)
Il Libertario 17 octobre 1906 (a.I, n.1)- 1er décembre 1906 (a.I, n.3)
Il Ribelle 1er janvier 1909
La Propaganda Libertaria 12 juillet 1913 (a.1, n.1)-31 décembre 1914 (a.II,n.21)
Pro-vittime politiche d'Italia 29 juillet 1914
Guerra Sociale 11 septembre 1915 (a.I, n.1)-20 octobre 1917 (a.III, n.59)
A Plebe 9 juin 1917 (a.I, n.1)-30 octobre 1917 (a.I, n.19)
7 septembre 1919 (a.III, n.1)-6 août 1927 (n.257) Interruption entre le 24 juillet 1924 et 12 février 1927.
19 novembre 1932-1935
1er mai 1947-1950.
Alba Rossa 26 janvier 1919 (a.I, n.1)- 1er mai 1920 (a.II, n.23)
Interruption entre octobre et mai 1919. 5 octobre 1921 (2e série, a.I, n.4)-1923 (a.III, n.2)
Germinal! 21 avril 1919-11 octobre 1919 (a.I, n.25)